Jean Vadeboncœur

et

Marie-Anne Lafrance

Canadiens Français

F. VAN BRUYSSEL

Jean Vadeboncœur

et

Marie-Anne Lafrance

Canadiens Français

ÉDITIONS DE LA "REVUE MONDIALE"
28, Rue d'Assas, Paris-VI[e]
1934

IL A ETE TIRE DE CET OUVRAGE
DIX EXEMPLAIRES SUR PUR FIL LAFUMA
NUMEROTES DE 1 A 10

Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays y compris l'U. R. S. S.
Copyright by Editions de la « Revue Mondiale », 1934.

PREFACE

Le livre de mon excellent ami, M. Ferdinand van Bruyssel, ancien consul général de Belgique, sera sûrement accueilli avec plaisir en France, par les nombreux amis du Canada.

L'auteur — resté étonnamment jeune — arrivait à Québec il y aura bientôt cinquante ans, pour représenter le noble pays qui a donné au monde un si grand exemple de courage et d'héroïsme, au cours de la guerre.

Fidèle à la Belgique dont il a promu les intérêts avec une rare intelligence, M. van Bruyssel est également dévoué au Canada et il jouit de la confiance de mes compatriotes. Il a étudié le climat, la nature et les ressources variées du pays.

M. van Bruyssel s'est particulièrement attaché à la province de Québec qui par ses deux grandes races lui rappelle la Belgique où Wallons et Flamands ont, dans une heureuse rivalité, édifié la nation dont la glorieuse histoire est un sujet d'admiration universelle.

M. van Bruyssel s'est fixé à Québec, l'antique cité fondée par Champlain, que surplombe la citadelle, dessinée, dit-on, par Vauban.

Lié d'amitié avec les ministres de la Couronne, il a largement utilisé ses loisirs et beaucoup voyagé à travers le pays. Carnet en mains, il a étudié de près la faune et la flore, parcouru les immenses forêts, les lacs, les rivières,

admiré les chutes d'eau dont on entend le grondement des remparts de Québec.

Son livre nous dit son émerveillement devant cette nature grandiose où les saisons apportent chacune un charme particulier; le printemps où tout s'éveille et bourgeonne hâtivement, où monte comme un encens vers les clochers, l'arôme des arbres verdissants; le merveilleux épanouissement de nos étés; l'incomparable splendeur des automnes, quand le feuillage prend, aux premières morsures du froid, cet éblouissant décor qui ressemble, sous la mélancolie du ciel, à un vitrail que le soleil embrase; les hivers dont le « silence blanc » n'est rompu que par les chants joyeux avec lesquels nos bûcherons accompagnent le rythme de leurs cognées dans l'épaisse forêt.

La plume alerte de M. van Bruyssel dépeint avec la précision d'un maître, le paysage canadien.

Mais il s'applique davantage à décrire l'âme du bûcheron canadien-français. Il nous fait assister à ses courses à travers la forêt, à ses travaux dans les chantiers, à ses chasses et pêches. Il nous initie à son langage un peu fruste, où se glisse parfois archaïsmes et anglicismes. N'en déplaise aux puristes, cependant, c'est encore et toujours l'âme de la vieille France qui palpite sous ces mots pieusement transmis par de vaillants ancêtres, et conservés dans nos villages comme un trésor inaliénable.

En lisant ces pages, fruit de plusieurs années de labeur, on admire l'art de l'écrivain éclairé qui sait greffer un récit romanesque sur la question économique.

M. van Bruyssel nous offre une leçon de choses en même temps qu'une étude de mœurs et son livre ouvre des horizons nouveaux sur le vieux Québec.

La France, notre ancienne mère-patrie, peut juger par ce récit, de l'effort accompli par les descendants de ces 60.000 *habitants* qui, après la cession du Canada à la Gran-

de-Bretagne, s'ancrèrent obstinément au sol, voulant rester fidèles aux vieux français.

Ils sont aujourd'hui trois millions dans les seigneuries jadis découpées par les arpenteurs du Roy, le long du fleuve Saint-Laurent, dans les vallées de la rivière Chambly et de la rivière Ottawa. Et ce chiffre s'augmente de deux millions si l'on tient compte des groupes français disséminés dans les huit autres provinces, dans la Nouvelle-Angleterre et la Louisiane.

Cette tranquille survivance d'une race n'est pas un banal fait-divers. C'est la résultante d'une foi religieuse intense et profonde. C'est la marque du vouloir collectif d'un peuple à maintenir sa langue et ses traditions.

Observateur sérieux, M. van Bruyssel s'est pénétré de cette pensée qu'en explorant la vie aventureuse de nos hardis travailleurs et leur folklore, l'on arrive à comprendre la cause profonde de la survivance du Canada et de son invincible espoir en l'avenir.

Avec Montaigne, je dirai : *Cecy est un bon livre.*

Rodolphe LEMIEUX,
Membre de l'Institut.

Ottawa, le 18 *avril* 1934.

Avant-Propos

Les influences qui agissent sur le développement moral et physique des peuples se sont exercées avantageusement sur les canadiens français. Ils ont bénéficié des qualités ancestrales et des saines conditions d'existence imposées par la nature du pays occupé; au surplus, ils ont vécu sous un régime politique qui a évolué sans révolution.

Transplantés depuis trois siècles, les occupants de la « Nouvelle France » ne sont pas restés bretons, normands, picards, saintongeais, savoisiens, ou parisiens; ils ont perdu, par le mélange des familles, les caractères ethniques qui les différenciaient d'abord les uns des autres.

La fusion des provinces qui donnèrent naissance aux Franco-Américains s'est opérée beaucoup plus lentement dans la mère-patrie : les populations de France, en majorité agricoles et sédentaires, n'ont pas eu, comme au Canada, l'occasion de confondre leurs éléments. Même de nos jours, un paysan normand se distingue par mille traits de ses voisins bretons, et à plus forte raison de ses lointains congénères du midi.

Remarquons cependant que, malgré les changements typiques et l'action oblitérante du temps, des liens de parenté authentique subsistent entre certains canadiens et leurs contemporains français.

On peut le constater quand on se livre à des recherches généalogiques où elles sont possibles : les traits provinciaux

s'accusent encore. Le Normand est demeuré finaud, pratique, procédurier; le Breton est plus mystique et moins porté aux affaires; le Bordelais est vif et sémillant.

Mais des identifications sont souvent rendues difficiles par les changements apportés de longue date aux noms patronymiques : surnoms, sobriquets, voilà qui déroute les enquêtes. La plupart de ces appellations fantaisistes sont dues à l'imagination des premiers soldats débarqués sur le Nouveau-Continent; ils appartenaient au régiment de Carignan-Salières; encore qu'ils fussent presque tous savoisiens, on ne retrouve pas aisément leur commune d'origine. On sait seulement que, parmi ces militaires, les uns retournèrent provisoirement en France pour revenir ici après le licenciement des troupes; d'autres, au contaire, ne quittèrent pas le Canada.

Quoi qu'il en soit, les sobriquets eux-mêmes sont significatifs et dévoilent des traits de caractère. Il est intéressant de vérifier jusqu'à quel point l'hérédité a maintenu chez les actuels Brindamour, Jolicœur, Le Lâcheur, Leglorieux, Sansregret, Sanchagrin, Généreux, Légaré, Sauvageau, Vadeboncœur ou autres, les traits psychologiques de leurs ancêtres.

C'est ce qui est mis en question au sujet du personnage que nous allons dépeindre, et dont nous raconterons en partie la vie. Qui aura lu notre récit, ce dont nous lui rendons grâce, pourra décider si Jean Vadeboncœur est bien nommé.

Il va de soi que la piété innée de tout un peuple attaché à la même religion, non seulement fait incliner à la sociabilité et à la sagesse politique, mais augmente la cohésion nationale. Chez les canadiens français, cette disposition se trouve renforcée et peut être rendue indissoluble par la communauté de langue et le respect de la tradition.

Ses ouailles allant spontanément à lui, le prêtre peut exercer son action moralisatrice sans être en lutte contre le mauvais vou-

loir ou l'indifférence. Dans les villes, il contribue puissamment à maintenir l'accord entre patrons et ouvriers, en sorte que la province de Québec jouit sous ce rapport d'une supériorité que reconnaissent les financiers et industriels bien avisés, quelles que soient leur religion et leur race. Il y aurait encore beaucoup à dire, si la place en était ici, sur l'action sociale du curé canadien. Ne rencontrant pas d'opposition dans le domaine qui lui est propre, il est peu tenté d'en sortir pour empiéter sur celui du pouvoir civil; il se montre tolérant envers les autres cultes et ne les jalouse pas, même en ce qui concerne l'enseignement; il laisse à chacun la pleine liberté et le traitement équitable dont lui-même bénéficie. S'il en était besoin, les institutions actuelles de la Couronne n'auraient pas de meilleur défenseur que le clergé canadien français.

Dans cet ordre d'idées, il est à propos de reproduire ici le jugement porté par Lord Durham au deuxième quart du siècle dernier, époque où les antipathies et les rancunes de race venaient pourtant de s'aviver; l'auteur était un homme d'Etat doué de brillantes qualités et d'une grande largeur de vues, mais convaincu néanmoins qu'il rendait service aux canadiens français en s'évertuant à étouffer leur nationalité afin de les angliciser sans restriction. Voici la traduction que nous faisons de son texte : « Les franco-canadiens sont exclusivement catholiques et leur église n'a pas été dépossédée des dotations qu'elle avait lors de la conquête. Ses prêtres jouissent du droit de prélever la dîme; mais comme la loi limite la dîme aux terres dont le propriétaire est catholique, le prêtre catholique perd ses droits du moment où le bien passe, par acte de vente ou autrement, en la possession d'un protestant. Cette disposition, contraire au véritable esprit où sont faites les dotations pour l'exercice du culte, a pour tendance naturelle d'indisposer le clergé contre l'établissement de protestants dans les seigneuries. Mais le sacerdoce catholique de cette province s'est concilié, à un

degré remarquable, la sympathie des personnes de toute croyance, et je ne connais au monde aucun clergé paroissial qui, dans l'accomplissement zélé de son ministère et la pratique des vertus chrétiennes, soit plus universellement estimé, ou ait pu obtenir de plus heureux résultats. Nantis de revenus suffisants et même abondants, selon l'esprit qui prévaut dans les campagnes, jouissant aussi des avantages de leur éducation, les prêtres catholiques ont vécu sur un pied d'égalité bienveillante avec les habitants les plus arriérés des districts ruraux. Connaissant intimement les besoins et caractères de leurs paroissiens, ils ont été les promoteurs de la charité et les dispensateurs des secours nécessaires, ainsi que les gardiens efficaces de la moralité de leurs ouailles. Et, en l'absence générale de toutes institutions permanentes du gouvernement civil, l'église catholique a représenté l'unique ébauche d'organisation stable et a fourni le seul appui efficace à l'ordre et à la civilisation. Le clergé catholique du Bas-Canada mérite cette expression de mon estime, non seulement parce qu'elle est fondée sur la vérité, mais parce qu'on doit reconnaître les services éminents de ce clergé dans la résistance aux forces perturbatrices des colons inassimilables; celui qui a dirigé le Gouvernement de la province durant des temps troublés rappelle ces faits avec gratitude ».

De même que la trempe du fer et de l'acier s'opère par un brusque refroidissement après un haut degré de calorique, ainsi l'esprit et le corps de l'homme ont passé par une trempe énergique sous le climat du nord dont les froidures hivernales suivent de près les grandes chaleurs de l'été, et dont la température est sujette à de brusques écarts en toute saison. Les canadiens français ont dû leur énergie à ces phénomènes climatériques; la vigueur originelle de ce peuple s'est accrue de la force qu'exigeait la colonisation : songeons aux rudes travaux d'abattage et de défrichement que poursuivent encore, dans les parties incultes de la province, ceux dont la destinée est de dis-

puter la terre arable à la forêt; labeur agricole, constructions de tout genre, c'est une lutte perpétuelle.

Il faut considérer aussi l'effet, sur le physique et le caractère, de cette vie errante et dangereuse; des hommes issus souvent de très bonne maison se sont adonnés à la chasse, au trafic des pelleteries ou aux explorations qui les ont conduits à de glorieuses découvertes.

Ces gens aventureux étaient désignés sous le nom de « coureurs des bois », tandis que les cultivateurs sédentaires furent nommés « habitants » par les fonctionnaires et les officiers français.

« Coureurs des bois » et « habitants » (1), surtout ces derniers, devaient se suffire, parce qu'ils étaient privés du concours de tout artisan; ils devinrent habiles dans la pratique de métiers disparates; ils furent bûcherons, agriculteurs, charpentiers, menuisiers, chaufourniers, carriers, maçons, forgerons, tanneurs, corroyeurs, cordonniers. En marge de leurs devoirs domestiques proprement dits, les femmes eurent à filer la laine et le lin, à tisser, à faire des rets, à tricoter, à confectionner les vêtements, quand elles n'aidaient pas les hommes au jardin et aux champs.

Ces aptitudes variées des premiers colons se sont transmises à leurs descendants; c'est à l'atavisme que l'ouvrier canadien français doit l'adresse qui le distingue dans les professions manuelles ou mécaniques.

Voilà pourquoi nous voulons faire connaître l' « habitant », tel qu'il nous a été donné de l'observer, en nous inspirant de faits concrets et non imaginaires. Nous avons tâché de pénétrer l'âme de l' « habitant », de décrire son ambiance et de donner une idée juste du groupe humain très intéressant et très sympathique qu'il constitue. On peut déjà soupçonner ce qu'il est

(1) Ce nom distinctif du cultivateur canadien français, depuis l'origine de la colonie, tend à devenir désuet.

par cette entrée en matière; mais quelques autres qualités marquantes restent à signaler.

Les relations des étrangers avec les canadiens français font découvrir la courtoisie innée que ces gens tiennent de bonne souche; l'éducation reçue en famille et sur les bancs de l'école ont développé ce caractère affable. C'est une note dominante qui se remarque même dans la population de langue anglaise. Tout le groupe de la province de Québec a des manières plus polies que celui des provinces limitrophes.

L' « habitant » est hospitalier, généreux envers le pauvre, honnête, mais âpre au gain; son humeur processive est modérée par la crainte des frais de justice; il a la tête très près du bonnet dès qu'on lui « parle un peu fort », les aménités devant toujours être réciproques; sans flagorner les gens auxquels il lui plaît de reconnaître une supériorité sociale, l' « habitant » leur témoigne volontiers le respect qui leur est dû. Après cela, il conserve toujours et manifeste souvent le sentiment de son indépendance. Ce sentiment, dû en partie au titre conscient de propriétaire terrien, ne peut régner au même point, quelque démocratiques que soient les tendances du jour, chez le fermier ou le métayer d'Europe.

L' « habitant » est-il économe? Nous répondrons que le vieillard, voire l'homme d'âge mûr, le sont aujourd'hui pour ce qui est de l'argent; mais ils gaspillent les ressources naturelles du pays, bois, gibier, poissons, matières fertilisantes, sans doute parce que ces ressources ont été longtemps surabondantes. Autrefois, le campagnard n'affichait peut-être son luxe qu'en conduisant un cheval fringant et rapide, attelé à une voiture reluisante. C'était un sujet de grande émulation entre voisins; ils faisaient des courses folles sur les chemins; le dimanche, en sortant de la messe, on voyait des gallopades désordonnées qu'une ordonnance finit par interdire. Pour la jeune génération, l'automobile a surgi, ce qui facilite les déplacements naguère

impraticables, ainsi que la fréquentation des villes. Il en résulte une amplification de besoins et des relations nouvelles qui pourront modifier la mentalité première.

N'insistons pas, n'ayant aucunement à envisager l'avenir, mais à dire ce que nous croyons savoir du présent.

Il reste à considérer les défauts de l' « habitant », tout en reconnaissant que ces défauts ne sont pas incorrigibles. Il est routinier, il ignore la plupart des règles de l'hygiène (1).

Il ignore aussi les liens biologiques qui le rattachent aux êtres vivants inférieurs : c'est ce qui explique sa dureté envers les animaux.

Pour ce qui est du langage, écoutons d'abord les citadins. Certains lettrés, hommes de loi, hommes d'Etat, hommes d'église, tous ceux qui ont une profession libérale parlent sans difficulté un français pur et riche, où les vocables bien choisis se suivent harmonieusement. Le reste de la population urbaine, s'exprime plus ou moins bien, comme c'est partout le cas, à mesure qu'on descend les degrés de l'échelle sociale. Les citadins peu lettrés, comme les campagnards, modulent d'une manière caractéristique les fins de phrase, ou plus exactement, les deux derniers mots.

Le bas peuple a une voix rude, avec un accent provincial qui a persisté depuis la fondation de la colonie. Mais la fusion

(1) Mais le Bureau d'Hygiène de la Province, dirigé par le docteur Alphonse Lessard, organise depuis 1926 des unités sanitaires de comté, avec le concours du gouvernement de Québec, de la bienfaisante Fondation Rockfeller et des autorités locales. Il y a même là un exemple, peut-être unique, où des campagnards, représentés par les conseils municipaux, aient volontairement accepté un impôt à cette fin.

Chaque unité comprend un médecin, un inspecteur expert en organisations sanitaires, plus deux infirmières et un scribe chargé du Secrétariat.

A noter encore que la belle œuvre de « La Goutte de Lait » si appréciée en Europe, a été introduite à Montréal d'abord par cinq spécialistes, et à Québec, par Mme Jules Tessier, femme du Sénateur.

ethnique a été suivie de l'unité de langage. Si le parler diffère d'une région à l'autre, c'est par des nuances si légeres qu'on a peine à les distinguer.

Il n'est pas rare d'entendre des américains de la classe vulgaire, lesquels maltraitent leur propre langue par un désagréable nasillement, qualifier de « patois » le parler de l' « habitant ». Non! Dans ce parler, les dialectes normands, picards, bourguignons, les idiomes de la langue d'oïl n'ont laissé que des traces. Mais les ancêtres navigateurs ont introduit plusieurs termes de marine dans le vocabulaire citadin et villageois; on y rencontre aussi de nombreux archaïsmes et des mots anglais; les vocables anglais ont été introduits, soit par vanité, pour faire montre de savoir, soit par nécessité, afin de désigner quelque nouvel outil ou appareil sans nom français connu. Certes, une langue vivante doit s'enrichir de néologismes ou de mots d'emprunt au fur et à mesure des découvertes dans les arts et les sciences. Mais, même en France, les personnes de bonne éducation font preuve de paresse d'esprit en employant un terme étranger, quand son équivalent existe dans notre langue.

L'« habitant » a la mauvaise habitude, générale chez les travailleurs au grand air, de parler aussi haut que s'il s'adressait à un sourd. Mais quand deux « habitants » causent dans un lieu public où leur politesse instinctive les empêche de crier, quiconque n'est pas mêlé à leur conversation ne peut, même en prêtant l'oreille de très près, saisir un traître mot de ce qui se dit, tant les interlocuteurs parlent avec volubilité, sans articuler les syllabes. C'est peut-être l'explication du dédain des américains pour la langue française parlée au Canada. Par contre, quand on s'adresse directement à l' « habitant », il s'exprime avec clarté en bon français, sauf les défauts signalés ci-dessus; certaines voyelles sont prononcées comme au XVII[e] siècle en France; tel l'*a* très long, le *oë* pour *oi*, le *ette* pour *et* final.

La jeune génération ne se corrigera que difficilement de ces défauts qui se perpétuent dans nombre de familles et même dans l'enseignement primaire.

Pour être véridique, nous reproduirons dans notre récit ce que nous avons perçu sur les lèvres des contadins comme des citadins lettrés, sans exagération aucune.

Notons en terminant que la dévotion de l'habitant ne le pousse aucunement au mysticisme : le fond chez lui est sérieux; mais il est jovial durant ses loisirs, il aime la plaisanterie, et même le mot épicé, si l'occasion se présente. Sous d'autres rapports, il aime la musique; les réunions de famille ne vont guère sans chansons; les « violoneux » y ont grand succès.

Le récit qui va suivre en dira plus long que toute considération générale.

I

Ceci se passait il y a une trentaine d'années dans la Province de Québec, aux environs de Beaupré. Ce village est dans la vallée du Saint-Laurent, en aval de Québec.

Au sortir du repas de midi, le père Vadeboncœur avait coutume de profiter du beau temps pour aller fumer la pipe dehors; il s'asseyait sur un banc fixé contre la façade de sa demeure. Pendant ce temps, dans la vaste cuisine rez terre, où la famille venait de dîner, une fille de la maison, Mlle Eveline, avec l'engagée (1) — on ne dit pas servante — Amanda Bilodeau, lavait la vaisselle que rangeait ensuite la mère Vadeboncœur. Après quoi, la mère de famille continuait ses travaux de couture à côté d'une fenêtre d'où son mari était visible. Quelle manière d'homme était-ce au physique que ce père Vadeboncœur? Voici son signalement, comme dans un passeport : Emile, Joseph, Lucien; âgé d'environ cinquante ans; taille moyenne; musculature forte; cheveux clairsemés et grisonnants; front haut et légèrement bombé; yeux bruns et perçants; sourcils en broussaille; nez quelconque; moustache et barbe rasées, favoris courts et peu fournis. Le portrait moral sera plus complexe.

Par un beau jour, un voisin venait de remonter allègrement l'allée qui donnait accès au « chemin du Roi » (vulgo : voie

(1) Le terme remonte à l'origine de la colonie, quand certains « habitants », pour s'assurer la main-d'œuvre qui leur manquait, faisaient *engager* en France, sous contrat de travail, des hommes dont ils avançaient les frais de voyage.

publique), distant de quelque cent verges (1). Après avoir salué Madame à sa fenêtre, le nouvel arrivé se vit accueillir avec empressement par le maître du logis qui lui offrit une chaise :

— Assisez-vous donc, mon voisin. Quoi-ce qu'on dit de bon?

Le visiteur, Chrysologue Bussière, hôtelier et marchand, répondit d'une voix ferme :

— J' viens de la sacristie : on a décidé, moë avec Monsieur le Curé, et des membres du conseil municipal, de mett' l'nouveau cimetière en haut des côtes.

— Ça n'a pas de bon sens, répliqua Vadeboncœur. J'suis contre ceux qui veulent exiler nos morts dans le bois; je les veux où j'peux les voir en passant dans l'chemin.

Sans donner trop d'importance à ce débat, constatons que par d'habiles et opiniâtres démarches, le père Vadeboncœur finit par faire adopter l'emplacement de son choix.

Au moment où Chrysologue Bussière s'en allait assez penaud, Raphaël, qui se trouvait être parmi les plus jeunes de la famille Vadeboncœur, s'approcha; il revenait des champs :

— Son père (2), cria-t-il, Ephrem Boudreault a traversé not'e terre avec ses bœufs et deux banneaux (3) de fumier (4).

— J'espère, fit le père, que tu n'as rien dit pour le choquer?

— Oh! non, papa.

— C'est bien p'tit. En passant par notre chemin Ephrem se fait un raccourci de dix arpents pour gagner sa terre d'en haut, mais il ne se serait jamais rendu maître cheux nous sans permission. *Passe tant que tu voudras,* que je lui dis, *mais seulement tant qu'ça me plaira.* Je ne suis pas pour mett'e une hypo-

(1) Il ne s'agit pas de l'ancienne mesure agraire valant un quart d'arpent, mais du « yard » (0 m. 914) dont « verge » est la traduction locale.

(2) Cette singulière locution est assez répandue pour s'adresser aux parents, mais nous n'en connaissons pas l'origine. Les termes « papa » et « maman » sont également usités.

(3) Tombereau.

(4) Ajoutons que pour faciliter la lecture de ce livre, le parler des « habitants » n'a pas été rendu sans avoir subi quelques corrections.

thèque (servitude) sur not'e bien. Mais écoute moë, Raphaël : faut toujours quand c'est possible rendre service au prochain.

Sur quoi, le père Vadeboncœur alla rejoindre ceux des siens qui étaient aux champs et plantaient des *patates*, ouvrage qui se fait dès que le soleil de printemps a réchauffé le sol.

— Maman, dit Mlle Eveline, si vous n'avez pas besoin de moi, je vais faire plaisir à père en allant aider aux patates.

Il en était toujours de même; cette jeune fille ne perdait jamais une occasion de se rendre utile. Bien avantagée de sa personne, intelligente, elle avait reçu une éducation exceptionnelle, eu égard à la condition de ses parents; elle avait passé de l'école villageoise au couvent de Jésus-Marie à Sillery, près de la capitale provinciale; elle y resta pensionnaire pendant deux ans, et apprit un peu d'anglais, en sus des autres matières du programme. Une fois revenue chez ses parents, Mlle Eveline eut beaucoup de demandes en mariage, mais elle ne voulut pas quitter sa mère, voyant que la pauvre femme ne pourrait suffire aux lourdes tâches que lui imposaient les circonstances, même avec un personnel domestique. Voici, en effet, quelle était la situation.

Il faut savoir que, dans la province de Québec, la liberté de tester, pour tout majeur sain d'esprit, n'est sujette à aucune restriction (C. C. 831). Or, pour éviter les conséquences d'une subdivision excessive de leur propriété, l'usage presque général des « habitants » est de laisser le fonds intact entre les mains de celui de leurs fils, à supposer qu'ils en aient plusieurs, qui manifeste le plus de goût pour la vie champêtre. C'est ainsi que le grand-père Vadeboncœur avait légué à son garçon Emile, Joseph, Lucien, le bien patrimonial, mais avec charge de servir à chacun de ses frères et sœurs une petite rente, convertissable en capital.

Cependant, si faible que parût cette charge, elle pesa durement sur les épaules du successeur privilégié, les campagnes subissant alors une crise de transition : le marché était envahi en effet par les grains de l'Ouest; d'autre part, les emblavures dans l'Est devaient être remplacées par la culture des fourrages pour l'établissement d'une industrie laitière.

Heureusement, à défaut de ressources en espèces, celles de l'esprit ne manquaient pas au père Vadeboncœur. Il imagina d'héberger des citadins en villégiature et construisit à cet effet un grand corps de logis en bois, avec base maçonnée. Les bois avaient été pris sur sa terre et découpés à la scierie banale. L'entreprise eut un plein succès, dû au cachet pittoresque et aux attractions naturelles de ce joli coin de campagne, grâce aussi à l'aménité des hôtes et à la bonne qualité de la cuisine.

Certains des habitués s'installaient pour toute la belle saison, d'autres arrivaient à l'improviste, seuls ou en société, pour un ou plusieurs repas; des gens venaient aussi dans l'intention de pêcher, de chasser, ou d' « aller au sucre » dans les érablières, selon les saisons. Ces coutumes, et surtout la question des « sucres » auront leur place ci-après.

La maîtresse de maison se trouvait donc avoir fort à faire, d'autant plus qu'elle avait donné le jour à quinze enfants, et réussi à en élever douze. A mesure qu'ils grandissaient, les garçons, au nombre de huit, aidaient leur père hors des heures d'école; mais, il y a trente-cinq ans, quand commence cette histoire, les aînés Paul et Victor, arrivés à l'âge viril, s'étaient fait employer comme serre-frein à la compagnie de chemin de fer dont les voies sont en bordure du fleuve. Un troisième fils, François, était menuisier; le suivant, Alfred, ne songeait pas à quitter la terre; Jacques travaillait en ville, dans un atelier de mécanicien, et suivait des cours techniques donnés le soir; enfin, Jean, au sortir de la petite école de village, avait été trois ans externe au collège dirigé dans Sainte-Anne de Beaupré par des frères de la doctrine chrétienne; ensuite, il avait été admis en quatrième classe au petit Séminaire de Québec. Deux jeunes jumeaux, Raphaël et Roméo, venaient de faire leur première communion et avaient terminé leurs études primaires chez des religieuses du Bon Pasteur. Eveline avait trois sœurs, Rosalie, Joséphine et Paméla, qui étaient mariées et se chargeaient de donner au Canada de beaux enfants. Les gendres des Vadeboncœur étaient Légaré, charretier-aubergiste (tout voiturier pour voyageurs est appelé charretier dans Québec). Le second, Laverdière, était forgeron; le troisième enfin, était

« marchand général », c'est-à-dire vendeur de tout ce que demande une clientèle rurale.

Un soir, tandis que le père Vadeboncœur occupait, en fumant, son siège habituel devant la maison, un chien de berger écossais (collie) se dirigea vers lui, à grandes et gracieuses allures, selon les caractéristiques de la race. C'était *Prince*, membre adoptif de la famille; il faisait partie intégrante de la maisonnée. L'animal, de taille exceptionnelle dans son espèce, avait de longs poils soyeux, couleur fauve tirant au noir; mais par contraste, on remarquait le blanc immaculé d'une large collerette; l'extrémité des pattes et le bout de la queue étaient également blancs, par un caprice de la nature. Il vint tranquillement appuyer son museau effilé sur les genoux du maître, dans l'espoir, jamais déçu, de se faire « flatter » (caresser). Pour comprendre Prince, ses désirs et ses émotions, chacun n'avait qu'à observer son beau regard et ses oreilles dressées. Sur le sommet de la tête, il portait une large cicatrice qui était l'objet de tout un récit : « Le printemps que c'est arrivé, racontait un jour le père Vadeboncœur à un visiteur, les moutonnes et leurs agneaux avaient été sortis de la bergerie, et envoyés dans mon clos, au pied de la montagne, sous garde de not' chien. Par malchance, un ours qui venait de quitter son *ouatch* (abri d'hivernement) là-haut, se rongeait le fiel, n'ayant rien à se mett'e sous la dent. Vous savez comme moë que la senteur des moutons se porte au loin, et que l'ours a le nez fin. La bête sauvage arriva à la course et aurait mangé des côtelettes, si Prince ne s'était pas dardé sur lui, le mordant aux jarrets, et n'avait pas venu à bout de le retarder. Mais l'ours étant d'une nation agile et vive, ne mit pas long à sacrer sa patte sur la tête du chien, qui resta pour mort. Quitte de lui, l'ours se mit d'abord à courir le troupeau qu'était parti à l'épouvante, mais une escousse (1) après, l'ours revira plus vite qu'il n'était pas venu, le vent lui apportant la senteur humaine dont il est si épeuré. C'était des gas qui montaient ramasser, pour les serrer dans la cabane de leur érablière, les auges, cassots et goudrelles

(1) Un moment, un certain temps.

qui avaient servi à faire du sucre quelques semaines avant. Ces gens restèrent surpris en voyant les moutons si effarouchés, mais sans manquer d'voir, la terre se trouvant vaseuse à cause que la gelée sortait encore de terre, les pistes (traces) de l'ours. Donc en les suivant curieusement, les gas ont trouvé Prince, comme écrapouti et couvert d'sang. Mais il avait son respire, et revint à sa connaissance pendant qu'un des gas nous l'apportait; alôrs, le brav' animal voulut marcher jusqu'icite. Eveline lava, et comme elle le dit en son parler de couvent, désinfecta la plaie; à quoi, la voyant saine, je fis une suture de quatre points. Ah! Monsieur, ce n'est qu'un chien, mais il est loyal et courageux sans limite; il donnerait sa vie pour défendre les moutons qui lui sont confiés et, sauf vot'e respect, il a de l'honneur, tout comme nous aut'es ».

Les deux rives du Saint-Laurent, depuis son embouchure jusqu'à la capitale provinciale, ne sont pas également propres à l'agriculture. En aval de Québec, le nord, surtout occupé par des pêcheurs et trappeurs, est devenu aussi le siège de grandes usines; d'autres pourront encore être établies près de l'embouchure des gros affluents, dont les bassins sont riches en bois et dont les cours accidentés se prêtent à l'utilisation de la force hydraulique.

Mais, du côté sud, les terres sont généralement arables; une suite d'agglomérations, comprenant plusieurs villes et des villages joliment groupés autour de leur clocher, se continue jusqu'en amont de Montréal.

Tout naturellement, la colonisation s'est d'abord portée sur les bords de la grande artère de communication, pour s'étendre ensuite jusqu'aux montagnes qui bordent le fleuve de près ou de loin.

La partie canadienne de la riche vallée de la rivière Richelieu, issue du Lac Champlain, ne tarda pas à être défrichée, non plus que les terrains du bas Ottawa. Et d'autres régions intérieures, comme celles du lac Saint-Jean, de l'Abitibi, furent à leur tour mises en culture quand les chemins de fer les rendirent accessibles. Le développement agricole est loin de cesser, le pays étant si vaste. Mais il est évident que le degré de fer-

tilité est variable : le sol parfois trop sablonneux ou superficiel, s'épuise dès les premières récoltes, pour le malheur des pionniers mal avisés. Il en est ainsi dans la partie du lac Saint-Jean, mais le sol ne laisse pourtant pas d'être très productif dans le restant de la région; il en faut dire autant de la vallée du Saguenay.

Notons bien que ce qui vient d'être dit de la rive nord du Saint-Laurent ne s'applique ni à la plupart des terrains du comté de Chicoutimi, ni au pays en amont de Québec, ni aux anciens fiefs étagés en amphithéâtre, qui comprennent la meilleure partie du comté de Montmorency, et sont nommés « Côte de Beaupré ». Partant de la rivière Saint-Charles, cette côte s'étend entre le Saint-Laurent et la chaîne des Laurentides, qui d'abord éloignées du Saint-Laurent, décrivent une courbe dont l'extrémité touche au fleuve par des contreforts reliés au Cap Tourmente. C'est un magnifique promontoire, dont le pied est battu par les vagues de grande marée, et dont la cime a 571 mètres d'élévation.

Sur la côte de Beaupré ont été établis les premiers « habitants » de la Nouvelle France; leurs terres se prolongent à plusieurs kilomètres dans l'intérieur, mais dépassent rarement 200 à 300 mètres de largeur. Tel est du moins le cas aujourd'hui, après un certain morcellement de la propriété. Ainsi, on voit d'étroites bandes de terre cultivable, perpendiculaires au fleuve. Cette disposition était particulièrement avantageuse pour faciliter les transports, dans la période où les moyens modernes de locomotion étaient inconnus.

Dans leurs traditions de famille, les Vadeboncœur ne peuvent préciser l'époque, qu'ils savent pourtant être reculée, où l'un de leurs ancêtres s'est établi sur la côte de Beaupré, dans la paroisse de Sainte-Anne. Il avait acquis ou construit une maison proche de la rivière de même nom, jadis appelée « La Grande Rivière », parce que c'est un cours d'eau plus important que ceux du voisinage.

Ici, comme dans toutes les campagnes naguère seigneuriales de la province, la plupart des demeures de vieille date sont semblables d'aspect, en sorte qu'une même description

s'applique à toutes. Les connaisseurs admirent la simplicité et les harmonieuses proportions de ces bâtiments; ce sont de longs rectangles, murés en « maçonnerie de blocage », dont les moellons aux parements raboteux sont liés à plein mortier. La toiture, formée par des bardeaux de thuya, est à deux versants qui sont moins inclinés dans la partie inférieure; les toits sont généralement percés de lucarnes. Les fenêtres de la maison sont sans encadrement extérieur; celles de la façade principale sont à égale distance d'une porte d'entrée. La position de la cheminée dépend de l'aménagement intérieur.

En somme, ce sont des constructions qui s'accordent bien avec le paysage et peuvent résister longtemps encore à l'action des éléments atmosphériques.

Afin de mieux voir les passants, ou plutôt afin de raccourcir le passage entre la porte d'entrée et le « chemin du Roi », passage qu'il faut entretenir durant l'hiver, les « habitants » ont placé leurs maisons tout près de cette grande route; mais, fait à remarquer, la façade principale n'est pas toujours parallèle au « chemin du Roi »; elle s'en écarte dans la direction des vents dominants du pays, le nordâ et le suroît (désignations maritimes qui sont usuelles dans Québec et signifient nord-est et sud-ouest). C'est une disposition qui empêche la neige de s'amonceler devant la porte d'entrée.

On a vu que la maison des Vadeboncœur était quelque peu distante de la route, sur une élévation de terrain. Les arbres de l'allée d'accès étaient d'essences différentes : chênes, érables, peupliers, mélèzes; de part et d'autre, quelques jeunes pins brisaient la monotonie du terrain gazonné qui s'inclinait vers la route; d'un côté, un emplacement avait été nivelé, gravelé et clôturé pour le jeu de tennis; quelques pas plus loin, des canards de race sauvage s'ébattaient dans une mare.

L'intérieur du corps de logis comprenait, au rez-de-chaussée, une grande salle à manger, dont les tables étaient pour quatre ou six couverts; au fond de la pièce était un escalier conduisant à l'étage supérieur. Ce premier étage était divisé en deux parties par un couloir qui donnait accès aux chambres, et qui

se prolongeait sur un balcon; cette « galerie » comme on nomme le balcon au Canada, entourait tout le bâtiment.

Et sur la gauche, à une certaine distance, se trouvait le four où l'on cuisait le pain familial; puis la buanderie, la glacière, les hangars, la grange, l'écurie-étable, la porcherie, le poulailler, le pigeonnier.

Le soir où fut narré le haut fait de Prince, les Vadeboncœur eurent le plaisir de souhaiter la bienvenue à Mme Cyprien Lafrance, qui avait séjourné durant les deux étés précédents dans leur hôtellerie, avec sa fillette de douze ans, Marie-Anne.

Raphaël et Roméo étaient ravis du retour de l'enfant qui les avaient animés au jeu par sa gaieté, son adresse et une agilité remarquable. Chez Jean, cette petite créature provoquait une émotion indéfinissable, que n'inspirait aucune autre des jouvencelles de sa connaissance. Mais aussi, quels yeux avait Marie-Anne! Ils paraissaient tantôt ambrés, tantôt noirs, quand le pauvre garçon osait parfois les regarder. A tout âge, le sexe fort est porté à idéaliser la femme. Ainsi, Jean trouvait instinctivement la perfection dans la physionomie de l'enfant précoce qui l'impressionnait : en réalité, il voyait un visage ovale, un front bien dégagé, un nez légèrement retroussé, une petite bouche rieuse avec des lèvres divinement arquées, un teint blanc, mais coloré aux joues; les oreilles étaient petites et nettement dessinées; la tête, dans son ensemble, était idéale, bien portée sur un cou de cygne. Le buste était souple, les lignes du corps admirablement tracées; deux longues nattes de cheveux couleur ébène flottaient librement sur le dos de la fillette. Toutefois, la charmante image ne devait pas obséder l'adolescent, les tendres pensées ne faisant encore qu'effleurer son âme positive et parfaitement équilibrée. Ce soir-là, il se mit au lit, après la prière du soir que la famille disait en commun, et il ne souffrit pas d'insomnie.

II

Le lendemain, un jeudi, le temps était radieux. Il semble qu'en beauté, le printemps du Bas-Canada et de l'Ontario ne puisse pas être surpassé. Ce n'est pas seulement la verdeur du gazon qui se dépouille des derniers bancs de neige sous les rayons du soleil; le ciel est d'azur; des rosettes d'or sont parsemées dans la prairie par le dandelion (1); les fleurs sauvages abondent; le renouveau pare les champs de teintes tendres et variées. Mais, à ces charmes de la saison, il s'en ajoute un qui est peut-être particulier au pays, et qui résulte du mélange d'un grand nombre d'essences forestières; chaque arbre porte des feuilles naissantes d'une exquise coloration spéciale, tandis que les jeunes pousses des conifères sont comme des cierges illuminant les sombres massifs.

Sur toute sa longueur, la Côte de Beaupré porte en bordure du Saint-Laurent une bande de terre forte, dont la largeur varie en raison inverse du degré d'inclination du sol. A mesure qu'il s'élève, la terre devient plus légère, de sorte que la partie la plus fertile de chaque lot se trouve proche du fleuve : c'est là ce que les « habitants » appellent logiquement leur « fonds ». La propriété des Vadeboncœur n'avait pas cet avantage, parce qu'ils étaient riverains de la Sainte-Anne, non loin de son embouchure; mais un « fonds » peu éloigné, dans la paroisse de Saint-Joachim, était échu autrefois à la famille. Là se trouvait une grange où étaient d'abord serrées, par économie de temps

(1) Les Canadiens ne font pas ordinairement usage du nom donné en France à la chicoracée *Taraxacum dens leonis*.

durant la fenaison, les charges dont le transport pourrait se faire à loisir.

Au moment où Jean partait pour le Séminaire, son père lui dit : « Comme t'as demi-congé aujourd'hui, mais que t'auras (quand tu auras) dîné, va quérir avec Hormisdas un voyage d'foin à Saint-Joachim » (Hormisdas Létourneau était l' « engagé »).

Marie-Anne avait entendu donner cet ordre et, au moment du départ, elle voulut profiter de l'occasion qui s'offrait à elle de faire une promenade en charrette.

Mais Mme Lafrance s'y opposa tout d'abord :

— Au retour tu pourrais tomber du haut de la charge, et te casser le cou.

— Mais non, petite maman, je me tiendrai des deux mains à la perche (1) sans jamais la lâcher.

L'échange de vues contradictoires se prolongea, mais Mme Lafrance, à laquelle il ne déplaisait pas que sa fille fût quelque peu garçonnière, finit par céder, en recommandant à Jean de s'appliquer à prévenir tout accident.

Deux heures après le départ de la charrette, survint un événement tragique qui émotionna péniblement tout le monde des alentours.

Hector L'Hérault, un des voisins par delà le pont de la Sainte-Anne, conduisait son « bœuf » dans le chemin. C'était bel et bien un taureau, mais comme les « habitants » ne trouvent pas poli de prononcer ce mot devant les femmes, ils disent « bœuf » par euphémisme.

Hector L'Hérault avait eu des ascendants dans la carrière militaire; il avait lui-même quelque chose de martial dans son allure. Il était de très haute taille, comme beaucoup de Canadiens, et sa silhouette était vraiment sculpturale; doué d'une force peu ordinaire, il savait en faire montre à l'occasion, sans toutefois en abuser; cette vigoureuse cuirasse abritait d'ailleurs

(1) Perche centrale allant de l'avant à l'arrière de la charrette et attachée de manière à serrer et à assujettir la charge accumulée entre les ridelles et les échelettes.

un cœur sensible; Hector était affectueux pour sa femme et traitait ses enfants avec douceur. Il venait donc de quitter sa demeure et cheminait tant bien que mal, en tenant d'une main ferme le bâton conducteur accroché à l'anneau nasal de son taureau. C'était une énorme bête, couleur fauve; ardente, rétive, grisée de se trouver au grand air, après des mois de stabulation; elle allongeait sa puissante encolure et avançait le mufle, comme si elle n'eût pas voulu avancer. Survint un affreux et minuscule roquet noir, tel que beaucoup d' « habitants » en possèdent et qu'ils décorent du nom devenu générique de « P'tit Mousse »; le roquet se mit à glapir frénétiquement autour du taureau et provoqua chez la bête des soubresauts violents, auxquels le maître résista sans peine, mais qui occasionnèrent la rupture du cartillage où passait la bague de sûreté. Ainsi douloureusement libéré, l'animal recula d'abord en secouant la tête; puis, dans un accès de fureur, il se rua sur Hector; pris par surprise, le malheureux ne put parer un coup qui le terrassa et lui rompit plusieurs côtes, tandis qu'une corne s'enfonçait à fond dans son abdomen.

Au moment même s'approchait avec lenteur la charrette des Vadeboncœur, chargée de foin et traînée par une vieille jument. Marie-Anne Lafrance, Jean Vadeboncœur et le domestique étaient juchés sur la charge, où le foin parfumé leur offrait un siège moelleux. Le véhicule n'était éloigné que d'une vingtaine de pas du drame qui venait de se dérouler. Frémissant d'horreur, mais prompt à porter secours, Jean Vadeboncœur descendit par l'échelette d'arrière et s'étant armé d'une fourche, il courut sus au taureau qui commençait à piétiner sa victime, et lui asséna quelques coups vigoureux. En se sentant si vivement attaquée, la bête se retourna contre son agresseur, lequel se mit aussitôt en garde, les dents de la fourche pointées vers l'animal. P'tit Mousse n'avait pas cessé d'exprimer à la manière des petits chiens hargneux, toute son exécration. Aussi, attira-t-il un moment sur lui l'attention de la brute mugissante; mais, dans son paroxisme de furie, fouettant ses flancs de la queue, arquant le dos, labourant le sol de ses sabots, éparpillant des mottes de terre et du gravier, elle se préparait

à foncer plutôt sur le garçon. Alors intervint un nouveau combattant en la personne du domestique Hormisdas qui, laissant la jument tranquillement arrêtée, avait arraché à la clôture qui bordait le chemin une lourde barre, longue de plusieurs mètres, avec laquelle il appliqua, sur le mufle du taureau, un coup droit, décisif. Ce taureau canadien n'avait pas la résistance de ses congénères andalous, élevés et choisis pour la tauromachie; aussi lâche qu'il avait été traître, il fit volte-face et regagna vivement l'étable. Hormisdas qui l'avait maté n'hésita pas à le suivre et parvint même à l'attacher, en se protégeant derrière une cloison.

De son côté, Marie-Anne Lafrance n'avait pas été immobilisée par la frayeur, mais elle avait suivi bravement ses compagnons; le danger passé, elle s'était précipitée dans la maison de L'Hérault, pour demander du secours. Personne ne se trouvait au logis; les enfants étaient allés pêcher des truites dans un ruisseau, et la mère se trouvait chez Mme Vitaline Vézina, sa proche voisine, qu'elle aidait à carder de la laine. En un rien de temps, la pauvre femme fut avertie par Jean Vadeboncœur et accourut au lieu du drame : à la vue du blessé, une expression ineffable de douleur, de pitié et d'amour la transfigura; étouffant une exclamation, elle se jeta par terre pour reposer sur ses genoux la tête de son mari.

La triste nouvelle ne tarda pas à se répandre; Mme Vézina avait « corné » pour appeler son monde qui travaillait dans un champ voisin, séparé de la maison par une hauteur. Mme Vadeboncœur et sa fille Eveline furent prévenues par Jean et Marie-Anne, mais il fallut chercher au dehors le père et les garçons. Quant à l' « engagé », comme il n'osait pas se charger de donner des soins au blessé sans avoir d'autre aide que Mme L'Hérault, il se mit en devoir de conduire la charrette de foin à destination.

Bientôt, les bras ne manquèrent plus pour soulever la victime avec mille précautions; on glissa sous le patient une couverture qui permit de le transporter chez lui. Ses vêtements furent enlevés à coups de ciseaux, et les premiers secours purent être donnés.

On envoya bien vite deux hommes, l'un au presbytère et l'autre chez le médecin; mais le docteur visitait ses malades et ne devait être averti que plus tard. Heureusement, le curé put répondre au premier appel. Au cours d'un long ministère, le digne prêtre avait souvent assisté à de pareilles scènes, mais il en était toujours ému comme la première fois. Ses paroles de compassion furent d'autant plus senties qu'il lui avait suffi d'un regard rapide pour se rendre compte que le cas était mortel. Cependant, le blessé n'avait pas perdu connaissance; il se confessa et reçut l'Extrême-Onction.

Enfin, le docteur entra; ayant constaté d'incurables lésions internes et se sachant impuissant à combattre la péritonite, qui était inévitable, il dut se borner à désinfecter la plaie et à donner une piqûre de morphine.

Réprimant son angoisse, Mme L'Hérault se tenait au chevet de l'homme qu'elle aimait de tout son cœur, et conjurait Dieu de le soulager. Mme Vadeboncœur et une autre voisine vinrent prier avec elle; leur intention était de veiller la nuit durant. Et Mme Vézina prit soin chez elle des enfants L'Hérault, auxquels il ne convenait pas d'offrir un si poignant spectacle dès les premiers instants de leur retour.

En racontant à sa mère ce qui venait de se passer, Marie-Anne Lafrance ne manqua pas de louer chaleureusement la bravoure de Jean. Et comme Mme Lafrance s'empressait de le féliciter, Jean fut très intimidé, mais réussit néanmoins à répondre :

— Sous vot'e respect, Madame, c'est Marie-Anne qu'a été courageuse, en laissant la charrette pour venir à nous.

On voit que le collégien parlait encore comme un « habitant ».

Le père Vadeboncœur, bien qu'atterré par le malheur de son ami et voisin, devait éprouver une satisfaction intérieure, dont il ne laissa pourtant rien paraître, en apprenant la belle action de son fils.

— Voyez-vous, Madame, mon gas ne pouvait pas laisser massacrer Hector, et, comme de raison, Hormisdas devait aider à se rendre maître du bœuf. N'y a pas de quoi chanter le

coq. C'est pareil comme Prince a sauvé ses moutons; on ne voudrait pas qu'un chien soit capable d'en remontrer aux hommes!

Et plus tard, dans la cuisine, au moment où Mme Vadeboncœur se disposait à retourner chez les L'Hérault, le bonhomme (1) dit :

— J'ai eu les dernières nouvelles. Le médecin croit qu'Hector achève (est mourant). Ce que le Bon Dieu veut doit être! Que Sa Sainte volonté soit faite! Devant elle, inclinons-nous. Il a sans doute affaire à Hector au paradis. Toujours qu'on ne doit pas cesser de se méfier d'un bœuf, qui peut à tout instant vous cornailler, et vous prendre en traître, même si on l'a soigné depuis qu'il était tout petit veau, et appris alôrs à boëre en donnant à sucer les doigts trempés dans une chaudière de lait. C'est une maudite engeance, qui ne doit pas être laissée vivre vieux.

Hector L'Hérault rendit pieusement son âme au Seigneur dix-huit heures apnès avoir été administré; il demeura conscient jusqu'au bout et, quoique souffrant un vrai martyre, malgré les injections hypodermiques faites à propos par le docteur, il sut réprimer ses angoisses pour dire un suprême adieu aux siens.

Durant les trois jours qui précédèrent les obsèques, la chambre mortuaire fut constamment occupée, même la nuit, par les voisins qui venaient prier à tour de rôle.

Le temps était morne, comme les cœurs, au moment où le cortège comprenant de nombreux « habitants » venus des environs, se dirigea vers l'église paroissiale. Comme le service funèbre devait être de première classe, une draperie noire couvrait les autels, le chemin de croix, les statues et les fenêtres. La douce lumière des cierges éclairait suffisamment la nef centrale, le transept et le chœur, mais laissait dans l'ombre l'abside et les nefs latérales, ce qui accentuait l'effet de la sombre décoration. A cette époque, il n'existait pas encore d'installations

(1) Terme couramment employé par les « habitants » pour désigner le chef de famille.

électriques dans les villages. Après l'office, l'inhumation eut lieu dans l'ancien cimetière, attenant à l'église. Et les fidèles se dispersèrent; seules, Mme Vadeboncœur et sa fille Eveline attendaient, compatissantes, une veuve en grand voile de deuil, prosternée sur la terre fraîchement remuée qui cachait l'être adoré qu'elle ne reverrait plus en ce monde.

III

Parmi ceux qui assistaient à la cérémonie se trouvait un étranger, M. Godfrey Gaskell, que ses procédés courtois rendaient sympathique aux cultivateurs de la région. C'était un opulent propriétaire de l'Etat du Mississipi, où il exploitait des pinières, à l'époque où le marché lui semblait devoir être favorable. Mais, depuis deux ans, il passait avec sa femme beaucoup de temps à Beaupré, paroisse des Vadeboncœur; il y avait acheté un chalet où l'on accédait par une pelouse encadrée d'épicéas; cette demeure était située sur une île de la rivière Sainte-Anne, non loin de son embouchure. La propriété englobait des dépendances riveraines jusqu'au pied des « grandes chutes », à cinq kilomètres en amont. Les prédécesseurs avaient tenu à se réserver ainsi le privilège exclusif de la pêche, dans la partie inférieure du cours d'eau, où naguère remontait annuellement le saumon. Quelques-uns de ces poissons royaux y venaient encore, quand ils ne s'étaient pas fait prendre dans les nombreuses bordigues établies en aval, tout au long de la rive du fleuve, ou qu'on ne les avait pas harponnés au flambeau sur la barre, à la décharge de la rivière. Et M. Gaskell faisait venir de la station de pisciculture du Gouvernement fédéral, établie à Tadousac, des alevins par centaines de mille, afin de repeupler la rivière Sainte-Anne.

Sans vouloir redire en détail l'histoire intéressante, mais généralement connue du saumon, il suffit de rappeler que ce poisson quitte la mer chaque printemps pour retourner dans ses eaux natales, tel un pigeon voyageur regagnant son colombier. Les frayères, toujours sur gravier, se trouvent ordinaire-

ment si haut que le saumon peut remonter le courant, en fendant le flot des rapides et sautant les cascades. Le fretin éclos des œufs qui échappent à la voracité des carpes, truites, anguilles et grenouilles, va se réfugier entre les pierres, dans les bassins calmes, par crainte des martins-pêcheurs, butors, hérons, grues ou canards; il est muni, durant la première période d'une vésicule nourricière. Devenus saumoneaux (*parr* en anglais) ces poissons portent une livrée, colorée comme est la truite, mais moins brillante que celle des individus de deuxième âge (*smolts*). Ces adultes obéissent à l'instinct migratoire de leurs devanciers; ils se réunissent en bancs d'une cinquantaine pour se rendre à la mer après un séjour préparatoire en eau saumâtre. Quand ils reviennent en eau douce, leur tête s'est effilée, la belle livrée a été remplacée par des écailles d'argent, la nageoire caudale ne se termine plus en fourche.

Notre M. Gaskell avait peut-être tranché là-dessus une question encore discutée aujourd'hui, celle de savoir si les poissons, après leur séjour océanique, recherchent la rivière où ils ont grandi, plutôt que celle qui est fréquentée exclusivement par les saumons auxquels a été pris le frai dont ils sont issus. On sait qu'en pisciculture se pratique la fécondation artificielle d'œufs retirés des femelles, sans autrement leur nuire.

Le propriétaire riverain avait choisi comme garde-pêche Télesphore Lamontagne, vieillard grand et sec, aussi agile qu'un jeune homme. Télesphore était soigneux de sa personne; il ne manquait jamais de se raser le matin, habitude rare chez les travailleurs manuels, qui ne procèdent généralement à cette opération que les dimanches et jours fériés. Pour ce qui est de la mentalité de Télesphore, elle était vraiment médiévale. Par exemple, il se trouvait un jour avec M. et Mme Gaskell à proximité de leur chalet, dans un vallon ombragé de pruches (1) séculaires; il désigna une trouée entre ces arbres, et raconta qu'à travers ce passage libre, lui-même, étant jeune homme, avait tendu des rêts pour prendre des tourtes (2). C'est ainsi

(1) Nom canadien du hemlock ou sapinette du Canada (*tsuga canadensis*).

(2) *Ectopistes migratorius.*

qu'étaient appelés les beaux pigeons à queue fourchue qui peuplaient le continent nord-américain et voyagaient jadis par nuées; ils sont disparus aujourd'hui si complètement que la race en est éteinte. Donc Télesphore pérorait comme suit :

— Permettez-moi de vous demander, Monsieur et Madame, si vous savez pourquoi il n'y a plus de tourtes?

Sur la réponse plausible qui lui fut faite, il sourit d'un air entendu, et s'expliqua à sa façon :

— Sous le respect que je vous dois, ce n'est pas la maladie, ni le défrichement, ni le manque de nourriture. Mais il y avait à Saint-Joachim, au temps que j'vous parle, un curé bin malin. Un dimanche, pendant la messe, on entendit des coups d'fusil tirés par des gas sur les tourtes : *Ah! c'est comme cela,* cria le curé tout fâché : *eh bin! n'y aura plus de tourtes!* Avant que le curé a parlé, il y avait tant de tourtes que c'était sans bon sens; après, on en a plus vu une seule, jamais!

Les Gaskell étaient gens à se bien garder de porter atteinte à la foi religieuse, aussi naïvement dévoyée. Mais quand l'histoire fut racontée au curé actuel de Saint-Joachim, le digne prêtre en rit de bon cœur.

En réalité, dans les paroisses du sud Saint-Laurent, la disparition assez soudaine des tourtes est attribuée par les vieux « habitants » à l'intervention des prêtres. Dans cette région, une telle croyance s'explique facilement; ces braves gens ont une confiance aveugle dans leur curé et croient que ses prières peuvent obtenir les plus grands miracles. Ils se figurent donc que, jadis, les exécrations sacerdotales suffirent à éloigner les tourtes qui dévastaient les récoltes mûrissantes de blé, d'avoine, de sarrazin, de pois, etc. C'était un véritable fléau public, dont les cultivateurs attendaient la disparition par un effet de grâce divine.

Quoi qu'il en soit, les Gaskell s'entendaient fort bien avec les gens du pays; pour faciliter les relations dans son voisinage, M. Gaskell avait appris à parler français; sa femme y avait contribué : elle appartenait à une bonne famille d'origine tourangelle, établie à la Nouvelle-Orléans.

Le couple voyait surtout les Vadeboncœur, qui lui rendaient

beaucoup de services. Mme Gaskell trouvait ses servantes et se pourvoyait de provisions avec l'aide de Mlle Eveline; le père Vadeboncœur fournissait les voitures et s'occupait des charrois nécessaires; surtout, il était un excellent conseiller; il renseignait ses visiteurs sur les coutumes locales, sur les précautions à prendre aux changements de saison et sur les plus belles excursions qui pouvaient se faire dans la région environnante.

Durant certains jours de congé, Jean avait conduit les Gaskell jusqu'aux affluents de la rivière Sainte-Anne, ou jusqu'aux lacs dans son bassin, pour pêcher la truite; il indiquait à Mme Gaskell la manière d'attacher au crin de la ligne des mouches bien choisies selon l'endroit, la saison, l'heure de la journée; comment les lancer afin qu'elles tombent légèrement sur la surface de l'eau au point visé; puis, quand l'appât a été saisi, ce qu'il faut faire pour fatiguer le poisson : lutte émotionnante jusqu'à la capture finale. La dame louisianaise n'avait pas besoin de leçons de canotage, parce qu'elle avait appris à diriger une pirogue dans les bayoux et lagunes de son pays.

Plusieurs fois, les Gaskell étant allés camper au loin, leur jeune guide avait prestement dressé deux tentes dont une toute petite pour lui; ensuite, il préparait des couchettes de branches odorantes, à la mode des forestiers canadiens. Pour cette opération, on dépouille plusieurs jeunes sapins de leurs branchettes et on en porte une quantité sous la tente; ensuite, on procède de la façon suivante : en commençant par ce qui doit être la place de l'oreiller et en continuant jusqu'au pied du lit, il faut déposer face vers le sol, une première rangée de brindilles, la partie feuillue des unes couvrant les bouts ligneux des autres; sur cette première rangée, on en superpose autant d'autres qu'il en faut pour donner une épaisseur suffisante à la ramée. On n'a pas ainsi un « lit de plumes », quoique les brindilles soient à peu près disposées comme les plumes qui recouvrent le corps d'un oiseau; si ce n'est pas moelleux à souhait, on n'y dort pas moins bien, après une journée au grand air. Notons du reste qu'une toile imperméable isole le dormeur de toute humidité; une bonne couverture complète la literie.

Bien des choses sont à considérer quand on choisit un lieu

de campement : il faut un terrain plat, facile à niveler dans ses quelques aspérités; il faut éviter la proximité d'arbres ou de grosses branches que la tempête pourrait abattre; le gîte doit être protégé contre le vent, si possible, par un massif de conifères; il ne doit pas être trop distant d'une source d'eau potable; quant au bois sec pour le chauffage, il s'en trouve presque partout dans la forêt.

Outre les armes et munitions, les cannes et engins de pêche, l'équipement doit comprendre les courroies, toiles et sacs imperméables pour le transport; de chaudes couvertures et au moins une tente. Pour chaque tente, on porte généralement un petit poêle en tôle mince, dont les parois sont articulées et peuvent être rabattues, de sorte que le fourneau est aisé à « portager » (1). Il ne faut pas oublier une grande cuvette de toilette en caoutchouc. Et puis viennent les ustensiles de ménage en aluminium, des provisions de bouche à discrétion, mais sans superflu.

Dans ces excursions, dès qu'on était arrivé à l'endroit choisi, M. Gaskell avait soin du cheval : il dételait, déharnachait et couvrait l'animal avant de l'attacher à une branche solide et flexible, pour l'empêcher de s'échapper en « tirant au renard ». Et Mme Gaskell s'occupait du repas comme un véritable cordon bleu; elle était assistée de Jean, dont elle prisait fort l'adresse et la propreté.

On conçoit que, dans de telles conditions, les Gaskell en soient venus à s'intéresser au sort du garçon. Un jour, interrogé au sujet de l'avenir de son fils, le père Vadeboncœur répondit :

— J'aurions bin voulu envoyer Jean au grand séminaire pour le mett'e prêtre, mais j'vois bin qu'il n'a pas de génie pour ça; peut-être qu'un des jumeaux en serait capable, pour l'honneur de notre famille.

M. Gaskell, auquel l'exploitation du pin avait valu une fortune, devait naturellement tirer de sa minerve l'idée de faire

(1) « Portager » : porter à dos d'homme dans les « portages », qui sont les sentes en forêt, généralement tracées entre les rivières et les lacs aux points où leurs eaux sont navigables en canot.

de Jean un forestier. Des ouvertures en ce sens furent donc faites avec tact, de manière à ne pas blesser l'amour-propre des parents; l'auteur du projet s'offrait à assumer les dépenses pour faire suivre à son protégé, dès sa sortie du petit séminaire, les cours spéciaux préparatoires. La proposition ayant été acceptée, Jean, ivre de joie, se confondit en remerciements; il s'appliqua à ses études plus que jamais, afin d'obtenir, sans avoir à doubler une classe, le baccalauréat ès-lettres; il pourrait alors entrer dans une institution d'enseignement professionnel.

Ceci ne l'empêcha point, aux jours de congé, de prendre part aux promenades, pique-niques, et parties de tennis; au tennis en particulier, plusieurs villégiateurs, avec les Gaskell et Mme Lafrance, se montraient adversaires redoutables, tandis que Marie-Anne, Jean et ses frères étaient en voie de devenir des as.

Un beau matin, les Gaskell, Mme Lafrance, sa fille et Jean Vadeboncœur se rendirent en voiture jusqu'au Cap Tourmente, qu'ils se promettaient de gravir à pied; le sentier qui conduit au sommet n'est pas trop abrupt. Un chien braque nommé *Gamin,* dont Alfred Vadeboncœur faisait grand cas pour la chasse à la bécassine, suivait les excursionnistes, mais en furetant partout, poussé par l'instinct de son espèce. Arrivés à mi-chemin, nos gens furent alarmés par des cris sauvages, affreusement discordants, qui sortaient du fourré sur leur droite. Jean saisit la hache retenue à sa ceinture, déposa le sac de vivres qu'il portait sur le dos et se fraya un passage jusqu'à l'endroit d'où venait le bruit inquiétant. On aurait pu croire qu'il y avait là quelque bête dangereuse; en réalité, c'était le chien, qui s'était laissé prendre dans un traquenard à dents, destiné à attraper un ours. Le chien était si affolé par la souffrance et la terreur qu'il cherchait à mordre qui voulait le secourir. Toutefois, M. Gaskell et Marie-Anne avaient rejoint le garçon; ils réussirent à libérer le captif, lequel avait fini par se laisser faire. En appuyant fort du pied, M. Gaskell rabaissa le ressort qui maintenait les demi-cercles du piège; Jean parvint alors à l'ouvrir, tandis que la fillette soulevait vivement

le chien pour le délivrer. Grâce au grand rayon des mâchoires, elles s'étaient refermées sur l'épaule, et non point la patte, que le choc aurait sans doute cassée. Pour désinfecter les blessures de la pauvre bête, Mme Lafrance employa un baume naturel qu'elle recueillit des petites ampoules sur le tronc d'un jeune sapin. Mais *Gamin*, comme tous les chiens, portait sur lui son remède; il se mit immédiatement à lécher ses lésions. Il boitait assez bas, ce qui ne l'empêcha pas de continuer la promenade; d'ailleurs, après une heure de marche, la claudication avait presque disparu.

En forêt, il n'est pas admis de déranger les trappes d'autrui; nos excursionnistes ne s'étaient donc pas remis en marche sans avoir replacé et retendu celle qui avait été malencontreusement déclanchée. Ils l'avaient de nouveau cachée sous des feuilles, dans une encognure formée de deux parois en gros rondins. Encore un détail à noter : dans l'angle du petit enclos, à hauteur convenable, le propriétaire avait cloué comme appât un quartier de cheval, que l'ours ne pouvait atteindre sans se faire prendre au piège.

Sans autre aventure, les cinq compagnons — six en comptant le chien — arrivèrent sur la crête du promontoire qui, comme il a été dit, a une hauteur de 671 mètres. Il y a une petite chapelle établie par les Messieurs du Séminaire de Québec. Certes, ils avaient reconnu combien seraient ferventes les prières, sous l'impression causée par le magnifique spectacle qui s'offre aux yeux quand on arrive sur ces hauteurs. Pour bien jouir de ce spectacle, il faut choisir un jour où le vent souffle du N.-O., ce qui assure une pureté parfaite de l'atmosphère. Alors, le ciel boréal est aussi bleu que celui des régions méditerranéennes, mais il a quelque chose de plus éthéré, et la voûte en semble reculée davantage dans les profondeurs de l'espace. L'uniformité de la teinte du firmament, reflétée par le fleuve, disparaît sous la frange de ses petites lames déferlantes, et toute la surface de l'eau est pailletée de points lumineux, causés par des gouttelettes que fait scintiller le soleil.

Outre son charme dû au fleuve, aucun attrait ne manque à ce panorama. A 3 kilomètres de distance se distinguent, dans

leurs encadrements de verdure, les maisons de la rive sud; par delà, on aperçoit des champs, des bois et, à l'horizon, l'azur estompé d'une chaîne de collines. En aval, les habitations de la rive sud se continuent dans le lointain; une suite d'îles aux contours irréguliers divisent le chenal; le côté nord, forestier et sauvage, est bordé par une série de caps moins élevés que celui où se trouve l'observateur. A l'ouest, se montrent les petites îles aux Réaux (1) et de Madame; puis la grande île d'Orléans, tout le pays baigné par le Saint-Laurent jusqu'au rocher de Québec et, en face, la ville de Lévis. Enfin, entre les grands conifères qui surmontent le flanc du promontoire, le regard a des échappées sur les pics et les dômes du pays alpestre vers le nord.

L'exercice physique fait naître la joie de vivre; et l'appétit ne manque pas en semblable occurrence. Pour les repas en plein air, la coutume dans Québec est de préparer du thé. Prenant un petit chaudron apporté avec les provisions, Marie-Anne alla, sur indications reçues, puiser de l'eau dans une vasque naturelle, sans doute alimentée par la neige fondue lentement sous la fougère et les arbrisseaux. Jean coupa du bois sec; M. Gaskell fit flamber une écorce de bouleau pour allumer le feu entre deux grosses pierres; les dames s'occupèrent des mets et du couvert; puis, en riant, chacun se disputa les meilleures places pour griller, en les rapprochant de la braise, des tranches de pain piquées sur la fourche d'un bâton. Ensuite, le repas avec causeries où il fut question de l'ancien régime : les fiefs de jadis sont aujourd'hui possédés en franc alleu roturier, ou en pleine propriété; autrefois, les seigneurs avaient bénéficié d'abord des cens, lods et ventes, droit de quinte et autres d'origine féodale; ces droits furent remplacés plus tard par des redevances annuelles, équitablement établies et commuables en capital équivalent, au gré du débiteur. M. Gaskell, qui avait consulté un livre de l'arpenteur général Joseph Bouchette (publié en 1815) et d'autres ouvrages historiques, se mit

(1) Réaux : roseaux séparant les fils de chaîne sur métiers à tisser.

à faire un petit cours intéressant : la partie ouest de la Côte de Beaupré avait constitué deux seigneuries, celle de Notre-Dame-des-Anges, accordée le 10 mars 1626 à l'ordre des Jésuites, et celle de Beauport, concédée en 1635 à Robert Giffard. La seconde confine à la seigneurie de Beaupré et de l'île d'Orléans, qui fut octroyée le 15 janvier 1636 par la Compagnie de la Nouvelle France à huit associés, en leur transmettant l'obligation, qu'elle-même avait reçue, de favoriser l'immigration et le défrichement du pays. C'était une condition, trop souvent inobservée, que le « Conseil d'Etat, le Roi y étant » stipulait toujours en créant des fiefs canadiens. Mgr de Laval, évêque de Pétrée, devenu chef du diocèse de Québec, acquit les droits des premiers propriétaires, dont les parts respectives étaient presque toutes aux mains de Cheffault de la Regnardière. Le prélat obtint ensuite de la Compagnie des Indes Occidentales, qui avait succédé à celle de la Nouvelle France, des lettres qui affranchirent les occupants de certaines prestations enjointes par le titre originel de concession. Puis, par un acte d'échange passé le 24 avril 1675 entre Mgr de Laval et le sieur François Berthelot, le premier abandonna au second tous ses droits seigneuriaux sur l'île d'Orléans; il reçut en retour l'île Jésus, près de Montréal, et une soulte de vingt-cinq mille livres. Finalement, l'évêque ayant fait don de tous ses biens au Séminaire de Québec, celui-ci devint titulaire des fiefs de l'île Jésus et de Beaupré. Ce dernier fief s'étend depuis la rivière Montmorency jusqu'à la rivière du Gouffre, sur une superficie de 64 kilomètres de long et 24 en profondeur. La région est occupée par d'anciens censitaires et par des « habitants » venus après eux; plusieurs de ces occupants — tels les Vadeboncœur — ont fait le versement requis pour éteindre leurs redevances; la seigneurie comprend néanmoins, même encore, de belles fermes, et une immense forêt, que les propriétaires actuels n'ont aucunement aliénée, mais dont ils ont affermé l'exploitation.

Quand M. Gaskell se fut excusé auprès de son auditoire, pourtant attentif, d'avoir fait presque une conférence, moins facile à digérer que le bon repas, *Gamin* fut invité à prendre une collation; il l'avala aussi goulûment que s'il n'avait pas ren-

contré d'embûche le matin. Et Jean, portant son sac allégé, ouvrit la marche pour la descente qui s'effectua sans encombre; la suite du retour eut lieu gaiement en voiture, comme à l'aller : ainsi se termina une journée inoubliable pour chacun des excursionnistes.

IV

Un matin, sur le porche du chalet, les époux Gaskell devisaient en humant l'air imprégné de l'odeur balsamique des sapins. Leur conversation fut interrompue par l'arrivée d'un camion chargé de caisses, et conduit par le père Vadeboncœur.

— Bonjour, Monsieur et Madame, dit-il en saluant, sous le respect que je vous dois, v'là bin du butin (1) !

M. Gaskell répondit que c'étaient des vêtements et des livres, que son courtier venait de retirer de la douane. Lorenzo Larochelle, homme de peine, vint aider à décharger les caisses et à les vider sous la surveillance de Mme Gaskell. Quant à M. Gaskell, il invita courtoisement le père Vadeboncœur dans la salle à manger, afin de prendre un « coup de whiskey ». L' « habitant » est ordinairement sobre, mais ne dédaigne pas à l'occasion un petit verre d'alcool qui, même additionné d'un peu d'eau, « gratte » le gosier.

— Vous êtes bien honnête, affirma le père Vadeboncœur, qui entendait ainsi remercier son hôte; et il dit en levant son verre : C'est pour vous saluer.

M. Gaskell se rappela qu'une fois, en pareille occasion, il avait entendu des formules bien différentes. C'était durant l'hiver, sur la cime du mont Sainte-Anne; l'ascension avait été rude, car les raquettes s'enfonçaient trop dans la neige tamisée par les arbres verts. Un contremaître de bûcherons, nommé Fortunat Limoges, l'accompagnait. Le but de l'excursion était d'inspecter, avant la tombée du jour, la quantité et la qualité

(1) Le mot *butin* signifie *effets, vêtements.*

du bois sur un terrain mis en vente; mais le temps manquait pour faire du feu, et déjeuner à l'aise. Prévoyant qu'il aurait à manger sur le pouce, M. Gaskell avait apporté du pain et du jambon de caribou fumé, des tablettes de chocolat et du thé dans une gourde thermique, alors d'invention récente. L'occasion était belle pour jouer un tour à Fortunat Limoges, qui s'attendait naturellement à boire froid. Au moment même où il avait quitté ses mitaines, une coupe en métal, remplie du liquide presque bouillant, lui fut malicieusement offerte; bien entendu, à peine l'eut-il prise, qu'il la lâcha, en clamant : « Baptême! c'est-y pas bin maudit! » Cette malédiction, avec une variante mitigée, est usuelle parmi les canadiens français dans l'intimité; comme toutes leurs imprécations, celle-ci est employée machinalement, sans en pénétrer le sens, et sans aucune intention de blasphémer.

Fortunat écouta, bouche bée, l'explication d'un phénomène à ses yeux démoniaque, et ce ne fut pas sans éprouver une trépidation, voisine de la peur, qu'il accepta sa part du thé restant.

Le père Vadeboncœur était parti, pendant que M. Gaskell se rappelait ce comique incident; resté seul, il alla rejoindre sa femme pour s'occuper avec elle des effets nouvellement arrivés.

Dans l'après-midi, attirés au dehors par le beau temps, ils se dirigèrent tous les deux vers la maison l'Hérault, dans l'intention de prendre des nouvelles de la veuve. Triste à mourir, mais se faisant une loi d'agir comme l'aurait souhaité son mari, elle dit, en parlant de leurs enfants, Rose, Régina et Raoul, que le bien devait être gardé intact pour ce dernier; il deviendrait chef de maison quand il aurait la force de labourer.

— Les voisins, ajouta-t-elle, ont été bin que trop bons; les premiers jours ils ont tout fait pour moi et engagé Nolasque Causapscal pour faire le *train* (soigner les animaux). Mon mari avait perdu père et mère, il était sans proches parents; mais j' vois l' jour de m'arranger avec son cousin *met-germain* (issu de germain) Joseph Boivin, qui, avec le p'tit aide de mon Raoul, serait not'e fermier aussi longtemps qu'il faut.

M. et Mme Gaskell se rendirent ensuite chez Ephrem Boudreault, dont il a été question déjà; c'était un « habitant »

reputé pour son entêtement dans les vieilles routines. Il avait encore un toit de chaume, vert de mousse, sous lequel il vivait avec sa femme, un frère puîné et deux sœurs. Pour faire comprendre son esprit routinier, un premier exemple demande explication. Il faut savoir comment, dans Québec, sont faites les clôtures autour des terres. C'est une série de travées, ordinairement longues de trois mètres environ; chaque travée se compose d'assez grosses barres, dites *perches,* placées horizontalement entre deux pieux. Autrefois, ceux-ci étaient percés vers le bas et le haut au moyen d'une tarière, pour l'introduction de chevilles dont l'effet devait être de les serrer contre les perches, et de maintenir des morceaux de bois destinés à espacer les perches assez régulièrement, jusqu'à une hauteur de 1 m. 25 environ : travail assez long. Déjà, vers la fin du siècle dernier, la valeur vénale du temps s'étant accrue, l'usage se généralisa de consolider les clôtures en assujettissant les montants avec du fil de fer galvanisé. Boudreault s'en tenait aux chevilles.

On citait de cet homme un trait d'abnégation, extraordinaire chez un campagnard; il devait pourtant avoir sa part, quoique minime, du sang normand de ses ancêtres. En vendant ses produits, c'est-à-dire un surplus de paille ou de sucre d'érable, des œufs, du beurre, il établissait un prix que lui-même trouvait juste et raisonnable : si les cours étaient supérieurs, peu lui importait. Par contre, si le prix courant était relativement bas, Boudreault ne consentait pas à une réduction correspondante. Peut-être y trouvait-il son compte tôt ou tard.

Seul maître du bien où il besognait avec son frère, il conflait à celui-ci sa paire de chevaux, mais lui-même conduisait de préférence ses bœufs, bien que l'allure trop lente de ces bêtes en eût fait abandonner l'usage pour la traction, excepté par les défricheurs des terres vierges.

Quand se présentèrent les Gaskell, Boudreault revenait d'un de ses clos, où il avait semé manuellement de l'avoine à la volée, comme le faisaient les ancêtres. Presque tous les autres cultivateurs des anciennes seigneuries employaient déjà les semoirs mécaniques; au grain ils ajoutaient du mil (phléole des prés) ou du trèfle, ce que ne faisait pas Boudreault.

Il va de soi que les propriétaires du chalet furent accueillis avec un plaisir évident par le bonhomme et ses « *créatures* » (1).

— Donnez-vous la peine d'entrer, M'sieu et Madame, dit Boudreault.

— Venez donc vous assire, ajouta l'épouse, en leur offrant les meilleurs sièges.

M. et Mme Gaskell leur demandèrent poliment :

— Vos santés sont bonnes?

La femme Boudreault se plaignit de son estomac, et l'aînée des sœurs de « rhumatiss ». La conversation s'engagea :

— Vous allez dire que j' suis bin curieux, dit Boudreault, mais, à votre idée, est-ce un bon arrangement que nous autres avons fait chez le pauvre L'Hérault?

Et en apprenant que ses interlocuteurs ne savaient rien de ce dont il parlait :

— Comme de raison, après l'accident affreux, on a d'abord fait dire au boucher de s'en venir vitement tuer le maudit bœuf; après, Nolasque Causapscal a été engagé pour faire le train; ensuite, on a conclu pour l'enterrement, comme avisés par M'sieur le Curé. Alors, moë et le père Vadeboncœur avions parlé avec l' notaire Tousignant au regard d'un conseil de famille, mais l' notaire a répond : *j' suis bin qualifié pour ça,* qu'il a dit, *mais j'écrirai d'abord au pronotaire* (2).

Quoique verbeuses et embrouillées, les explications qui s'ensuivirent firent cependant comprendre que la veuve L'Hérault, tutrice de plein droit de ses enfants, était aussi exécutrice et légataire universelle, en vertu des dernières volontés du défunt. Il recommandait à l'épouse qui avait joui de son entière confiance de laisser exploiter le bien par leur fils à titre d'essai, quand il en aurait la force et la capacité, mais de ne pas lui faire de cession définitive s'il ne la méritait point. A son défaut,

(1) *Créature, criature :* mot fréquemment employé, sans avoir de signification désobligeante, pour désigner une femme : mère, épouse ou jeune fille.

(2) Chaque district judiciaire a son protonotaire, dépendant du tribunal dont il exécute les ordres : il fait des enregistrements d'actes, en surveille les expéditions, etc. Ce n'est pas un officier de la cour de Rome.

la propriété pourrait aller à celle des filles qui aurait épousé un homme en état de réussir comme cultivateur; la mère demeurait libre d'adopter, au besoin, une autre solution. En toute hypothèse, s'il y avait donation entre vifs de la propriété, elle devrait porter comme condition qu'une rente, suffisante selon les circonstances, serait assurée à la veuve et à ses enfants célibataires.

Toutes ces explications étant enfin terminées, Mme Gaskell apprit que des articles préparés pour elle par les Boudreault étaient prêts. Des graisses de rebut avaient été envoyées du chalet pour être saponifiées dans une lessive de soude, à laquelle on devait ajouter un peu de résine vers la fin de l'opération; le produit ainsi obtenu servait aux nettoyages les plus ordinaires. Il y avait aussi de la « catalogne »; c'est un tapis en pièces d'une largeur de moins d'un mètre, dont la fabrication permet d'utiliser les tissus usagés; ils sont découpés en bandelettes et cousus bout à bout, de manière à former des écheveaux, qui peuvent être teints en diverses couleurs et tissés sur chaîne de coton. Des rideaux d'aspect oriental sont faits par le même procédé, quand des chiffons de soie sont employés pour la trame. Ces genres d'ouvrage occupaient particulièrement les demoiselles Boudreault, Emmeline et Jeannette. Leur physique n'avait jamais dû inspirer de doux pensers, en sorte que ces deux filles très agréables, toute laideur à part, avaient coiffé Sainte-Catherine. Comme elles étaient actives et expertes dans la pratique des industries exercées à domicile, la perspective du profit à retirer de leur travail eût cependant pu séduire certains campagnards du voisinage; mais il n'est probablement pas au monde de milieu quelque peu aisé, où les mariages soient aussi désintéressés que parmi les « habitants » canadiens français. D'ailleurs, les demoiselles Boudreault étaient loin d'être seules dans les alentours à se montrer habiles ouvrières.

Aux approches de l'hiver, Emmeline et Jeannette allaient prendre les pièces d'un métier fonctionnant à bras, et servant à fabriquer non seulement la « catalogne » et une toile assez grossière, mais surtout une étoffe de laine, presque inusable.

spéciale au pays. Une fois montée, la machine à tisser était employée jusqu'au printemps.

Autant qu'on peut en juger par la survivance partielle de ces usages, on peut dire que la culture du lin offrait jadis de précieuses ressources. La plante était rouie sur pré, puis égrenée, mailliée, teillée et peignée par l' « habitant » et sa famille. Les femmes avaient alors la filasse nécessaire pour alimenter leur rouet. D'ailleurs, cette filasse était souvent remplacée par la laine; l'élevage des moutons était intéressant à cet égard. Dans chaque troupeau, il se trouvait généralement des individus noirs, dont la toison, mélangée aux toisons blanches après leur épluchage, battage, échaudage, lavage et séchage, donne naturellement un fil gris. C'est la couleur ordinaire, parfois obtenue par la teinture, des excellents tissus épais qui sont confectionnés à domicile. Tel fut l'habillement que les « habitants » portèrent durant la froide saison, jusque dans la seconde moitié du siècle dernier. Quelques-uns, hostiles aux innovations, tel Boudreault, n'avaient pas encore renoncé à cette manière de se vêtir à l'époque dont nous parlons.

Aujourd'hui, comme les campagnards voient avantage à se pourvoir des articles que le commerce met à leur portée, les industries rurales sont en grande partie délaissées. Toutefois, elles ne paraissent pas destinées à disparaître tout à fait, grâce à l'encouragement qui leur est donné, parce qu'elles contribuent à fournir aux familles rurales le travail rémunérateur qui les retient dans leurs foyers.

Pour en revenir aux Gaskell, au sortir de la maison au toit de chaume, ils se dirigèrent d'abord vers l'église paroissiale; mais l'idée leur vint ensuite d'aller jouer au tennis. Chemin faisant, ils aperçurent une petite cabane vaguement badigeonnée, pareille à une niche à chien sauf les proportions, une porte d'entrée, une minuscule fenêtre et un tuyau de poêle émergeant sur le toit. C'était le gîte de ce Nolasque Causapscal, auquel la raison n'avait été donnée qu'à demi; mais il était inoffensif, empressé même à se rendre utile aux voisins, comme maintenant chez la veuve L'Hérault. Contre la demeure de Nolasque était un énorme amas de menus bois, écorcés et blanchis en

flottant à la dérive dans le Saint-Laurent. Ils avaient été gaffés et ramenés jusqu'à terre dans un méchant esquif à fond plat, espèce de *gribane;* ces sortes de bachots avaient été plaisamment nommés des « noie-chrétiens ». Quand le temps promettait de rester calme, Nolasque traversait dans sa frêle embarcation le bras droit du Saint-Laurent, pour aller acheter chez les cultivateurs de l'Ile d'Orléans une petite provision de « patates » très estimées dans la région. Il les revendait aux journaliers de Saint-Joachim, avec un léger bénéfice. Une autre source de profit pour lui, c'était son habileté à chasser le « loup-marin » (1). Souvent il avait observé ces amphibies, dont la coutume est de dormir au soleil sur les récifs. Quoique faible d'esprit, Nolasque avait ses ruses. Déguisé sous la peau d'un phoque, il réussissait à contrefaire l'allure particulière que prend cet animal pour avancer sur terre. Le chasseur pouvait ainsi s'approcher sans alarmer les pauvres bêtes, qui ne soupçonnaient pas la présence d'un ennemi, mais croyaient voir un de leurs congénères. Et alors, une victime tombait sous les *postes* (chevrotines) du vieux fusil de Nolasque. Sa chasse la plus fructueuse se faisait sur un certain banc de roches ensablées dit « Batture aux loups-marins », qui était loin de terre et dangereux d'accès. Aucune personne raisonnable ne se serait aventurée à y aller, sauf en chaloupe propre à bien tenir la mer. Par contre, Nolasque se rendait là dans sa frêle nacelle, sans avoir écouté l'avis des gens sensés. Et, comme c'était à prévoir, il arriva un jour où le malheureux ne revint pas de la « Batture aux loups-marins »; sans doute une rafale avait soulevé la houle, et le « noie-chrétien » en chavirant, avait fait l'office que son nom indiquait. Quand cette fatalité fut connue des paroissiens, ils se signèrent, en recommandant à Dieu l'âme du noyé; par un hasard providentiel, raconta M. le Curé, Nolasque Causapscal avait communié le matin même de l'accident.

Mais revenons aux Gaskell que nous avons laissés sur le chemin de Beaupré. Tandis que M. Gaskell allait à la rescousse

(1) Loup-marin : phoque.

d'un joueur luttant seul contre deux adversaires qui plaçaient trop bien leurs balles, Mme Gaskell préféra aller se reposer dans la maison où elle entra en conversation avec la mère Vadeboncœur. Celle-ci ne tarda pas à faire part de l'inquiétude qui la tourmentait au sujet de Jean, dont elle avait deviné l'amour naissant pour Marie-Anne.

— Ne croyez pas, Madame, que je m' fais beaucoup d'aria (tracasserie) pour rien, mais, comme de raison, Marie-Anne est placée bin au-dessus de lui, et quand qu'elle grandira, Jean serait malchanceux d' vouloir s'approcher d'elle.

— Mais non, mais non, répliqua vivement Mme Gaskell, ne vous tourmentez donc pas; quand même Jean aurait de la tendresse pour cette compagne d'enfance, qui ne témoigne pour lui actuellement qu'une franche amitié, il trouvera bien d'autres choses pour se distraire après avoir changé de milieu. Et puis, quand Jean aura son diplôme forestier, mon mari lui procurera une situation convenable pour qu'il puisse prétendre à épouser celle qui lui plaira. S'il préférait alors Marie-Anne, elle l'attendrait certainement, pour peu qu'elle partageât cette inclination.

V

Les blés et les avoines avaient blondi, ensuite jauni et paré les champs de dorure; déjà les feuilles polychromaient les bois : l'été passait, l'automne commençait.

La Côte de Beaupré étant longée par un large terrain accessible au flux, il y croît une sorte de jonc dru, que les « habitants » fauchent et fanent, pour avoir une réserve de fourrage. Comme toutes les plantes de l'espèce, ce jonc est peu nutritif; il offre de plus l'inconvénient d'être recouvert d'une vase qui, après le séchage, devrait être enlevée par un battage mécanique, afin de ne point nuire aux animaux. C'est ce qui n'a pas lieu. Quand le sol est débarrassé, il se peuple de bécassines (1); en septembre, on n'y trouve que le gibier sédentaire, renforcé plus tard par le gibier migrateur dont le passage dure jusqu'aux premières gelées.

L'ouverture de la chasse était impatiemment attendue par les jeunes Vadeboncœur qui, stimulés par l'exemple de M. Gaskell, tireur hors ligne, faisaient entre eux des concours d'adresse. Ceux qui n'étaient pas retenus aux champs se rendaient presque journellement sur le rivage, quelle que fût l'heure où la marée avait baissé. Alfred Vadeboncœur arrivait avec *Gamin*, qui quêtait en zig-zaguant sans cesse entre le reflux et la ligne de haute mer, séparée des « fonds » par une clôture et des buissons. Dès qu'il avait vent du gibier, le braque s'arrêtait net dans sa course et, rompu au métier, il suivait douce-

(1) Bécassine de Wilson (*gallinago delicata*) et bécassine rousse (*macrorhampus griseus*) relativement rare.

ment la piste, de crainte d'effaroucher la bécassine, qu'il traquait dans ses moindres détours. Comme cet oiseau ne se tient pas fixe sous l'arrêt, le chien attendait patiemment, pour se raidir, le moment où le capricieux volatile ne se dérobait plus.

Mais quand Gamin devait être ménagé, ses pattes étant blessées par le chaume des joncs, M. Gaskell et les garçons marchaient, régulièrement espacés, en ligne de front, parvenant ainsi à lever tout le gibier qui s'était remisé sur le terrain.

Faute de bécassines on se contentait parfois, pour garnir les carniers, de tirer sur des bandes serrées d'alouettes de mer, petites maubèches qui crient *pip, pip,* en fuyant à tire-d'aile; mais, au printemps, elles font entendre en volant un gentil gazouillement qui motive sans doute leur nom le plus usuel. Elles ont inspiré une chanson populaire où il est question de les plumer depuis le bec jusqu'à la queue; cette chanson est connue en France.

Durant les deux saisons intermédiaires arrivent les palmipèdes. Le rivage en amont du Cap Tourmente est, pour une multitude d'oies blanches aux remiges noires (*Chen* (1) *hyperborea nivalis*) une étape qu'elles ne brûlent jamais. Ces oiseaux s'alignent en rang simple, mais continu, suivant la marée, comme une nuée neigeuse, sur plusieurs kilomètres. Et à pareille distance on les entend cacarder.

Les ansérinés sont inabordables en terrain sans abri; farouches et vigilants, ils ont la vue perçante et l'ouïe fine; des sentinelles veillent d'ailleurs sur leur troupe, quand elle est arrêtée pour paître ou dormir.

La Côte de Beaupré, l'Ile d'Orléans et les rives insulaires en aval sont fréquentées par la belle oie du Canada (*branta canadensis*) que les gens du pays appellent « outarde », on ne sait pourquoi, puisque l'outarde est un gallinacé, sans aucune ressemblance avec une oie. Néanmoins, il ne peut être question, dans Québec, de se départir de la désignation locale, consacrée par l'usage. Cette outarde donc, a été connue en Europe sous le nom d'oie à cravate, parce qu'elle porte sur la gorge un crois-

(1) *Chenalopez.*

sant blanc, dont les pointes remontent jusqu'au-dessus du niveau des yeux. Un trait caractéristique est que le cou, long et noir, rappelle celui du cygne d'Australie. Ces outardes, prises vivantes, étant blessées mais guérissables, ne sont pas malaisées à domestiquer. Remarquons que c'est un oiseau monogame, refusant toute union qui n'est point à son gré; pour l'accoupler, il faut donc lui donner l'occasion de faire un choix. Cette particularité n'empêche pas d'obtenir des croisements avec l'oie de basse-cour, auquel cas les oisons ne sont guère dissemblables de la race sauvage.

Les Vadeboncœur et d'autres « habitants » possèdent des outardes pures ou métissées qu'ils emploient pour la chasse; on les attache alors par une patte au moyen d'une longue amarre ancrée à portée de fusil. Par des *honc! honc!* répétés, les captives appellent toute bande de leurs congénères venant en vue. L'affût est un trou garni de foin et creusé en pleine vase, après le reflux.

Il est maintenant défendu de tuer certains oiseaux aquatiques, dont l'outarde, durant la migration de printemps; mais l'outarde était poursuivie, il y a quelques années, jusque parmi les banquises neigées, que la marée a rompues et détachées des rives au cours de la débâcle (1). Pour avoir chance de réussir dans ces circonstances, il fallait se faire confondre dans l'ambiance : être coiffé et vêtu de blanc; occuper seul un canot également blanc, à l'avant duquel était fixé un glaçon; conduire sans sortir l'aviron de l'eau, où il restait caché jusqu'au manche. Après s'être ainsi laissé transir, le chasseur ne pouvait qu'abandonner la partie si le vent soulevait des lames, le ballottement du bateau se distinguant alors de celui des masses environnantes, ce qui éveillait aussitôt la méfiance des alertes sentinelles du gibier.

Le long du bas Saint-Laurent et du golfe, si l'on connaît la direction que prennent les outardes pour se rendre dans l'intérieur, quand elles quittent le rivage durant la marée montante, il est possible de les tirer au passage. Mais à la moindre

(1) Ces banquises sont dites « battures » dans Québec.

alerte, elles ne tarderaient pas à choisir une autre voie, ou à s'élever hors de portée. Ailleurs au Canada, en se tapissant derriere des abris bien naturels d'aspect, on fait de bonnes chasses dans les chaumes de blé, où les outardes viennent prendre leur nourriture.

Dans la province de Québec, les palmipèdes et échassiers existent en grande variété, mais leur description appartient aux ouvrages d'ornithologie.

Parmi les canards, le plus grand nombre, sur la Côte de Beaupré, sont ceux qu'on appelle *noirs* (*anas obscura*), dont la chair est savoureuse; on les tire dans les mêmes conditions que les outardes.

Quand il n'aurait pas à aider son père, Jean allait être libre de s'adonner à la chasse, grande ou petite, jusqu'en janvier, date de la fermeture. Il venait d'atteindre sa dix-septième année et de passer ses derniers examens au petit séminaire, succès que le père Vadeboncœur voulut célébrer en conviant toute la famille à un joyeux dîner; les mets étaient arrosés d'un petit vin fort agréable qu'Eveline avait fait avec des *gadelles* (groseilles).

M. Gaskell s'était empressé de prévoir pour son protégé le programme qu'il devrait suivre.

— Maintenant que tu as ton bachot, disait-il tu vas pouvoir entrer à l'Ecole Forestière de Yale (1). J'ai eu quelque peine à obtenir que tu sois admis sans avoir atteint l'âge réglementaire de vingt ans (2). Je ne t'ai fait inscrire qu'en te disant bien développé physiquement, accoutumé à la vie au grand air et au travail dans les bois. Tu restes libre jusqu'au 5 juillet prochain, quand commenceront les cours de première année à Milford, Pensylvanie; là tu demeureras sous la tente, seul ou avec un autre élève. Tu as appris en classe, avec nous, avec les Lafrance et d'autres habitués de chez tes parents, assez d'anglais pour ne pas être embarrassé là-bas. Le 9 septembre, tu auras tes vacances ici; mais le 2 octobre, tu devras être arrivé

(1) La faculté forestière de l'Université de Toronto et celle de Laval, à Québec, n'existaient pas encore.

(2) Cette limitation n'est plus stipulée dans le réglement actuel.

à New Haven, Connecticut, siège de l'Université de Yale, pour la rentrée d'automne. J'ai déjà fait retenir pour toi une chambre dans une maison convenable, 74, Whalley Avenue, et tu prendras tes repas où tu voudras. Mais nourris-toi bien : tu connais les relations entre la santé du corps et celle de l'esprit. Ménage l'argent que je te donne; cependant, ne te prive de rien d'essentiel.

Le lendemain du jour où M. Gaskell avait ainsi parlé, Jean voulut justifier sa réputation d'être habitué aux ouvrages forestiers; il accompagna son père dans la futaie de la propriété, afin de commencer à faire la provision annuelle de combustible et de bois en grume pour le sciage. Avant que la neige ne vienne à cacher en partie les chablis, il faut d'abord les scier et ensuite entasser le bois aux endroits accessibles aux véhicules. De son côté, Alfred poussait les labours, tandis que l' « engagé », Hormisdas Létourneau, charriait et épandait l'engrais qu'on allait enfouir. Deux barrières devaient être ouvertes et refermées chaque fois qu'il avait à passer par un clos derrière la grange; c'est là qu'étaient parqués les moutons : on les y ramenait en cette saison, chaque année. Comme ils demeuraient là en sûreté jusqu'au moment d'être rentrés dans la bergerie, le chien *Prince* se trouvait avoir congé. Il en profitait pour faire mille démonstrations de joie devant son maître sur le chemin du bois.

Aux premiers jours de novembre, on décida de chasser au caribou, le plus grand des rennes (*tarandus rangifer*) (1) dans le « Parc National des Laurentides » réserve forestière d'environ 7.330 kilomètres carrés. Mais comme aucune partie de ce vaste terrain n'était connue des jeunes Vadeboncœur ni de M. Gaskell, celui-ci jugea prudent, pour assurer le succès, de prendre pour guides deux nemrods de la tribu huronne; cette tribu fut décimée autrefois par les iroquois, mais quelques descendants sont établis à l'Ancienne Lorette, près de Québec. Ils tiennent plus aujourd'hui du blanc que du peau rouge. Cependant, ceux qui venaient d'être retenus, Francis et Félix Groslouis, avaient de la race tout en ne se ressemblant ni

(1) En algonquin montagnais : *Ininätik.*

au physique, ni au moral; le premier était assez petit, de force moyenne, d'allure tranquille, et plutôt meilleur traqueur que le second; celui-ci, au contraire, avait belle carrure, grande taille, un caractère impétueux, des manières rudes, comparativement moins d'esprit d'observation et de finesse. Le queux de l'expédition fut Télesphore Picard, un troisième « sauvage »; les indiens d'Amérique étaient appelés « sauvages » dans le parler de la Cour de France, et ils le sont encore chez les québecois.

Pour préparer le campement les trois hurons partirent un jour d'avance, sur « planche » (1) chargée aussi du matériel et du gros des provisions.

Ce n'était pas une période agréable pour faire de longs trajets; les chemins raboteux, bordés d'ornières, étaient durcis par le gel. Et par un pareil temps, les couvertures protègent mal les jambes et les pieds contre le froid, dans une voiture ouverte à tous les vents. Mais c'était le moment de la chasse : quand la saison est plus avancée, la plupart des caribous mâles ont perdu leur ramure. Notons par ailleurs que la famille des rennes est la seule, parmi les cervidés, où les deux sexes aient la tête ornée de bois; toutefois les bois des femelles sont relativement très petits, et ne tombent qu'en avril ou mai.

La première étape, d'environ soixante-douze kilomètres, ne pouvait se faire que très lentement, eu égard à la configuration du terrain. M. Gaskell et les jeunes gens furent donc obligés de partir de bonne heure, avant même qu'aucune poule n'eût *crételé;* Alfred conduisait le cheval, auquel le temps avait été donné de bien manger son picotin.

Le trajet n'a pas changé depuis lors, mais au lieu de prendre une journée, il peut s'effectuer maintenant en trois ou quatre fois moins de temps; le parcours a lieu en grande partie sur l'excellent système de routes dont le Gouvernement a sillonné la province en quelques années. A un kilomètre et demi de Beaupré, le chemin qu'on doit prendre, d'abord très montant,

(1) La « planche » est une voiture à quatre roues; deux sièges, dont un peut être enlevé, reposent sur des planches flexibles, fixées aux deux essieux. Ce véhicule est propre à circuler dans les plus abominables chemins, impraticables aux voitures ordinaires.

dans la direction du Nord, traverse ensuite un plateau. Etant pressés, les trois compagnons ne se donnèrent pas le temps d'admirer le spectacle magnifique que leur offrait le pays. Derrière eux, à l'est, ils avaient le versant intérieur du Cap Tourmente, avec ses futaies vertes; à l'ouest, une partie du ravissant panorama visible de ce promontoire. En face, étaient les cimes arrondies ou dentelées des Laurentides, portant déjà une coiffe de neige vivement lumineuse, tandis que les pentes étaient d'un bleu doux. A droite, c'était le village de Sainte-Tite-des-Caps, avec des champs limités par des bois; à gauche, une vallée profonde où reluit la Rivière Sainte-Anne dans un encaissement rocheux; par delà cette rivière, ce sont des hauteurs où se distinguent des maisons qui forment un autre village appelé Saint-Ferréol. En raison de leur altitude, les deux localités sont sujettes à des gelées précoces qui endommagent souvent certaines récoltes; cependant, la population n'est pas trop mal en point; outre la culture, elle a la ressource d'exploiter la forêt et de charrier du bois jusqu'aux stations de Beaupré ou de Saint-Joachim.

Nos gens de Beaupré ne pouvaient s'attarder devant le magnifique paysage; ils n'avançaient pas vite, le chemin en maint endroit n'étant point trottable. Forêts, savanes et marais se succédaient sous leurs yeux. Enfin, ils arrivèrent à une ancienne barrière, où l'usage est de s'arrêter pour prendre un repas et soigner les chevaux.

Les personnes de cet endroit solitaire sont polies et serviables, joviales même, pour peu qu'elles soient aimablement plaisantées; c'est le propre du caractère national.

Il restait à couvrir la moitié de la distance entre Saint-Joachim et la Baie Saint-Paul, soit dix-neuf kilomètres; la petite ville tire son nom d'une large échancrure qui existe à l'embouchure de la Rivière du Gouffre. Le pittoresque de cette localité, vue du fleuve ou d'une colline environnante, a un cachet qui arrache aux plus indifférents une exclamation admirative. La vallée de la Rivière du Gouffre est étroite; le sol y est fertile et partout bien cultivé. Et dans le fleuve, devant la baie, se trouve l'Ile aux Coudres, où nombre d' « habitants » cultivent

spécialement des pommes de terre qu'ils expédient par goélette à Québec et ailleurs. Parallèlement à la rivière, quatorze kilomètres devaient encore être franchis pour arriver à Saint-Urbain, où les voyageurs comptaient gîter. Ils allaient y jouir d'une hospitalité cordiale chez M. Alphonse Labbé, prévenu de leur visite par les avant-coureurs sauvages.

En cette saison, l'atmosphère des montagnes est imprégnée d'air marin, ce qui stimule l'appétit, surtout quand on a subi, comme nos voyageurs, de très rudes cahots. Toujours est-il que les trois affamés firent grand honneur au repas, dont voici le menu : truites saumonnées frites au lard anglais (ce mode forestier de préparation, probablement inconnu de Brillat-Savarin ou d'Alexandre Dumas, est pourtant délectable) — selle de caribou aux « atacas » (airelles, canneberges) — confiture de fraises des champs (arrosées de bonne crême) — pain frais ou grillé, beurre et divers condiments. Comme boisson, thé ou café.

Dans la salle commune, les visiteurs trouvèrent l'aubergiste, Maître Labbé, causant avec son fils André, qu'il présenta aussitôt :

— Bin heureux d' vous connaît'e, fit le garçon en serrant la main à chacun.

Et quand tous furent confortablement assis :

— Vous nous avez fait bonne chère, Monsieur Labbé, dit M. Gaskell en bourrant sa pipe.

— Vous êtes bin honnête, Monsieur, répondit le bonhomme, comme de raison on vous a servi ce qu'on a de meilleur.

— La chasse est-elle bonne? demandèrent les compagnons.

— Elle n'est pas trop pire; de beaux panages (ramures) ont été sortis l' mois dernier. Vous avez eu une bonne pensée de vous rendre à *la Cruche*, où c'est moins chassé. Pour vous mener au matin, j'ai engagé un bon charretier, bin gréé (bien équipé) de ch'vaux, voitures et d'enfants itou. Il en a une trâlée! (bande). Et sa créature, y a pas à la contenter, elle est toujours à jaspiner (murmurer). Heureusement pour lui que l' métier le laisse pas beaucoup cheux eux.

— Mais, fit remarquer M. Gaskell, ne pourrions-nous pas continuer la route en voiture d'été?

— Misère, non! y a pas mal d' neige dans les hauts. Votre ch'val sera bin soigné icite en votre absence, n' craignez pas.

Alfred ayant protesté de la confiance qu'il en avait, la conversation continua agréablement jusqu'à l'heure du coucher. Maître Labbé fit cette remarque :

— C'est bin dommage qu'Abel Fortin (garde-forestier du Gouvernement) soit en tournée; mais il a vitement connaissance d' ceux qui entrent dans l' Parc; il ira voir si vous êtes gréé d' permis, ajouta Labbé en riant. S'il vous trouve corrects (en règle), il n' demand'ra qu'à vous rend'e service; mais aut'ment, il vous charri'ra (fera deguerpir), et fera rapport au Ministre.

Naturellement M. Gaskell et les deux Vadeboncœur n'avaient pas manqué de prendre leur permis; ils avaient le droit de circuler dans le Parc et d'y tuer deux caribous chacun.

Après être montés à l'étage supérieur et avoir vu les chambres où ils devaient dormir, les visiteurs constatèrent avec plaisir combien tout était propre dans la maison. Pour le chauffage, les tuyaux de deux poêles du rez-de-chaussée avaient été prolongés en travers le plafond et coudés alors afin de suivre le couloir de l'étage jusqu'à la cheminée. C'est le système qui prévaut, en l'absence de calorifère, dans les habitations anciennes, non modernisées, et dans les demeures modestes.

Le lendemain, au point du jour, en sortant d'un profond sommeil, Jean eut l'impression d'avoir entendu bramer les caribous dans ses songes; mais c'était simplement un bélier qui *blatérait* dans la bergerie. D'ailleurs, pensa M. Gaskell, informé de cette méprise, un caribou en chair et en os n'a aucune raison d'être émule de Caruso, aussi tard dans la saison.

Un déjeuner plantureux fut ensuite avalé en vitesse, les voyageurs étaient impatients de partir. Ils trouvèrent le charretier, Elphèze Bondurant, qui les attendait; il était emmitoufflé dans une pelisse en « chat sauvage » (raton, qui ne tient en rien du chat) avec poils à l'extérieur; le vêtement était fort usagé par endroits.

— Espérez (veuillez attendre) mes bourgeois (1), dit-il après avoir salué, n' grouillez pas mais que (ne bougez pas en attendant que) je serre le butin dans mes deux carrioles.

La carriole d'été (dite ici « calache ») à part son style archaïque, rappelle le véhicule incommode qui porte le même nom en Europe. Dans Québec, c'est une voiture qui ne sert plus guère qu'à promener des Américains; ils s'intéressent à tout ce qui se rattache à l'ancien régime.

Mais la carriole d'hiver, traînée comme la précédente par un seul cheval, est une voiture bien faite pour préserver du froid ceux qui s'en servent. Le fond de la caisse repose à 0 m. 30 environ de terre sur patins pleins, en merisier (2) ferré de feuillards d'acier; le panneau d'arrière est assez haut et incliné pour que deux personnes puissent s'y adosser à l'aise; une troisième peut se placer en face d'elles sur une banquette rabattue, très étroite; on peut la redresser pour être le siège d'un cocher, s'il en est besoin. Un chassis canné, posé sur le panneau d'avant, qui est peu élevé, protège les gens occupant la voiture contre les pelotes de neige fondante, projetées souvent assez haut par les sabots du cheval. Tout l'extérieur, hormis la ferrure, est ordinairement laqué de vermillon; mais l'arrière est entièrement caché par une fourrure d'ours noir, de raton, de bœuf musqué ou de carcajou (*gulo luscus*). Les personnes dans la carriole peuvent étendre sur leurs genoux une fourrure semblable, par-dessus une peau de buffle. Ces accessoires assez luxueux ne sont à la portée que des particuliers aisés ou des meilleurs charretiers, tel notre Bondurant. Celui-ci, après avoir disposé au mieux les sacs, raquettes et carabines dans les traîneaux, demanda :

— Faut-il désabrier (ôter les couvertures de) mes chevaux?

— Oui, ces Messieurs sont prêts, répondit Maître Labbé,

---

(1) Qualification donnée autrefois aux chefs de poste des compagnies faisant la traite des fourrures. Les salariés d'une expédition en territoire inhabité usent encore du même terme à l'égard de qui les emploient.

(2) Non pas le cerisier sauvage, mais un bouleau jaune (*betula alba*).

sorti de la maison pour assister au départ et faire des souhaits de bon voyage.

Alfred s'offrit à conduire un des chevaux, tout en se doutant bien que son intervention n'était pas nécessaire; il savait que l'idée fixe de l'animal serait de suivre son compagnon d'écurie. Et pour ménager l'un et l'autre, M. Gaskell et Jean se décidèrent à monter à pied jusqu'au plateau supérieur, qui devait être recouvert d'une bonne couche de neige. Il n'y en avait pas encore sur le chemin au fond de la vallée, et les versants des collines étaient à peine saupoudrées de blanc.

La distance était assez grande, et à mesure qu'ils gravissaient la côte, ils la trouvaient de plus en plus glissante. Heureusement, les empreintes récentes de sabots ferrés à glace formaient autant d'échelons. Enfin, le but étant atteint, les arrivants furent accueillis d'un gros rire par Bondurant qui s'écria :

— Sous vot'e respect, vous n'êtes pas débiffés (1) du tout de vot'e marche. Vous êtes bin honnêtes d'avoir pas voulu maganer (2) les ch'vaux en vous faisant traîner; n' craignez pas, ils étaient bin capables d' vous amener, quand même il n'y avait pas d' neige en bas. Si vous m' permettez maintenant de vous passer vos capots (pardessus) vous allez pouvoir embarquer (3), et j' vas vous abriller.

L'état de la neige était favorable pour la traction, les chevaux prirent le grand trot, tandis que les voyageurs observaient le paysage. Ils entraient dans ce que les gens du pays appellent « les jardins » parce qu'il s'y trouve des plaines herbeuses variées d'un grand nombre de bosquets. C'est aussi une région lacustre, où prennent leur source plusieurs cours d'eau, dont la Montmorency, la Sainte-Anne, la Pikauba, la Jacques-Cartier, les rivières du Gouffre, de la Malbaie, à Mars, des Ecorces, des Ha! Ha!. M. Gaskell porta un moment le regard sur une superbe ceinture enroulée plusieurs fois autour de la taille du cocher

(1) Harassés, porter des marques de fatigue ou de lutte.
(2) Traiter durement, endommager.
(3) Dans le Canada français, que ce soit en ville ou à la campagne, on embarque et débarque, quels que soient les genres de véhicules.

assis devant lui. Toujours attentif, Jean s'empressa d'expliquer qu'il s'agissait d'un tissu ancien et remarquable, dû à l'industrie domestique des « habitants »; c'est une « ceinture fléchée », ainsi nommée parce que la trame a comme motifs des faisceaux de flèches. Ce tissu est très serré; les fils sont en laine à brins longs, durs au toucher; les couleurs ont été obtenues de teintures naturelles, cochenille, indigo, ocres; elles étaient les matières en usage pour obtenir du bleu, du vert, du brun, du jaune et du violet. Aujourd'hui, les ceintures anciennes sont remplacées par de grossières imitations colorées à l'aniline. Les pièces originales qui existent encore sont évaluées jusqu'à cent dollars, si elles sont d'une conservation parfaite, surtout pour des franges d'une longueur de 1 m. 50, plus ou moins, qui pendent à chaque extrémité de la ceinture, qui mesure elle-même jusqu'à 2 m. 25.

Vers le milieu de la journée, le cocher fit mettre pied à terre à ses voyageurs, dans cette partie du Parc qui est dénommée *La Cruche*, sans que personne semble savoir pourquoi. Les Groslouis, venus à la rencontre de leur *bourgeois*, s'étaient accroupis auprès d'un petit feu, dont Bondurant allait pouvoir profiter en prenant son repas. Mais il commença par couvrir ses chevaux; puis il alla chercher de l'eau pour les abreuver, avant de leur serrer par-dessus la tête la boucle d'une musette garnie d'avoine. Entre temps, les deux hurons, sans avoir à se baisser, poussèrent les pieds dans les liens de leurs raquettes; puis ils attachèrent les bagages sur un toboggan, et se mirent en devoir de le traîner jusqu'à l'endroit où étaient les tentes. Avant de suivre les guides, M. Gaskell remercia Bondurant, offrit de le payer, et lui dit :

— Vous serez avisé de la date du retour; ne manquez pas alors, je vous prie, de faire prévenir le charretier employé par les sauvages qu'ils seront prêts à partir un jour après nous, ce qui leur permettra de tout emballer et de lever le camp sans se presser.

— Correct, M'sieur, comptez sur moë. Il n'y a pas de presse pour me payer; si vous dites comme moë, on réglera quand l' voyage sera fini. Et je n' vous dis pas bonne chance, à cause que c'est malchanceux de faire ce souhait.

VI

Après avoir mis des raquettes, les trois chasseurs saluèrent de la main Bondurant en le quittant pour marcher à la file indienne, leur arme sur l'épaule, dans la direction indiquée par les pas des guides. Une distance de trois à quatre kilomètres était à parcourir avant d'arriver au campement établi contre un massif d'épicéas noirs; c'était sur une pointe qui s'avance de l'est à l'ouest dans le lac Double. Ce lac était déjà recouvert de glace sous nappe de neige.

Avant de pouvoir puiser de l'eau, le cuisinier avait dû employer sa hache pour trouer la glace, qui lui parut avoir huit centimètres d'épaisseur.

Il était porteur du duplicata d'une liste indiquant le contenu de chaque colis, dûment numéroté. Ceux qui contenaient les provisions de bouche destinées aux hurons portaient une marque spéciale. Le queux était un solide gaillard; sa figure ronde, imberbe, reluisante, toute rouge, exprimait une bonne humeur inaltérable. C'est peut-être la raison pour laquelle M. Gaskell voulut lui donner un sobriquet, comme si son prénom de Télesphore ne suffisait pas; il l'appela *Général*, vu que ce demi-sauvage était responsable du campement et devait veiller à tout.

Comme les nouveaux arrivants ne s'étaient rien mis sous la dent depuis une heure matinale, ils furent contents de ce que le *Général* montrât du savoir faire en leur servant sans retard une soupe aux pois à la canadienne, suivie d'un plat de truites, et de gros pruneaux au riz. Le poisson avait été pris au moyen de lignes dormantes, dont plusieurs étaient posées depuis la veille. En pareil cas, l'usage est d'attacher les lignes à une

branche flexible, jetée en travers du trou où doit se faire la pêche. Un large ciseau, emmanché d'une longue perche, ou une tarière, sont les meilleurs outils pour forer la glace. L'hameçon porte comme appât un morceau de viande choisi au hasard, fût-ce même du porc salé.

Les truites accommodées par le *Général* étaient succulentes. Les convives s'en régalèrent.

Après le repas, M. Gaskell jugea qu'il n'était pas trop tard pour explorer le voisinage; guidé par Francis, il laissa ses compagnons; Alfred, précédé de Félix, prit la direction opposée. Resté seul avec le *Général*, Jean eut l'idée de nouer des fils de laiton, et de rechercher des « chemins de lièvre » dans les bas-fonds embroussaillés, afin d'y tendre des collets.

La journée s'acheva sans autre incident à mentionner.

Le lendemain, dans l'intention de rester dehors longtemps, les chasseurs empochèrent quelques biscuits et tablettes de chocolat; mais après s'être mis en quête et n'avoir trouvé que des voies neigées, ils durent rentrer bredouilles.

Par compensation, M. Gaskell eut le plaisir d'offrir le souper au chef-garde Thomas Fortin qui, comme l'avait prévu M. Labbé, n'avait pas tardé à venir, accompagné d'un subordonné, pour voir s'il ne se commettait aucune infraction aux règlements. Son devoir officiel accompli, le chef-garde accepta l'invitation faite, se déclarant heureux de faire connaissance avec ses hôtes. Une conversation intéressante s'ensuivit, et se continua longtemps dans la fumée des pipes. Soit par éducation, soit par l'effet des contacts inhérents à son emploi, puisqu'il avait souvent à conduire même les ministres de la Couronne à travers le Parc, Thomas Fortin parlait assez correctement sa langue maternelle; il pouvait répondre avec l'autorité d'une longue expérience aux questions touchant la faune du pays.

— Vous n'avez pas vu de caribous aujourd'hui? dit-il; c'est parce qu'il n'y en a pas encore beaucoup dans la région. Je crois que leur nombre augmentera d'une année à l'autre pendant une certaine période; après quoi, ils disparaîtront à l'exception peut-être de quelques rares individus. J'ai moi-même passé par deux périodes d'abondance et de disette en ce qui con-

cerne ces animaux; déjà mon père avait remarqué qu'ils apparaissent et disparaissent par cycles d'une quinzaine d'années. Sans en être certains, nous avons cru que lorsqu'ils s'en vont, c'est à cause du manque de nourriture.

— Vous pensez, dit M. Gaskell, que la mousse (*lichen rangiferinus*) s'épuise?

— Pardonnez, la mousse ne fait jamais défaut. En découvrant le sol, comme les caribous le font aisément en grattant avec leurs sabots, vous verrez de la mousse tant et plus sur certains versants, dépourvus d'autre végétation, et dans des vallons comme la *Grande Coulée* qui conduit à la Rivière-à-Mars. Vous savez par ailleurs qu'en été, le caribou ne mange pas de mousse, mais seulement des jeunes pousses, les feuilles des plantes rivulaires qui portent des noms populaires comme « cocorico », « bédouane », etc. Il faudrait consulter un botaniste au sujet de la végétation, dont une espèce, peut-être celle dite « lacdou », qui porte de petits fruits rouges, est supposée indispensable à l'existence du caribou en été. Quand cette plante manque l'animal doit émigrer, sauf à revenir après qu'elle a eu le temps de repousser.

— On assure que le caribou ne peut pas être domestiqué comme le renne des lapons.

— Ce n'est pas mon avis. Labbé chez qui vous avez logé, avait élevé un caribou qui n'hésitait pas à entrer dans la maison, étant moins farouche qu'un agneau. Mais l'animal fut confisqué quand il eût atteint deux ans, parce que la loi ne permettait pas de le conserver en captivité. Sans doute, le renne des lapons, étant apprivoisé depuis un temps immémorial, doit être plus facile à dresser comme bête de trait; en tout cas, je ne sais pas sur quels essais sérieux est fondée l'assertion que le caribou serait indomptable. Il est supérieur à son parent d'Europe comme aspect, comme force et comme rapidité d'allure.

— Oui, opina M. Gaskell, des mesures assez rigoureuses pour sa protection devraient être adoptées dans le Nord du Canada. Il y est décimé, dit-on, par les esquimaux qui se servent de sa carcasse comme appât dans la chasse aux renards arctiques.

Vous savez que la fourrure blanche de ces renards est très recherchée.

Remarquons par parenthèse que l'événement a donné raison au chef-garde Fortin en ce qu'il disait au sujet des caribous. On a pu s'en rendre compte au cours des trente années qui se sont écoulées depuis l'entretien que nous venons de rapporter. Pendant plusieurs saisons consécutives, les caribous sont devenus de plus en plus nombreux dans le Parc, au point qu'il s'y trouvait des hardes de plusieurs centaines de têtes; après quoi, un mouvement s'est accusé en sens inverse, à tel point qu'aujourd'hui le grand renne du Canada est un *rarum animal in terris laurentidibus*. Mais le temps approche où il doit commencer à repeupler « les jardins », si la théorie des cycles est exacte.

Certaines personnes, comme Félix Groslouis, pensent que les caribous ont déserté le pays pour y avoir été trop harcelés par les loups. La forêt centrale de la province est envahie à différents intervalles par des bandes comprenant jusqu'à vingt ou trente de ces carnassiers. Ils ont dévoré beaucoup de caribous; mais, dans la recherche d'une proie plus facile à forcer, comme le daim, les loups fréquentent surtout le Nord de l'Ontario, où les daims sont relativement nombreux.

Au moment de se retirer, le chef-garde observa : « Comme vous avez avec vous de bons chasseurs connaissant la localité, vous n'aurez pas besoin de moi. Je partirai à la barre du jour (aube, aurore) pour continuer à patrouiller dans le Parc. Mais j'espère bientôt vous revoir ».

Sur quoi, il alla rejoindre son adjoint, qui dormait profondément sous leur petite tente-abri; elle était en forme de cône, tandis que M. Gaskell et les Vadeboncœur occupaient un pavillon carré, de beaucoup plus vaste, qui avait été préparé par le *Général*, aidé des Groslouis, à la manière habituelle des forestiers. D'abord, il s'agit d'abattre de jeunes arbres pour en faire deux poteaux de soutien; ensuite, de ficher ces poteaux assez avant en terre, dans l'orientation voulue, puis de les réunir au sommet par une perche faîtière; elle doit être engagée dans une coulisse ou des anneaux de corde marquant l'arête du toit

de la tente. Quand celle-ci a été bien tendue, il faut en hiver fouler l'intérieur avec l'aide de raquettes, mais entasser la neige extérieurement contre les pans de toile, afin d'exclure le vent coulis. Si le matériel de campement comprend un poêle transportable, il est nécessaire de lui donner des supports résistant à la chaleur; le petit fourneau est donc posé sur quatre tiges également longues de bois vert enfoncées jusqu'au sol. Après avoir empilé contre un bord du gîte une suffisance de combustible sec, il reste à faire des lits de sapin, comme savent s'y prendre les sauvages à moins d'être trop paresseux. Et les Groslouis ne boudaient pas à la besogne. Ils avaient été avertis qu'ils allaient se trouver au service de personnes connaissant la manière de camper avec confort dans la forêt canadienne. C'est pourquoi aucun détail ne fut négligé. Ainsi, dans les montants d'avant et d'arrière du pavillon, de petites patères en fil de métal avaient été vissées. Chacun trouvait commode d'y accrocher des vêtements et toute sorte d'accessoires. M. Gaskell pouvait suspendre à hauteur convenable le miroir devant lequel il se rasait. Sa toilette se faisait au retour de chasse, en prévision de quoi le *Général* avait soin d'entretenir le feu et de faire chauffer de l'eau qui devait être versée dans la large cuvette de caoutchouc du maître. Les garçons usaient tour à tour de cette cuvette avant de se coucher.

Longtemps après cette partie de chasse, Jean devait faire à sa mère des confidences significatives et cette maman attentive ne se fit pas faute de les répéter en grand secret à Mme Gaskell. Donc, notre adolescent ne manquait pas à ses devoirs religieux où qu'il fût; s'agenouillant matin et soir, Jean priait, disait-il, pour ceux qu'il aimait, à savoir ses parents et la charmante Marie-Anne. C'était elle qui occupait ses premières et ses dernières pensées de chaque jour. Alfred, lui, n'avait rien d'idyllique dans ses préoccupations; en s'endormant, il songeait à des succès cynégétiques apparemment irréalisables, plus irréalisables que les rêves de Jean...

Dans une randonnée aussi stérile que celle de la veille, les trois chasseurs avaient suivi patiemment les guides qui, tour à

tour, « battaient le chemin » (1). Vers midi, étant sur une hauteur, M. Gaskell prit ses jumelles pour interroger l'horizon; Félix n'eut qu'à se servir de sa longue vue naturelle. Ils aperçurent dans le lointain le petit lac de *la Cruche*, sur lequel étaient deux points noirs, apparemment mobiles.

— Bonjour! (2) des caribous, fit le huron, mais nous sommes sous le vent; si Francis veut dire comme moë, faut nous garrocher (lancer) à droite, faire un grand détour et approcher de l'aut'e bord du lac; s'ils sont partis, sans être effarouchés, en pourra tout d' même suiv'e leurs pistes.

Francis ayant hoché la tête en signe d'approbation, les guides descendirent une longue pente, tantôt en glissant, tantôt en courant, et firent rapidement un large détour dans la plaine; ils menèrent les chasseurs époumonnés jusqu'au rebord du lac. Mais avant de l'atteindre, de crainte que l'ouïe fine du gibier ne pût lui faire percevoir le son métallique de l'opération, il fallait s'arrêter un instant pour faire passer une cartouche entre boîte et culasse. Quand il vit que son « bourgeois » avait repris haleine, Francis, désignant un point plus élevé dit :

— Si vous allez là sans fardasser (3), vous les verrez en cas qu'ils sont encore sur le lac. M. Gaskell se mit alors à ramper vers le point indiqué : dès qu'il s'y trouva, ceux qui attendaient anxieusement derrière lui le virent épauler sa winchester, tirer vers la droite sans se donner le temps pour viser, vivement basculer le levier de son arme, et faire feu une seconde fois en se tournant plus à gauche. Deux caribous, ayant vu soudainement apparaître la tête d'un homme presque au-dessus d'eux, s'enfuyaient à toutes jambes, quand ils furent foudroyés par une balle qui leur pénétra le crâne, en fracassant la vertèbre atlas. C'était un cas à peine croyable pour qui n'en avait pas été té-

(1) La neige légère, qui n'a pas été gelée superficiellement, ni balayée et comprimée par la tempête, se tasse sous les raquettes du chef de file, ce dont profitent ceux qui marchent dans les mêmes traces.

(2) Interjection marquant la joie, la surprise, la douleur, l'admiration.

(3) Faire du bruit comme si des feuilles sèches étaient remuées.

moin, dépassant d'ailleurs l'extraordinaire de tout ce qu'Alfred avait pu rêver la nuit précédente. Cependant, l'explication que donna M. Gaskell fut simple. Plus accoutumé au fusil qu'à la carabine, il avait fait partir les coups au jugé, comme sur des oiseaux au vol, en fixant le guidon, mais sans regarder la hausse. Comme la trajectoire était montante à une aussi petite distance, peu s'en fallut que le projectile passât au-dessus du but.

Les victimes étaient des mâles de trois ans, mais n'offrant aucun intérêt comme trophées de chasse.

Après avoir dégaîné leur couteau et retiré la hache qu'ils portaient au ceinturon, Francis et Félix se mirent en devoir d'écorcher et de dépecer les bêtes. A peine commençaient-ils ce travail, que deux grands corbeaux (*corax maximus*) vinrent se percher sur un arbre proche et attendirent qu'il leur soit abandonné ce qui sert pour donner la curée à une meute. L'odeur du sang attire de très loin les corvidés de la forêt; ils évitent ordinairement les endroits habités, fréquentés plutôt par les corneilles (*corvus corone*); mais, sauf en des cas semblables, ils se montrent rarement.

Francis dit bientôt à son commensal :

— Va donc quérir la traîne, pour portager la viande jusqu'au camp, mais que (quand) je l'aurai débitée.

Enchanté de la perspective de manger à discrétion de cette venaison, qu'il préférait à tout autre plat, Félix partit en pressant le pas. Les trois chasseurs le suivirent beaucoup moins vite, tout en causant :

— Voilà, observa M. Gaskell mes deux pièces tuées; je n'ai pas songé à regarder avant de tirer, si l'une ou l'autre avait une belle tête.

— Mais, répondirent à la fois les autres, vous avez encore quat'e chances, puisque le permis est pour six pièces.

— Comment, vous voudriez qu'après vous avoir amenés si loin, je ne vous laisse rien à tirer? Jamais de la vie!

Cependant, l'insistance bien naturelle des garçons fut si grande qu'il finit par accepter un compromis : deux caribous resteraient à son actif, mais si la ramure du premier était satisfaisante, trois seraient laissés pour Alfred et Jean. Celui-ci,

étant revenu aux tentes de meilleure heure que de coutume, en profita pour aller visiter ses collets, où trois lièvres étaient pris. Rien n'égale la saveur d'un tel gibier plongé et mijoté dans la soupe aux pois.

En clouant des rondins sur quatre montants enfoncés autant que possible dans la terre gelée, le queux avait fait une caisse fixe sans fond, sorte de garde-manger pour mettre la viande hors l'atteinte des bêtes rapaces, comme la « pie voleuse ». C'est en réalité un geai (*perisorus canadensis*); il a la tête blanche et noire; le dos et les ailes sont de couleur grise; la plupart des plumes sont piquées de blanc. Très familier, il vient picorer autour de tout campement forestier, et s'aventure même sans invitation sous les abris occupés par les gens, qui s'amusent de ses hardiesses et deviennent furieux de ses méfaits. Un autre geai, (*cyanocitta cristata*) est, au contraire, extrêmement farouche; approche un chasseur, il pousse des cris stridents, mettant en éveil tous les hôtes du bois. C'est un oiseau huppé, blanc sur gorge et sur poitrine, bleu sur le reste du corps, mais ses ailes et sa queue barrés de noir rappellent une particularité du plumage de son cousin européen.

Au souper, le *Général* servit des rognons de caribou, dont le goût *sui generis* déplut autant aux chasseurs qu'il était apprécié par les guides.

— D'abord, dit M. Gaskell, la viande est trop fraîche; pendez quelques morceaux de filet à l'intérieur, afin qu'ils soient plus vite à point. Et demain, vous prendrez deux boîtes de tomates, pour nous préparer des langues à la sauce écarlate. Je vous en donnerai la recette.

Pendant la veillée, le savant Gaskell entama un sujet intéressant :

— La présence de ces sauvages, dit-il à Jean et Alfred, fait penser à la tragique histoire de leur nation, qui occupait autrefois, dans la province actuelle d'Ontario, un territoire péninsulaire entre les lacs Huron et Simcoe. Les Indiens, dont le plus grand de ces lacs porte le nom, étaient devenus alliés fidèles des Français, depuis que Samuel Champlain les avait aidés dans un combat contre leurs ennemis héréditaires, les formidables Iro-

quois. Ceux-ci devinrent alors les adversaires les plus redoutables des colons, qui demeurèrent longtemps exposés à leurs agressions meurtrières. Mais, reconnaissant la difficulté d'amener une paix durable entre hurons et iroquois, Champlain avait dû prendre parti entre les deux tribus. D'ailleurs, les hurons ouvraient la voie à la traite avec les sauvages de l'Ouest, tandis que les iroquois servaient d'intermédiaires entre ceux-ci et les établissements anglais et néerlandais du littoral. C'est au pays des hurons que se rendirent au XVII[e] siècle des missionnaires de la Société de Jésus; ils possédaient au plus haut degré les vertus qui font honneur à l'humanité : courage, énergie, abnégation de soi pour le salut du prochain. Si vous lisez les livres qui décrivent le mode grossier et la précarité de l'existence des sauvages algonquins de toutes tribus, vous concevrez combien, pour se résoudre à partager cette existence, il a fallu de dévouement à des religieux accoutumés au confort et à l'aménité du milieu français. Leur long, mais fructueux travail de prosélytisme fut interrompu par les Iroquois qui, finalement, mirent les hurons en déroute et en massacrèrent le plus grand nombre. Les survivants se dispersèrent par petites bandes, dont l'une réussit, après des vicissitudes qu'il serait trop long de vous raconter, par trouver asile dans la réserve où demeurent actuellement Francis et Félix.

Ici, M. Gaskell, dont nous avons noté déjà la propension à faire des conférences, cessa de parler pour rallumer sa pipe. Alfred profita de l'occasion pour avouer ne pas comprendre le mot *prosélytisme*.

— Cela veut dire le zèle à opérer des conversions, mon ami. Quand les hurons furent décimés et chassés de leur territoire, une quinzaine d'années après la venue des jésuites, les Iroquois assassinèrent plusieurs de ces humbles émules du Sauveur, après leur avoir fait subir des supplices dont la description fait frémir. Les victimes endurèrent leurs tortures avec une fermeté puisée dans leur foi profonde, se raidissant jusque dans l'agonie pour impressionner leurs bourreaux et les rendre accessibles à la loi évangélique. Dans la mesure où j'en ai connaissance, l'histoire des innombrables martyrs que l'Eglise a canonisés n'offre rien

de plus édifiant que la noble conduite des pionniers jésuites de la Nouvelle France (1).

« Et maintenant, mes jeunes amis, si mon récit vous a donné sommeil, faites votre toilette, priez et dormez.

Vers l'aube, à demi-vêtu, Jean se mettait deux paires d'épais bas de laine, quand Félix passa la tête dans la tente en disant tout bas :

— Venez vite, gros caribou traverse l' lac et s'amène par icite!

— Allez-y, Jean, puisque vous êtes prêt, enjoignit M. Gaskell, qui s'était réveillé en sursaut.

Le garçon ne se le fit pas répéter; sans s'attarder à chausser des mocassins, il prit son surtout, plongea la main dans ses mitaines, saisit son rifle qui était appuyé au dehors contre une branche fourchue (2) et suivit Félix; la neige était sèche à cause de l'intensité du froid, de sorte que les pieds étaient préservés de toute humidité. Grâce à la futaie, le bout de la pointe, au premier plan de laquelle était le campement, pouvait être atteint sans être vu par le caribou, approchant sous le vent, en longeant la rive opposée. Peut-être était-il à la recherche de quelque remeil où s'abreuver. Quand l'animal présenta le flanc a 125 mètres environ de Jean, le jeune chasseur visa au défaut de l'épaule, et appuya doucement sur la détente; le coup partit et le projectile, du genre *dum-dum*, alla droit au but; le grand renne trébucha, fléchit les genoux, se releva péniblement, mais tomba mourant à quelques pas plus loin.

— Bonjour! le beau panage (ramure), s'écria Félix en servant au couteau la bête.

C'était un caribou forestier à jambes grises; il portait des bois bien garnis d'andouillers palmés, ceux de droite pareils à

(1) Trente à trente et un ans plus tard, soit trois siècles après leur mort, huit des Pères et *donnés* (compagnons fervents qui n'avaient pas prononcé de vœux) ont été béatifiés, puis canonisés. Ce sont : Jean de Bréheuf, Gabriel Lalement, Isaac Jogues, Charles Garnier, Antoine Daniel, Noël Goupil et Jean de la Lande.

(2) L'hiver, le chasseur laisse son arme en plein air, afin d'éviter que les vapeurs chaudes de l'intérieur se condensent sur le métal.

ceux de gauche, tandis que deux autres naissant rez de tête, étaient plus longs et projetés en avant. Le caribou de la plaine arctique (1), dit « pattes jaunes » fréquente aussi le Parc des Laurentides; il a les andouillers inférieurs semblables à ceux de son congénère des régions boisées, mais point d'autres en remontant jusqu'à l'empaumure de couronnement. Chez les deux variétés, la ramure est souvent fort belle.

— Gardez-vous la tete, ou rien que l' massacre? demanda le sauvage.

Pour avoir guidé beaucoup de messieurs canadiens et européens, il connaissait les vocables cynégétiques.

— Beau dommage! répondit Jean. Pour le montage, la peau du cou doit être longue; il faut fendre de la nuque aux épaules, en suivant l'échine. Gardez-moi aussi les pattes, coupées au genou et au jarret. Je vous rachète la peau du corps.(2).

Jean s'était déjà promis de confier le montage de la belle tête au nommé Murgatroyd, véritable artiste en taxidermie, alors établi à Québec; ensuite, d'offrir le trophée de sa première grande chasse à Marie-Anne.

Mais quand on a les pieds presque gelés, ce n'est pas le moment de rester dehors, en songeant à sa blonde (3). Et tandis que Francis, à peine arrivé, travaillait déjà au dépècement, le jeune homme retourna bien vite se mettre au chaud.

En faisant part de sa bonne fortune à ses compagnons, qui achevaient de s'habiller, Jean dit sincèrement combien il regrettait que le beau coup de fusil n'eût pas été tiré par M. Gaskell.

— T'en tourmente pas, petit, je suis bien plus content de ton succès que s'il était mien. Et d'ailleurs ma chance viendra. Il n'est plus temps d'aller admirer l'animal que les sauvages auront déjà démembré, mais au moins en verrons-nous plus tard la belle ramure.

---

(1) *Rangifer arcticus.*

(2) L'usage était d'abandonner aux guides toutes les peaux, mais de les racheter à volonté moyennant un dollar pièce.

(3) Terme usuel dans Québec et dans certaines parties de France et signifiant une jeune fille courtisée, qu'elle soit blonde, brune ou rousse.

Alfred, tandis que Jean se chaussait, alla demander au *Général* de donner à déjeuner aussitôt que possible.

L'excellent queux se tenait prêt, et servit des demi-pamplemousses floridiens saupoudrés de sucre; du gruau, des truites au lard fumé, du pain grillé, du miel. On voit que, grâce aux ressources naturelles du lieu et à la prévoyance de M. Gaskell, l'ordinaire du campement valait bien celui d'une bonne maison urbaine.

S'étant levés de table, les chasseurs allèrent rejoindre les guides qui avaient terminé leur travail. Ils firent voir la fameuse ramure, avant d'ouvrir la marche dans la direction de la « Grande Coulée ».

Ce matin-là, dans cette dépression de terrain, il y avait une *harpaille* comprenant de trente à quarante femelles et jeunes bêtes, qui broutaient le lichen mis à découvert au moyen de leurs larges sabots. Le développement de la corne du pied chez les caribous est pour eux ce que les raquettes sont pour les hommes; l'animal se soutient bien sur la neige et même sur la vase des marécages.

L'un après l'autre, les caribous relevèrent la tête, et tous s'enfuirent queue à queue; bien que le vent dominant ne fût pas dans leur direction, il avait suffi d'un courant d'air fortuit pour porter jusqu'à eux les effluves qui révélaient la présence d'êtres humains; les chasseurs avaient pris pourtant toutes les précautions d'usage.

— Tire vite, Alfred, ordonna M. Gaskell, il nous faut faire provision de viande pour Beaupré.

Promptement, Alfred obéit, mais ce fut sans succès à première vue. Toutefois, on vit dans les pistes de gros caillots de sang. En pareil cas, le mieux est de faire tranquillement un petit feu pour se chauffer, et d'allumer sa pipe; il faut attendre avec patience environ une demi-heure. Quand le gibier blessé n'est pas immédiatement poursuivi, la douleur l'oblige bientôt à se coucher; on peut alors l'atteindre. Au contraire, la terreur pourrait le conduire loin, si quelqu'un se lançait tout de suite après lui.

En remontant doucement la sente où la harde avait disparu,

Alfred et Félix ne tardèrent pas à trouver la bête blessée; étendue de tout son long, elle ne put se relever que par l'avant-train, mais resta ainsi en posture de défense, prête à frapper de l'un ou l'autre pied de devant. Une balle dans la tête mit fin à ses souffrances.

Cette fois, les guides avaient amené leur toboggan, afin de ne pas s'exposer à retourner au campement pour s'en munir; certes, ils voulaient éviter la corvée de porter à dos une masse de venaison. Quant aux chasseurs, ils continuèrent à cheminer jusqu'à la Rivière-à-Mars, qui se trouve à 6 ou 7 kilomètres du lac Double. Dans la *Coulée*, la neige avait été foulée et en maint endroit, raclée par les caribous; mais aucun d'eux ne se montra plus.

Après que M. Gaskell et les jeunes gens eurent regagné le pavillon et satisfait leur faim, Jean obtint la permission de s'en aller seul pour commander à jour fixe les traîneaux de Saint-Urbain, et rentrer ensuite chez ses parents. Il avait fait remarquer que son père aurait besoin d'aide en l'absence prolongée d'Alfred; celui-ci était plutôt désigné pour rester dans le Parc, avec l'espoir d'être favorisé par le sort quand M. Gaskell l'aurait été lui-même.

Etant dispensés l'un et l'autre d'aller prévenir les charretiers, Francis et Félix pourraient tous deux, jusqu'au moment de lever le camp, donner leurs concours aux chasseurs.

S'étant levé matin, le jeune Vadeboncœur partit donc, portant rifle et cognée, avec un carnier qui contenait quelque nourriture. Sous la rude étreinte d'un froid intense, les arbres craquaient, la glace des lacs se contractait et se crevassait; l'eau inondait la surface solide en différents endroits, mais ils ne pouvaient pas être distingués sous la neige qui les recouvrait. Le phénomène s'était produit sur le Petit Lac Malbaie que Jean avait à franchir. Soudainement, en le faisant, il eut l'impression de marcher dans le vide, et s'enfonça jusqu'à la taille. Après s'être débattu éperdûment pour se tirer de ce bain réfrigérant, il dut encore y plonger pour repêcher ses indispensables raquettes, dont le lien enserrant le talon avait été volontairement relâché. C'est une précaution à prendre avant de s'aventurer sur des lacs

congelés. Mais, ce que Jean avait omis, c'était de se munir d'une perche pour sonder la glace devant lui et pour en vérifier la consistance.

Quand notre jeune homme eut fini de patauger, le vent du Nord transforma ses vêtements mouillés en armure de glace qui entravait le jeu de ses articulations. Ainsi travesti en chevalier de Borée, le pauvre Jean, victime d'une disgrâce due à son imprévoyance, ne recouvra une pleine liberté de mouvements qu'après avoir brisé, avec le manche de sa hache, l'enveloppe rigide qui l'emprisonnait. Quant aux raquettes, ce fut toute une affaire de les débarrasser de la masse de neige durcie dont elles étaient entourées. Et par une ironie du sort, dès que l'adolescent se remit en marche, un beau caribou apparut au sortir d'une anse et le fixa curieusement.

— Eh, va donc toué, marmota l'infortuné qui claquait des dents, ce n'est pas le moment de m'inviter à te tuer!

Malgré tout, la question de retourner au campement ne serait pas venue à l'esprit d'un Vadeboncœur. D'ailleurs, par des conversations avec Francis Groslouis, Jean savait qu'il lui suffirait de faire deux kilomètres pour trouver un refuge. C'était une vieille cabane qu'on disait être un relai de postillons, encore qu'il n'y eût là aucune trace visible d'écurie. Néanmoins, en cet endroit passe l'ancien chemin du Saguenay, abandonné depuis la construction de la voie ferrée entre Québec, le lac Saint-Jean et la ville de Chicoutimi.

Le garçon gagna donc au plus vite la cabane. Il entra dans l'appartement qui était l'unique pièce du réduit. Transi de froid, il voulut allumer le poêle dont se servaient autrefois les voyageurs. Mais son désappointement fut grand en voyant que le dernier passant n'avait pas été fidèle à une coutume du pays, celle de laisser un peu de bois pour ceux qui doivent venir par la suite. Le pis était qu'aux alentours de la masure, il ne restait plus de bois sec. C'est en de telles circonstances que s'affirme l'instinct de la conservation. Il restait dans l'appartement quelques meubles, propriété de tout le monde, c'est-à-dire de personne. Nécessité fait loi : l'honnête fils d' « habitant » n'hésita pas à mettre en pièces, pour alimenter le feu, une partie du mo-

bilier grossier de l'asile. Ensuite, la température intérieure s'étant suffisamment réchauffée, il ôta ses habits pour les faire sécher et, en attendant de pouvoir les revêtir, il s'offrit une collation.

Au milieu de l'après-midi, Jean, réconforté, suivit ce qu'il croyait être la bonne route, quoiqu'elle se confondit avec la plaine environnante; la nappe blanche couvrait le sol et aucun tracé pouvant guider le voyageur n'y était visible. Cependant, quelques poteaux d'une ligne télégraphique hors d'usage restaient debout par endroits. Donc, pour s'orienter, pas n'était besoin de boussole; les gens prudents en sont munis quand ils ont à traverser les grands espaces inhabités. Par parenthèse, disons que dans l'état où était la neige, et en l'absence d'une piste battue les raquettes étaient loin de valoir des skis. Mais personne n'en usait encore dans Québec, où quelques années plus tard, M. Gaskell fut le premier à les introduire.

Tout en cheminant dans la solitude, notre Jean ne se sentait pas complètement isolé. Revenu à lui-même après son repas dans la cabane, il sentait près de lui la douce image de celle qu'il adorait. L'âme de Marie-Anne semblait l'accompagner. Il voyait la physionomie de cette jeune fille; il savourait par avance la joie de la revoir.

Vers huit heures du soir, ayant fait environ 25 kilomètres, Jean s'arrêta devant une vilaine demeure où retentissaient des éclats de voix et des rires. Il ôta ses raquettes, frappa à la porte et entendit : « Entrez ». C'était un taudis misérable, où l'air était empesté. Les occupants, une femme, un bébé de deux ou trois ans et quelques hommes se distinguaient mal à la faible lumière d'une méchante lampe, et dans le nuage d'une âcre fumée de pipe. Sur le poêle était un grand chaudron, où mijotait un brouet nauséabond. Détail révoltant, le petit enfant se traînait sur le plancher, couvert de poussière humectée de la manière que nous allons faire entendre : l'occasion est bonne pour dénoncer une habitude générale des canadiens français du peuple, ou appartenant à un milieu relativement élevé. Il paraît leur être impossible de fumer sans saliver. Ajoutons que les bons

« habitants » s'arrangent de manière à ne pas offusquer leurs épouses en *petunant* (1).

— Quelqu'un d' vous aut'es qui a une voiture icite veut-i me m'ner à Saint-Urbain? J' suis un garçon d'Emile Vadeboncœur, d' Beaupré.

En s'adressant aux gens du pays, Jean reprenait instinctivement leur parler.

L'un de ceux qui étaient assis dans la pénombre se leva en répondant, non sans provoquer l'hilarité facile de son public :

— J'irai bin, pour des bidous (2).

C'était un nommé Damase Galichand, petit trafiquant ambulant qui, d'une paroisse à l'autre depuis la Malbaie jusque dans la cité de Québec, recherchait tout ce qu'il pouvait acheter, charger dans son berlot (3) et revendre avantageusement : pelleteries, viande, volaille (et même quand le commerce en était interdit) gibier, truites gelées; durant l'automne, boîtes de bleuets (myrtilles); de plus, en tout temps, du whisky blanc (alcool à 30 ou 40 degrés) souvent de contrebande.

Jean finit par tomber d'accord avec ce Galichand, non sans avoir « bargainé » (marchandé) au point que le jeune voyageur, perdant patience, lui enjoignit de ne plus « fafiner » (hésiter, ruser). Le bonhomme se le tint pour dit, et s'en alla atteler.

Les autres individus étaient d'une classe de gens qui disparaît aujourd'hui et qui fréquentaient peu les villages; ils quittaient rarement la forêt, où ils trouvaient leur subsistance en se faisant tour à tour trappeurs, pêcheurs, bûcherons, gommeurs (4), etc. Pour le moment, se disant « chasseurs d' lièvres », ils devaient être au bon endroit, le *Grand Lac des Bois Verts des Lièvres* étant proche. Les prétendus chasseurs de lièvres pouvaient bien être des braconniers chassant le caribou.

---

(1) De petun, tabac, vieux terme que n'emploie plus l' « habitant », mais qui se retrouve constamment dans les *Relations des Jésuites* (édition de 1858).

(2) Argent.

(3) Voiture d'hiver sur patins, dont la caisse est plus ou moins longue et profonde. A l'avant, un siège pour deux personnes.

(4) Celui qui recueille la gomme de sapin.

Quoi qu'il en soit, le gibier obtenu était échangé contre des damesjeannes dont le contenu eût intéressé le fisc. Ce troc pour troc explique la présence de Damase Galichand dans un lieu aussi peu fréquenté. En attendant qu'il revint de l'étable, Jean dut faire bonne figure à la compagnie, mais il s'apitoyait sur le sort du petit être qui se trouvait à ses pieds : c'était une assez belle fillette, quoique vue à son désavantage, étant sale et couverte de haillons. Le brave garçon lui promit une belle *catin* (poupée), qu'il ne manqua pas, à la première occasion, d'acheter pour elle en ville et de faire livrer par la poste.

Galichand entr'ouvrit la porte pour dire :

— Embarquez, si vous voulez, M. Vadeboncœur.

Sur cette invitation courtoise, Jean prit place dans le *berlot*, se blottit sous une peau et somnola jusqu'au moment d'arriver devant la maison Labbé. Après y avoir été introduit par un « engagé », l'hôte étant au lit, Jean se fit désigner une chambre et alla dormir profondément.

Le lendemain, levé au point du jour, il fut jovialement accueilli par M. Labbé :

— Salut, jeune Vadeboncœur, êtes-vous de bonne humeur? Avez-vous mangé du caribou autant comme vous vouliez, et poigné (saisi, pris) de beaux panages?

— Bonjour, M. Labbé, il n'y a qu'un gribiche (personne aigre et querelleuse) qui ne serait pas d' bonne humeur au moment de se mettre à table chez vous!

Durant le déjeuner, une conversation animée s'engagea, sans faire perdre aux convives une seule bouchée. Ensuite, Elphége Bondurant et les autres charretiers furent avisés du jour où ils auraient à partir pour *la Cruche* afin d'aller prendre les chasseurs et les guides.

De son côté, Damase Galichand avait passé la nuit chez un homme de sa connaissance, qui l'avait chargé d'aller à Québec chercher de la quincaillerie. Aussi Jean accepta-t-il la proposition, faite cette fois sans marchander, de continuer la route avec son même conducteur jusqu'à Beaupré. Ils grimpèrent donc sur le *berlot;* un véhicule à roues n'était pas utilisable, car deux

grandes « bordées » (tombées) de neige avaient recouvert le terrain que nos chasseurs avaient traversé en voiture d'été (1).

La jument *Fifine*, pour son malheur, était la propriété du trafiquant; la bête était de l'ancienne race canadienne, tenant du cheval des landes de Bretagne, probablement d'origine asiatique, « ses ancêtres ayant été sûrement introduits par les migrations des constructeurs des monuments mégalithiques » (2).

Pour être précis, il faut dire que la race chevaline connue en Bretagne est de plus grande taille que n'était *Fifine* : 5 à 10 centimètres de différence. Au reste, ce type français a disparu progressivement de la province de Québec, en raison de multiples croisements. C'est à peine si l'on distingue aujourd'hui, chez les chevaux québecois, quelques traces du sang primitif. Les relations de plus en plus faciles du Canada avec les pays étrangers ont produit cette dégénérescence.

Toujours est-il que par la vigueur de son tempérament et ses qualités de conformation, *Fifine* était intéressante pour un connaisseur : port de tête haut; oreilles petites et bien faites; yeux grands et intelligents, naseaux très ouverts; encolure moyenne; poitrine ample; épaules robustes, mais trop droites et tant soit peu lourdes, dos et reins larges; croupe charnue et légèrement fuyante; côtes insuffisamment arquées et ne serrant pas d'assez près les hanches trop saillantes; articulations nettes; forte musculature de l'avant-bras et de la jambe; aplombs laissant à désirer, surtout quant aux membres postérieurs; pâturons pas trop obliques et bien proportionnés; fanons longs et épais; crinière abondante, queue fournie; robe noire. Chez les types de cette race, le poil bai était plus fréquent; ils avaient les pieds solides; c'est par là que doit commencer l'examen de la bête par un acheteur, la conformation générale n'étant rien comparativement à la base.

Fifine et ses pareils se distinguaient par un courage admirable, une endurance à toute épreuve et une surprenante sobriété.

---

(1) Vers le 25 novembre tombe la neige qui dure jusqu'au printemps; c'est la « bordée de la Sainte-Catherine ».

(2) *Dictionnaire d'Agriculture*, par J.-A. Barral.

Toutefois, il a été reconnu que de plus gros chevaux sont préférables pour la traction du matériel moderne d'exploitation agricole. Peut-être aurait-on pu développer, par une sélection savante et une alimentation spéciale des poulains, la taille et le poids du vrai cheval canadien. Mais, d'accord en principe avec Frédéric Cuvier, les autorités croient pouvoir fixer un type nouveau, approprié aux besoins de l'heure présente. Des étalons et juments sans race, mais de conformation correspondant autant que possible à l'idéal officiel, ont été choisis pour faire souche; ils sont inscrits dans un livre de haras, où figurent exclusivement les individus de la nouvelle race. C'est proprement le cheval dit « canadien » de nos jours.

Voilà peut-être trop d'*hippologie;* mais il ne faut pas laisser oublier que le cheval fut, pour l' « habitant » un auxiliaire indispensable; ce fut aussi le seul luxe du campagnard; quand il s'agissait de chevaux, la parcimonie chez lui faisait place à la prodigalité.

Comme ceux de son lignage, *Fifine* prenait volontiers le galop pour monter les côtes ou les descendre; elle se remettait au trot en terrain plat. Cela n'empêchait pas Galichand de secouer les « cordeaux » (rênes), afin de forcer le train. Agacé de cette cruauté, Jean protesta vivement, mais s'aperçut, en fixant le conducteur, qu'il était en état d'ivresse. Cependant, le bonhomme, piqué au vif par les remontrances du voyageur, faisait hypocritement montre d'humanité; il s'obstinait à quitter la voiture dès qu'on arrivait au pied d'une côte, sous prétexte de ménager la bête. En réalité, l'ivrogne saisissait ces occasions d'être seul en arrière, pour sortir de sa poche une grosse bouteille d'alcool, dont il finit par ingurgiter tout le contenu. Après, Galichand, devenu insupportable fut rabroué par Jean qui l'empêcha dès lors de conduire. Ne pouvant plus torturer la bouche de *Fifine*, il l'apostrophait, lui hurlait des « Marche donc! » « Morue! » avec d'horribles blasphèmes. Mais c'était une épreuve coutumière pour la jument; elle ne s'en émouvait pas, gardait son allure comme si rien n'était. Aucune nécessité de conduire le sage animal, même aux « rencontres ». On appelle ainsi les points où, de part en part, deux véhicules doivent se croiser en

hiver; car le tracé ordinaire des chemins n'est pas alors assez large pour le passage de deux traîneaux de front. Les endroits des rencontres sont entretenus avec soin; la neige qu'on y laisse est tassée pour ne pas céder sous le pied des chevaux ou les patins des voitures. Font exception aujourd'hui quelques grand' routes que, moyennant forte dépense et l'emploi d'un puissant matériel, le service provincial de la voierie rend praticables pour les automobiles, tout comme en été. La difficulté de l'entreprise est évidente pour qui a vu ou veut bien se figurer des bancs de neige de 5 à 6 mètres de hauteur, accumulés par les ouragans. Cependant, la terre n'est recouverte, au fort de l'hiver, que sur une hauteur moyenne d'environ 1 m. 20.

La neige fine sous ses pieds et atteignant même son poitrail n'arrêtait pas *Fifine;* souple comme une loutre pourchassant un poisson, elle savait se dépêtrer avec adresse et vigueur de tout enlisement. Quant à son maître, devenu hébété, il tomba deux fois du « berlot », par suite des « cahots » (1). Ces incidents s'étant produits en des endroits isolés, Jean se vit obligé d'aider l'individu à se relever et à remonter sur son siège. Mais, tombé encore devant les maisons de Saint-Tite-des-Caps, il fut laissé sur place à la grâce des villageois.

Ainsi délivré d'une présence répugnante, le jeune Vadeboncœur acheva paisiblement le trajet jusqu'à Beaupré, sachant bien qu'après avoir cuvé son vin, le bourreau de *Fifine* viendrait la réclamer.

Il n'arriva qu'après avoir attendu plusieurs jours, étant paresseux à marcher, une occasion de se faire voiturer. Elle ne lui eut pas été refusée par M. Gaskell et Alfred, mais ceux-ci passèrent à son insu; toutefois, il trouva place avec Francis et Félix Groslouis qui revenaient un jour après les deux chasseurs. Les « planches » sur lesquelles les sauvages et eux-mêmes avaient

(1) On dit à Québec : « il y a des cahots dans le chemin »; c'est nommer de même la cause et son effet. En travers du chemin, les ornières correspondant d'abord à quelque ondulation du sol, sont approfondies ensuite par la morsure de l'avant peu arrondi des patins de certains traîneaux lourdement chargés, ou mal reliés aux brancards.

quitté Beaupré étaient temporairement échangées à la Baie Saint-Paul pour les carrioles.

Alfred avait dû renoncer à rapporter un beau « panage » et se contenter d'abattre, pour augmenter la provision de viande, la sixième bête autorisée par les permis. Plus heureux, M. Gaskell revenait possesseur d'une pièce « dépareillée » (1), disaient les hurons, la tête d'un caribou qu'il avait tiré à longue portée sur le « Lac des Trois Loups cerviers ». Ce nom vient de trois lynxs qui naguère avaient payé de leur vie une imprudence exceptionnelle de la part de carnassiers qui, par instinct de félidé et crainte de l'homme, se tiennent ordinairement dans la pénombre, où ils rampent sans se laisser voir. Mais, ceux-ci, une mère et ses jeunes presque adultes, furent aperçus par deux chasseurs qui, comme eux, avaient des yeux de lynx. Ces deux chasseurs étaient Félix Groslouis, qui raconte l'incident, et le Colonel Rhodes, dont le nom véritable peut être cité, parce que c'est celui d'un personnage public, hautement estimé. Tireur sûr de bien placer sa balle, il mira le gibier en murmurant :

— Crébleu! Félix, j' vas les flamber.

Ainsi dit, ainsi fait : au lieu de fuir en voyant tomber l'une d'elles, les autres bêtes ont probablement cherché à se tapir.

Souvent les stalles de l'écurie appartenant aux Vadeboncœur se trouvaient vides au moment où il eut fallu atteler pour répondre à un appel imprévu des Gaskell. Afin d'obvier à cet inconvénient, ceux-ci avaient décidé de tenir cheval et voiture. Connaissant cette intention, Jean, désireux surtout de rendre service à ses bienfaiteurs, mais soucieux aussi du sort de *Fifine*, la conduisit chez eux, après l'avoir pansée pour lui faire bien reluire le poil. Il n'eut pas à vanter les qualités de la jument, dont la valeur ne pouvait qu'être reconnue par des gens expérimentés comme l'étaient M. et Mme Gaskell; ils prièrent donc leur conseiller habituel, le père Vadeboncœur, de négocier l'achat de l'animal.

---

(1) Sans pareil, incomparable.

— Son propriétaire n'est qu'un petit gabari (1), mais je ferai mon grand possib'e, avait promis le bonhomme.

Quand Damase Galichand, l'oreille basse, vint vers midi gratter à la porte des Vadeboncœur, étant en quête du fils, c'est le père qu'il trouva.

— Abidou (2), fit celui-ci montrant une chaise, mais restant lui-même debout. Sa mère (3), continua-t-il, en se tournant vers sa femme, va donc quérir de l'argent pour payer M. Damase Galichand son voyage avec Jean. Tu montes à Québec, Damase? Prends-tu les chars d'une heure?

— Mais non! j' vas en voiture comme de coutume.

— Pas d' moyen. Ta quevalle (4) est quasiment vendue.

— Ma jument est...?

— Quoi que tu demandes pour?

— J' vends pas. M' faut amener des effets d' la ville.

— T'embarqueras dans les chars, t'iras t' gréyer (pourvoir) de ch'val chez les maquillons (maquignons). Tant qu'à ta carriole, ton harnois, tes couvertes, j' les shipperai (expédierai) par le fret (5).

— Pour deux cents piastres j' pourrais peut êt'e vendre.

— Apré! T'es pas fou? Deux cents piastres pour un pauv'e p'tit bicouille (6) de trait léger! Tu serais chanceux d'en avoir cent piastres.

— Alors j' vends pas.

— Mais, bon sang! elle est quasiment vendue que j' te dis! N'y a-t-il pas de comprenage possib'e avec toué? Voyons, quoi faire (pourquoi) ne pas m' dire ton dernier mot?

— Cent cinquante piastres.

— C'est ben pour en avoir cent vingt-cinq. Batêche; c'est rien que trop cher, elle ne vaut pas une tôle (un sou) en plus

---

(1) Un très mauvais sujet.
(2) Salut, bonjour, de *how do you do*.
(3) Ma femme.
(4) Cavalle, jument.
(5) Train de marchandises.
(6) Mauvais cheval.

que soixante-quinze piastres; quoique ça (1), marché conclu! sa mère, si t'es argentée de c' temps-ci, faudra donner de quoi à M. Damase Galichand. Eveline, va dire à Jean d' venir ici faire un papier.

Le bachelier ès-lettres, qui étudiait dans sa chambre, ne se fit pas attendre. Selon les indications de son père, il écrivit : « Je soussigné, Damase Galichand, marchand ambulant, domicilié à Sainte-Agnès, comté de Charlevoix, vends par les présentes ma jument dite *Fifine* à M. Emile Vadeboncœur, cultivateur à Beaupré, comté de Montmorency, moyennant la somme de cent vingt-cinq piastres, dont quittance ».

Devant deux témoins que Mlle Eveline alla d'elle-même chercher, le vendeur illettré apposa sa croix sur ce document.

Et comme il empochait ses billets de banque, la charitable bienveillance du père Vadeboncœur le porta à faire des recommandations :

— C'est le temps d'aller aux chars d'une heure, tout comme je t'ai dit; rendu à Québec, tu iras droit chez les maquillons, qui seront bien tannés (fatigués, ennuyés) d' barganer avec toué; quand tu seras greyé d' cheval, achète du butin pour commercer avec les gens d'en bas (vers le bas du fleuve) et fais tes commissions; surtout garde toué bien d' boire ton avouér (avoir).

Ce fut Jean, arrivé à ses fins, qui parla le dernier :

— Bonne chance, Damase; j' suis ben content que tu n' pourras plus arcancer (2) *Fifine*.

(1) Malgré cela.
(2) Rudoyer un cheval en tirant sur le mors.

VII

Les « Messieurs » du Séminaire de Québec ont dans Saint-Joachim une grande habitation de plaisance avec chapelle détachée; les murs sont en maçonnerie de blocage, comme celle des anciennes maisons rurales. La propriété, comprenant un parc, occupe le plateau d'un promontoire dit « Petit Cap », sans doute en comparaison avec le Cap Tourmente, distant de quelque 5 kilomètres en aval du fleuve.

Durant les vacances, le « Petit Cap » est un endroit délicieux de repos et de retraite pour les professeurs, et aussi pour ceux de leurs élèves urbains auxquels il est permis d'y séjourner moyennant une modique pension.

Dans le parc croissent la plupart des essences indigènes de haute futaie (1). Sous leurs ombrages, un jour d'août, l'abbé J. C. K. Laflamme (Monseigneur plus tard), savant naturaliste, se promenait en méditant. Il fut accosté respectueusement par le père Vadeboncœur qui venait prendre des renseignements sur la façon d'aménager la partie boisée de son bien, afin d'obtenir le meilleur rendement possible.

Soit dit entre parenthèse, le docte religieux compte, avec Sir Henry Joly de Lotbinière, son fils Edmond, et le Docteur Bernhard E. Fernow, parmi les principaux promoteurs de mesures efficaces pour la conservation de la forêt canadienne. Il prêta donc une oreille attentive aux propos du père Vadebon-

(1) Chêne, hêtre, érable, orme, frêne, noyer; et parmi les conifères, pins blanc, rouge, et gris (ce dernier, peu connu sous cette qualification, est le *P. Banksii*), épicéa, mélèze, thuya, sapinette du Canada (hemlock) sapin.

cœur, qui répéta ses entretiens avec M. Gaskell, fort expert en économie forestière. C'est sans doute comme suite aux avis reçus de part et d'autre que l'intelligent « habitant » toujours poussé par son esprit d'entreprise, adopta dès l'automne suivant un mode rationnel d'exploitation, propre à maintenir intact indéfiniment le massif de sa forêt. Il opéra par jardinage, procédé qui consiste surtout à faire disparaître les pousses nuisibles, les arbres qui dépérissent, ceux qui ont atteint leur maturité. De plus, il faut pratiquer de judicieuses éclaircies pour empêcher les jeunes plants de languir, faute d'air et de lumière. L'inconvénient ordinaire de cette manière d'exploiter est d'être très dispendieuse; mais il ne se présente guère quand le terrain est limité, comme la partie restée sous futaie de l'héritage d'un cultivateur québecois. Pour lui, durant l'hiver, les ouvrages hors le bois ne sont pas pressants. Toutefois, il peut avoir des fils qui vont alors travailler comme tâcherons, ou qui deviennent entrepreneurs forestiers (« jobbeurs », de l'anglais *jobber, job*). C'est ce que font le plus souvent les pionniers ou « colons ».

Rentré du parc des Laurentides, M. Gaskell s'était entendu avec Murgatroyd de Québec pour mettre au point les deux trophées de chasse, dont l'un allait être donné à Marie-Anne; de suite, Jean avait envoyé un bon morceau de venaison à Mme Lafrance. Et il n'oublia pas d'expédier une poupée à la fillette qui avait excité sa compassion dans la cabane du *Grand Lac des Bois Verts des Lièvres*.

Au surlendemain de son retour, le garçon s'était remis à besogner avec son père qui, aidé par Hormisdas Létourneau, avait achevé de ramasser, de scier et d'empiler les bois morts et les chablis. Le « bonhomme » marquait maintenant d'une entaille les arbres que son fils et l' « engagé » devaient abattre, ébrancher et tronçonner au « godendard » (scie passe-partout). Il y avait à faire des bois de « longe », de « corde », de charpente et des billots (bois de grume) (1).

(1) Les « bois de longe », destinés au chauffage de la maison du cultivateur sont morcelés à la hache pour pouvoir être charriés et passent ensuite à la scie circulaire; on a ainsi du bois prêt pour le poêle. « Bois de corde ». L'unité de mesure pour les bois à brûler

Aussi longtemps que dura la froidure, Jean tendit des pièges dans le bois, aux endroits propices. Il prit quelques martres, des visons, mais surtout des hermines; malheureusement quelques polatouches (*sciurus volucella*) se trouvèrent aussi dans les trappes. Ces polatouches, appelés vulgairement « écureuils volants », sont nombreux dans la province de Québec; toutefois, on les voit rarement, parce que ces volatiles sont nocturnes. Leur dépouille n'est d'aucune utilité pratique, mais les peaux des autres animaux attrapés étaient en valeur; le produit de leur vente allait permettre à Jean d'offrir à Marie-Anne une belle fourrure confectionnée.

De son côté, Alfred avait posé, à quelques portées de fusil derrière les bâtiments des Vadeboncœur, des traquenards près desquels il avait mis comme appât le corps « pleumé » (1) d'un cheval. Le jeune homme espérait ainsi prendre des renards. Mais la méfiance de ceux-ci étant éveillée, sans doute à cause du manque de quelque précaution en dressant l'embûche, ils l'entourèrent de leurs empreintes, sans oser l'approcher. Pourtant, la viande qui devait les allécher était bien à point pour eux, c'est-à-dire déjà mi-putride avant le gel.

A ce propos, on peut se demander pourquoi tous les caniens de la forêt, de la brousse, de la jungle ou du désert, depuis les chacals jusqu'aux pékinois et Tchin japonais, sont poussés par un instinct irrésistible à manger des ordures. Peut-être sont-elles nécessaires à leur alimentation? Aussi bien, certains vétérinaires assurent que les chiens trop choyés et nourris des meilleurs morceaux, se porteraient mieux s'ils étaient mis au régime des rebuts de boucherie. Quant à la tendance qu'ont ces animaux à se vautrer dans les immondices, peut-être s'imaginent-ils se parfumer ainsi? La sensibilité de leurs nerfs olfactifs

---

et souvent pour ceux qui servent à fabriquer le papier est la « corde », soit une pile mesurant 8 pieds de long, 4 pieds de large et 4 pieds de haut, égalant 128 pieds (anglais) cubes, ou 3.624 stères. Mais l'expression « bois de corde », s'applique au bois de chauffage exclusivement.

(1) « Pleumer », écorcher, plumer, écorcer; être « pleumé » au jeu de cartes; une tête chauve est « pleumée ».

doit permettre de distinguer dans les pires relents, des émanations agréables et dominantes. Au reste, la chimie tire des parfums de matières qui sentent mauvais (1).

Comme le père Vadeboncœur revenait un soir du bois avec *Prince* et *Gamin*, il les siffla vivement en s'apercevant que tous deux se dirigeaient vers la charogne servant d'appât; ils obéirent illico, mais le maître remarqua que le chien de berger avait eu le temps d'extraire de la neige un petit morceau, probablement de chair, qu'il avait avalé. Entré quelques minutes après dans l'étable, le pauvre animal se raidit, fut pris de convulsions tétaniques et mourut.

L'émotion poignante qu'éprouva le « bonhomme », en voyant si subitement souffrir et expirer son favori, ne l'empêcha pas de rapporter l'effet à la cause. Des trappeurs de sa connaissance, devenus empoisonneurs de bêtes pour ne pas avoir l'embarras de les prendre au piège, lui avaient décrit ce qui caractérise l'intoxication par la strychnine. Et ils avaient ajouté :

— C'est chanceux d'en mett'e jusque dans la neige autour du vrai appât, qui peut être épeurant; mais ce qui est comme tombé par accident ne l'est point en toute.

Le chagrin et la fureur transportèrent le brave Vadeboncœur à tel point qu'il ne se connaissait plus. Sa femme, Eveline, Alfred et Jean l'entendirent vociférer; accourus à lui, ils furent consternés en apprenant que sa surexcitation venait de ce qui leur semblait un deuil de famille. Les poings crispés, le père continuait à clamer son indignation :

— J'ai vu ces v'limeux (2) de gas à Chrysologue Bussière rôdasser derrière cheux nous; s'ils sont venus mett'e du poison

---

(1) Ainsi on extrait d'une glande de la civette une matière repoussante à la vue et à l'odorat, mais dont l'industrie tire grand parti pour imiter le parfum exquis de certaines fleurs. Autres exemples : l'ambre gris, la benzine, l'assa fœtida, l'indol, le scatol, etc., servent en parfumerie.

(2) Venimeux, vénéneux : personne infâme, coquine, ou habile, hardie ou hypocrite.

sur not'e terre, avec espérance de voler nos renards, que le diable m'empue (1) si j' leur tombe pas sur la fripe (2).

Alors Jean, angoissé, mais résolu, dit :

— Papa, c'est pas eux, c'est moi!

Après un moment de stupeur, le père s'écria :

— Comment c'est toi, malhüreux!

Il leva le bras, prêt à frapper; mais il se ressaisit aussitôt; son accès de colère maîtrisé, il regarda longuement le garçon, dont le courage et la franchise lui allèrent au cœur.

— Qui c'est qui t'a vendu l' poison? Sans permission du médecin, c'est cont'e la loi.

— Ça papa, j' peux pas vous dire; ma faute, je l'avoue; mais n' dénonce pas celui qui s'est fié à moi.

Le bonhomme se recueillit et avec assurance :

— Je remercie le Bon Dieu de m'avoir donné un fils qu'est un homme! Ta main, Jean! Mais tu es puni tout d' même par l' chagrin que tu partages avec nous aut'es... A part ça, tu vas enterrer not'e *Prince* au pied du pin rouge que j' vois du banc où j' vas m'assir pour fumer.

D'aucuns trouveront que l'attitude de Jean en cette circonstance, si cruelle pour lui, n'était aucunement supérieure, quoique son père en fut frappé d'admiration. Pour être impressionné ainsi, il n'avait pas dû croire que le culte individuel de la vérité existe chez la jeunesse autant que celui de la liberté. Toujours est-il que les Gaskell ne firent cas de l'événement que pour regretter la triste fin du chien; ils reprochèrent à leur protégé d'avoir employé, afin de tuer les renards, un moyen indigne d'un chasseur. Jean expliqua que, non sans répugnance, il avait recouru à la strychnine en voyant combien Alfred était désappointé de son insuccès à prendre les rusés animaux.

— A voir la chose froidement, avait admis M. Gaskell, une bête souffre peut-être moins par l'effet d'un toxique violent, que si elle est retenue douloureusement par la patte dans un

(1) Empue : enfourche.

(2) Tomber sur la friperie de quelqu'un : se jeter sur lui pour le battre.

étau jusqu'au moment d'être gelée ou de succomber d'inanition. Un trappeur met généralement beaucoup de temps à visiter tous les points de ce qu'il nomme son chemin de chasse. N'importe, l'emploi du poison a quelque chose de choquant... Il n'eut jamais fallu remplacer par des pièges à mâchoires d'acier les attrapes qui, en se déclanchant, tuent la victime. Mais, de la souffrance des animaux, le trappeur n'est pas conscient, ou il ne s'en soucie guère; ce qui l'occupe, c'est que l'attrape ne se fait pas sur place en un tour de main, comme est tendu un piège apporté de chez le quincailler.

— Je comprends bien, mon ami, dit Mme Gaskell; tout ce que vous dites est fort juste. Il faudrait prier Jacques Vadeboncœur, le mécanicien, d'imaginer un piège pratique, aisément transportable et portant un coup fatal. Et si ton frère, ajouta-t-elle en souriant à Jean, ne saisit pas cette occasion de faire fortune, nous devrons demander à la société protectrice des animaux d'ouvrir un concours, afin d'intéresser les inventeurs à trouver l'engin désiré.

Cet entretien se passait au mois de décembre, lendemain du jour de la fâcheuse aventure qui avait désolé Jean et les siens; pour la raconter, Jean s'était présenté de bonne heure au chalet. Dans l'après-midi, les Gaskell sortirent pour se rendre chez les Vadeboncœur, avec lesquels ils avaient quelques affaires à régler.

Le temps était calme, le ciel pur, le soleil dardait des rayons qui irisaient la neige, l'astre éblouissant donnait une fausse impression de chaleur, car le froid était intense. Afin de prendre au plus court entre les deux demeures, il fallait traverser la rivière sur la glace, ensuite un champ et finalement un bosquet d'érables, plantés depuis vingt ans par le Vadeboncœur actuel. Celui-ci, revenu du bois, était seul avec sa femme quand arrivèrent les visiteurs; ils exprimèrent sincèrement le regret que leur causait la perte de *Prince*. Et déclinant l'invitation coutumière de passer dans la « grand' chambre », Mme Gaskell préféra aller avec la maîtresse du logis s'asseoir dans des bergères au fond de la cuisine, tandis que les hommes, restés près

de la porte d'entrée, prenaient des chaises empaillées en jonc de grève.

A une question concernant Mlle Eveline, sa mère répondit :

— Alle (elle) est allée faire l' ménage cheux sa sœur qui attend la maladie (1).

Mettant sur le tapis sa préoccupation du moment, Mme Gaskell dit avoir besoin de remplacer une servante, qui devait bientôt se marier.

— Quand je me suis donné la peine de styler une nouvelle fille, ou elle refuse à rester, sous prétexte que tant de *carimonie* la tanne, ou elle ne tarde pas à se fiancer. J'avais songé à faire venir de la Nouvelle-Orléans, ma ville natale vous savez, des domestiques noirs; mais j'y ai renoncé en me disant que la transplantation en ferait des mécontents.

— Beau dommage! J' mas dire comme vous, Mme Gaskell, c'est ben d'adon (2) d'avoir des engagés de par icite; pourquoué que vous ne prenez pas un' des filles à Télesphore Lamontagne, qui garde vot'e rivière? Ce sont des demoiselles ben véreuses (3) et prop'es que c'est effrayant, et polies et sages. Alles ont été trois ou quat'e ans dans un couvent... je ne m' remets pas lequel que c'est; toujours que ce serait difficultueux pour vous d' faire un meilleur choix. Voyez-vous, Madame, les filles de bons habitants se placent pas ben souvent au dihors, mais il y a celles qui viennent des concessions (4) ou qui sont d' la famille des travaillants lâches (5) et pauv'es. Et ces filles-là sont souvent en l'air, de véritables caribous, des fouillons (6) apportant des fois des bebites (7) dans l' maison! Pour avoir une des filles de Mme Télesphore Lamontagne, faudrait lui parler; alle (elle) est plus ambitionnée que l' mari, ben capab'e

(1) Attendre la maladie : être à la veille d'accoucher.
(2) Adon : commode, sensé.
(3) Véreuses : adroites.
(4) Concessions : partie d'une municipalité rurale se trouvant éloignée d'un village, dans les terres le plus récemment défrichées.
(5) Lâches : paresseux.
(6) Fouillon : femme ou fille de mauvaise tenue.
(7) Bebites : vermine, hémiptères parasites.

et toujours à l'ouvrage; c'est du bon butin que cette femme-là (1), mais bavasseuse! Alle a une langue pourrie!

De son côté, M. Gaskell avait amené, en souriant, un sujet de conversation bien différent, et passablement délicat.

— Etes-vous écrasé, Monsieur Vadeboncœur?

— Moé, écrasé?

— Parfaitement. *J'ai maintes* fois entendu dire par des Américains, et lu dans les journaux d'Ontario, que l'habitant de Québec est écrasé sous le poids des exactions matérielles et spirituelles de son clergé. En venant ici, j'étais donc prévenu contre vos prêtres. Mais, depuis, j'ai tout observé de près et je n'ai rien découvert qui justifiât la virulence des critiques lancées à ce sujet. C'est pourquoi je vous demande si vous êtes *écrasé?*

Le lecteur aura remarqué peut-être que M. Gaskell, même quand il causait avec des illettrés, avait un style légèrement compassé, comme il arrive aux personnes qui ont appris sur le tard une langue étrangère.

— J' pourrais être écrasé par un acte du bon Dieu, comme est le tonnerre (2), ou un déboulis (3), ou un arb'e tombant mal, ou une voiture, un bœuf, un ours, ou la maladie, ou une mortalité... y a ben des chances d'être écrapouti (4); mais sous l' respect que j' lui dois, je m' laisserais pas écraser par un prêt'e! Il est ben comprenab'e que tout l' monde a l' devoir d' soustiendre (5) sa religion, en payant sa just' part d' la dépense, selon ses moyens. Et comme de raison, les paroissiens sont anlimés (6) pour avoir une belle église, un biau presbytère...

— Précisément! Et ces constructions ne peuvent être entreprises, agrandies ou autrement modifiées, que sur requête d'une majorité des propriétaires fonciers de la paroisse. Pardon de

(1) Butin : effets, étoffe; ici, par extension : « une femme où il y a de l'étoffe ».
(2) Tonnerre : foudre.
(3) Déboulis : éboulis.
(4) Ecrapouti : écrasé.
(5) Soutiendre : soutenir.
(6) Anlimés : animés, stimulés, ambitieux.

vous avoir interrompu, mais je viens de parcourir par hasard la loi sur la matière (1), commentée excellemment dans un ouvrage récent intitulé : *Le droit paroissial* (2). C'est naturellement l'évêque diocésain qui peut créer une nouvelle paroisse, ou changer les bornes de paroisses existantes. La paroisse est donc une création d'ordre religieux, existant indépendamment du pouvoir civil. Mais l'intervention de l'Etat est nécessaire pour donner à la paroisse religieuse le caractère d'une municipalité civile. Le Lieutenant-Gouverneur lance une proclamation à cet effet, sur le rapport de commissaires désignés par lui pour s'enquérir des bornes assignées à la paroisse canonique et, dit le législateur, de tout ce qui a été fait et ordonné à ce sujet par les autorités ecclésiastiques seules.

« Si ces détails vous ennuient, Monsieur Vadeboncœur, dites-le franchement; mais j'ai remarqué que, comme moi, vous aimez à vous instruire. Et nous avons bien des choses à nous apprendre mutuellement. Vous savez, par expérience que les commissaires s'occupent de la répartition de la somme destinée à défrayer la construction et les grosses réparations des édifices religieux; ces travaux, décidés par l'évêque et par les commissaires, sont exécutés sous la direction de syndics nommés à la majorité des voix, en assemblée générale des propriétaires tels que vous. Or donc, nous ne trouvons rien encore qui soit accablant pour vous autres « habitants », puisque vous avez consenti à la dépense, dont chacun est tenu de payer sa quote-part, suivant un rôle de cotisation qui doit être homologué par les commissaires de l'Etat. Ensuite, pour administrer le temporel des paroisses, il y a généralement une fabrique, présidée par le curé, premier-fabricien; les autres membres de ce conseil sont les marguilliers élus par les paroissiens contribuables. Ici, vous n'avez toujours pas lieu de vous plaindre. Enfin, il y a la dîme, due exclusivement par les catholiques romains à leur clergé, dont c'est la principale ressource. Dans toute la France, l'obligation de payer la dîme, originellement la dixième

(1) *Statuts refondus de la province de Québec*, 1888, titre IX.
(2) L'auteur en est M. P. B. Mignault, Conseil de la Reine, 1893, plus tard, juge à la Cour Suprême du Canada.

partie du revenu, était de droit commun; il en a toujours été de même dans cette province, mais la quotité perçue est réduite à la vingt-sixième portion des grains récoltés. Trouvez-vous cela excessif?

— On a pas d' misère à payer ça! Dans une moyenne paroisse, il y aurait peut-êt'e cinquante « habitants » récoltant chacun deux cents minots d' grain, surtout de l'avoine, mais des fois de l'orge, sarrazin, pois — mettons qu'ils vaudraient l'un dans l'autre quatre chelins l' minot (1).

— Cela ferait dix mille minots valant huit mille piastres, dont le curé toucherait le vingt-sixième, soit trois cent sept piastres et vingt sous, conclut M. Gaskell, après avoir chiffré sur ses tablettes. Mais vous savez, ajouta-t-il, que le desservant reçoit encore de chacun de ses paroissiens qui ne sont pas cultivateurs, et que vous appelez « *emplacitaires* » (2) une dîme dite de *capitation* (3) fixée à trois piastres pour ceux qui sont sans enfants communiants, ou n'en ont pas plus que trois; quatre piastres pour ceux qui ont quatre enfants communiants; et, en cas de nombre supérieur, cinq piastres. Dans une paroisse où il y aurait cinquante *emplacitaires,* le curé recevrait d'eux en moyenne deux cents piastres qui, ajoutés à la somme des dîmes ordinaires, porteraient à cinq cents piastres, environ, son revenu annuel. Est-ce bien tout?

— Pardon, Monsieur Gaskell, comme ancien marguillier, je sais qu'il y a encore le casuel, dont moitié appartient à M. l' Curé, excepté que l' bedeau a droit à queuque bénéfice. Le casuel, c'est ce que l' fabrique charge (4) pour l'usage des cloches, les çarimonies comme d' baptêmes, d' mariages, d' fu-

---

(1) *Chelin :* monnaie de compte équivalant à vingt sous.
Minot : ancienne mesure française de capacité, équivalant au Canada, dans le cas de l'avoine, à 18 kil. 144.

(2) *Emplacitaires :* propriétaires d'une maison construite sur un emplacement, ou lopin détaché du bien d'un cultivateur.

(3) *Capitation :* elle résulte d'un décret épiscopal, mais il n'en est pas question dans la loi. L'obligation par les catholiques d'acquitter la redevance tenant lieu de la dîme ordinaire n'est pas contrôlée civilement.

(4) Charge : fait payer.

nérailles, et pis les messes votives; il y a itou (aussi) quequ chose sur les cierges.

— Je comprends que ce casuel serait malaisé à évaluer, même si les fabriques avaient un tarif uniforme; mais il semble que, dans la plupart des paroisses de campagne, le curé perçoive dans la localité de quoi vivre modestement, d'autant plus que le logement ne lui coûte que le prix des petites réparations au presbytère. Par contre, on comprend que fassent exception les missions et les paroisses érigées sur la lisière des terres nouvellement défrichées. Pour la subsistance des jeunes desservants de ces endroits presque dépourvus de ressources, le déficit doit nécessairement être suppléé par la Caisse diocésaine. Conclusion : nous avons trouvé que, matériellement, le clergé ne vous écrase pas. Mais en est-il de même quant à ses exigences dans la pratique de la religion?

— Beau dommage! On doit aller à une messe le dimanche et les jours fériés; dire ses prières matin et soir. Les vêpres n' sont pas d'obligation, mais c'est ben recommandé d'y être. Il faut être attentionnant aux instructions à l'évangile, ou après la communion; se confesser et communier régulièrement une fois l'année dans la quinzaine de Pâques, mais plus souvent est préférable. Il y a encore les retraites pour hommes et celles des femmes, mais elles n' sont pas d'obligation. Alles (elles) sont aux époques et durant le nombre d' jours que prescrit l' curé. On aime à les suivre pour entendre les instructions et les bons sermons. Et v'là tout ce qu'on est dû d' faire. Naturellement, il y a les claque-chapelets (1).

Comme il achevait de parler, la voix distinguée de Mme Gaskell se fit entendre :

— Quand plaira-t-il à mon mari de rentrer chez nous?

La réponse fut immédiate :

— Je suis à vos ordres, Madame.

— C'est ce que Monsieur dit toujours, mais c'est lui qui commande.

---

(1) *Claque-chapelet* : bigot, bigotte.

— Pardon, Madame, vous me faites injustice; je ne commande pas, je propose.

— Soit! Et j'accepte souvent.

Quand ils furent partis :

— C'est du bon monde ben causant (1), dit Mme Vadeboncœur.

(1) *Causant* : affable.

VIII

Dans les anciennes seigneuries, qui comprennent les premiers établissements français en Canada, on découvre une tradition conservatrice : l' « habitant » aime que son bien familial reste intact. Il trouve déshonorant d'en détacher même une parcelle, si ce n'est par donation entre vifs en faveur de son héritier, ou par cession à quelqu'un qui veut bâtir en bordure du chemin.

Mais heureusement pour les Gaskell, auxquels était venue l'envie de s'occuper d'agriculture et d'élevage, il existait à côté de chez eux une terre disponible. C'était un propre de certaine veuve Jérémie Brindamour, demeurant à l'ouest du village. Elle exploitait avec ses deux fils un bien qui était leur patrimoine paternel; cela suffisait aux activités de la famille. Mme Brindamour ne demandait donc pas mieux que de vendre sa propriété particulière; d'ailleurs, cette propriété s'étendait autrefois sur l'île dans la rivière Sainte-Anne où fut construit le chalet des Gaskell : le premier morcellement semblait appeler une cession intégrale. Cependant, la veuve, encore que fort honnête en affaires, était âpre à l'argent; elle tergiversa longtemps avant de convenir sur un prix raisonnable. Finalement, le notaire Tousignant put dresser et faire approuver par les contractants la minute d'un acte qui transférait à M. Gaskell l'immeuble en question.

Jusque-là, l'île du chalet était reliée tant bien que mal à la terre ferme. Durant les crues, il fallait traverser dans un bac le bras gauche du cours d'eau; les véhicules passaient à gué en temps normal d'été, ou sur la glace pendant l'hiver. Mais,

pour faciliter les communications, M. Gaskell voulut faire lancer un pont d'un bord à l'autre.

Un charpentier-menuisier fort habile fut chargé de l'entreprise; c'était Léonidas Lecavalier, parent des Vadeboncœur. Au surplus, le même artisan accepta de construire une écurie, avec fenil en encorbellement, et une grange assez spacieuse. Par souci de l'esthétique, des arbres verts furent plantés pour cacher la vue de ces bâtiments; l'aspect ne pouvait en être rendu agréable que moyennant d'encourir des dépenses inconciliables avec une saine économie agricole.

En attendant l'achèvement des travaux, *Fifine* était en stabulation sous les soins d'Hormidas Létourneau, car Jean se trouvait ordinairement au bois tout le jour. Et c'est l' « engagé », Lorenzo Larochelle qui allait au besoin atteler la jument.

Vers la mi-décembre, les « chaletains » comme se désignaient plaisamment les Gaskell, décidèrent de contourner l'île d'Orléans, et Jean fut alors prié de les accompagner. *Fifine* qu'il devait conduire, fut mise en grande toilette chevaline; étrillée et brossée à fond, bien peignée, elle portait un harnais en peau de truie, avec une sangle rouge garnie de gros grelots d'argent. Leur son clair et rythmique égayait, tandis que trottait la bête fringante, traînant une carriole neuve. Les maîtres s'y étaient précautionnés contre le froid, en s'enveloppant de riches fourrures.

Il fallait faire vingt-huit kilomètres pour gagner le plateau de Montmorency, puis descendre par un chemin tortueux, en pente raide, jusqu'au niveau du fleuve dont le chenal nord était glacé et neigeux. Des petits sapins y avaient été fichés pour baliser une voie menant à l'île. Après la traversée, *Fifine* franchit en quelques bonds la côte riveraine, et s'engagea ensuite sur une route de ceinture aboutissant à la pointe insulaire de l'ouest. Là se trouvait une maison de pension où les Gaskell avaient décidé de passer la nuit et une partie du lendemain.

Ces aimables étrangers s'intéressaient à l'étude du pays dans son ensemble, et ils voulaient se rendre compte du caractère, des mœurs de la population rurale. Ce n'était donc pas dans un simple but d'agrément, mais aussi pour des motifs sérieux, que

se faisaient les excursions où Jean fut souvent un heureux troisième. Le jeune homme enrichit ainsi son esprit de saines impressions, qui fortifièrent son patriotisme. Et il n'eut pas besoin de tenir un journal, car sa mémoire suffisait.

En ce qui concerne particulièrement l'Ile d'Orléans, ses annales ont été consignées plus tard par écrit (1); un ouvrage illustré en a décrit les églises et les vieilles maisons (2). Les Gaskell avaient dû se contenter de renseignements plus sommaires pour préparer leur visite de cette partie intéressante du pays.

Dans Sainte-Pétronille, paroisse la plus rapprochée de la Capitale Provinciale, se trouve l'Anse du Fort, où Wolfe avait établi un camp, lorsqu'il envahit le Canada. L'une des bandes hurones séjourna aussi pendant quelque temps dans la localité; ce fut après la dispersion de leur tribu par les guerriers iroquois de la redoutable « fédération des cinq nations ». En 1856, ces cruels ennemis firent dans l'Ile une descente désastreuse pour les hurons qui s'y trouvaient alors; leurs survivants allèrent se réfugier sous le Fort de Québec, où ils sont restés pendant dix ans. Là se forma un groupement que les congénères errants vinrent grossir peu à peu. Ensuite, lorsque le péril disparut, les Hurons furent transférés à Sainte-Foye. Après y avoir demeuré six ans, ils s'établirent définitivement à l'Ancienne Lorette. M. Gaskell, comme on l'a vu, avait raconté toutes ces vicissitudes à ses compagnons de chasse dans les Laurentides.

Avant de quitter Sainte-Pétronile, les visiteurs voulurent jeter un coup d'œil sur le chantier maritime. Il en existe un second à Saint-Laurent, village voisin. Ces deux chantiers ont été renommés pour la construction des navires en bois, mais c'est une industrie qui péréclite fatalement depuis que les bordages de carène sont en acier. Pourtant, les charpentiers de vaisseau trouvent encore à faire des goélettes, des coques de

(1) *Québec et l'Ile d'Orléans*, par J. Camille Pouliot, juge à la Cour Supérieure (1927).

(2) *Vieux manoirs et vieilles maisons*, par Pierre, George Roy.

remorqueurs, des yachts et autres embarcations fluviales. La même situation s'est présentée en beaucoup plus grand à Québec même; disons en passant que là fut lancé le « Royal William », premier vapeur qui ait traversé l'Atlantique (18 août 1833).

A Saint-Laurent, les Gaskell surent que Samuel Pouliot, premier colon de la localité, s'y était établi vers 1665, non loin de l'église, sur une terre dont ses descendants ont conservé la propriété jusqu'à nos jours.

On aurait facilement mille exemples de cette fidélité des canadiens au sol ancestral, si l'on consultait les registres cadastraux et les minutes des notaires. M. Gaskell se plaisait à dépouiller ces vieilles archives. Il y avait découvert entre autres les faits suivants :

Françoise Lemonier, veuve de l'ancêtre cité plus haut, épousa en seconde noces Jean-Paul Maheu. Le notaire Rageot avait enregistré le contrat de mariage le 26 septembre 1700. Comme le document intéressait M. Gaskell, Jean fut chargé d'en faire la copie. Il y avait là un texte suggestif, révélateur de l'esprit du Bas-Canada, peu altéré encore de nos jours dans ces campagnes, où les opinions sont généralement traditionnelles. Voici un extrait de l'acte (1) :

« Les conjoints promettent s'épouser sans s'avantager d'aucun bien ny de part ny d'autre, sans entrer en communauté, ny en connaissance des dettes de l'un et de l'autre, espérant seulement de vivre ensemble comme deux bons amis, pour avoir soin l'un de l'autre, le dit Maheu faisant valoir le bien de la future épouse au profit de l'un et de l'autre. »

Dans le village de Saint-Jean, centre principal de l'Ile, sont domiciliés la plupart des courageux pilotes du fleuve Saint-Laurent; nos excursionnistes rencontrèrent plusieurs de ces bons marins. Leur premier ancêtre fut « l'honorable homme René Maheu », lequel avait un domaine inféodé sur la Petite Rivière, qui porte encore son nom. Et les Gaskell ne poursuivirent pas

(1) Le même extrait figure dans le livre du juge Pouliot, *supra*, p. 103.

leur chemin sans avoir entendu l'histoire du fondateur de l'église actuelle, le curé Louis-Philippe. Le brave prêtre fut ensuite nommé curé de Saint-Joachim où il trouva la mort avec un certain nombre de ses fidèles. Le général Wolfe avait proclamé qu'aucun « habitant » ne serait molesté s'il ne prenait pas les armes. Cependant, les gens de Saint-Joachim, curé en tête, formèrent une guérilla qui combattit les troupes anglaises, mais ne devait pas avoir le dessus.

Après qu'ils eurent écouté le récit et quelques historiettes locales, les maîtres de *Fifine* la dirigèrent vers Saint-François à l'extrémité est de l'Ile. Ils firent de nombreuses haltes pour entrer dans des maisons, et furent toujours reçus avec cette cordialité qui est en honneur dans les campagnes québecoises. Partout régnait l'aisance, mais elle était due à un labeur opiniâtre. Les insulaires se livraient à la culture maraîchère qui alimentait les marchés de Québec. Tous les membres de chaque famille, grands et petits, connaissaient ce dur métier. Aussi bien, les visiteurs furent émerveillés en voyant des foyers peuplés si abondamment. Telle mère avait donné naissance à dix-huit bébés, avait réussi à les élever tous; telle autre, sur vingt-deux enfants qu'elle avait eus, en conservait dix-huit; bien entendu, ce sont là des chiffres supérieurs à la moyenne, qui néanmoins, ne laisse pas d'être remarquable. Par contre, la mortalité infantile a été grande dans le pays. Elle serait bien moindre, pensait Mme Gaskell, si les notions d'hygiène avaient été plus répandues. Au reste, quelque vingt-huit ans plus tard, des mesures furent prises pour améliorer sous ce rapport la situation dans la Province entière (1). Il fallait faire comprendre au peuple agricole que l'aération du logis est une condition primordiale de santé. Or, en hiver, toutes les fenêtres étaient calfeutrées; elles le sont encore, généralement parlant. La rigueur du climat, durant la moitié du temps, fait oublier le besoin d'air pur.

Parmi les cas intéressants venus à la connaissance des Gaskell, se trouvait celui d'une veuve qui, non seulement avait su

(1) *Vide*, Avant-propos, p. 3.

faire fructifier la terre familiale, mais avait amassé ainsi une somme suffisante pour l'établissement de son deuxième fils; à cet effet, elle avait acheté de deux bons vieux un bien qui allait tomber en déshérence — fait rare parmi une population prolifique comme nous venons de le voir.

Cependant, au cours de ces études de mœurs, le temps se rembrunissait; le mieux était de ne pas s'attarder davantage en chemin. Bientôt le détestable vent de l'Est se déchaîna, chassant une neige granulée qui cinglait les visages. Aussi les voyageurs furent-ils heureux de terminer l'étape qui avait été convenue; ils prirent pension chez Mme Sanchagrin, près de la pointe d'Argentenaye.

Jean alla changer de costume et revêtit une salopette; il voulait panser lui-même la jument, à la manière que M. Gaskell lui avait apprise. Avec une brosse passe-partout, trempée fréquemment dans l'eau chaude, il enleva les glaçons adhérents aux poils des canons et des pâturons de la bête. Le couteau de chaleur, l'éponge et plusieurs bouchons de paille servirent au séchage; le cure-pied fut employé pour détacher la neige durcie qui couvrait la surface plantaire des sabots. Ensuite, le palefrenier-amateur banda de flanelle les extrémités des membres de *Fifine*, afin de prévenir les crevasses. Tandis que se faisait cette toilette, l'animal avait mangé une petite brassée d'excellent foin de mil (1). La « couverte » (2) de nuit fut ensuite sanglée sur *Fifine;* après avoir bu de l'eau attiédie, elle eut enfin son picotin d'avoine, impatiemment attendu. Il ne restait plus qu'à bien secouer la litière, et y ajouter plusieurs fourchées de paille.

Les maîtres ne pâtirent guère plus que le cheval. L'hôtesse, née rôtisseuse, devenue cuisinière en veillant aux proportions, avait une réserve de gibier que la froidure lui permettait de conserver l'hiver durant. Elle servit donc une soupe aux pois à la canadienne, c'est-à-dire non tamisée et retenant les écales du légume (pas recommandable), deux canards noirs, avec

(1) Mil : phléole des prés.
(2) Couverture.

gelée d'airelles; pour entremets, une tarte aux fraises sauvages; comme dessert, du « sucre à la crême » (1), des croquignoles (2), des pommes.

Les fraises croissent spontanément parmi les graminées sur terres nouvellement mises en culture; ces fruits sont assez petits, ronds, rouges et non pas lie de vin, plus juteux, mais moins parfumés que la fraise française des bois, si délectable en mélange de « petit suisse » et de marasquin.

La tempête sévit jusqu'au surlendemain; elle fouettait la neige qui tourbillonnait, masquait la vue, s'abattait sur les chemins et formait des dunes mouvantes. Semblable tourmente s'appelle chez les Canadiens français une « poudrerie », désignation équivalant au mot « blizzard » que leurs compatriotes de langue anglaise ont emprunté aux Américains. La circulation, déjà difficile et pénible pour le raquetteur ou le skieur endurci, était impossible en carriole.

— L' méchant temps vous retient sous mon pauv'e toit, dit Sanchagrin, c'est bin d'valeur (3) pour vous, mais chanceux pour moé; v' savez que c' qui fait le malheur de l'un, fait souvent l' bonheur de l'aut'e. Toujours que j' vas faire mon grand possible pour vous désennuyer.

Elle tint parole, non seulement comme cordon-bleu, mais en faisant valoir un vrai talent de chroniqueuse. Sans doute, ce qu'elle racontait au sujet des gens de la ville, habitués de sa maison et chasseurs pour la plupart, ne fut écouté que distraitement. Par contre, il va sans dire que les histoires de son voisinage offraient un vif intérêt pour les hôtes actuels.

— J' mas dire (Je vais dire) comme M. le Curé, les rigueurs de l'hiver n'empêchent pas que le climat soit sain. A preuve que nos gens vivent vieux, souvent jusque passé quatre-vingt-dix ans; mais des fois ils sont centenaires avant que de rend'e leur âme au bon Dieu. Quand elle était jeune fille, ma mère, native de Saint-Pierre, savez bin, où vous aurez à passer, a

(1) Sucre d'érable recuit à la crême.
(2) Croquignoles : pâtisserie cuite dans la graisse de porc.
(3) Malheureux.

connu dans cette paroisse une femme de cent et quatre ans, qui n'avait pas été gênée d' prier un prince de danser l' menuet avec elle, ce qu'il fit courtoisement, tout comme si elle était une grande dame. C'était en l'an de grace 1787; lui avait vingt-deux ans; c'était l' fils du roi d'Angleterre, George III, auquel il succéda. L'émotion d'avoir dansé c' menuet n'a pas tué la vieille, qui vécut encore six ans après (1).

Vers midi, l'hôtesse, s'adressant à M. Gaskell, parce qu'elle ne voulait sans doute pas déranger Madame penchée sur un livre, annonça d'un air réjoui:

— Vous allez dîner avec une dinde!

Sur quoi, le mari se tourna vers sa femme en souriant malicieusement. Elle fut encore plus amusée que lui de cette phrase à double sens.

Au Canada, en gastronomie, il n'est jamais question que de dinde, du moins quant au nom; le dindon, dodu ou non, est toujours un co' d'Inde (2).

Les repas furent agréablement variés : bécassines sur canapé, bien imbibé de leur jus; salmis d'outarde; « oiseaux de neige » en casserole. Il est vraiment dommage de détruire, comme on ne le fait que trop, ces oiseaux arctiques (3); ils portent des plumes noires et fauves sur fond blanc; beaucoup plus jolis que bons à manger, ils appartiennent à la famille des passereaux et ils ont même toute l'infériorité du vulgaire moineau, du point de vue culinaire.

Pareillement aux Vadeboncœur, les cultivateurs de l'Ile d'Orléans surtout du côté Nord, possèdent généralement plusieurs couples adoués (4) d'outardes; on les emploie comme des oisons devenus adultes, pour attirer leurs semblables dans des guet-apens.

---

(1) L'incident est rapporté en tout autres termes par l'auteur du livre cité *Supra*, p. 103.

(2) Coq d'Inde (Académie) : on dit abusivement un gros dinde (Idem).

(3) Oiseaux de neige : *Plectophenax nivalis*.

(4) *Adoué* : ce mot figure au *Dictionnaire de l'Académie française*, édition de 1835; il est supprimé dans l'édition de 1932.

— Il en vient souvent des gens par icite pour se gréyer (1) d'un ménage d'outardes, avait dit Mme Sanchagrin, mais les « habitants » sont chérants (2); ils ne prennent pas moins de dix piastres par ménage. Au marché Finlay, à raz l' quai du bateau de l'Ile, les outardes tuées en chasse n' valent qu'une piastre. N'importe, il y a des gens qui s' font de belles journées à chasser c' gibier.

— Il semble, observa M. Gaskell, en s'adressant plutôt à sa femme, que les « habitants » et leurs jeunes gens n'aient pas beaucoup l'occasion de se récréer. En Europe, comme vous le savez, il y a les jeux de balle, les concours de tir à l'arc; chaque année, la fête villageoise, égayée par les forains. Et encore, c'est loin d'être assez pour empêcher les campagnards d'affluer dans les villes, à la recherche de plaisirs plus goûtés, ou d'occupations plus lucratives. Ici, la proportion de ceux qui réussissent ainsi à améliorer leur sort doit être faible.

— Pardonnez, Monsieur, objecta Mme Sanchagrin, j'ai pas compris tous les mots de vot'e biau parler; mais les amusements n' manquent pas par icite : il y a les joutes de hockey en hiver sur les ronds à patiner, paroisse contre paroisse; les expositions agricoles; la chasse et la pêche que les hommes aiment à la folie...

— Et les femmes, Madame, quoi pour elles?

— Dame, Monsieur, il y a les enfants et l' ménage, comme en ville, la visite (3), les veillées d' cartes, où on joue l'euchre, l' charlemagne, le cinq cents.

— C'est égal, conclut M. Gaskell, dans la plupart des régions où sont des grands centres, industriels surtout, le même mal existe; la désertion des campagnes est presque un fléau social et national. Le séjour au village peut être rendu plus attrayant, grâce à différentes mesures qui ont été préconisées et parfois réalisées : création d'une salle pour conférences, spectacles et

(1) *Greyer :* munir, pourvoir. On se gréye de tout; mari ou femme maison, animaux, matériel, outils.

(2) *Chérant :* être chérant : vendre cher.

(3) « Il y a d' la visite » pour dire que l'on a chez soi des visiteurs.

autres divertissements; organisation de sociétés chorales, littéraires, orchestrales, selon le niveau intellectuel des habitants, que sais-je encore? Mais tout cela ne suffit pas. Il faut que le cultivateur enrichisse la terre, afin qu'à son tour elle l'enrichisse; il doit améliorer ses méthodes de culture, former des coopératives d'achat, de vente et de crédit hypothécaire; il faut du crédit, parce que de nouveaux capitaux sont nécessaires pour rendre possibles les réformes les plus urgentes. Voilà l'unique moyen d'attacher l'homme à la glèbe par l'appât du gain. Malheureusement, il est difficile d'inculquer ces notions aux principaux intéressés presque tous conduits par la routine; pour combattre le mal, les conférences et surtout les conseils discrets et répétés des agronomes officiels, comme aussi les champs de démonstration, sont d'une certaine efficacité. Toutefois, c'est par l'éducation de la jeunesse que le but pourra être atteint intégralement.

M. Gaskell s'était livré au plaisir de disserter, selon son usage; il vit que sa femme seule restait attentive; quant à Mme Sanchagrin, elle était endormie.

— Avant que nous allions nous coucher, continua M. Gaskell qui, bien entendu, ne parlait qu'à sa femme, je voudrais dire combien il est désirable de relever le cultivateur dans l'opinion publique, d'amener le monde à lui accorder plus de considération; en un mot, de rendre ces gens fiers de leur état. C'est en somme la profession la plus indépendante qui soit; elle demande aujourd'hui l'application de la plupart des sciences et des arts. Quiconque l'exerce, n'a pour maîtres que Dieu et les éléments. A ce propos, le gouvernement de Québec fut très bien inspiré quand il institua l'Ordre du Mérite Agricole.

— Où Jean est-il resté, questionna Madame, en se levant.

— Il lit probablement dans sa chambre, répondit M. Gaskell, en nous entendant monter, il viendra sans doute dire bonsoir.

Mme Sanchagrin, se réveillant en sursaut, voulut couvrir sa confusion d'avoir manqué aux bienséances :

— Vous n' voulez rien prendre, Madame et Monsieur?

— Ah! Madame, dit M. Gaskell, après les bonnes choses que

vous nous avez données durant la journée, pas n'est besoin d'un médianoche.

— J'ai pas d' médianoche, mais les messieurs m'ont appris à servir un lapin gallois... en voulez-vous?

— Lapin gallois, qu'est-ce que cela?

— Un « welsh rarebit » (1) mon ami, traduisit Mme Gaskell.

— Non merci, Madame, plus rien aujourd'hui, reprit M. Gaskell, mais, demain, si vous voulez, je vous montrerai comment faire une bécasse écossaise.

— Un « Scotch woodcock », interpréta Mme Gaskell.

Le lendemain, le vent d'Ouest avait remis le temps au beau. Les Gaskell et Jean purent donc se mettre en route, après avoir pris congé de la brave hôtesse, en la remerciant de la bonne chère qu'elle leur avait servie.

Au dehors, le spectacle était féerique. Qui ne connaît pas le pays de Québec dans sa splendeur d'hiver, peut s'imaginer qu'il offre un aspect morne sous son linceul de neige. Bien au contraire, chacune des parcelles cristallines, dont les myriades recouvrent le sol, est un diamant, polarisant les rayons lumineux. Et les surfaces ombrées sont, suivant leur exposition, d'un blanc immaculé, ou de l'azur du ciel. La teinte sombre des arbres verts forme des contrastes du plus bel effet; parmi les rameaux porteurs de stalactites étincelantes, des petits oiseaux grimpeurs poussent des *chicadee, chicadéedee* joyeux; « oiseaux de misère » selon leur appellation locale, parce qu'ils endurent gaiement toutes les intempéries. Même leur nom scientifique, *paius stricapitus* (2), s'ils le connaissent, ne semble pas les attrister.

L'atmosphère calme, le froid intense, mais sec, loin d'incommoder nos gens, fouettait leur vitalité; ils regrettèrent ne pas avoir de raquettes pour suivre pied à pied la carriole qui calait trop, dirait-on termes de marine; elle flottait comme une

(1) Généralement prononcé : *rabbit.*

(2) Désignation mal choisie, le chicadee ne ressemblant guère aux becfigues, ni aux ortolans.

chaloupe, la neige fraîchement tombée étant aussi instable que l'onde. Le conducteur devait se livrer à une véritable acrobatie; il se penchait tantôt à droite, tantôt à gauche, pour rétablir l'équilibre du véhicule, souvent prêt à chavirer. En travers du chemin, la tempête avait dressé de hautes vagues, aux crêtes frangées, comme au point de déferler. *Fifine* se plongeait là dedans avec son élan ordinaire, disparaissait parfois jusqu'au poitrail, mais en sortait avec toute l'aisance d'un caribou. Néanmoins, il ne pouvait être question d'avancer autrement qu'au pas.

Le premier arrêt eut lieu devant la demeure d'un jeune « habitant » qui ne se trouvait pas au logis, mais dont la femme reçut les visiteurs; comme d'usage, elle leur offrit les meilleurs sièges. Après avoir rempli ce devoir hospitalier, il lui fallut moucher l'un de ses enfants, pour lequel cette opération était de la dernière urgence; puis elle dit :

— C'est bin d' valeur que mon mari soit parti au matin pour la pêche de la p'tite morue (1) de l'aut'e côté de l'Ile. Ça lui coûtait bin d' partir, à cause que les chemins sont quasiment impassables, comme vous devez le savoir, mais il avait promis à ses amis d' les aider à placer la cabane.

Etant au Séminaire, Jean était allé avec ses professeurs sur la Rivière Saint-Charles, devant Québec, pour pêcher le capelan un jeudi après-midi. Mais le jeune homme se serait bien gardé d'anticiper sur les questions qu'il s'attendait à entendre faire par M. Gaskell.

— Une cabane de pêche? demanda-t-il.

— Dame oui, Monsieur, faut la traîner pour la placer sur la bordure de glace, à cause que dans le chenail (chenal) même, le fleuve charrie des glaces, mais n'est pas complètement gelé; puis après, on perce un trou sous le plancher, c'est par là qu'on passe les lignes et retire le poisson. Pour ne pas avoir frête (froid) on a un poêle et du bois pour l' chauffer. J'y suis allée moé aussi; c'est un bel amusement, on passe le temps à jaser,

(1) *Petite morue*, capelan : *microgradus morrhua*.

rire et chanter, en haquant les hains (1), et en décrochant l' poisson. Mais je hais que les hommes se mettent chaudasses (2), en prenant trop d' coups d' whiskey blanc.

— Et plus ils prennent de whiskey, et moins ils prennent de poisson?

— Pour quant à ça, on en poigne en plein. Mais que (3) on en a une paniérée, on le garroche (4) sur la glace pour geler...

Le bébé interrompit la conversation.

— Adjutor! vas-tu finir d' jouer d' la tambourine sur cette chaudière?... Excusez, Monsieur et Madame, les enfants sont bien achalants quand c'est qu'ils ne peuvent pas aller dehors... On fait donc notre provision de poisson pour les jours maigres, et le restant on vend à Québec. Mais, il y a itou l'anguille, ramassée dans les pêches (5) et puis saumurée. Pardon, excuse si c'est que j' vous tanne à trop placoter (6).

— Bien au contraire, dit M. Gaskell, continuez je vous prie, ce que vous racontez nous intéresse beaucoup.

— C'est bin trop d' bonté que vous avez de m' dire ça. Toujours que mon mari serait bien fier de vous faire pêcher dans sa cabane. Changement de propos; ce bien icite, mon mari a hérité d'une grand' tante, qu'était veuve sans enfants en vie; sa seule parente, une armine-gearmine (7), est morte deux mois avant alle (elle). Georges, c'est mon mari, Georges Grignon, avait pas besoin de rester cheux son bonhomme, père de cinq autres fils et de huit filles. C'est pourquoi Georges a venu cultiver la terre de la vieille tante en été, avec l'aide d' son jeune frère, qui restait faire l' train quand mon mari, — nous étions pas mariés alors — allait en hivarnement (8) dans le Saint-Maurice. C'est

(1) *Haquant les hains* : amorçant les hameçons.
(2) *Chaudasses* : légèrement ivres.
(3) *Mais que* : quand.
(4) *Garrocher* : jeter, lancer avec violence; dérivé peut-être de garochoir, cordage lancé à quai en manœuvrant un amarrage.
(5) *Pêches* : bordigues.
(6) *Placoter* : barbotter, parler beaucoup à tort et à travers.
(7) *Armin-Gearmin* : issu de cousin germain.
(8) *Hivarnement* : aller travailler dans les « chantiers », sièges d'exploitation forestière.

comment qu'il a vu pêcher, près d' la ville des Trois Rivières, la p'tite morue dans d' grandes cabanes sur la glace de deux des trois bras du Saint-Maurice, par où les bancs de poisson remontent pour se rendre aux frayères pas bin loin en amont, aux premiers rapides. Dans l' cabane, la glace est sciée en godendart pour faire des tranchées de dix pieds de long, par où les gens calent (1) un coffre greyé comme une nasse, où les poissons, quasiment sans arse (2) entr' eux, si tellement qu'il y en a, entrent en masse; alors l' monde, pour aveindre le coffre, tire sur l'amarre d'avant, attachée au bout ouvert.

— Pardon, Madame, mais je ne suis pas sûr de bien comprendre.

— Quand que (3) ils hâlent l'amarre, le coffre qui était couché, comme de raison, se met debout, et l' poisson est tassé vers l' bout fermé. On verse ensuite dihors sur la glace, à chaque nassée, un ou deux minots de p'tites morues qui sautâillent tant qu'elles ne sont pas gelées droites comme des piquets, ou crochies et en grand mélage. Les charrieux les chargent à la pelle de bois dans des barlots. C'est-il créiable que la pêche des Trois Rivières donne de dix à quinze mille minots dans l' saison? Mais je suis confusionnée d'être si placasseuse (4).

Sans cesser de parler, Mme Grignon s'était levée plusieurs fois, avec une belle patience, pour présenter aux enfants l'un ou l'autre de leurs jouets : une petite charrette, une balle en chiffon enserrée dans une enveloppe tricotée, une poupée hydrocéphale dont l'affreux semblant de figure était marquée par quelques traits de couleur sur toile autrefois blanche; n'importe, ces bibelots fabriqués par les parents étaient de leur part des témoignages d'affection pour les « gosses ».

Après avoir adressé quelques paroles aimables à Mme Grignon, les Gaskell rejoignirent Jean, resté dehors pour surveiller *Fifine;* la bête avait d'ailleurs été couverte chaudement.

Le trajet se continua sans plus d'interruption, sauf à l'appro-

(1) *Calent :* font couler.
(2) *Arse :* espace libre.
(3) *Quand que :* dès que.
(4) *Placasseuse :* bavarde.

che d'une étable singulière de forme. Plus tard, M. Gaskell en remarqua plusieurs autres dans le pays, au sud du fleuve Saint-Laurent. Vues à distance, ces constructions ressemblent à des rotondes, mais de près, on voit que le pourtour en est hexagonal. Le bétail se trouve au rez-de-chaussée; l'aire à battre est à quelque quatre mètres au-dessus; les attelages apportant le foin et les céréales y ont accès par un plan incliné extérieur. De chaque côté de l'aire à battre sont les aires ordinaires (1), occupant tout l'espace libre entre sol et toit. Cette disposition peut aussi exister dans les granges rectangulaires; elle est favorable pour l'engrangement expéditif, les fourchées devant être jetées de haut en bas, tant que n'est pas atteint le niveau de déchargement.

Sortis de leur carriole pour aller examiner le bâtiment, les Gaskell virent venir à eux un gros chien de garde, au poil jaunâtre, une sorte de mâtin à l'air menaçant. Mais il sembla se radoucir en voyant approcher, d'un pas assuré, des personnes bien vêtues. Ce n'est pas comme s'il se fût agi d'individus couverts de haillons; on sait que les chiens en général ne sont pas tendres pour les chemineaux. Donc, l'animal changea de mine et, remuant la queue en signe de satisfaction, se mit à aboyer pour annoncer la venue des étrangers. A cet appel sonore, une femme parut sur le seuil de la maison; en apprenant le désir des visiteurs elle leur dit simplement : « Espérez » (2).

Elle disparut un instant, puis revint enveloppée d'un manteau. Nos excursionnistes furent priés de la suivre dans un chemin de service qui avait été déblayé depuis la tempête au moyen d'une gratte (3). Arrivés dans la grange, les Gaskell se firent connaître et ajoutèrent qu'ils demeuraient à Beaupré. La femme dit alors être l'épouse de M. Azellus Villeneuve, propriétaire de l'immeuble.

— On ne ferait plus d' bâtiments pareils, affirma-t-elle, la grange peut faire, alle (elle) est bin commode, à part de ne pas

(1) « *Tasserie* » dans le parler local.
(2) *Esperez :* veuillez attendre un instant.
(3) *Gratte :* c'est un madrier dont la largeur est celle de la voie; il est fixé sur champ, porte une limonière et des ailerons.

avouère de ballier (1); mais l'étable est quasiment noire comme une cave.

En effet, l'étable, nécessairement située sous l'aire à battre, entre les deux aires ordinaires, ne pouvait pas être éclairée latéralement. Pour ce qui est de la ventilation, le système était tout à fait défectueux; un tel manque d'hygiène est malheureusement trop général dans le pays. C'est incontestablement la cause principale de la fréquence de la tuberculose parmi un bétail que le climat du Bas-Canada condamne à six ou sept mois de stabulation continue. Mais aujourd'hui, les autorités réagissent courageusement contre le mal, et les fautes qui l'ont amené.

La maîtresse du logis ne pouvait se contenter de recevoir dans une grange des voyageurs aussi distingués; elle les invita à entrer dans l'habitation.

— Venez donc vous réchauffer cheux nous; mon mari sortira betôt (bientôt) de sa chambre. Comme il se lève avant l' jour pour faire son train, gratter l' chemin, rentrer l' bois, huiler les harnais, faire des radoubs dans l' maison, — cinquante affaires, quoi! alôrs il s' repose après dîner. Mais entrez si' vous-plaît?

Toutefois, il fallut décliner l'invitation, en faisant remarquer la nécessité de ne pas s'attarder, l'heure étant avancée. Les voyageurs avaient décidé de passer la nuit au village de Saint-Pierre, distant de 25 kilomètres de leur point de départ. Ils arrivèrent à destination entre quatre et cinq heures, très las de la lenteur obligée du trajet.

Après avoir pris un logement indiqué par Mme Sanchangrin, les Gaskell et Jean allèrent voir l'église paroissiale, qui date de 1718. Elle avait eu pour desservant, de 1734 à 1738, le curé Mariachaud d'Eglis, (fils du chevalier de ce nom, lieutenant du Roi, décoré de la Croix de Saint-Louis, et de Louise Chartier de Lotbinière). Ce curé devait devenir évêque; il fut le premier évêque canadien français, et le huitième occupant du siège épiscopal de Québec. Toutefois, le prélat n'oublia pas la paroisse dont il avait été desservant : avant de mourir, il déclara vouloir

(1) *Ballier* : compartiment pour la balle.

être inhumé à Saint-Pierre, dans son ancienne église. Une inscription, devant le chœur, rappelle son souvenir.

Le lendemain, après un bon somme et un déjeuner médiocre, les trois compagnons furent prêts à quitter l'Ile; les entrepreneurs municipaux de l'entretien des chemins d'hiver avaient rendu la circulation plus facile, ce dont *Fifine* profita pour ramener d'un trot rapide ses maîtres chez eux.

Ainsi se termina l'excursion, sans nouvel incident.

Parmi les lettres venues en l'absence de M. Gaskell était un télégramme : on lui annonçait que certains intérêts nécessitaient sa présence dans le sud des Etats-Unis. M. et Mme Gaskell résolurent donc de passer là-bas le reste de l'hiver.

IX

Durant l'absence des propriétaires, le père Vadeboncœur demeurait chargé de la surveillance du chalet, des dépendances et du personnel, avec pouvoir de le congédier et de le remplacer au besoin. Le vaillant et zélé Télesphore Lamontagne, qui avait la garde de la Rivière, devait veiller constamment pour empêcher la pêche furtive à travers la glace. Il est malaisé au Canada de faire respecter les droits particuliers et domaniaux sur le poisson et le gibier. Ce n'est pas leur valeur marchande qui incite au braconnage, mais l'instinct primordial de pourchasser les animaux sauvages. Naturellement le canadien ne renonce pas sans peine à un sport qu'il a pu pratiquer en toute liberté durant des générations sur tous les terrains.

Lorenzo Larochelle, qui continuait à faire le service extérieur, avait maintenant à soigner *Fifine*, ainsi que deux vaches récemment acquises : premières unités d'un troupeau de race canadienne qui devait se développer plus tard.

Autre détail à noter : Mme Gaskell, avant son départ, avait suivi les conseils de la mère Vadeboncœur en engageant pour servir au Chalet la fille des Lamontagne, perle des domestiques. Encore loin d'être une cuisinière experte, elle allait le devenir sous bonne direction, étant consciencieuse et intelligente. Même, par la suite, son cas fut de ceux qui peuvent être cités pour démontrer l'aisance avec laquelle la campagnarde canadienne prend les manières des gens du beau monde, par une fréquentation quotidienne. Il y a là peut-être une qualité de race, ou, plus exactement, un trait d'atavisme. Dans sa cuisine, Diana était toujours vêtue de blanc; hors la maison, elle était mise modes-

tement, mais à la mode. Cette jeune personne avait par ailleurs un physique distingué; elle fut remarquée par un monsieur fort bien, un ingénieur que des affaires amenaient à Beaupré. Il eut le don de plaire à la demoiselle, qui consentit à l'épouser, après d'assez longues hésitations. Ce Monsieur s'occupa plus tard de politique, fut élu député aux communes, et eut l'honneur de dîner avec sa femme à la cour vice-royale; la ci-devant Diana Lamontagne n'y paraissait pas déplacée, y faisait même fort bonne figure. Elle n'aurait pas sourcillé en rencontrant parmi les invités Mme Gaskell, dont l'accueil eût certainement été aimable et naturel, sans le moindre semblant de condescendance, comme il sied à une personne vraiment de la société.

Jean était seul autorisé à employer *Fifine*, pourvu qu'il lui fit prendre régulièrement de l'exercice. Il le pouvait sans perte de temps en la conduisant au bois où, bien abritée et couverte, elle avait à attendre le moment du retour après le travail. Au souper, le jeune homme avait un appétit rassurant pour sa mère, laquelle avait craint de le voir « s'abîmer » (1) d'amour. Celui qu'il avait pour Marie-Anne était encore dans l'état d'une plante qui n'a pas ouvert ses boutons. Pendant la veillée, l'étudiant ne s'abandonnait pas à de futiles rêveries, mais lisait avec intérêt l'un ou l'autre des livres de science naturelle et d'art forestier, choisis par M. Gaskell.

Tandis que les « chaletains » s'occupaient de leurs amis et d'intérêts matériels dans la Caroline du Sud, le Mississipi et la Louisiane, rien de frappant ne se produisit sur la Côte de Beaupré. Notons seulement la fidélité aux usages saisonniers. Selon une vieille coutume venue de l'altruisme des « habitants » certains d'entr'eux font en décembre dans chaque paroisse, au bénéfice des pauvres, une quête dite de « la guignolée ». Le mot est peut-être dérivé comme « guignol » (1795) de l'expression lyonnaise « c'est guignolant ».

Pendant « les fêtes » (2) des visites « cérémonieuses », mais cordiales, sont échangées entre parents, amis et voisins; durant

(1) *S'abîmer* : ruiner sa santé.
(2) Période comprise entre la Noël et « les Rois » (Epiphanie).

cette période, les gens que leurs occupations ont éloigné du foyer familial, éprouvent le besoin presque irrésistible d'y rentrer, s'ils n'en sont pas trop éloignés; les filles devenues servantes en ville, par exemple, sont alors malaisées à retenir; se voyant refuser un congé, si court qu'il soit, elles rendent volontiers leur tablier, ou tout au moins, se renfrognent en faisant leur besogne.

Au jour de l'an, l' « habitant » offre à sa famille un grand dîner, un repas copieux, considérant la proportion entre le volume des aliments et le nombre des convives. Là sont en honneur les mets canadiens : soupe aux pois, fèves au lard, maïs (appelé blé d'Inde) ragoût de pattes (1); parmi les plats de résistance il y a le « gîte à la noix » ou tranche grasse de bœuf, du lard gras; comme entremets des tourtières (2).

Quand à l'approche du gel vient le moment de « faire boucherie », l'« habitant » entreprend lui-même ce travail, ou il fait venir le personnage villageois qui est le « saigneur de porc ». Cet opérateur en titre prend alors sa lame de six à huit pouces pour juguler la victime. Aux environs de Québec comme dans l'ensemble du Canada on n'utilise pas la peau du porc pour la mégisserie, ce qui serait pourtant d'un bon rapport. Si la chair ne doit pas être exportée, mais être consommée sur place, il n'y aurait aucun inconvénient à enlever la couenne. Mais telle n'est pas la coutume. Comme dans les campagnes françaises, dès que la bête a été tuée, on l'échaude et on fait disparaître jusqu'au moindre poil, avant le découpage. Ensuite, l' « habitant » s'empresse d'offrir à ses voisins quelques portions de charcuterie, boudins, saucisses, tête pressée.

Les Vadeboncœur venaient d'observer cette vieille coutume quand Jean apprit avec satisfaction que la superbe tête du caribou tiré par lui dans les Laurentides, avait été « taxidermée » (3). C'était un cadeau original à faire à une demoiselle,

(1) Pieds de porc.
(2) Tartes fermées au lard gras haché, avec bons assaisonnements.
(3) Le mot empailler ne correspond plus à la manière actuelle dont opère le préparateur.

et ce ne fut pas sans appréhension que Jean le fit porter à Marie-Anne. Ce geste assez révélateur ne manqua point d'occasionner une petite sensation. Les parents Lafrance se questionnèrent du regard avant de permettre à leur fille, au comble du ravissement, d'accepter une pièce d'aussi grande valeur. L'hésitation des aînés était due au pressentiment d'une idylle. Après cela, dans la pensée de Madame, le cœur de son enfant n'était touché que d'amitié; dans celle de Monsieur, l'amour d'adolescent n'est que feu de paille.

— Ne nous inquiétons pas, finit par dire le mari, durant les fins de semaines passées à Beaupré, j'ai observé Jean et cru voir en lui un garçon sérieux dont l'avenir promet : laissons donc faire.

Bien qu'elle eût déjà exprimé sa reconnaissance par écrit, Marie-Anne vint avec sa mère pour remercier son jeune ami. Ce fut fait chaleureusement, sans laisser poindre autre chose que la vive gratitude de la jouvencelle, avec le regret de ce que Jean se fut privé d'un si beau souvenir de ses débuts cynégétiques. La présence inattendue de celle qui s'introduisait dans le cœur de Jean causa chez lui une confusion telle, qu'il en fut réduit à balbutier des banalités. Et cependant, il lui vint à l'esprit, après le départ des visiteuses, maints propos fort galants qui eussent été de circonstance. Chacun de nous n'a-t-il pas été dans le cas de trouver une bonne réponse quand le moment était passé de la faire?

Un beau jour, il y a environ trente ans, après avoir assisté à la Grand' Messe et communié, les Vadeboncœur et leurs enfants mariés ou non, dînaient gaiement ensemble. Et, entre bouchées, le bonhomme répéta un petit récit piquant que lui avait fait M. Gaskell avant de partir pour le Sud. Etant allé au Monastère de Sainte-Anne pour conférer avec le frère-servant, à la fois jardinier-fleuriste et maraîcher, il tomba en bonnes mains :

— A ce qu'il paraît, le Révérend Père Debougnies, l' Supérieur, s'est adonné à rencontrer M. Gaskell dans la serre, et a été assez bon pour lui faire visiter l'église et le monastère. Arrivé dans l' réfectoire, M. Gaskell resta surpris en voyant que les gobelets, comme ils s'appellent, devaient contenir deux cho-

pines (1) pour le moins! Alors, l' Supérieur a expliqué comment que c'est venu. Les religieux ont suivi icite la coutume des vieux pays, où il y a sur la table du vin et de la bière au dîner, comme au souper, sans qu' personne ait l'idée d' boère plus que de raison. Mais comme les Pères donnent l'hospitalité à tous les prêtres venant en pél'rinage, queu-z-uns inaccoutumés au vin, étant des buveux d'eau et d' thé comme nous aut'es, s' mirent chaudasses, mais pas en brosse (2) jamais. Quoique ça, il se fit bien des placotages, dont Son Eminence l' Cardinal Taschereau eut connaissance. Alors, Monseigneur fit venir l' Supérieur pour défend'e à tous les Pères d'offrir ou de prend'e eux aut'es mêmes de la boisson forte. Mais le Révérend Père se lamenta et supplia si tellement, expliquant que depuis l' berceau ils avaient bu à tous les repas d' la bière et du vin; qu'ils se trouveraient mal d'en être privés, et sans vigueur pour tout leur travail des offices, de desservir la paroisse, voir aux pélerins, et aller en mission; toujours qu'enfin son Eminence leur a accordé un seul verre à dîner, et un aut'e au souper. Comme de raison, dit le Père à M. Gaskell, après avoir exprimé ma gratitude à Monseigneur, et quitté le Palais Archiépiscopal, je m' suis rendu cheux l' principal marchand d' vaisselle, où je m' fis donner des vidrecomes, les plus grands verres du magasin. Et comme il disait les plus grands verres, il s'expliquait du geste, en levant la main de plus en plus haut au-dessus du niveau de la table. Et voilà les verres, il dit, dont on n' prend qu'un seul à midi et un aut'e le soir.

Quand l'hilarité générale soulevée par cette histoire se fut calmée, Paul, le serre-frein, fit part d'une nouvelle.

— Dans l' station de Québec, je m' suis adonné à vouère Ugène, l' gas de Ludger Bérubé, de dessus la côte de Sainte-Anne. C'est acore (encore) par chance que j'ai remis Ugène, qui est devenu maigre comme un chicot (3). Avec sa créature et deux enfants, il s'en revenait des Etats, où ce qu'il travaillait dans un

(1) *Chopine :* égale environ un demi-litre.
(2) *Chaudasses :* émoustillés; *en brosse :* ivres.
(3) *Chicot :* tronc plus ou moins raccourci d'un arbre séché sur place et ébranché.

moulin de coton (1) depuis trois ans. Le gagnâge (gain) était bin annimant (2), mais il se trouvait mangé par l' dépense plus grosse que par icite; sans compter qu'Ugène ne voyait pas d'avancement, ni l' moyen d' rien sauver (économiser). Le travail au moulin est nuisible à l' santé d'un homme accoutumé à la vie du cultivateur, dit à Ugène un bon docteur, bin fiable (digne de confiance) de là-bas, appelé pour ce que les enfants avaient les oripiaux (3).

— Ça du bon sens, interrompit le père Vadeboncœur, mais en jasant avec toé, Ugène a-t-il dit ce qu'il va faire?

— Retourner à la terre, comme conseille l'agent que l' gouvernement fait travailler au rapatriement de nos gens rendus aux Etats. Ugène va s' faire une terre au lac Saint-Jean, mais seulement après qu'il aura gagné dans les chantiers d' quoi acheter son roulant (4), et vivre, quand il sera travaillant à défricher, sans avouère encore rien récolté. En attendant, sa famille restera chez l' bonhomme Bérubé, qui est en moyens (à l'aise) et bin content, a-t-il fait savoir par une lettre, de ce que son gas à résous (résolu).

— Au lac Saint-Jean affirma Victor, le second serre-frein, bin des places ne valent rien pour la culture. Je l' sais par des amis employés au nouveau chemin de fer dont la construction est en finition. Mais ils disent itou qu'il y a grand de bonnes terres, comme autour de Saint-Félicien.

— C'est juste là où ce que l'agent à conseillé Ugène prend'e un billet de location (5).

— Et les pauvres enfants d'Eugène Bérubé paraissent-ils souffrir beaucoup? demanda Mlle Eveline.

---

(1) *Moulin :* usine, machine même (moulin à coudre); ou moulin de coton : filature ou tissage de coton.
(2) *Annimant :* encourageant.
(3) *Oripiaux :* oreillons.
(4) *Roulant :* matériel, cheptel.
(5) *Billet de location :* autorisation pour un colon de s'établir sur une terre déterminée de la Couronne, moyennant qu'il remplisse certaines conditions, à l'observance desquelles est subordonnée l'émission d'un titre définitif à la propriété.

— Pas guère, faut croire; ils étaient encapottés (1) et enfourluchés (2) d'échappes (d'écharpes) dans l' salle d'attente, où l'endormitoire (sommeil) les avaient pris tous les deux.

— Pauvres petits! Mais l'on n'aurait pas dû les faire sortir, d'autant plus que leur mal est très contagieux.

— L' docteur de Ludger, reprit le père Vadeboncœur, a bin parlé; c'est certain qu'un travaillant du dehors doit pâtir dans un moulin d' la ville. Polydore Parenteau avait loué sa terre d' la Baie Saint-Paul pour se rendre à Môréal (Montréal) y faire marcher une machine dans une fabrique de chaussures. Mais ça n'a pas pris de temps avant que Polydore n'en avait plus épais sur l' rigouche (3); on le crut souffrant d' consomption (4), d' maladie d'estomac, des rognons — toutes sortes d'affaires! Malgré ça, mais que (quand) il a regâgné la Baie, refait son train et repris sa charrue, Polydore est betôt (bientôt) revenu aussi capable comme avant.

Mais cette conversation avait inquiété Mme Vadeboncœur.

— Comme ça, vous aut'es François et Jacques, c'est bin risquant que vous preniez du mal parce que vous travaillez dans la ville?

— Pas d' danger, not'e mère, assura François, l'ouvrage pour nous aut'es est souvent dihors, et puis on vient icite toutes les semaines, et puis acore on va des fois pêcher ou chasser. On s' magane pas (5).

Cet entretien et le discours qui va suivre peuvent sembler assez banals, mais ils contribuent à faire connaître les mœurs de la population rurale.

Le moment étant venu de porter un toast, l'un des gendres se leva : c'était le mari de Paméla, M. Ladéroute; comme la plupart des Canadiens français, il n'avait ni hésitation ni peine à parler d'abondance en public; aussi bien, son langage était plus châtié que celui d'un campagnard, parce qu'avant d'être « mar-

(1) *Encapotiés :* habillés chaudement.
(2) *Enfourluchés :* emberlificotés.
(3) Rigouche : échine.
(4) Consomption : phtisie.
(5) Maganer : fatiguer, abîmer, endommager.

chand général », Ladéroute était commis, avait suivi un cours commercial, et maintenant conversait fréquemment avec des gens d'affaires.

— Chers parents, commença-t-il, vous devez savoir qu'Eveline a deux grands défauts, celui de s' rendre indispensable ici, et de refuser gracieusement, comme tout ce qu'elle fait, les avances de chacun des jeunes gens qui brûlent d'envie de l'épouser. Ils bourdonnent autour d'Eveline comme des frelons autour d'un beau fruit, dont la peau s'est crevassée au soleil. Mais celle d'Eveline n'est que légèrement hâlée. Pour l'instant, c'est nous qui sommes des frelons, sirotant l'excellent vin dont elle a eu la gentille attention de faire remplir nos verres, et qu'elle sait extraire de la cerise à grappes (1).

« Nous allons avoir la satisfaction de les vider en l'honneur du chef de la famille — j'aurais dit « vénéré » s'il n'était pas trop jeune pour ça — et de Mme Vadeboncœur. Ils savent que nous les aimons sans bon sens (2). C'est beau d'être à la tête d'une famille dont tous les membres sont utiles à la société, sauf les plus jeunes, qui promettent de le devenir. Je me demande des fois, si, comme marchand, je ne suis pas une cinquième roue, vu qu'il n'y a que trop d' marchands. Il faut bien que les produits soient distribués, me direz-vous. Oui, mais si les cultivateurs formaient des coopératives pour acheter comme pour vendre, figurez-vous bien ce qu'ils y gagneraient! Et les négociants de gros, comme les petits détaillants, n'auraient qu'à déchanter! D'un autre côté, une coopérative ne peut échapper aux critiques et suspicions de ses actionnaires, que si elle vend comptant. Elle ne doit pas, comme moi, faire crédit à une pauvre femme ayant une nuée d'enfants, et un mari qui a bu son salaire de la semaine, ou se trouve sans ouvrage, ou bien est malade. Peut-être cette question de crédit me permettrait-elle de continuer une existence précaire à côté d'un comptoir coopératif? Toutefois, je suis menacé d'un autre danger, celui des magasins dépendant d'une puissante société et établis dans un grand

(1) *Cerise à grappes* : fruit du *Prunus serotina*.
(2) Sans bon sens : énormément, sans le sens commun.

nombre de centres qui en valent la peine. Une combinaison pareille n'a pas encore été réalisée, mais elle est trop indiquée pour ne pas s' faire. Et puis, il y a les commandes par lettres, suivies de livraison par colis postaux. C'est pourquoi, je veux avoir deux cordes à mon arc. Je compte ouvrir à Québec un établissement pour la fabrication des limonades, eaux gazeuses, corsées au sirop de gingembre, ou goûtant de différents fruits. Je serai heureux de vous en offrir, mes amis, mais rien de tout cela ne vaudra le vin de Mlle Eveline. Allons, réveillez-vous si l'endormitoire vous a pris en m'écoutant, — ou en ne m'écoutant pas, — et chantons *Vive la Canadienne* en hommage à Mme Vadeboncœur. Nous devrions demander aux femmes pourquoi il n'y a pas de « *Vive le Canadien* »? Etes-vous en voix? Donnez fort; une, deux, trois...

Vive la Canadienne,
Vole mon cœur, vole,
Vive la Canadienne,
Avec ses beaux yeux doux.
Et doux, doux, doux, etc.

Après le tapage, le père Vadeboncœur, au nom de sa femme et pour soi, remercia son gendre de ce qu'il avait dit d'aimable et de très instructif.

— Vous allez faire une belle réussite dans la vie, parce qu'au lieu de regarder en arrière vous portez les yeux à l'avant. Vous serez un de ceusses (ceux) de nos gens qui commencent par un petit magasin, puis ont l' génie de l' faire grandir, et d'en sortir pour entrer dans l' commerce de gros, et les affaires d' banque. Plusieurs de nos locataires m'ont parlé d' ça, et nommé des exempl'es. A not'e tour les enfants, buvons à son bon succès, si Eveline a encore du vin à nous donner?

— Certainement, soit de cerises, soit de gadelles (1), dit celle-ci, en joignant à la parole le geste; vos verres ne sont pas les gobelets du Révérend Père de Bougnies.

(1) *Gadelles* : groseilles.

Rires, acclamations à l'adresse de M. Ladéroute. Et quand un calme relatif fut rétabli :

— Son père, demanda Jacques, avez-vous su ce que Mgr La Flèche, évêque de Trois-Rivières, a dit la s'maine passée, mais (quand) il faisait une visite pastorale?

— Non, c'était pas mis dans l' journal qu'Eveline m'a lu.

— J' vois beaucoup d' pianos, qu'il a dit, que j'aimerais mieux voir remplacer par des rouets.

— J' vas pas dire comme Sa Grandeur, sauf l' respect que j' lui dois, il n' comprend donc pas qu' si il demande trop il s' fait désobéir et perd de son autorité? On n' veut pas que nos femmes élèvent des enfants, fassent l' ménage, aident au train, au jardinage, à broyer le lin, qu'elles travaillent à tisser, et travaillent et travaillent et marche donc! Sans jamais aucun divertissement! Ça serait pour faire déserter la campagne! Je gagerais qu'il n'y a pas dans tout l' clergé canadien un aut'e évêque qui penserait comme a dit Mgr La Flèche. Mais peut-être avait-il de bonnes raisons qu'on ne connaît pas, nous aut'es.

Un moment de silence qui s'ensuivit fut interrompu par Jean. Dans cette réunion familiale, il était l'un de ceux dont le langage s'était épuré; il y avait pourtant dans son cas comme dans celui de M. Ladéroute, des lapsus encore nombreux, dus à l'influence du parler populaire dont l'un et l'autre continuaient à user, sauf en sortant de leur milieu. A son tour, Jean tenait à prendre la parole.

— Papa, vous savez que l'été dernier, j'avais pris congé un samedi jusqu'au jeudi, — ce qui m' coûtait beaucoup, les examens étant proches, — pour aller pêcher l' saumon avec un étranger en visite chez M. Gaskell. Mes sœurs et leurs maris n'ont pas eu connaissance de ce voyage, que j' souhaite leur raconter. Mais vous aut'es ne serez-vous pas « achalés » (1) en entendant répéter l'histoire? Vous plaît-il, Papa, d' mettre la question aux voix?

— Que ceusses qui n' sont pas pour l'histoire lèvent la main,

(1) *Achalés* : incommodés, fatigués.

proposa le père Vadeboncœur. Pas d' mains levées : l'histoire est votée à l'ulalimité (unanimité). Tu as la parole, mon fils.

— Merci d' la permission, papa. L'étranger, avait dit M. Gaskell, était marchand de bois dans un port balte; il faisait un tour aux Etats-Unis et au Canada pour s'y rendre compte de l'état des forêts. Grand de taille, mais lourdement bâti, cet homme avait les yeux bleus, une grosse face à bajottes (1) des babounes (2) des cheveux très blonds, comme ses sourcils, qui étaient longs et épais, de même qu'une taroupe lui ombrageant un nez en pied de marmite...; bref, vous n'eussiez pas trouvé que le Monsieur fût joli garçon, surtout quand il se mettait en maudit (3) pour un rien. Très malin alors, mais bien affable d'ordinaire. Arrivés à Tadousac, l' dimanche matin, on était allé, après la messe, essayer un bassin à une lieue en amont de l'embouchure de la Rivière Marguerite; mais, ce fut contre mon avis, l'eau étant trop basse. Comme de raison, j'aurais voulu revirer de suite, mais l'invité de M. Gaskell ne m'écouta seulement pas; après avoir monté sa perche de ligne, il ne cessa pas d' lancer ses mouches jusque dans le moindre recoin, étant toujours prêt à recommencer aux mêmes places. C'est à peine s'il laissait reposer son bras, qui allait et venait tout comme un balancier d'horloge. J' voulus l'amener prendre de la truite dans un lac tout voisin, dont on m'avait parlé, mais l'homme tourna le dos, en secouant la tête d'un air fâché. Alors, je partis, sans savoir s'il arrêterait assez pour manger les beurrés (4) avec l' jambon, et boire le vin blanc que je lui laissais. Et voulez-vous croire qu'en revenant sur la brenante (5) avec un câssot (6) en écorce de bouleau que j'avais fait pour contenir mes truites, je vis que ce bourasseux (7) d'étranger n'avait pas encore fini d' fouetter l'eau. Comme de raison, il ne vit pas la queue d'un saumon.

(1) *Bajottes :* grosses joues.
(2) *Babounes :* avoir des babounes, être lippu.
(3) *En maudit :* en colère.
(4) *Beurrés :* tartines.
(5) *Brenante :* brume.
(6) *Cassot :* petit vaisseau ou cornet.
(7) *Bourasseux :* souvent de mauvaise humeur.

Par exemple, pas une miette ni goutte ne restaient des provisions. Le charretier qui nous avait amenés étant revenu nous prendre, le monsieur laissa enfin serrer sa perche et le reste. Mais vous pensez bien que d'avoir baisé la vieille (1) ne l'avait pas mis de bonne humeur. Heureusement, vers le haut de la rivière, où il y avait des rapides entre chaque bassin, les mouches n'avaient pas été mauvaises, mais à mesure que nous approchions des terrains savaneux dans le bas, où était la pension, les brûlots, mouches noires et maringouins sortaient des herbages par nuées et attaquaient férocement. Devant nous, une bête puante (2) suivait tranquillement le chemin; en la voyant de crainte de l'effaroucher, ce qui eût eu pour nous les conséquences fâcheuses que vous n'êtes pas sans connaître, l' charretier mit son cheval au pas. Mais l'étranger, que je cherchai vainement à retenir, sauta brusquement de la planche, en criant : « Oh! le gentil petit animal! » et courant sus pour le poigner. Pensez donc, peut-on être aussi innocent! Bien entendu, la bête puante fit volte-face, redressa, pour ne pas l'infecter, sa belle queue aux longs poils touffus, et cingla l'agresseur d'un puissant jet du liquide redouté, comme le feu, par tous les animaux. Heureusement que la victime n'en eut pas jusque dans les yeux, ce qui l'aurait aveuglé pour une escousse (3) et fait atrocement souffrir. Toujours que quand le souffle lui revint, ce fut pour me reprocher de ne l'avoir point prévenu; alors qu'il m'avait presque tordu le poignet en se débattant pour être lâché! La guerre étant déclarée contre la bête puante, l' charretier la tua en lui garrochant une roche. A ce moment, sauf vot'e respect, le Monsieur devint violemment malade : j'ai vu le même effet se produire en pareil cas chez les jeunes chiens, qui se le sont tenus pour dit à tout jamais. Quand notre pestiféré fut quelque peu remis, il voulut nous rejoindre, et rentrer en voiture. On s'était écarté du pire endroit.

« — Pardon, Monsieur, que je dis, je le regrette bien, mais

(1) *Avoir baisé la vieille* : Etre bredouille.
(2) *Bête puante* : mouffette, *viverra mephitis*.
(3) *Escousse* : un certain temps, une période.

vous ne pouvez vous rapprocher de personne, et vous serez obligé de continuer à pied jusqu'à une certaine distance de la pension. Je vous dirai alors ce qu'il faudra faire.

« Il n'était pas encore assez dompté, et se mit à lâcher des sacres (1) affreux. C'est bien parce qu'il ne pouvait faire autrement qu'il suivit la voiture. Heureusement pour l' charretier et moi, nous avions l' vent debout, ce qui me permit aussi, par le geste et la voix de poster le Monsieur à un arpent d' la maison, sans risquer de l' faire recevoir à coups de fusil.

« — Vous resterez à côté de cette petite épinette noire (2), que je lui dis, en vous gardant bien de changer de place avant que je revienne.

« Alors, je partis en courant, chercher dans sa chambre tout l' butin nécessaire pour le vêtir complètement, chaussures comprises. J'emportai aussi un morceau de savon et des serviettes de bain, que je mis au bord de la rivière. Et après avoir placé le butin à vingt pas de lui, j'expliquai qu'il aurait, du bout des doigts, à vider ses poches, et en déposer le contenu par terre; ensuite, à se déshabiller et laisser sa défroque sur place, puis s' mettre à l'eau pour bien s' laver, surtout les mains et partout où il les avait portées; enfin, passer au large des habits qu'il venait de quitter, et aller vite mettre ceux que j'avais quéris.

« Pour son malheur, il y avait des mouches que c'était abominable! Quand il se dévêtit, vous eussiez pu l' regarder sans rougir, Mesdames, on n'a pas eu l' temps d' voir sa peau, la place découverte étant aussitôt cachée par des maringouins, serrés les uns contre les autres, comme des abeilles en essaim. Au lieu de s' trouver nu, après s'être déshabillé, l'homme portait un costume vivant, qui devait l' faire souffrir comme une tunique de Nessus.

— Arrête donc, Jean, interrompit le père Vadeboncœur, tunique de Nessus, quoi que c'est que ça?

— Papa, c'est une robe, imaginée par les païens, qui ronge l'âme et le corps. Donc, pensez bien, continua Jean, que not'

(1) *Sacres* : Jurons.
(2) *Epinette noire* : *Picea nigra.*

supplicié ne mit pas d' temps à se sacrer tout le corps, la tête et la face dans l'eau. Après quoi, il put se défendre plus ou moins avec les serviettes de bain, jusqu'à ce qu'il ait pu passer ses habits frais. Il voulut savoir qui prendrait soin des autres. Soyez pas en peine, que je lui dis, je trouverai bien un homme qui s'en chargera au matin; avec pioche et pelle, il creusera un grand trou, dans lequel il fera tomber, en usant d'une fourche, tout ce qui a été empesté.

« — Ça va-t-il enlever l'odeur? demanda-t-il.

« — Oui, quand les objets seront pourris, Monsieur. Allez donc maintenant reprendre votre montre, et ce qui était dans vos poches, mais méfiez-vous, n' touchez à rien d'autre.

« Il parut au souper, la figure et les oreilles tuméfiées, mais ne dit mot à personne. Je lui conseillai de prendre un bain d'amidon avant de se coucher, mais il ne répondit que par un grognement. Je ne comprends pas comment il n'a pas eu la fièvre, et même le délire, pour avoir été autant piqué; mais peut-être est-ce parce que c'était par des maringouins, moins venimeux que les mouches noires. J'ai eu connaissance... mais c'est une autre histoire, et celle-ci est déjà trop longue.

« Toujours que le lendemain, l'étranger fit quérir le charretier et partit sans me prévenir. Je le suivis dans une autre voiture, après avoir payé notre écot, comme l'avait désiré M. Gaskell. Mais je me demandais avec inquiétude s'il m'en voudrait de ce qui était arrivé à son invité? Je savais que celui-ci serait obligé d'attendre l' bateau à Tadousac, où en effet, je le trouvai, regardant les saumons dans les viviers de la station de pisciculture du Gouvernement. L'étranger était redevenu affable, et vint me tendre la main.

« A ce qu'il paraît, me dit-il, nous pourrons acheter ici un beau poisson pour Madame Gaskell.

Les discours prirent fin alors; mais, le jour des Rois, (Epiphanie) il y eut, cette fois chez M. Ladéroute, un nouveau dîner dont les convives étaient les Vadeboncœur et leurs alliés, la mère faisant seule exception.

— C'est bin d' valeur, avait expliqué le père, mais c'était risqué pour m' femme de sortir, à cause qu'elle a pris du fret

(froid); on l'a laissée accroupie en poule couveuse devant l' poêle, une couverte sur la tête et le dos. Ça ne l'a pas empêchée de nous faire emmener Eveline, qui s'opposait à l'abâdener alors qu'elle resterait seule avec une engagée dans la maison.

L'absence de Mme Vadeboncœur fut bien regrettée, mais, son cas n'étant nullement inquiétant, la réunion ne laissa pas d'être gaie. Comme de coutume, on tira le gâteau des Rois et le Souverain de la fête fut Roméo, dont la minorité nécessita la nomination d'un régent. L'hôte ayant été désigné tel par acclamation, son règne éphémère se distingua par mille extravagances, et des largesses dont la source était dans le « magasin général ».

Le travail fut repris dès le lendemain; les Vadeboncœur devaient charrier des « billots » (1) jusqu'à la scierie de Saint-Joachim; ensuite, « le bois de longe », destiné au chauffage domestique, devait être transporté de la forêt au hangar, où il serait scié, fendu au besoin, et empilé. L'ouvrage fut beaucoup accéléré par l'emploi d'une petite scie circulaire activée par un cheval marchant sur un plan incliné mécanique. De son côté, Honmisdas Létourneau s'occupait de la vidange de l'aire à fumier; le contenu, en attendant l'épandage, était réparti en petits tas sur la neige, dans les champs qui allaient être labourés au printemps.

En somme, le train de vie continua, sans que rien d'anormal se produisit avant ou pendant le carême.

Il n'y eut de chômage que pour permettre, à qui le voulait, de participer aux retraites annoncées par le curé de Sainte-Anne-de-Beaupré.

Au Canada, durant le carême, on n'est pas embarrassé pour les jours maigres : il y a le poisson gelé et la morue salée qui se vendent dans les magasins; mais, surtout d'énormes anguilles, prises en grande partie dans les bordigues. Les propriétaires de ces bordigues vont faire leur récolte marine après le jusant; la masse grouillante des captives est saupoudrée pour enlever

(1) Billots : bois en grume. Le mieux sera de continuer à employer ici ce mot billot, tant il est ancré dans le parler de Québec.

les mucosités recouvrant leur corps ophidien. Notons ici un curieux détail signalé par un ichtyologiste canadien : au contact du sel, les anguilles poussent comme des cris de souris; elles auraient donc le pouvoir de se lamenter, et ne seraient pas condamnées au mutisme proverbial des poissons. Certes, il en est qui peuvent émettre des sons, mais pas autres que leur râle de mort en étouffant hors de l'eau.

C'est ce qui a fait nommer croaker (grognard) un petit poisson irisé, que Mme Gaskell allait pêcher à la ligne dans le lac Ponchartrain, en Louisiane.

Tandis qu'elle se tord encore sous la morsure du sel, l'anguille est saisie par le pêcheur, qui s'est frotté les mains de sable afin de mieux la tenir; elle est jetée dans un sac, pour être vendue à l'état frais sur les marchés, ou dans un tombereau qui la transporte au hangar pour l'encaquement.

Le poisson n'est sauré que pour le commerce, les « habitants » en général n'étant pas friands des aliments fumés, excepté peut-être le jambon.

En amont de Québec, de la pointe de Platon à Sorel, il se pratique une pêche plus intéressante, quoique beaucoup moins productive. Elle a lieu quelque temps avant la fenaison, quand le Saint-Laurent est tapissé de myriades de phryganes dont se bourrent les poissons et les volatiles aquatiques. C'est alors « la manne » comme disent les gens du pays. Mais l'anguille, craignant les rayons solaires, même réfléchis par la lune, attend les ténèbres avant de quitter la vase, quelque trou sous roche, ou son habitat entre des racines de la berge; elle prend alors son élan pour atteindre la surface, où elle sait trouver de quoi apaiser sa voracité. Cependant, comme la plupart des autres animaux, insectes, mammifères, oiseaux et poissons, l'anguille subit l'attraction d'une lumière artificielle. Les riverains profitent de cette propension et s'embarquent à deux ou trois dans un bachot quelconque qui porte à la proue un flambeau ou falot. Dans le cercle éclairé, les anguilles qui semblent s'y complaire, ondulent mollement, étirent ou resserrent leurs replis, se renversent en montrant un dessous jaunâtre, émergent même jusqu'à mi-corps, comme pour mieux distinguer le point lumi-

neux dont elle tendent à se rapprocher. C'est le moment qu'attend un homme posté à l'avant du bateau, prêt à enferrer le poisson au moyen d'un dard barbelé, ou du « nigog » (1) des sauvages. Malgré la viscosité de la peau et les contorsions de la victime, un compagnon du harponneur la saisit de main ferme, en retire brutalement l'engin et frappe contre le bordage la partie caudale de l'anguille, pour l'étourdir et l'empêcher de fuir.

En somme, les vivres pour les repas de carême ne font pas défaut aux Canadiens français. Il en est de même pour la nourriture de l'esprit de piété. Ainsi, à Sainte-Anne-de-Beaupré, après le mercredi des Cendres, on inaugure les retraites quadragésimales. Les religieux font appel à d'éloquents prédicateurs étrangers; ce n'est pas qu'on manque de bons orateurs canadiens, mais ce changement stimule l'attention des fidèles et accroît leur dévotion.

L'histoire de Sainte-Anne-de-Beaupré remonte au milieu du XVII^e^ siècle. Vers 1650, des marins bretons, menacés de naufrage dans le Golfe Saint-Laurent, supplièrent leur patronne vénérée de les secourir, promettant de lui ériger une chapelle à l'endroit où par sa bonté, ils pourraient atteindre le rivage. La prière fut exaucée; les marins échappèrent à la fureur des flots et débarquèrent au point où ils allaient accomplir leur vœu. Pour ce faire, étant dénués de ressources, les protégés de la Sainte eurent à économiser durant huit ans, sur la rétribution de leur travail. Ils parvinrent à construire, en 1658, une chapelle en bois. Etant trop près du rivage, cette chapelle fut minée par les eaux et détruite en 1662; mais on la remplaça aussitôt par un bâtiment semblable qui subsista quatorze années, jusqu'à l'érection d'une première église; mais elle fut démolie un siècle plus tard, (1887) étant devenue insuffisante.

Enfin, on avait pu bâtir une superbe basilique qui fut consacrée comme telle en 1887. Mais il y avait encore trop de maté-

(1) *Le nigog* consiste en une hampe de bois, dont un bout est armé d'une pointe, flanquée de deux arcs de cercle, ou mâchoires, qui s'entr'ouvrent en frappant le poisson et le ceinturent, retenant ainsi le trait dans la blessure qu'il a faite.

riaux combustibles dans la structure de ce temps. En 1922, un incendie ne permit de sauver que les Saintes Espèces, et quelques reliques précieuses. Cependant, après le désastre, les paroissiens furent émerveillés de ce qu'une statue dorée de Sainte-Anne était encore parfaitement intacte et demeurait en place sur ce qui restait de la façade. Cette même statue domine le portique de l'édifice actuel. Il doit être autant que possible à l'épreuve du feu, grâce à des murs en bonnes pierres de taille et à une toiture métallique. C'est un beau monument du style roman, mais les proportions en sont gothiques. Les plans ont été dressés par une commission d'architectes parmi lesquels figurent MM. Maxime Roisin, de Paris, J. E. C. Daoust, de Montréal et Louis Audet de Sherbrooke.

Notons que la juridiction spirituelle de la paroisse fut confiée aux Pères Rédemptoristes dès 1879. Ils devinrent propriétaires de l'église, sous condition de prendre charge des dettes de la Fabrique supprimée. Ces religieux possèdent un monastère et un noviciat confortables et bien construits. Comme dans les villes, la dime est remplacée par une capitation, mais ce modeste revenu de source locale s'accroît par les libéralités des visiteurs pieux qui affluent à Sainte-Anne-de-Beaupré, parce que c'est un lieu célèbre de pèlerinages. Près de 400.000 personnes viennent chaque année y chercher la grâce divine. Et les annales éditées sur place accusent des cas nombreux de guérison, qui n'auraient pas lieu sans la foi absolue des infirmes ou malades ainsi favorisés.

X

En l'année 1901, Pâques tombait le 7 avril. Jean partit pour la grand'messe avec sa sœur Eveline, dans la carriole attelée de Fifine. On a déjà vu que, durant les offices à l'église, les chevaux étaient laissés souvent en plein air, pourvu qu'ils fussent bien couverts. Mais Fifine, plus favorisée, avait place dans l'écurie de l'aubergiste Légaré, gendre des Vadeboncœur.

En cours de route, le frère et la sœur purent parler intimement. Eveline dit à Jean :

— Tu as été bien gentil de me rapporter hier de la ville un beau lis blanc; je préfère une plante fleurie à un œuf de Pâques contenant des bonbons, comme j'en ai reçu de l'un des deux ou trois jeunes gens qui s'obstinent à m' « étriver » de leurs attentions. Tu sais, Jean, que ce vieux mot « étriver » traduit à merveille mon agacement à entendre les compliments de soupirants.

— N'importe, petite sœur, je gage que tu ne seras ni « étrivée » ni agacée, quand un homme de bonne éducation et digne de toi, te fera la cour.

— Mais Jean, il y a maman...

— Toutes les femmes ont une maman, ce qui ne les a pas empêchées, généralement, de devenir mères à leur tour, quand elles ont eu l'occasion de se marier avec l'homme de leur choix.

Au lieu de s'en tenir à ce qui la concernait, Mlle Eveline mit malicieusement en cause son frère :

— Tu voulais gager sur un cas imaginaire; il en est un qui est plus intéressant : de mon côté, je gage que je ne suis pas la seule à qui tu as offert un lis blanc?

Jean rougit, ce qui était un signe d'assentiment. Eveline reprit :

— Ne sois donc pas trop timide; c'est fort bien d'envoyer des fleurs, mais mieux encore de conter fleurette. Tu as maintenant dix-huit ans, Marie-Anne en compte seize; il ne faut plus qu'elle ne voie en toi qu'un ami d'enfance, ce qui pourrait l'empêcher de te prendre au sérieux comme compagnon pour la vie. Mais ne dis pas maintenant plus qu'il n'en faut pour te poser en prétendant possible; ton jeu est de laisser subsister un doute à cet égard, jusqu'au moment où ton train de vie sera nouveau, et propre à éveiller de l'intérêt. Ce qui ne doit pas t'empêcher, entre temps, de te montrer empressé et galant, sans trop trahir tes dispositions.

Ainsi a parlé la jeune fille, sachant que Jean n'avait pas la moindre notion de psychologie féminine.

Les jeunes gens furent ramenés lestement chez eux. Et tandis que ses parents s'attardaient au village, Mlle Eveline mit la dernière main aux préparatifs du festin, auquel devaient prendre part les hôtes attendus les jours fériés.

La semaine suivante arriva une lettre qui annonçait le retour des Gaskell vers le milieu de mai; M. Gaskell recommandait à Jean d'aller chez un marchand-tailleur pour se faire confectionner des habits à porter aux Etats-Unis, où il devrait bientôt se rendre.

Le beau mois du renouveau était celui où les Lafrance quittaient la ville pour revenir passer à Beaupré la saison clémente. La mère et la fille aimaient arriver à la campagne, dès qu'elle était diaprée des fleurs printanières. Les dames Ursulines de Québec, qui comptaient Marie-Anne parmi leurs élèves, avaient autorisé ses absences pourvu qu'elle continuât ses études, sous la direction de sa mère. La jeune fille n'avait pas eu le sort malheureux de maintes fillettes qui, bien jolies dans leur enfance, s'enlaidissent en grandissant. Au contraire, Marie-Anne n'avait rien perdu de sa beauté depuis le jour où elle portait deux grosses nattes d'ébène qui flottaient sur ses épaules; l'opulente chevelure, maintenant relevée, couronnait notre héroïne; on peut dire d'elle que nulle autre n'eût représenté de manière

plus charmante le type féminin de sa nation. Naturellement, dans le cercle restreint qu'elle fréquentait, Mlle Lafrance était parmi les personnes de son sexe l'objet d'appréciations diverses, tandis qu'elles étaient toujours admiratives de la part des hommes, encore que chez eux, ce n'est pas le sens esthétique seul qui se trouvait impressionné.

En sa complexité, le sentiment qu'inspirait Marie-Anne fut bientôt éprouvé par un nouveau-venu dans l'hôtellerie des Vadeboncœur, M. Baptiste Barsalou. Il était né aux Etats-Unis, de parents Canadiens français établis dans un centre industriel du Massachusetts. Au sortir du *High School*, le garçon devint messager pour une compagnie d'assurances américaine, au service de laquelle il fit son chemin. Actuellement, sa tâche était de courir après des polices dans la région de Québec.

Agé de vingt-cinq ans, Baptiste Barsalou, souvent dit « Bébé » en raison de ses initiales, était ce que le public qualifie de joli garçon; teint mat, traits assez fins et réguliers, chevelure noire, lèvre ornée d'une petite moustache; signes caractéristiques : il avait les yeux bigarrés, son regard se dérobait à celui des hommes, quoique hardi pour dévisager les femmes. Un dimanche, Barsalou était allé assister à la grand'messe dans la basilique de Sainte-Anne-de-Beaupré. Le hasard voulut qu'après l'*Ite missa est*, le visiteur trouva le charretier-aubergiste Légaré, sous la conduite duquel il accepta de faire une promenade aux alentours. Parlant en guide, le gendre des Vadeboncœur fit observer que vers l'intérieur des terres, la beauté du paysage échappe aux yeux du passant sur la route, dominée par les hauteurs qui marquent le dernier des anciens niveaux du fleuve. Mais à l'embouchure de la « Grande-Rivière », par l'échancrure qu'elle a érodée, il y a des échappées de vue jusqu'aux Laurentides.

Quand les cloches de l'église de Saint-Joachim sonnèrent midi, Légaré proposa de rebrousser chemin pour aller dîner à l'hôtellerie de ses beaux-parents. Barsalou consentit volontiers et s'en trouva bien. De fait, après avoir goûté le repas, il demanda le prix de la pension, et quelles gens la fréquentaient. Satisfait des réponses reçues et de ce qu'il put apprendre en-

suite sur les particularités du séjour à Beaupré, Barsalou prit la décision de s'y fixer; cela ne l'empêcherait pas de tenir bureau ouvert à Québec, centre de ses affaires.

Non sans avoir préalablement constaté qu'il occupait une position honorable, les habitués de la maison le laissèrent prendre part à leurs jeux et excursions durant les loisirs de fin de semaine. Bien entendu, le jeune homme rechercha surtout la société des Lafrance, causant avec Monsieur, entourant Madame de petits soins, et faisant à Marie-Anne une cour qui ne restait discrète qu'en raison de l'extrême réserve de la jeune fille. Toutefois, elle était trop féminine pour ne pas être flattée des attentions du beau cavalier.

Jean voyait ce qui se passait, mais avait le bon sens et la dignité de ne pas se montrer jaloux. Néanmoins, il s'inquiétait d'être sur son départ, en laissant le terrain à celui qui pourrait devenir un rival dangereux. Malgré cette complication, les conseils de Mlle Eveline furent exactement suivis. Son frère avait toujours eu envers Marie-Anne des égards qu'il fallait maintenant accentuer en les nuançant de galanterie. L'un de ses premiers essais d'approche fut de dire à la jeune fille, avec la naïveté d'un collégien, qu'il portait sur son cœur la lettre écrite pour le remercier du lis de Pâques Un peu plus tard, un incident se produisit. Vêtu de salopettes par dessus ses habits ordinaires, Jean longeait l'emplacement du tennis en revenant d'avoir curé les fossés du clos bordé par la Sainte-Anne. C'était au moment où Marie-Anne venait d'infliger au jeu deux défaites à Barsalou. Il aperçut le passant, pensa voir un valet de ferme, et oublia qu'un Canadien, même de cette condition, n'obéit au commandement qu'en faisant son service. Donc, le joueur, dit impérieusement à Jean :

— Hé! vous, apportez une carafe d'eau et des verres.

Sur quoi, Jean, sans tenir compte de Barsalou, s'adressa à la jeune fille :

— Avez-vous soif, Marie-Anne? Puis-je vous offrir une limonade bien fraîche?

— Non, merci beaucoup, Jean, je n'ai pas soif.

— Etes-vous malade, Monsieur? questionna Jean d'un ton moitié compatissant, moitié railleur.

— Comment! malade?

— Pour me demander un verre d'eau, vous devez être trop malade pour aller le quérir vous-même?

Barsalou était resté bouche bée; Marie-Anne en personne bien élevée, se hâta d'intervenir :

— Messieurs, si vous n'avez pas été présentés l'un à l'autre, permettez-moi de remplir cette formalité.

Et elle prononça leurs noms respectifs.

— Excusez-moi, M. Barsalou, dit aussitôt Jean, de ne pas vous donner la main, mais elle est sale par suite du travail que je viens de faire.

Sur ce, après avoir salué, il continua son chemin.

Les deux amateurs de tennis s'étant mutuellement remerciés, Marie-Anne alla rejoindre sa mère, qui avait exprimé l'intention de l'emmener faire visite aux Gaskell, revenus chez eux depuis quelques jours.

L'accueil chaleureux des maîtres du chalet prouva leur estime pour les Lafrance, que Mme Gaskell désirait d'ailleurs cultiver pour une raison à laquelle son protégé, Jean, n'était pas étranger. La conversation, très cordiale de part et d'autre, fut égayée par le récit amusant de quelques incidents de voyage. Entre temps, en l'absence d'une femme de chambre, la table à thé, silencieusement préparée, avait été placée à la portée de la maîtresse par la cuisinière, Diana Lamontagne, mise correctement en robe noire, sur laquelle tranchait le blanc immaculé du col, des revers de manche et d'un petit tablier aux larges brides, nouées derrière en forme de grand papillon. La fille portait un minuscule semblant de bonnet; elle était pimpante dans cette tenue des servantes de bonne maison.

Comme les visiteuses se levaient pour partir, Mme Gaskell leur dit :

— Mon mari a proposé de faire atteler Fifine dès demain, pour reprendre nos promenades dans le voisinage. Nous espérons que vous aurez pour agréable de nous accompagner quelques fois? Par téléphone nous pourrions nous entendre à ce sujet.

A la première sortie qu'ils firent seuls, les « chaletains » avaient rencontré près de chez eux Mme Vitaline Vézina; elle se plaignait de ce que ses poules ne « ponnissaient » (1) plus. Quand à la veuve L'Hérault, elle demeurait vaillante; ses enfants, Rose, Régina et Raoul faisaient toute sa joie. Elle travaillait dur pour conserver intact le bien de son défunt mari, en faveur de leur fils. Les promeneurs ne virent pas Ephrem Boudreault, qui était aux champs avec son frère; mais sa femme surveillait du « consommage » (2) à côté de la maison, et les sœurs du bonhomme jardinaient. En somme, partout dans le village, la vie se poursuivait avec calme. Mais, cette fois, les Gaskell connurent le cas intéressant de deux fermiers du Séminaire, appelés Brown, nom prononcé « Broune » par leurs entours. C'étaient deux Anglais de naissance; ils étaient arrivés dans leur jeunesse comme ouvriers agricoles, avaient épousé des paroissiennes de Saint-Joachim, qui leur donnèrent de nombreux enfants, mais dont pas un n'apprit mot de la langue paternelle. Eux-mêmes, ne la parlaient plus couramment. Ces Anglais s'étaient tout à fait confondus avec les gens du pays, tant est grand le pouvoir d'absorption.

— Ainsi, faisait observer M. Gaskell, fort de ses lectures dans la bibliothèque du Parlement de Québec, bon nombre de Canadiens français, sans apparence de sang étranger, portent le nom de quelque Ecossais dont ils descendent en ligne directe. C'est le cas, par exemple, de certains habitants du Comté de Charlevoix, aux environs de la Malbaie. Dès le 7 octobre 1763, George III d'Angleterre, avait ordonné que des terres d'une étendue en rapport avec le grade fussent concédées à ses officiers, soldats et marins licenciés au Canada; l'intention du roi était de les récompenser de leurs services, tout en favorisant le peuplement de la colonie. Et, en 1786, Lord Dorchester, Gouverneur-Général, reçut des instructions semblables, concernant les hommes du 84e régiment, qui comptait une certaine proportion d'Ecossais.

(1) *Ponnissaient* : mais ne « ponnaient » plus, se dit plus généralement. « Ponner », pondre.

(2) *Consommage* : graisses à saponifier.

Pour rendre aux Lafrance leur politesse, les Gaskell choisirent un samedi, parce qu'ils tenaient à rencontrer M. Lafrance qui passait les fins de semaine avec les siens à Beaupré, mais quittait rarement Québec les autres jours. Tandis que les Gaskell étaient en visite, Baptiste Barsalou, libre de son temps le samedi, se trouvait assis à l'ombre d'un pin devant la maison, en attendant quelqu'un qui voulait jouer au tennis, par préférence, Marie-Anne. Il n'avait pas vu entrer les Gaskell, mais quand leur présence lui fut connue, il se leva pour aller se faire présenter à eux. Son désir bien naturel était d'avoir de bonnes relations dans le pays. Le jeune homme s'y sentait étranger, d'autant plus qu'il n'en parlait pas couramment le langage. Le Canadien rapatrié, celui qui a vécu aux Etats-Unis, parmi des compatriotes d'humble condition, ne sait plus qu'un français vicié par l'abus des vocables anglais.

Après avoir quitté le corps de logis où se trouvait l'appartement des Lafrance, les visiteurs n'avaient pas passé devant la porte de la maison sans s'arrêter pour échanger quelques paroles avec le père Vadeboncœur, sa femme et Eveline. Quand survint Barsalou, il fut accueilli cordialement et M. Gaskell lui adressa la question toute indiquée :

— Comment vous plaisez-vous à Beaupré?

— C'est bin une belle place icite, fut-il répondu; seulement que les chars pour aller et venir d' la ville sont bin *stow;* ils stoppent bin qu' trop souvent.

— Mais vous faut-il aller journellement à Québec?

— Oui, Monsieur Gaskell, pour faire contracter des polices d'assurance-vie et accidents. En ville, grande compétition est à rencontrer, mais je vais canvasser (1) les cultivateurs, ouvriers industriels, hommes de chantier même.

— Quelle tâche ardue!

— Oui, ce ne sera pas du *fun.*

— Enfin, vous aurez mérité tout le succès que je vous souhaite.

---

(1) *Canvasser* : solliciter, travailler systématiquement les esprits.

Marie-Anne s'étant rapprochée du groupe, Barsalou salua en lisant :

— Puis-je aller prier Mme Lafrance de me remettre votre aquette?

— Non merci, Monsieur, je la prendrai en allant proposer à Miss O'Brien de jouer avec nous si, bien entendu, cela ne vous déplaît point.

— A votre service, Mademoiselle...

— Monsieur Vadeboncœur, ajouta Marie-Anne, il nous faudrait un quatrième joueur; où donc est Jean? Pensez-vous qu'il serait disposé à faire une partie de tennis?

Le bonhomme répondit :

— Jean fend le reste du bois d' maison que nous avons scié. Eveline va donc quérir Jean.

— Mais ne vous dérangez donc pas, dit Marie-Anne, je vais courir jusqu'au hangar à bois...

— Non, je vous en prie, répliqua Eveline, je verrai Jean, tandis que vous irez trouver Miss O'Brien.

— Mais j'aurais dû songer à vous, reprit Marie-Anne d'un air contrit; vous savez pourtant bien que je suis heureuse quand vous êtes de la partie.

— Merci, pas cette fois, j'ai trop d'occupations.

Après avoir prévenu son frère, Mlle Eveline ajouta :

— Ce Barsalou est un effronté, qui n'inspire pas confiance. Tu auras remarqué son attitude envers Marie-Anne. Mais ne sors pas de ton rôle tel que convenu. Et nous devons traiter courtoisement l'individu, puisqu'il est admis sous notre toit.

Jean rentra par une porte derrière la maison, changea de chaussures et de costume en un tour de main, puis se rendit auprès de ceux qui l'attendaient, dont Miss O'Brien.

Il faut expliquer que cette Miss O'Brien, nouvellement apparue dans notre histoire, était venue à Beaupré en compagnie de deux de ses tantes, vieilles filles fort dévotes : elles avaient l'intention de louer une maison près de la Basilique, où elles passeraient leur temps à « capiner » (1), ou à demeurer pieu-

(1) *Capiner* : fréquenter chez les religieuses.

sement prosternées devant les autels. Barsalou dit à Jean, avec une nuance de dédain :

— Vous fendez sans doute mieux du bois que vous ne jouez au tennis?

— J'espère qu'il en est ainsi, riposta Jean, mieux vaut être habile au travail qu'au jeu.

Marie-Anne mit fin à ces propos aigres-doux en s'adressant à Jean. Remarquons par parenthèse que Marie-Anne, depuis qu'elle était jeune fille, ne tutoyait plus son camarade Jean, qui en éprouva d'abord quelque chagrin. Mais Eveline lui fit comprendre que c'était là le meilleur des pronostics pour plus tard.

— Jean, affirma Marie-Anne, vous ne fendrez plus de bois à l'Université Yale.

— Non, Marie-Anne, mais là je bûcherai.

Les demoiselles se mirent à rire; mais Barsalou reconnut qu'il avait fait un pas de clerc, et il prit Jean décidément en grippe; par conséquent, il se dépita d'apprendre que le jeune « habitant » allait fréquenter une grande université américaine.

— Miss O'Brien, proposa Marie-Anne, si vous le voulez bien, vous aurez Jean avec vous en première joute; mais, pour la seconde, nous échangerons nos partenaires.

Les jeunes gens s'étant éloignés, Mme Vadeboncœur survint et secoua la tête en faisant la moue :

— Je ne devrais pas bavasser contre un d' mes pensionnaires, dit-elle à Mme Gaskell, mais je crois que M. Baptiste Barsalou est un courailleux. Faut voir comme il regarde Marie-Anne! Et puis, c'est-il permis d'avouère un œil vert et l'autre jaune? Un coq-d'œil (1) est moins pire.

— La teinte d'un œil n'est pas comme celle de l'autre, mais il ne m'a pas semblé que la différence fût si marquée, observa Mme Gaskell. Qu'en pensez-vous, Messieurs?

— Pardon, Madame, je n'ai pas vu ses yeux, dit le père Vadeboncœur.

— Ni moi non plus, affirma M. Gaskell.

La journée tourna mal pour celui que l'hôtesse trouvait dé-

(1) *Coq-d'œil* : louche.

plaisant. Sans doute, un amour-propre exagéré ne doit pas gâter le plaisir de jouer. Néanmoins, il était humiliant d'être, comme Barsalou, assez malchanceux pour se faire battre à plate couture, en entraînant successivement deux jeunes filles dans une défaite, infligée par celui même dont on venait moqueusement de mésestimer la valeur.

— J' voudrais bien manger d' la truite, dit en riant le père Vadeboncœur à M. Gaskell. N'irez-vous pas faire un tour de pêche avant l' temps des mouches? Même qu'il est peut-être déjà un peu tard.

— Merci de me rappeler votre goût pour les truites; je vais soumettre votre cas à ma femme, d'autant plus que nous devons renoncer, en attendant la montée d'une nouvelle génération de saumons, à pêcher dans la rivière. Trop fréquemment ce sont mes saumonneaux et pas les truites, qui happent l'hameçon. Et même quand on ne décroche le poisson qu'après s'être mouillé les mains, souvent il meurt de leur contact, quoique remis promptement à l'eau. Mais où donc irions-nous, Monsieur Vadeboncœur?

— Déjà Jean vous a conduit aux lacs se déchargeant dans la Sainte-Anne; ce n'est pas une petite affaire de s'y rendre, vous le savez bin qu' trop. Plus tôt dans l'année prochaine, ou à l'automne de cette année icite, je vous conseillerais l' grand Lac Jacques-Cartier, où que se prend d' la truite dépareillée, mais pas en masse comme aux places où elle est généralement de moyenne grandeur, ou petite. Aujourd'hui, il y aurait les lacs de Saint-Urbain, ou, plus près, celui d' la Barrière, loué à un club; mais j' crois bin obtenir pour des amis la permission d'y pêcher deux ou trois jours à nommer; il y a là un campe, des canots et chalands. Mais le campe étant petit, il sera prudent d'emporter des tentes et d' la vaisselle, plus les provisions.

Madame accepta volontiers la proposition; toutefois, une idée subtile lui vint : elle pria les Lafrance, Miss O'Brien et Baptiste Barsalou, outre Jean naturellement, d'être de la partie : ce serait une occasion pour Marie-Anne de comparer le caractère et le savoir-faire de ses deux admirateurs.

L'invitation ayant été acceptée, même par M. Lafrance, Jean

fut chargé des préparatifs de l'excursion, quand le consentement demandé au Club par le père Vadeboncœur eut été obtenu, grâce à l'intervention du très aimable Procureur du Séminaire.

Le point de départ étant au Chalet, Mme Gaskell fit entrer, comme elle l'entendait, son monde dans les voitures, en annonçant gaîment que, bon gré mal gré, chacun devrait changer de place pour le retour. M. Lafrance occupait le siège d'honneur à côté de Mme Gaskell qui conduisait Fifine; dans la deuxième voiture se trouvaient Mme Lafrance, M. Gaskell, Marie-Anne et Baptiste Barsalou; puis venait Jean, assis avec Miss O'Brien sur le devant d'un véhicule où était le matériel et les vivres.

M. Lafrance était propriétaire d'une tannerie-mégisserie dont la gestion nécessitait une attention soutenue. Assez érudit, il avait un parler presque impeccable. En se mettant à causer, il expliqua :

— Afin d'avoir l'honneur de vous accompagner, Mme Gaskell, je me permets un congé; en dehors du samedi au lundi, bien entendu, c'est le premier depuis mon voyage de noces. Nous exprimons parfois, ma femme et moi, le regret de ne pas avoir commencé notre vie commune en allant camper en forêt. Mais, au fond, nous savons bien que pour nous, il a mieux valu séjourner dans quelques grandes villes, visiter les musées, entendre de la bonne musique et fréquenter des milieux intellectuels. En ce moment, je vous dois, Madame, de pouvoir admirer à mon aise les paysages laurentiens. Quelle source d'inspiration pour les artistes et les poètes canadiens! Ils ne manquent pas d'en profiter. Ainsi, l'une des gloires de notre littérature nationale est Louis Fréchette, dont l'œuvre m'est familière : en parlant de lui, la description émouvante qu'il a faite de la traversée du Saint-Laurent durant la débâcle, me revient à la mémoire. J'apprécie d'autant mieux la force de son récit que j'ai fait, moi aussi, la même traversée au cours d'une nuit, après interruption du service régulier entre Lévis et la capitale. C'était sous la conduite de deux forts gaillards, de la trempe de ceux qui se sont signalés sur le Nil, lors de l'expédition de Wolseley à la rescousse de Gordon. Chaussés de bottes imperméables dont les tiges leur remontaient jusqu'au haut des

cuisses, mes hommes me firent asseoir au centre du canot; eux-mêmes se placèrent respectivement à l'avant et à l'arrière. Au départ, l'eau était calme entre les deux longues jetées; mais, à leur extrémité, passaient rapidement, dans la pénombre, les masses blanchâtres des banquises entraînées par le reflux. Il semblait inévitable que notre frêle embarcation fût immédiatement broyée en sortant du bassin abrité; mais, en réalité, elle devait être poussée sans heurt par le même courant que les glaces. Mes canotiers trouvèrent des espaces libres pour regagner, à force d'avirons, la perte par dérive, et se diriger sur Québec. Quand le passage était obstrué par une banquise, ils sautaient prestement dessus, y faisaient monter le canot, et le traînaient jusqu'à ce qu'il fût possible de se remettre à flot. Comme de raison, toute cette manœuvre périlleuse ne pouvait s'exécuter que par des gens adroits, agiles et courageux.

— Ils sont nombreux dans votre nation, les hommes réunissant ces qualités, dit Mme Gaskell. Revenons maintenant, si vous le voulez bien, à notre critique littéraire. Vos commentaires m'intéresseront beaucoup.

Tandis que les deux chefs de file continuaient à discourir, les invités dans les autres voitures suivaient à distance suffisante pour ne pas avaler de poussière; ils conversaient agréablement, Baptiste Barsalou excepté. Gêné par la présence de Mme Lafrance, il n'osait donner cours à sa coutumière verbosité sentimentale. Marie-Anne, amusée d'un embarras dont elle devinait la cause, se félicitait de ne pas devoir cette fois lutter pour maintenir la conversation dans des bornes impersonnelles. Mais ce n'eût certainement pas été Marie-Anne, premier prix de politesse, si elle n'avait pas rompu le silence pour venir à la rescousse du jeune homme. Seulement, ce fut fait en écolière quelque peu moqueuse. Aussi, son compagnon actuel qui, sans entendre goutte à la botanique, ne s'en souciait pas davantage, dut feindre de prêter une oreille attentive à la nomenclature des essences d'arbres et d'arbrisseaux vus du chemin. (On lui fit grâce des arbustes). Ce fut d'abord le sumac, feuillant tardivement, mais portant encore ses semences en panicules rouges. Puis :

— Voyez comme, malgré la sévérité de l'hiver, il y a de feuilles marcessantes sur ce jeune hêtre.

Et ainsi de suite.

Bien qu'assis le dos tourné aux jeunes gens, leurs aînés devaient nécessairement remarquer le mutisme de Baptiste Barsalou et en saisir la cause. Et après avoir écouté un instant le cours forestier de Marie-Anne, sa mère et M. Gaskell sourirent en reprenant leur entretien.

— Quand je traverse ces villages paisibles, avait dit Mme Lafrance, où presque tous les adultes sont complètement illettrés (1), je me demande s'ils seraient plus heureux étant instruits. Sans doute, c'est une question triviale.

— Moins de contentement, mais plus de jouissance sont d'ordinaire les suites d'un développement mental, opina M. Gaskell. Toutefois, chez beaucoup de ruraux sortis des écoles, naîtraient des ambitions nouvelles, le plus souvent déçues; les travaux manuels seraient dédaignés par ces orgueilleux; ils déserteraient la campagne pour affluer dans les villes, où la plupart ne trouveraient pas les petits emplois correspondant à leurs aptitudes. Il est prudhommesque de dire que rien n'est plus dangereux qu'une demi-instruction. Les gens bien pensants savent qu'elle fait des mécontents et facilite la diffusion des sophismes démagogiques. Et le mal empire à cause de l'introduction du suffrage universel, en raison duquel une faible minorité de citoyens propres à être dirigeants est débordée par la masse des prolétaires sans éducation. C'est en l'éducation que gît le salut. Quand elle sera répandue au moins autant que l'instruction, alors prendra fin la mauvaise période de transition entre l'encroûtement et la sagesse, à subir par l'humanité progressante. Mais, pardonnez-moi, Madame, de m'être laissé aller à énoncer des idées qui, comme certaines petites femmes toutes ridées, sont vieillottes. Toutefois, laissez-moi préciser mon sentiment, quant au suffrage universel : sans le condamner

(1) N'oublions pas que cette conversation eut lieu il y a plus d'un quart de siècle.

en principe, je lui reproche d'être venu beaucoup trop tôt, bien avant que les peuples y fussent préparés.

— Ce que vous venez de dire, Monsieur, est très juste, sans avoir entièrement, comme vous en convenez, le mérite de la nouveauté. Vous avez surtout raison d'insister sur la distinction à faire entre l'instruction et l'éducation. Celle-ci devrait préoccuper davantage les corps enseignants : bien des savants sont mal élevés. Il faudrait que les enfants de toutes classes eussent des leçons spéciales leur apprenant les devoirs civiques et les aménités agrémentant la vie sociale et la vie de famille surtout.

Durant la promenade, Miss O'Brien et Jean avaient causé aimablement : elle, de son existence étroite dans une petite ville de province américaine; lui des vicissitudes que connaît l'agriculteur et le forestier.

On arriva dès midi à l'emplacement de cette barrière supprimée, où nos chasseurs de caribou s'étaient arrêtés en allant à la Baie Saint-Paul. M. et Mme Portelance avaient été percepteurs du péage; mais, quoique n'ayant plus cette occupation, ils ne songeaient pas à quitter la place. Tous deux s'avancèrent au devant de la compagnie qui venait de descendre de voiture.

— Vous êtes les bienvenus, dit l'homme; entrez donc vous reposer cheux nous. Ça m' fait plaisir de vous revoir M. Gaskell; les sauvages vous ont nommé quand vous alliez à la chasse. Excusez si j' suis bin curieux, mais est-ce à la pêche que vous allez maintenant aux lacs près d' Saint-Urbain, ou dans l' Parc National?

— Mais assisez-vous donc, Mesdames et Messieurs, pria la ménagère, en rapprochant des chaises rangées autour de la salle de « cérémonie », où étaient reçus les visiteurs.

Quand ils eurent pris place le bonhomme, informé de leurs intentions, en resta d'abord tout interdit; après un instant de réflexion, il se rasséréna :

— Mais alors, j'suis bin content d' savoir que vous êtes devenus membres du Club!

— Nenni, fit M. Gaskell, en souriant malicieusement.

Rembruni cette fois, le père Portelance reprit :

— Faut pas vous choquer, en parlant on s' comprend; à cause que j' suis l' gardien du club, c'est mon devoir de renvoyer ceux qui veulent pêcher dans le lac, ou camper sur l' terrain loué au Séminaire. Ça m' fait bin de la peine pour vous autres!

Mais il fut rassuré pour de bon en apprenant que les visiteurs devaient, en vertu d'un permis dont aucun semblable n'avait été délivré précédemment par le club, jouir de tous les privilèges de ses membres durant trois jours pleins, ceux d'entrée et de sortie non compris. Le gardien fit semblant de lire le papier dont le contenu venait de lui être expliqué; mais, pour vérification, il dut s'en rapporter à sa femme.

— Sous vot'e respect, vous allez dîner toujours? dit-elle.

Mme Gaskell répondit que, pour éviter tout retard, elle avait fait préparer une collation. Le panier qui la contenait fut apporté aussitôt; Rose Lamontagne y avait mis des aliments variés fort appétissants, et plusieurs bouteilles de vin blanc, sans oublier les serviettes et des gobelets sous étui de métal. Tous les convives s'attablèrent joyeusement, hormis Jean, qui demanda la permision d'emporter sa part pour la manger en route : toujours soucieux du confort de ceux qu'il servait, il avait l'intention de les devancer, afin de préparer le campement au bord du lac, où les Gaskell allaient se rendre à pied avec leurs invités. Le Père Portelance dit à son fils aîné, Philorum, d'accompagner Jean dans la voiture portant le « butin », d'aider à ce qui serait à faire, et de ramener ensuite le véhicule déchargé.

Dès le départ des jeunes gens, celui qui devait aider entra dans son rôle en dévorant la moitié du repas de l'autre. Le gourmand avait dîné déjà avec ses parents, mais sa gloutonnerie ne fit pas sourciller Jean, désireux de faire en sorte que Philorum mette de la bonne volonté à soigner Fifine.

— C'est pas comme quand Damase Galichaud la conduisait par icite » dit Philorum, alle (elle) a bin changé. Qu'alle est donc belle maintenant! Soyez pas en peine, elle ne pâtira pas avec moé et j' lui f'rai un' bonne litière.

— Sache bien Philorum, que Fifine mérite des égards par-

ticuliers, comme étant probablement la dernière survivante d'une race qui a été indispensable à nos ancêtres.

Même quand il parlait aux gens de la campagne, Jean renonçait de plus en plus à leur dialecte. Il avait fini par remarquer que ces gens comprenaient la langue vraiment française, limitée aux vocables usuels.

— C'est correc' (1), répondit Philorum.

Le campe (2) comprenait une pièce assez grande et trois chambres à coucher; bâti sur la rive quelque peu élevée et presque verticale du lac, il se trouvait entouré d'une galerie dont un côté, opposé à la façade, était en encorbellement par-dessus une eau profonde, de sorte que les paresseux pouvaient pêcher sans aller plus loin.

Tandis que Philorum ouvrait la porte et les fenêtres afin d'aérer, Jean alla remplir un sceau pour faire boire le cheval avant de lui donner le picotin dans sa musette.

Le véhicule étant déchargé, deux tentes furent dressées, dont une grande pour les Gaskell, et une plus petite que Jean se réservait; les Lafrance, Miss O'Brien et Baptiste Barsalou occuperaient la cabane. Dans un hangar contigu se trouvait du bois de chauffage, plusieurs gribanes et des canots renversés, reposant à chaque extrémité, sur des corbeaux fixés aux parois du bâtiment.

Quand survinrent les piétons, ils aspirèrent délicieusement l'air embaumé par le sapin qui avait été « cassé » pour les lits de ceux qui coucheraient sous la toile.

— Merci, Philorum, dit Jean, tu peux prendre le chemin de retour.

— C'est correc'.

Les eaux lacustres et courantes de Québec, autrefois très poissonneuses, le sont encore en mainte région gardée, ou éloi-

---

(1) *C'est correct* : c'est bien, c'est entendu. Le mot « correct » très fréquemment employé, signifie, selon le cas, exact, juste, favorable, honnête, corrigé du vice d'ivrognerie, ou guéri de maladies : « Il est correct maintenant ».

(2) *Campe* : cabane de bois en grume, ou en troncs écorcés.

gnée des habitations. La famille des salmonidés y est abondamment représentée, comme le sont aussi d'autres espèces, telles que le vaillant (1), achigan (*micropterus*) « sautant bien à la mouche ». Par conséquent, les occasions d'apprendre l'art de lancer la ligne ne manquent pas aux gens du pays, presque tous amateurs de pêche. C'est un goût que M. Lafrance, longtemps voué exclusivement à la vie de famille et aux affaires, tenait de sa jeunesse. Pour profiter de la fin de la journée (moment favorable, comme celui qui suit pour quelque temps le lever du soleil) il se hâta donc d'aller avec M. Gaskell prendre une bonne friture pour le dîner. Une barquette fut mise à flot; on convint que, cette fois, l'hôte tiendrait l'aviron et l'invité la « perche de ligne » (2). Dans le lac de la Barrière, la truite, hormis le fretin, est presque toujours de moyenne grosseur et du poids de 250 grammes environ. Mais cette truite se débat violemment quand elle est piquée par le hameçon. Le pêcheur doit alors jouer du rouet afin de maintenir une tension constante sur la ligne, jusqu'à ce que le poisson soit assez fatigué pour se laisser traîner jusqu'à l'épuisette, où il est recueilli tout frétillant.

Les hommes se déclarèrent satisfaits quand ils eurent seize pièces, deux pour chaque personne de la compagnie, ce qui n'était pas portion congrue.

Entre-temps, les dames achevaient de ranger les effets; elles convinrent de s'occuper tour à tour des repas, avec l'aide de l'une ou l'autre des jeunes filles. Jean allumerait le feu, apporterait le bois et l'eau, nettoierait le poisson, serait le canotier de Mme Gaskell. Baptiste Barsalou, contrairement à sa nature, avait l'occasion de se montrer bon élève à l'école du plein air.

Il reçut une première leçon le lendemain matin, quand tout le monde était sur le lac. Marie-Anne avait choisi un canot d'écorce de bouleau, genre de nacelle qui, dirigée par une main sûre, se défend bien en gros temps ou parmi les vagues des

(1) *Vaillant* : qualifié ainsi en raison de la résistance courageuse qu'il oppose à la traction de la ligne.
(2) *Perche de ligne* : canne à pêche.

rapides; mais c'est « une petite voiture bin versante », en cas de maladresse. Baptiste Barsalou avait sollicité la faveur d'accompagner la demoiselle, qui lui fit une question préalable :

— Flottez-vous, Monsieur, ou calez-vous? Je ne souhaite pas assister à une noyade, faute de pouvoir gagner une médaille de sauvetage.

Baptiste Barsalou ne se doutait pas du danger; il ne savait pas nager, mais il aurait eu honte de le dire. Et sa réponse fut :

— Hé! mais vous vous riez de moi, Mademoiselle.

— Pas pour le moment, Monsieur, pensa répliquer Marie-Anne, quelque peu excédée de s'entendre dire des douceurs; mais, n'oubliant pas que politesse oblige, la demoiselle se contenta d'expliquer à son compagnon comment s'agenouiller en faisant face à la « pince » (pointe) d'avant du canot, tandis qu'elle le tiendrait d'aplomb avant de se placer en arrière pour pagayer.

Ne voulant pas s'exposer à recevoir dans les cheveux, oreilles ou ailleurs un hameçon projeté par le débutant qu'elle instruisait, Marie-Anne lui avait passé, après s'être éloignée du bord, une canne à pêche dont il devait simplement laisser traîner à l'eau la ligne garnie de mouches.

— Et surtout, Monsieur, si vous ne tenez pas à prendre un bain forcé, évitez de faire pencher le canot en portant votre poids de côté; s'il vous faut absolument remuer pour vous dégourdir les jambes, faites-le en appuyant les mains également à droite et à gauche sur la lisse (1).

Telle fut la recommandation, mais comment a-t-elle été suivie?

Quand une truite fut accrochée en se dardant sur l'un des appâts artificiels, elle imprima à la canne une secousse si inattendue que le pêcheur perdit la tête et l'équilibre, au point qu'il fit chavirer l'embarcation. Marie-Anne fit le plongeon obligé et reparut à la surface en éclatant de rire. Elle se mit à nager à la brasse vers la rive; elle ne se doutait pas que Barsalou,

(1) *Lisse* : baguette plate recouvrant le haut du bordage et des varangues (membrures).

renversé sous le canot, était dans l'impossibilité de la suivre. Il avait pu se retourner, mais ses jambes restaient prises sous une barre tranversale; cependant, en allongeant le cou par delà la « pince » il pouvait tenir le menton hors de l'eau. Son corps était donc sous une coque en écorce de bouleau dont la teinte et les joints gommés imitaient l'écaille :

— M. Barsalou, raconta Mme Gaskell à son mari, avait tout l'air d'une immense tortue, l'un des chéloniens centenaires des Iles Gallapagos, comme ceux que nous avons vus au jardin zoologique de Londres.

Témoins de l'incident, Mme Gaskell et Jean s'étaient rapprochés à tire-d'aviron. Le comique de l'immersion de Barsalou provoqua chez eux une hilarité que Jean, pour sa part, eut peine à réprimer avant de crier :

— Mais dégagez-vous donc les jambes, en vous aidant des mains!

— Je n' le puis pas, répondit le sinistré, d'une voix lamentable.

Il mourait évidemment de peur, ce dont s'aperçut le bachelier ès lettres qui se dit : « *Vox prætulit metus* ».

— Alors, proposa Mme Gaskell, touons-le jusqu'à ce qu'il puisse prendre fond; mais saisissons au passage les avirons qui vont à la dérive.

Le sauvetage étant opéré, l'homme tortue fut remis en contact avec la terre ferme; il sortit facilement de sa carapace, mais les dents du malheureux claquaient de froid, car l'eau du lac était glacée. Baptiste Barsalou sut néanmoins remercier Mme Gaskell, sans en faire autant pour Jean, avant de courir se dégeler dans la cabane.

Quand Marie-Anne eut changé de vêtements, elle se hâta de quitter sa chambre et de ressortir, laissant flotter à la brise ses cheveux dénoués, qui reluisaient au soleil en séchant.

Arrivée devant le petit quai du club, la belle fille fut surprise d'y trouver le canot d'écorce flanqué de ses avirons, comme aussi la canne à pêche qu'elle n'avait pas cru revoir; et même la ligne demeurait intacte, avec les mouches; celle de

queue était encore dans la bouche d'une truite, placée sous de la mousse.

— Bien sûr, se dit Marie-Anne, tout ceci a été aimablement préparé pour moi.

En effet, voici ce qui s'était passé : au moment où Barsalou faisait chavirer le canot, il avait lâché la canne; le côté du manche portant le rouet coula à pic par suite de son poids; alors, l'engin avait été traîné hors des profondeurs par la truite, restée captive, malgré qu'elle ne fut plus soumise à une tension régulière de la ligne. Mais, les secousses imprimées à la canne, dont la pointe dépassait la surface de l'eau, attirèrent l'attention de Mme Gaskell, qui eut incontinent le plaisir d'aller recouvrer la canne, la ligne et même le poisson. Entre-temps, Jean ramenait à terre le canot renversé.

Mme Gaskell voulut ensuite se rendre dans une baie écartée, où les autres pêcheurs ne semblaient pas être entrés. De son côté, Marie-Anne se hâta d'apprêter son canot; elle s'agenouilla à l'arrière, sur des branchelettes de sapin en guise de coussin; à l'avant, elle avait mis une grosse pierre pour faire contre-poids; quand l'avant se dresse hors de l'eau, il offre plus de prise au vent; aussi bien, on courre la chance de verser. Certes, la personne qui navigue seule peut se placer au centre de l'embarcation, mais la manœuvre y est moins commode.

A la fin de la matinée, la société se retrouva réunie; un buffet froid était dressé; comme boisson, on fit du thé. Baptiste Barsalou avait l'oreille basse en rejoignant ses compagnons, mais il reprit son aplomb ordinaire en ne s'entendant pas plaisanter au sujet de sa mésaventure. Seule, Marie-Anne y fit poliment allusion, en exprimant l'espoir que le jeune homme n'avait pas pris froid. Alors, il demanda en grâce d'être pardonné de sa balourdise, qui avait forcé la demoiselle à débarquer en plein lac.

Dans l'après-dîner, chacun fut assez disposé à flâner, en jouissant du doux temps printanier; comme conséquence, il n'y eut pas, cette première journée, grand nombre de pièces au tableau. D'ailleurs, les Gaskell n'eussent pas laissé abuser des ressources naturelles — *a fortiori* sur le territoire d'un club.

Par inclination personnelle, ou pour suivre les habitudes de leurs hôtes, même quand ils étaient en campement, les invités firent un peu de toilette avant le dîner. Le repas fut succulent grâce à l'art culinaire de Mme Gaskell, aidée de Miss O'Brien comme marmiton. Le café venait d'être servi, quand le silence du dehors fut rompu par un cri sonore, suivi d'un long ricanement rappelant celui de l'hyène, mais d'une tonalité plus gutturale. Voyant que la jeune O'Brien et Baptiste Barsalou étaient apeurés, M. Lafrance leur dit en souriant :

— Ce n'est pas une bête surnaturelle, mais un huard (1), bel oiseau inoffensif, qui fréquente la plupart de nos lacs.

Néanmoins, l'impression de frayeur avait été si vive chez le jeune citadin, que son sommeil de la nuit en fut troublé par un cauchemar, où un être fantastique, battant des ailes en écorce de bouleau, lui avait saisi les jambes pour le porter en une envolée jusque dans une aire, placée au faîte d'un rocher qui surplombait la mer; deux aiglons, furieux contre l'intrus, le précipitèrent immédiatement dans l'onde. L'imagination de Barsalou était probablement surexcitée par le souvenir de ce qui était arrivé la veille.

Heureusement, rien ne lui fut contraire le deuxième jour; il eut même la satisfaction d'en passer une partie dans une barquette bien stable avec M. Gaskell qui, trop courtois pour ne pas piloter son invité désorienté, parvint à lui faire prendre plusieurs poissons. Mais ce fut de la manière facile indiquée par Marie-Anne avant son bain forcé, et définie dans Québec par le verbe « trôler », c'est-à-dire pêcher à la ligne traînante. Les brochets, les maskinongés (2), et les grosses truites qui se tiennent en profondeur dans les plus grands lacs (3), sont prises de la sorte; l'appât est soit une cuiller, soit un poisson artificiel ou vivant, de la taille d'un hareng.

---

(1) *Huard* : non pas l'orfraie, ou aigle de mer, huard étant en Canada le nom du grand plongeon du Nord, *colymbus torquatus* ou *glacialis.*

(2) *Maskinonge : Esox nobilior.*

(3) « Touladi » ou « namaycush », pouvant mesurer près d'un mètre et peser 20 à 25 kilogrammes : *stilmo toma ou nictrica.*

Cette fois, Marie-Anne, armée d'un fusil calibre seize, s'embarqua dans un canot d'explorateur (dont la membrure est en thuya, et la coque en canevas peinturé) pour faire la guerre à des petits canards qu'elle avait vus la veille, éparpillés sur l'eau. C'étaient d'alertes palmipèdes qui se laissent approcher d'assez près, mais plongent instantanément quand ils se voient visés, ou aperçoivent le feu de décharge; si bien que la chasseresse, vexée de brûler de la poudre inutilement, s'exclama :

— Ce sont des sacs à plomb! (1).

Elle finit par comprendre qu'il fallait tirer au moment même où l'oiseau remontait à la surface pour respirer.

A cette époque la loi ne défendait pas, comme aujourd'hui, la chasse printanière du gibier migrateur (2).

Le restant de la société s'occupait à pêcher dans l'intention de garnir une bourriche pour le père Vadeboncœur; une partie du contenu pourrait être envoyé à titre de remerciement au Procureur du Séminaire.

Vers le soir, le temps se rembrunit, le vent avait tourné et soufflait de l'est; on décida donc de partir le lendemain, sans profiter du dernier jour de permission.

Le campement étant bien pourvu de provisions, Mme Lafrance et sa fille ne manquèrent de rien pour préparer un dîner fort goûté. Elles en avaient inscrit le menu sur une écorce de bouleau cousue avec des radicelles de thuya dans un cadre de petits bâtons moussus : soupe aux pois, truites à la forestière, filets de bœuf, petits pois à la française, crêpes suzette.

Durant la nuit, il tomba une pluie froide, qui continua sans rémission soixante heures durant. Ceux qui couchaient sous la toile étaient parfaitement abrités, bien qu'ils n'y eut pas de surtente; mais chacun d'eux savait qu'il ne fallait pas frôler la couverture : si elle est touchée, même du bout du doigt, l'eau dégoutte aussitôt au point de contact.

Après déjeuner, il fallut se coiffer de suroîts, se revêtir de

(1) Nom populaire de ces volatiles.

(2) Loi basée sur un traité conclu entre le Canada et les Etats-Unis, pour la conservation de ce gibier.

pardessus imperméables et prendre courageusement le chemin de la Barrière. Jean avait offert d'aller chercher les voitures, mais il fut prié de rester pour lever le campement, et ensacher ce qui était à remporter.

— Temps souple (1), dit M. Portelance, en accueillant d'un bon rire la compagnie qui arrivait ruisselante; donnez-vous la peine d'entrer, Mesdames et Messieurs; j' vas prendre vos capots cirés, et mettre une attisée dans l' poêle de la chambre. Quand il n'y a pas d' visite, on n' chauffe que la cuisine.

— Va quérir une brassée de bois sec, si tu veux, demanda son épouse, en saluant d'autant plus cordialement les arrivants qu'ils n'étaient déjà plus tout à fait des étrangers pour elle.

Son mari lui apporta une pelletée de tisons ardents pour allumer vite le feu.

— Avec le nordet affirma le bonhomme, au printemps et à l'automne, il mouille (2) souventes fois trois jours pleins. Si vous n'étiez pas venus icite vous aut'es mêmes, j' serais allé vous quérir avec les voitures.

Anticipant ensuite un désir qui allait lui être exprimé, Portelance appela Philorum, assoupi dans la cuisine.

— Faut atteler pour te rendre au campe, où l' jeune Vadeboncœur est resté avec le butin.

— C'est correc', dit Philorum.

La ménagère se dispensa d'offrir à dîner, parce que M. Gaskell retira d'une carnassière des piles de « beurrés » à la viande et au fromage, apportés grâce à la prévoyance de sa femme. Baptiste Barsalou avait été prié de se charger des gourdes thermiques, contenant du thé chaud. Quand on versa ce liquide fumant devant les Portelance, leur stupéfaction ne fut pas moins grande que celle de Fortunat Limoges au Mont-Saint-Anne — on se souvient de l'incident.

— Morue! c'est du sortilège, le guiâbe (3) en est! s'écria le ci-devant gardien de la Barrière.

---

(1) Se dit couramment en temps de pluie, sans doute par opposition au temps où tout est raidi par le froid.
(2) Mouiller se dit plus souvent que pleuvoir.
(3) Diable.

On dut lui expliquer le phénomène. Et quelques années plus tard l'emploi de la gourde thermique s'était tellement généralisé que chaque ouvrier en était muni s'il allait travailler en dehors de chez lui.

Quand Jean vit venir la voiture, il achevait son ouvrage, en se disant que pour ne pas être piquées de moisissure, les tentes seraient étendues en grange afin de sécher. Le chargement fut fait de manière que les colis soient abrités sous une bonne bâche, fixée par des œillets aux ferrures du véhicule. Avant de laisser fermer la cabane, Jean fit remarquer que tout y était en bon ordre; lui-même avait balayé le plancher, après avoir mis dans des poches les effets à emporter.

— Correc', dit Philorum.

Au moment de quitter la Barrière, chacun prit place dans l'ordre convenu à Beaupré, de sorte que les Lafrance furent assis devant Marie-Anne et Jean; les Gaskell occupèrent leur voiture traînée par Fifine et Baptiste Barsalou suivit avec Miss O'Brien.

Cette fois, Marie-Anne ne fut pas seule à entretenir la conversation.

— J'aurai fini mes classes au couvent, dit-elle à Jean, l'année où vous aurez probablement terminé vos études universitaires.

— Oui, répondit son discret admirateur, vous ferez alors votre entrée dans le monde, où vous serez une reine, entourée de courtisans, se jetant l'un après l'autre à vos petits pieds.

— Soit, ce sera moins pénible que les sentir écrasés par un danseur lourdaud. Mais vous me faites la part trop belle. Tout ce à quoi je puis prétendre, c'est peut-être de ne pas faire tapisserie dans les salles de bal. D'ailleurs, nos autorités religieuses ne tolèrent que les quadrilles, entre dames et messieurs, pas de valses, ni autres danses rondes, comme disent les anglais. Pour bien des jeunes filles, oserai-je dire des femmes, il y a là une tentation de pécher; mais, après tout, ce ne serait que véniellement. Somme toute, je crois que je m'amuserai dans la société que je pourrai fréquenter, mais je n'aime guère les parties de bridge ni de euchre; je ne trouve pas que le jeu de cartes soit un passe-temps agréable; par exemple, j'aurais plaisir à faire

partie d'un cercle où l'on commente, après lecture en commun, l'œuvre de bons auteurs. Mais, au fond, je crois que je préférerai toujours la campagne, la forêt et les excursions comme celles que nous avons faites ensemble.

— Elles ont été le grand plaisir de ma vie. Et j'espère bien que nous pourrons en faire encore durant les vacances. Certes vous parlez sensément, mon amie, mais aussi votre diction fait honneur à vos institutrices. Indirectement, c'est grâce à elles, puisque je craignais de m'exprimer trop mal en étant avec vous, que je me suis mis à lire beaucoup dans l'espoir d'améliorer mon langage. M. Gaskell veut bien m'encourager et m'aider à corriger mon accent. Dire que c'est nécessaire quand je parle ma langue maternelle, tandis qu'un bon accent anglais me vient facilement! Je sais par Mme Gaskell qu'il en est tout autrement pour les Français d'Europe.

Sur ce, M. Lafrance qui, comme sa femme, avait entendu une partie de l'entretien, se retourna pour dire d'un ton railleur :

— Vous êtes les premières jeunesses que j'entends s'exprimer comme des académiciens.

— Et vous, vous êtes moqueur, papa, mais toujours aimablement, répondit la jeune fille.

Après un échange continu de menus propos :

— Il se peut, conclut Jean, qu'en vertu de mon bachot et d'un diplôme obtenu grâce à la générosité de M. Gaskell, je sois inclus parmi les soi-disant intellectuels et admis en conséquence à me présenter dans les salons où vous serez. Et pour ne pas être lourdaud au bal, j'apprendrai à danser. Toutefois, après mes études à Yale, il me faudra de suite gagner ma vie comme ingénieur forestier, ce qui m'éloignera de la ville et de vous, malheureusement pour moi. Je conserve cependant une lueur d'espoir; si je réussissais à me faire une situation en exerçant mon métier, et si — que de « si » me séparent de ce que je souhaite!...

— Qu'est-ce à dire?

— Rien, Marie-Anne, pour le moment. Excusez-moi; nous voici arrivés.

Les trois voitures s'arrêtèrent devant le chemin particulier qui menait au chalet. Et les invités des Gaskell, pour les remercier, poussèrent en leur honneur des vivats répétés. Même M. Lafrance, appuyé par les autres, entonna cet air si connu, par lequel les banqueteurs britanniques ont coutume d'affirmer la popularité de l'un ou l'autre convive :

For he's a jolly good fellow,
For he's a jolly good fellow,
For he's a jolly good fello-o-w,
What nobody can deny.

— Hip! Hip! Hip! Hip! invita l'auteur de la manifestation.
— Hurrah cria-t-on en chœur.
— Tiger! ordonna encore le conducteur : Hurrah!

CHAPITRE XI

Peu après le retour à Beaupré, Marie-Anne, assise un matin sous un ombrage qui tamisait les rayons du soleil, s'occupait à coudre. Jean s'approcha et dit, en s'inclinant devant elle :

— Voici un livre original que Mme Gaskell a bien voulu me prêter, en m'engageant à vous proposer de le lire. L'auteur a recherché dans les chroniques médiévales, dans les contes de fées et dans les romans, des idylles où la dulcinée ne sourit à l'amant que s'il accomplit une prouesse, ou s'il brave sans succomber des épreuves terrifiantes. Souventefois, il doit partir pour les croisades, ou occire un dragon, ou aller quérir l'oiseau bleu.

— Mais sans recourir à l'histoire ou à la fable, un cas actuel mérite d'être rappelé; c'est celui de la gentille bretonne, aimée par un jeune marin qu'elle refuse d'avoir pour fiancé, tant qu'il ne sera pas devenu patron d'un bateau de pêche « terre-neuvien », au risque d'affronter longtemps les tempêtes et le danger de collision dans la brume.

— La première partie de l'ouvrage contient des récits charmants de conception et de style, dont la conclusion est invariable : en dépit de courtisans nombreux et de mille stratagèmes, la femme dans chaque histoire est demeurée fidèle à l'absent. Toutefois, si vous lisez la seconde partie, vous trouverez que la psychologie en a plus de modernité.

— Merci, Jean, vous me donnez envie de lire le livre, seulement vous ne me dites pas si la constance de l'absent est aussi bien établie que celle de la sédentaire?

— Oui, toujours dans les contes de fées, mais nous ne som-

mes pas renseignés quant aux héros des croisades. Pour ce qui est du pêcheur, il n'a pas quitté son bord. Et de nos jours, les sirènes, — marines bien entendu — sont reconnues pour avoir été des phoques.

M. Gaskell, arrivant à point, avait saisi l'assertion anti-mythologique.

— Fi! donc Jean, dit-il, quelle absence de poésie! Laissons leur charme aux sirènes; elles n'ont de commun avec les phoques que de posséder de beaux yeux et d'être amphibies.

— Et d'avoir une terminaison caudale, Monsieur Gaskell, ne l'oublions pas!

— Encore est-il que cet appendice, que vous qualifiez en zoologiste, ne manquait pas de grâce; aussi bien était-il plongé dans l'onde qui la cachait au regard ravi du navigateur. Mais excusez mon intrusion, jeunes amis; je viens demander à Jean s'il peut partir demain, avec ma femme et moi, pour aller voir de quel bois se chauffent les cultivateurs des environs de la rivière Richelieu? Et vous, Marie-Anne, nous feriez-vous le plaisir de nous accompagner?

— Je vous remercie beaucoup de cette nouvelle invitation, Monsieur Gaskell; je serais heureuse de l'accepter, si je n'avais pas à continuer mes leçons; déjà, elles ont été retardées tandis que vous aviez la bonté de nous conduire dernièrement au lac de la Barrière. Les élèves du Sacré-Cœur ne sont pas encore en vacances. Et vous savez que Maman a promis de me faire suivre les cours jusqu'au moment de ma rentrée en classe.

— Tant mieux pour votre instruction, Marie-Anne, mais tant pis pour nous, puisque nous serons privés de vous avoir avec nous. Et vous, Jean?

— Toujours joyeusement à vos ordres, Monsieur Gaskell, d'accord avec mon père; mais quel dommage que Marie-Anne doive rester ici pour étudier!

M. Gaskell partit et Jean acheva ce qu'il avait à dire du livre, objet de l'entretien interrompu.

— Vous remarquerez peut-être avec surprise que, dans les idylles dénouées heureusement, les amoureux avaient été presque tous des amis d'enfance, au lieu de ne s'être connus que plus

tard, quand le damoiseau et aussi la demoiselle sortaient de l'adolescence.

Devenue quelque peu rêveuse, Marie-Anne ne se hâtait pas de répondre, quand se présenta un fâcheux, dans l'estimation de Jean tout au moins, en la personne de Baptiste Barsalou. Il souhaitait jouer au tennis avec la jeune fille.

— Merci, Monsieur Barsalou, je dois rentrer de suite pour étudier. Et puis, franchement, ne trouvez-vous pas que nos parties manquent d'imprévu?

— Pour cela, Mademoiselle, je sais bien que vous me battez toujours.

— Sans doute le hasard m'a favorisée. Mais je songeais plutôt à l'absence d'émulation. Cet après-midi, nous pourrons probablement arranger une partie avec Mlle Eveline et Jean, ou avec Miss O'Brien.

Parlant ainsi, Marie-Anne s'était levée; elle plia son ouvrage et, avant de partir, fit en souriant la révérence.

— Vous revenez de voyage, Monsieur Barsalou? demanda Jean, pour dire quelque chose.

— Oui, j'ai fait fort bon *business* dans les cantons de l'Est. Si cela peut continuer, je serai petit capitaliste, quand vous serez à peine sorti de Yale.

— Je vous le souhaite, Monsieur Barsalou; de mon côté, j'aurai pour capital ce que représentera mon diplôme, si j'en reçois un.

Comme ces jeunes gens ne se parlaient qu'avec contrainte, l'entretien ne se prolongea pas plus que ne dictait la politesse de Jean. Il alla trouver son père, pour le consulter au sujet de ce que venait de proposer M. Gaskell. La permission d'accepter fut accordée sans peine, de sorte que les trois voyageurs prirent le train de Montréal dès le lendemain.

Une autre année, M. et Mme Gaskell étaient allés dans le parc comprenant la grande colline, nommée comme la cité à son pied. Par malchance, dans l'état où était l'atmosphère, la fumée des nombreuses cheminées domestiques et industrielles voilait le panorama, que les promeneurs avaient espéré contempler du point culminant où ils se trouvaient. Mais les Gaskell eurent

l'occasion d'y retourner avec Jean, par un temps favorable. Tous trois gagnèrent à grands pas la hauteur, d'où le regard distingue les édifices de la ville, les navires du port, une section du fleuve et, du côté Sud, une plaine riante, où sont deux élévations isolées, de formation semblable à celle du Mont Royal : la « Montagne de Saint-Hilaire » et la « Montagne de Belœil ».

Nos voyageurs décidèrent de ne pas poursuivre leur itinéraire, avant de s'être fait conduire dans la banlieue montréalaise, et même plus loin; surtout, ils voulaient voir, au temps de la floraison, les nombreux vergers dont les arbres donnent ces délicieuses pommes, bien nommées « Fameuses ». Elles sont d'une variété dont la saveur est inférieure partout ailleurs, si ce n'est peut-être à Saint-Hilaire.

Beaucoup des ruraux de l'île de Montréal ont dû céder la place, moyennant bonnes monnaies fiduciaires, à défaut d'espèces sonnantes et trébuchantes, aux clubs de Golf, aux constructeurs de villas, et autres envahisseurs de la campagne. Les « habitants » qui ont pu conserver leur bien sont aisés, riches même, parce qu'ils ont, entre autres avantages, celui de la proximité des marchés urbains, dont le plus ancien est « Bon Secours ».

Les visiteurs furent particulièrement intéressés en constatant l'extension donnée à la culture, en pleine terre, du melon cantaloup de Montréal, qui se vend fort cher; il est recherché jusque dans les Etats-Unis, en raison de ce que sa pulpe vert-jaune, très juteuse, est vraiment exquise.

Trois jours après leur arrivée dans la métropole commerciale du pays, à l'heure du déjeuner, Monsieur dit à sa femme et à Jean :

— Je vous ai ménagé une surprise en nolisant un petit yacht muni d'un moteur, remplaçant au besoin la voile; sur le pont se trouvent trois compartiments, dont une cuisine à l'arrière et deux cabines; celle d'avant sera pour vous et moi, mon amie; Jean et le pilote-mécanicien occuperont l'autre. J'ai choisi des vivres qui vous plairont, Madame. Deux semaines suffiront pour faire 65 kilomètres en descendant le Saint-Laurent jusqu'à la ville de Sorel, puis 100 kilomètres en remontant le cours de la

rivière Richelieu. A l'aller, le mieux sera de porter notre attention sur la rive gauche du fleuve, et aussi de la rivière; au retour, c'est au contraire la rive droite qu'il faudrait considérer. De-ci de-là nous débarquerons pour nous faire voiturer aux alentours; nous verrons ainsi une belle partie de la Province.

Voyant sa femme enchantée de l'arrangement, le mari reprit :

— Jean ira payer la note de l'hôtel et fera descendre nos valises; mais avant de partir, nous devrons acheter de la gaze pour confectionner des moustiquaires, comme ceux qui sont indispensables en Louisiane.

— Vraiment? fit la dame.

— La nuit, nous serons à l'ancre, ou nous accosterons à quai. Or, c'est maintenant la pleine saison des maringouins; ces diptères, qui pullulent dans les endroits humides, festineraient sur nos personnes, si nous n'étions protégés par des rideaux de voile.

Durant le trajet, Gaskell fit remarquer que la région traversée avait toute fait partie des seigneuries. Ce fut d'abord Boucherville, agréablement situé à vue de différentes îles verdoyantes, dites Percées. Dans le village, s'étaient jadis établies plusieurs familles, qui conservaient des titres de l'ancienne noblesse du pays. « Ces familles, dit un chroniqueur (1), forment entre elles une société, où l'on observe autant de cérémonie et d'étiquette que dans les hauts cercles de la nation française, avec moins d'éclat à la vérité, mais avec autant de formalité ».

Les trois touristes trouvèrent que les « habitants » du voisinage étaient généralement satisfaits de leur bien; le terrain est assez fertile, quoique trop sablonneux.

Plus bas, dans l'ancien petit fief contigu de Varennes, le sol paraît être meilleur.

Dans Contrecœur et la vallée de la rivière Richelieu, il y a beaucoup de terre forte. Mais, avant d'arriver aussi loin, les excursionnistes firent le tour d'une concession de deux lieues car-

(1) Joseph Bouchette, écuyer, arpenteur général du Bas-Canada : Description topographique de la province de Québec.

rées, cultivée presque entièrement; c'est Verchères, théâtre d'un épisode héroïque, fort remarquable parmi ceux où les pionniers de la Nouvelle France montrèrent leur courage. Plus que toute autre dans le pays, la localité était dangereuse, parce qu'elle se trouvait en butte à de féroces et fréquentes attaques des Iroquois. Comme protection, il y avait un fort, relié par une voie couverte à un solide blockhauss (1). Un matin d'octobre, les « habitants » travaillaient aux champs. Dans la place, ne restaient que deux soldats, un vieillard de quatre-vingts ans, deux garçons, plus quelques femmes et enfants.

Le Seigneur, officier du régiment de Carignan, était de service à Québec; sa femme visitait des amis à Montréal; leur fille, Madeleine, âgée de quatorze ans, se trouvait à l'embarcadère, avec un « engagé » appelé Laviolette. Soudain, on entendit des coups de feu partis de l'endroit où étaient les colons. Laviolette cria :

— Fuyez, Mademoiselle, courez vite! Voici les Iroquois!

Bon nombre de ceux-ci avaient pu se rapprocher à portée de pistolet de la jeune fille quand, à toutes jambes, elle s'élança vers le fort; voyant qu'ils ne pourraient pas la prendre vivante, les sauvages tirèrent, mais sans l'atteindre, quoique des balles sifflassent à ses oreilles.

Quelques années plus tard, sur l'invitation du Gouverneur, Marquis de Beauharnais, Mademoiselle de Verchères dicta le recit de ce qui se passa après qu'elle eut gagné la porte du fort et crié : « Aux armes! Aux armes! »

M. Gaskell fit la lecture d'une traduction très libre qu'il avait faite de la version anglaise du récit :

« Les deux soldats, glacés de terreur, s'étaient cachés dans le blockhaus. A l'entrée du fort se tenaient des femmes, attendant leurs maris, qui ne devaient jamais revenir. Après avoir fait rentrer ces femmes et fermé la porte, je me suis demandé que faire pour nous sauver tous. Une inspection rapide me fit découvrir des trouées par où l'ennemi pouvait pénétrer, plu-

(1) *Count Frontenac et New France, under Louis XIV*, par Francis Parkman, Boston, 1889.

sieurs travées de la palissade étant tombées. Je les ai fait hâtivement relever, moi-même aidant; ensuite je courus au blockhaus, où l'un des deux soldats, sans doute affolé par la crainte d'être torturé par les sauvages, tenait en main une allumette enflammée.

« — Qu'allez-vous faire? dis-je.

« — Mettre le feu à la poudre pour nous faire tous sauter!

« — Sortez d'ici, misérable poltron que vous êtes!

« A cet ordre impératif, l'individu obéit. J'ai rejeté ensuite ma coiffe, mis un chapeau d'homme, saisi un fusil, et dit à mes frères :

« — Nous allons lutter jusqu'à la mort! C'est pour notre foi et notre pays que nous combattrons ces païens; rappelez-vous que notre père vous a appris que les gentilshommes sont nés pour verser leur sang au service de Dieu et du Roi!

« Ainsi exhortés, les garçons, appuyés par les soldats, auxquels notre attitude avait inspiré un peu de courage, commencèrent à tirer par les meurtrières sur les Iroquois qui, ne se doutant pas de la faiblesse de la garnison, et d'ailleurs peu coutumiers de faire l'assaut d'une place forte dont les défenseurs sont en éveil, s'occupèrent à pourchasser les gens au dehors. Je fis décharger quelques coups de canon, tant pour intimider les assiégeants qu'afin de prévenir et mettre sur leurs gardes les soldats chassant aux environs. Comme dans le fort, femmes et enfants se lamentaient bruyamment, il fallut leur imposer silence, toute manifestation de crainte pouvant encourager les indigènes.

« Bientôt approcha du quai un canot, conduit par un colon nommé Pierre Fontaine, cherchant avec sa famille la protection du fort. Ces gens se trouvaient en grand danger d'être massacrés, les Iroquois étant près; mais c'est vainement que je fis appel aux soldats, trop lâches pour se porter au secours des arrivants. Je me rendis donc seule au devant d'eux, Laviolette étant chargé de garder la porte. Mon idée était que les sauvages croiraient à une ruse pour les attirer en terrain découvert, afin de faire contre eux une sortie. C'est bien ce qu'ils ont dû supposer, grâce à quoi Fontaine et les siens furent sauvés. Tous étant débarqués,

je les fis marcher au devant de moi en pleine vue de l'ennemi, qu'une telle absence de précaution déconcerta, au point de les faire s'imaginer avoir plus à redouter, que ceux dont ils voulaient faire leurs victimes.

« Bien entendu, je donnai l'ordre de tirer sur tout assiégeant qui se montrerait. Après le coucher du soleil, un vent violent du nord-est, amenant de la grêle et de la neige, fut le prélude d'une horrible nuit. Etant restés embusqués aux alentours, les Iroquois, bravant la tempête, pouvaient profiter de l'obscurité pour franchir la palissade. Je crus donc devoir remonter le moral de ma troupe, composée de six personnes.

« Dieu nous a sauvegardés jusqu'ici, leur dis-je, mais nous devons agir de manière à ne pas tomber cette nuit entre les mains de nos ennemis. Quant à moi, je vous prouverai que je n'ai pas peur. Je tiendrai le fort avec un vieillard de quatre-vingts ans, et un autre homme qui n'a jamais manié un fusil; vous Pierre Fontaine, comme aussi La Bonté et Gachet (les deux soldats), vous irez au blockhaus avec les femmes et les enfants, parce que c'est l'endroit le plus sûr. Si je suis prise, si même vous me voyez couper en morceaux et brûlée, ne vous rendez pas! Pourvu que vous leur opposiez la moindre résistance, les Iroquois ne pourront rien contre vous, retranchés dans le blockhaus. Il y a deux ans, ma mère y a résisté, avec trois ou quatre hommes armés, à une autre entreprise des sauvages, jusqu'à ce qu'une troupe, sous le marquis de Crisadi, vienne les mettre en fuite, après un siège de quarante-huit heures.

« Mes jeunes frères furent postés dans deux bastions, le vieillard occupa le troisième, moi le dernier : la nuit durant, les appels « Tout va bien! » ont été échangés entre fort et blockhaus, tout comme si la place était pleine de militaires. Les Iroquois en furent convaincus, comme ils le reconnurent plus tard, disant à M. de Callières s'être concertés pour arrêter un plan d'attaque, mais n'y avoir pas donné suite, à cause de la vigilance constante des assiégés.

« Vers une heure du matin, la sentinelle au bastion près de la porte signala qu'il entendait quelque chose de suspect. Après m'être rendue auprès de lui, je pus distinguer, se détachant sur

la neige recouvrant le sol, quelques bestiaux qui, n'ayant pas été saisis avec le restant du troupeau, venaient pour s'abriter dans l'étable. Mais je ne voulus pas d'abord que la porte leur fût ouverte, parce que je craignais de la part des sauvages un stratagème par lequel, sous déguisement de peaux, ils s'introduiraient dans l'enceinte avec les animaux. Cependant, après avoir bien regardé, je fis ouvrir avec précaution, mes petits frères, leur fusil bien armé, se tenant l'un à droite, l'autre à gauche de de l'entrée, pour agir en cas de surprise.

« Quand le jour parut, nos anxiétés se dissipèrent avec les ténèbres. Chacun reprit courage, excepté la femme du Sieur Fontaine; peureuse comme toutes les Parisiennes (1) elle suppliait son mari de la mener dans un autre fort. Il répondit :

« — Jamais je n'abandonnerai la place, aussi longtemps que Mlle Madelon y sera.

« — Il n'est pas question pour moi de partir, ai-je dit, je préfèrerais mourir que d'abandonner le fort aux indigènes : il importe de ne leur laisser prendre aucune place française, parce que s'ils s'emparaient d'une seule, ils croiraient pouvoir réduire les autres, et seraient ainsi rendus plus osés et présomptueux que jamais.

« En vérité, je n'ai pu manger, ni dormir pendant deux fois vingt-quatre heures; je ne suis pas entrée une seule fois dans la maison de mon père, étant obligée de rester au bastion, sauf quand j'allais voir comment se comportaient les gens dans le blockhaus. Avec cela, il fallut avoir une mine souriante, et encourager la petite compagnie par la perspective d'être bientôt secourue. Mais, durant toute une semaine, nous restâmes en proie aux alarmes causées par la présence continue de l'ennemi.

« Enfin, M. de la Monnerie, un lieutenant envoyé par M. de Callières, arriva nuitamment avec quarante hommes. Ne sachant pas si le fort avait été pris, il s'approcha aussi silencieusement

(1) Evidemment, Madeleine de Verchères n'avait rencontré que quelques citadines maniérées, tombant en faiblesse à la moindre alerte, comme ce fut longtemps à la mode. Et qui sait si, par atavisme, l'héroïne elle-même n'eût pas été terrorisée à la vue d'une souris?

que possible. Toutefois, une sentinelle, entendant un léger bruit, cria : « Qui vive? ». En ce moment, j'étais assoupie, la tête sur une table, et mon fusil entre les bras. La sentinelle ayant ouï un son de voix venant du fleuve, je me rendis au bastion pour tâcher d'apprendre s'il était question de sauvages, ou bien de Français.

« — Qui êtes-vous? demandai-je.

« — Français, fut la réponse; c'est La Monnerie qui vous amène du renfort.

« Sur quoi, je fis ouvrir la porte, non sans la faire garder, et je me rendis à la rencontre des arrivants. Dès que j'aperçus le lieutenant, je le saluai, en disant :

« — Monsieur, je vous rends mes armes.

« — Elles sont en bonnes mains, Mademoiselle, fit-il galamment.

« — Meilleures que vous ne pensez, ai-je répliqué.

« La Monnerie inspecta le fort, trouva tout en bon ordre, et vit qu'un factionnaire veillait à chaque bastion.

« — Il est temps de les relever Monsieur, ai-je fait remarquer, depuis une semaine, nous n'avons pas quitté les bastions ».

Par son énergie, son courage, son dévouement et son intelligence, Madeleine de Verchères s'était donc tirée glorieusement d'une situation qui paraissait désespérée. C'est un haut fait qui mérite d'être rappelé comme exemple des épreuves que les premiers occupants français du pays ont eu à subir. Sans aucun doute, les hasards de leur vie aventureuse ont puissamment contribué à donner une bonne trempe au caractère national que les Gaskell s'intéressaient à étudier. Mais il leur fallait continuer le voyage en cours, sans se laisser trop attarder et distraire par la lecture des chroniques attachantes de fin XVII[e] siècle.

Jean pénétré d'admiration pour la belle conduite de Mlle de Verchères, avait dit de suite :

— En pareille aventure, Marie-Anne ferait de même!

Et M. Gaskell parut approuver cette affirmation :

— Ma foi, fit-il, je croirais bien que le garçon a raison.

Des allées et venues dans les circuits de Sorel, Saint-Ours, Saint-Denis, eurent pour résultats de confirmer chez nos touristes

la bonne impression qu'ils avaient déjà. Toujours la même aménité et beaucoup de gaieté chez les gens, foncièrement contents de leur sort, mais disposés selon l'habitude invétérée de tout cultivateur, à se plaindre du temps, du prix des denrées, d'un excès de fatigue, ou d'autres contrariétés passagères.

— Ce qui est vraiment remarquable, opinait M. Gaskell, poursuivant une suite d'idées qu'il avait antérieurement développées quand il était dans l'Ile d'Orléans, c'est qu'une terre de la contenance ordinaire ne peut pas suffire à pourvoir la subsistance d'une famille, comprenant plusieurs garçons adultes. Souvent, certains d'entre eux deviennent citadins, ou émigrent aux Etats-Unis, plutôt que se faire colons dans la province, ou dans la prairie de l'Ouest Canadien, s'il leur répugne de défricher la forêt.

— Une culture intensive rendrait possible l'augmentation du cheptel vif et pourrait occuper plus de monde sur un même bien, mais seulement dans la mesure où il ne devient pas économique d'exécuter mécaniquement les travaux. Resterait à résoudre par région, sinon dans chaque cas particulier, des questions préliminaires, comme celle de savoir quels produits les plus finis d'une agriculture appropriée surtout à l'industrie laitière, sont régulièrement vendables, fût-ce pour l'exportation? Ainsi, il y a le tabac. Nous avons vu que chaque « habitant » en cultive pour son usage : l'accise n'intervient que si la feuille est mise en fabrication commerciale. Tandis que nous voguons, laissez-moi vous lire, au sujet de la nicotine, herbe sainte, herbe de la reine-mère (Catherine de Médicis) et en son honneur, herbe médicée, ou autres noms donnés à la plante, le passage d'un livre, récemment publié, que j'ai acheté et parcouru quand nous étions à Montréal (1). Il est dans ma valise; aurais-tu la complaisance, mon Jean, d'aller le chercher?

Le jeune homme s'empressa d'obéir; son protecteur ouvrit le volume et commença la lecture.

« Le tabac croît avec une grande luxuriance au Canada, où

(1) *Le Canada* : agriculture, élevage, exploitation forestière, colonisation, par Ferd. van Bruyssel, Bruxelles, 1895.

cette plante serait autochtone... Pour cela, commenta M. Gaskell, je croirais plutôt que la graine en est venue des contrées semi-tropicales, étant transmise de peuplade en peuplade, par la voie du Mississipi, jusque dans l'Ontario. Mais n'importe! tout cela se perd dans la nuit des temps. Revenons au texte :... « Toujours est-il que les premiers explorateurs français dans le bassin du Saint-Laurent acquirent des sauvages algonquins et hurons le goût de fumer ou de « petuner », selon leur expression constamment rappelée dans les relations des Jésuites. Toutes les peuplades indiennes de la région se livraient plus ou moins à la culture du tabac; mais, sur la Baie de Georgie était établie une « nation » dite des « petuneux » (gens du tabac) qui, loin de subsister par la chasse, avait pour principale occupation la culture et le trafic du tabac, en échange duquel les tribus voisines ou alliées, agissant pour leur propre compte ou comme intermédiaires auprès d'autres tribus éloignées, donnaient pelleteries, blé d'inde, etc., voire des produits européens obtenus des français du Canada par les hurons, ou des colons néerlandais ou anglais du New-York par les Iroquois.

« Nul n'ignore quelle était, dans les conseils des sauvages, la grande importance du calumet de paix »... et aussi de guerre, ajouta M. Gaskell..., « dont chacun devait, sous peine d'offenser gravement, tirer à tour de rôle quelques bouffées.

« L'ancien « habitant » a conservé un grand amour du tabac, dont il possède toujours un « carré » dans son jardin, pour sa consommation personnelle. Souvent aussi, le tabac devient pour lui l'objet d'une récolte dont le produit est destiné à la vente. Mais nous croyons que la production serait beaucoup plus considérable si la culture du tabac n'était point de celles qui exigent le plus de soin, et, par conséquent, de main-d'œuvre. Encore les opérations de séchage et autres pour la préparation de la feuille entraînent-elles des difficultés dont peu de fermiers canadiens se sont rendus maîtres. L'un d'eux, cependant, étant allé faire école en Virginie, nous a soumis de très beaux échantillons de tabacs qu'il a obtenus et traités dès son retour dans la province de Québec.

« La statistique établit que la production du tabac tend à

augmenter beaucoup au Canada, où elle paraît appelée à devenir un facteur important de prospérité agricole. Nous avons vu sur les bords de l'Ottawa un ménage subsister durant une année entière du produit de la vente d'une récolte de tabac, à laquelle un seul homme avait travaillé. »

Quand ils furent dans Saint-Hilaire, nos trois passagers de yacht se rappelèrent que les vergers de pommiers constituent une autre source de revenu, susceptible de devenir considérable, pourvu qu'elle soit bien exploitée par les cultivateurs.

Ceux de la région où nous sommes, dit M. Gaskell, méritent un bon point; leurs arbres, avant la floraison, maintenant en pleine beauté, ont été blanchis jusqu'aux pointes des moindres brindilles, au moyen d'un pulvérisateur, chargé de ce bon vieil insecticide, la bouillie bordelaise; elle est efficace contre les spores de cryptogames, et contre les chenilles d'une noctuelle malfaisante (1), qui ont tôt fait d'effeuiller les branches.

— Quelqu'un vient à nous, mon ami, avertit Mme Gaskell.

Quand il se fut approché, un homme salua en disant :

— Excusez, Messieurs et dame, si j' vous parle un mot, c'est ben tant seulement pour vous saluer; vot'e pilote m'a dit vos noms; pour quand à moé, j' suis un Auger, Armand Auger : ce bien icite est à moé.

— Bonjour, Monsieur Auger, répondit M. Gaskell, il faut nous pardonner d'être entrés sans permission sur votre propriété; mais, nous n'avons fait que profiter d'un usage hospitalier si général dans le pays...

— Mais, Monsieur! vous êtes les bienvenus, j' vous disais que c'est mon bien, rien d'autre que pour m' faire connaît'e. J'espère que vous m' ferez l'honneur de venir vous reposer cheux nous, mais que, (quand) vous finirez votre promenade?

— Merci, Monsieur Auger, avec plaisir. Je vous félicite du bon entretien de votre verger. Il doit donner beaucoup de fruits?

— Certaines années, ça ben du bon sens; mais acore, les bebites maganent ben les arbres et les pommes, malgré que j' fais un bon arrosage.

(1) *Malacosoma distria.*

— Comment, un seul! Laissez-moi vous dire que, précisément je viens d'étudier la question, dans la pensée de pouvoir rendre service à mes amis cultivateurs. Après la bouillie bordelaise, il faut faire, au bon moment, plusieurs aspersions et employer séparément l'eau de chaux soufrée, les solutions savonnées d'huiles miscibles, ou de l'eau nicotinisée, et aussi de l'arséniate de plomb.

— C'est ben du trouble, M. Gaskell, et d' la dépense!

— Sans doute, mais songez que vous avez à combattre des vermines qui ne vivent que pour manger et se multiplier, comme l'aspidiote écaille de moule, les pucerons lanigères, les scolytes, charençons et bien d'autres, sans parler de ce que j'appellerai des champignons nuisibles pénétrant par quelque meurtrissure dans le vif de l'arbre. Tantôt, chez vous, j'écrirai le nom et le dosage des drogues indispensables.

— C'est ben honnête à vous, M. Gaskell, ça s' peut que je me grécrais pour suiv'e vot'e conseil. Allez-vous sur la montagne?

Il parlait de la grande colline toute proche, portant le même nom que le village. Sur réponse affirmative, l' « habitant » ajouta :

— C'est beau là haut, et l' chemin ne monte pas trop dret (droit). Peut-être bin que vous trouverez du ginseng et de l'angélique!

— Vraiment : Il est intéressant d'apprendre que ces plantes existent ici, répondit M. Gaskell.

Et les voyageurs s'éloignèrent en remerciant M. Auger.

— Un jour, dit Jean, ma sœur Eveline rapporta, de je ne sais quel couvent, ce qu'elle appelait de l'angélique : des tiges vertes et creuses, couvertes de sucre candi, très bonnes d'odeur et de goût. Mais vous qui savez tant de choses, Monsieur, et Madame aussi, vous connaissez sans doute ce que Monsieur Auger vous invite à chercher?

Souriante, Mme Gaskell répondit :

— Vous faites bien de me mettre en cause, parce que cette fois je puis vous renseigner en partie. Après avoir remarqué dans la pâtisserie un assaisonnement sous forme de petits losanges d'origine évidemment végétale, j'eus un jour la curiosité

d'en demander le nom, et de consulter ensuite un livre de botanique. Il s'agit d'une plante qui existe à l'état sauvage dans différents pays; son vrai nom est archangélique; on en connaît plusieurs variétés, dont l'une dite luisante (1) croît au Canada. Elle pourrait y être cultivée, comme en Bohême, comme autour de Clermont-Ferrand, et ailleurs. Encore une petite ressource, mon ami, pour les maraîchers de Québec; l'angélique, comme elle est connue des confiseurs et des liquoristes, est une denrée d'un commerce régulier.

— Bravo! ma femme, fit M. Gaskell, qui ajouta : Dans la nature, c'est une plante des bois clairs; elle viendrait bien sur terres neuves, ou si la croissance en était stimulée par des engrais potassiques.

— La culture du ginseng (2) est praticable aussi; quoique plus aléatoire; mais je doute qu'elle soit à recommander, car le commerce de son produit périclite. Le nom chinois de cette plante, Jin-Chen, signifierait Jin, homme, et Chen, ternaire, en ce qu'elle ferait trois avec l'homme et le ciel. La plante peut atteindre un demi-mètre de hauteur. On en recherche la racine. L'une de ces racines que j'eus un jour entre les mains, était de couleur mastic, bizarrement formée, quelque peu rameuse. Le ginseng a été ou est encore grandement prisé dans tout l'Extrême-Orient, étant considéré comme un analeptique puissant, et même une panacée. C'est en Corée, à Sogdo, que se cultive et se prépare le ginseng le plus estimé.

La promenade fut courte, parce que le terrain se trouvait infecté de petites mouches noires (3), dont la morsure démange plus encore que celle des moustiques (4). Sans être nocturnes comme les moustiques (qui sont plus ou moins diurnes aussi), les mouches noires font de grandes journées, et leur période d'activité se prolonge davantage, soit de fin de mai au

(1) *A. lucida.*
(2) *Panax quinquefolium.*
(3) Genre *Simulium.*
(4) Dix-sept espèces ont été reconnues dans Québec : *Aedes, Culex, Anopheles,* etc.

15 août, ou même au commencement d'octobre, dans certaines régions. Par surcroît, il se trouve par là des moucherons (1) capables, quoique minuscules, d'occasionner une cuisante irritation épidermique; des taons de cervidés (2) et d'autres d'équidés (3), dits « tape-d'abord » et « bulldogs ». Franchement, il n'est pas agréable d'aller, entre la fin-mai et la mi-octobre dans les endroits non défrichés; toutefois, les forestiers et les gens disposés à endurer le mal pour le plaisir de la pêche, peuvent se couvrir le visage et les mains d'un enduit protecteur; un rideau de mousseline pend à l'entrée des tentes; aux ouvertures des cabanes est fixé un châssis qui encadre une toile métallique. Ajoutons que quelques habitués du pays sauvage (mais cependant pas les animaux) finissent par être plus ou moins immunisés au venin des insectes sanguinaires.

Après avoir battu en retraite, les Gaskell trouvèrent convenable de se rendre à l'invitation courtoise de M. Auger. Sa femme et lui, enchantés de la visite, se confondirent en remerciements de l'honneur qui leur était fait.

— Nous n'avons pas assez en mémoire la description de vos deux plantes, pour pouvoir les distinguer parmi celles qui abondent au printemps, expliqua M. Gaskell.

— Eh! Monsieur, répondit l' « habitant », sous vot'e respect, j'parlais rien que pour le fun (4); les gars ont assez couru l'bois pour avoir ramassé tout l'ginseng et l'angélique. J'espère que les mouches ne vous ont pas trop étrivés (5)?

— Assez pour nous mettre en fuite, dit Mme Gaskell. Vous avez des enfants? demanda-t-elle avec un semblant d'intérêt.

— Huit enfants, Madame; ils sont à l'école... C'est ben

---

(1) Genre *Ceratogon.*

(2) Genre *Chrysops.*

(3) Genre *Tabanus.*

(4) Ce mot anglais ne s'est que trop répandu, quoique n'ajoutant rien au sens des termes français « amusement » ou « plaisir ».

(5) Etriver : agacer, tourmenter.

d'valeur que vous trouvez tant d'berdiberda (1) cheux nous;

— « Faut que ça se fasse chaque printemps, mais c'est ben achalant, affirma le bonhomme, avec ça qu'il y a ben des radouages à faire après l'hiver. Dans l' moment, le contracteur municipal du chemin ne vient pas à bout de son ouvrage; c'est dans la terre forte, voyez-vous, et au ras d'icite, il doit boucher un ventre-de-bœuf avec de la pierre que j'ai clairée de ma terre; les cailloux qui ont du bon sens, il les garroche dans le fond du trou et met de la gravelle par dessus.

Tandis que son mari causait ainsi, la ménagère apporta un plateau chargé de verres qui entouraient trois bouteilles, dont les bouchons étaient ficelés.

— J'espère que vous voudrez ben goûter d'mon cidre; il n'est peut-être pas dans les ah! ah! mais point méchant tout de même. As-tu des croquignoles, sa mère?

L'homme appelait ainsi d'assez gros anneaux de pâte cuite dans la graisse et saupoudrés de sucre. La femme s'empressa d'en offrir; puis elle déboucha les bouteilles et versa un liquide ambré et crémant, de bon arôme.

— Ce cidre est délicieux, dit Mme Gaskell en le dégustant, il vaut mieux que celui que j'ai bu en Bretagne.

— Vous êtes ben qu'trop bonne de dire ça, Madame, mais c'est juste un homme du vieux pays qui m'a donné de bonnes directions (2) pour faire l' cidre. Alles sont écrites, pour pas que je les oublie, sur ce papier icite » dit l' « habitant » en sor-

---

(1) Berdi-berda : désordre.
Grand barda : grand nettoyage.
Radouages : raccommodages, réparations.
Contracteur : entrepreneur.
Ventre-de-bœuf : fondrière, se dit aussi mollière.
Clairer : débarrasser, congédier.
Caillous : blocs érratiques, moellons, etc., sont caillous.
Avoir du bon sens : expression constamment employée dans le sens de convenir, d'être raisonnable, ou plausible.
Garrocher : lancer, jeter.
Gravelle : de l'anglais « gravel », gravier.
Etre dans les ha! ha! : merveilleux, excellent, et autres superlatifs.
(2) Directions : instructions.

tant du tiroir d'un beau buffet de style Louis XV, un feuillet qu'il déplia et remit à la visiteuse. Par complaisance, elle donna lecture des premières lignes de chaque paragraphe de la recette. Jean fut autorisé à en faire pour son père, une copie complète.

« Broyage de pommes... la pulpe est à malaxer plusieurs fois durant la macération, qui doit durer une journée au moins, sans quoi la coloration serait trop pâle... ne pas ajouter d'eau... le pressurage, d'abord rapide, lent ensuite, sert à séparer la pulpe du jus, c'est-à-dire du moût... verser celui-ci dans des tonneaux bien nets... assurer la régularité de la fermentation en maintenant une température de 55 à 60 degrés Fah. La fermentation, d'abord très active, est dite tumultueuse. Quand celle-ci est terminée, on soutire au siphon dans d'autres tonneaux propres. — ... La fermentation continue alors lentement... au bout de plusieurs mois, le cidre est achevé. Si l'on veut qu'il soit mousseux il faut embouteiller après la fermentation tumultueuse ».

— Ceux qui fabriquent du cidre par icite, ajouta le père Auger, ont chacun leur manière de le faire. Pour quant à moé, je ne prends que des pommes saines, ben mûres, douces avec des amères parmi; aucune pomme aigre. Ben sûr, il n'y a rien d'mieux que les « Fameuses » pour le cidre » (1).

Je vous fais mon compliment, dit M. Gaskell, qui venait d'accepter un second verre, sur l'excellence de cette boisson. Grâce à une bonne réclame, elle devrait se vendre en grande quantité dans le pays. Mieux, votre cidre pourrait s'exporter, si sa teneur alcoolique suffit, comme c'est probable après concentration dans le vide, à l'empêcher de souffrir du voyage. Toutefois, j'ignore jusqu'à quel point la fabrication est susceptible de développement. Il faudrait pour cela que ce district, ou tout autre de la Province, fournisse en suffisance des pommes de la qualité voulue. N'est-il pas plus avantageux d'envoyer ce fruit au marché? Ces questions étant résolues, une étude

(1) Ce n'est peut-être pas l'avis des experts au Ministère de l'Agriculture à Ottawa.

économique serait à faire avant de créer une ou plusieurs cidreries, coopératives ou particulières, de même qu'il existe des beurreries et fromageries. Mais je m'arrête... Sans doute, vous trouverez que votre moelleuse liqueur m'a débridé la langue?

— Alle est peut-être démarrée, mais votre génie tient les cordeaux, répondit spirituellement l' « habitant ».

XII

La navigation en yacht se termina désagréablement : le vent du nord-est se mit à souffler et une pluie fine tomba bientôt. Les excursionnistes avaient atteint la frontière des Etats-Unis; c'est une ligne conventionnelle, marquée simplement par des postes douaniers où les voyageurs peuvent souvent s'attendre à des formalités désagréables. Du reste, après s'être approché de cette frontière le yacht vira de bord, pour suivre le cours de la Richelieu qu'il avait remonté; ensuite, rentrer dans le Saint-Laurent et descendre jusqu'à Québec.

Après cette excursion intéressante, Jean pouvait se dire qu'il connaissait mieux son pays; bien des observations notées sur ses cahiers ne furent faites que sous l'inspiration de M. Gaskell, qui lui avait ouvert de nouveaux horizons sur l'organisation sociale et économique du Canada.

Rentré dans ses pénates, le jeune Vadeboncœur ne reprit que pour un temps assez court son train de vie ordinaire : dès le début de juillet, il devait se présenter à Milford, Pensylvanie, où se trouvait le camp estival d'instruction de l'Université Yale (1).

Les recommandations faites à l'étudiant au moment de son départ, caractérisent assez bien ses proches. Le père Vadeboncœur avait le cœur gros, mais contenait son émotion; elle était causée, moins par cette séparation qui devait être entrecoupée de congés fréquents, que par de légitimes inquiétudes : le garçon allait se trouver dans un milieu très différent, où il serait exposé à des influences inconnues.

(1) Aujourd'hui ce camp est à East Lyne, Connecticut.

— Tu dois savoir, mon Jean, que ton nom oblige : *va de bon cœur*; mais ben dret (droit), de même que nos aghieuls (1) dont pas un n'a été croche (2). A l'étranger, il faut représenter dignement notre nation. J'ai confiance en toi, sois béni, mon fils!

La mère ne manqua pas de multiplier ses conseils :

— J'crois ben que tu n'oublieras jamais de remplir tes devoirs religieux; si tu as la malchance d'être parmi des antéchrisses, ne t'laisse pas bâdrer (3) par eux; s'ils sont aveuc toé dans un campe, ou une tente, fais ta prière matin et suère (soir) comme si tu étais seul. Et sois ben prudent. Grâce à Dieu, tu as un bon comportement (4). Si tu penses encore à Marie-Anne, j'vas dire comme Mme Gaskell : quand t'auras diplômé, on verra ben!

Mlle Eveline eut des paroles gaiement encourageantes :

— Fais ton chemin, petit frère; s'il s'y trouve des épines, comme c'est de règle, eh! ma foi, pique-toi au jeu, afin de remporter le prix que tu as à cœur; comprends-moi bien : l'enjeu c'est le bonheur de ta vie, c'est Marie-Anne! Quant au Barsalou, il la courtise avec persistance, mais il ne sera jamais écouté qu'avec indifférence, étant trop médiocre pour plaire à notre amie. Seulement, méfie-toi de lui; voyant en toi la cause de son insuccès, Barsalou te déteste de toute sa petite âme vindicative; je crains qu'il ne médite quelque mauvais tour! A part cela, tu peux partir tranquille; s'il survenait un autre rival inquiétant, je te préviendrais : sans avis, ne te tourmente pas. Et, en prenant congé de Marie-Anne, sois franchement affectueux sans montrer encore d'amour; il faut être bien maître de soi pour savoir observer cette nuance de sentiment. N'importe, dans ton cas, il le faut, d'autant plus que... qui sait? Tu n'as pas encore rencontré beaucoup de filles; peut-être seras-tu enjôlé par une belle américaine?

— Oh! Eveline, comment peux-tu supposer...

(1) Aghieuls : aïeuls.
(2) Croche : au sens moral, manquer de droiture.
(3) Badrer : tourmenter, ennuyer, intimider.
(4) Comportement : conduite.

— Je dis ça pour te taquiner, bécasseau! On sait bien que tu n'es pas volage, que ton sentiment est profond comme un puits, mais sans en avoir la froideur, hein, mon frère?

— Tu vas l'éprouver, sœurette, parce que je vais t'embrasser... Et si là-bas je me fais un ami presque digne de toi, je l'amènerai en visite ici : laisse-moi dire à mon tour « qui sait? »... je t'empêcherai peut-être de coiffer Sainte-Catherine.

— Peine perdue! Mais l'intention est bonne.

Dans les campagnes québecoises, et bien d'autres, subsiste la coutume de dîner avant que déjeunent les citadins des classes plus ou moins fashionables. Mais à Beaupré, les Gaskell se faisaient servir le repas principal à sept heures, plus tôt que selon leur habitude en ville. Quelle qu'ait pu être l'occupation de la journée, jamais chez eux ils ne prenaient place à table sans s'être mis en toilette du soir, petite ou grande, suivant l'occasion.

Jean avait essayé et reçu les vêtements commandés pour lui permettre de faire bonne figure parmi les étudiants de Yale. Etant convié la veille de son départ chez les « chaletains », comme ils continuaient plaisamment à se désigner, le jeune homme pu donc se présenter en tenue correcte et conforme à leur usage. C'était intimidant pour qui, depuis l'enfance, n'avait porté que des complets et des habits de travail; toutefois, comme par bon goût, ses hôtes eurent l'air de n'apercevoir rien d'anormal chez lui, l'invité se trouva vite à l'aise.

La conversation fut très gaie. En se levant de table, M. Gaskell, qui n'omettait aucune petite marque de déférence envers sa femme, n'alluma qu'avec la permission de celle-ci, un excellent cigare, à savourer en prenant le café. C'est alors qu'il donna quelques dernières instructions au jeune homme :

— Jean, dit-il, ton goût de l'étude et tes dispositions morales nous rassurent. Ta bonne réputation est un fait acquis, pour Mme Gaskell et pour moi. Nous comptons sur ton succès. Tu vas maintenant pourvoir à ta subsistance comme durant nos chasses. Voici un portefeuille contenant des espèces pour le voyage, et une traite à vue dont tu encaisseras le montant après être arrivé à destination. Tu feras un dépôt en compte cou-

rant, afin de ne pas avoir trop d'argent sur toi. Et je t'ai déjà fait entendre combien il me déplaîrait que tu sois ménager au point de te refuser quoi que ce soit de raisonnable; mesure tes dépenses sur celles de tes condisciples aisés, mais non point celles des plus riches; souscris aux fonds communs destinés aux sports, aux soirées dansantes offertes aux jeunes filles, et ainsi de suite; enfin, n'hésite pas à faire, sans exagération, des politesses aux élèves avec lesquels tu te lieras.

— A ce propos, conseilla Mme Gaskell, sois prudent dans le choix de tes camarades; mais, par ailleurs, ne te laisse pas rebuter par un abord et des manières un peu rudes qui, chez la jeunesse américaine, cachent un excellent naturel. Tu remarqueras qu'aux Etats-Unis, la plupart des gens sont loin d'avoir la courtoisie traditionnelle de tes compatriotes.

— Et je tiens encore à te mettre en garde, reprit M. Gaskell, contre les premières démarches que feront sans doute les étudiants pour t'enrôler dans l'une ou l'autre de leurs associations secrètes dites fraternelles (*fraternities*), désignées par des lettres de l'alphabet grec. Socialement, et selon le mérite individuel de leurs membres, ces associations sont de plusieurs classes; les moins huppées sont naturellement les plus empressées à s'adjoindre un nouveau-venu de bonne mine. Il faudra que tu soies bien renseigné avant de te décider à faire partie de l'une ou l'autre de ces sociétés. Tu verras cela par toi-même. Peut-être en certains cas serait-il désavantageux de ne pas appartenir à ce que les intéressés, par penchant pour l'abréviation, appellent un « *frat* ». Il y a aussi des « *sororities* » pour étudiantes. Ces groupements ont acquis dans la vie universitaire des Etats-Unis, une importance à mon sens déplorable, surtout parce qu'elles engendrent le snobisme et un régime de favoritisme.

— Enfin, tu connais mon désir de te voir profiter de l'intervalle entre les cours d'été et d'hiver pour revenir ici durant quinze jours en septembre. Tu nous communiqueras alors tes impressions, après le premier contact avec professeurs et élèves. Inutile de nous envoyer de longues lettres; mais, cela va sans dire, tu écriras à tes parents pour les rassurer : ils nous feront

part de tes bonnes nouvelles. Comme il y a des cours manuels et pratiques, n'oublie pas de te munir de la hache que tu manies si adroitement, ni de ton bec de cigogne (1).

— Et avant ton premier congé, ajouta Madame Gaskell, tu feras bien d'expédier tes effets à l'appartement que mon mari a retenu pour toi à New Haven, et tu ne garderas qu'une valise contenant ce qui te sera nécessaire durant ta petite vacance.

Certes, les Gaskell n'auraient pas eu plus de sollicitude pour leur propre fils, s'ils avaient eu le bonheur d'en avoir un.

Le jeune homme prit congé de Mme Lafrance et de Marie-Anne, sur le ton que lui avait suggéré Mlle Eveline. Ce fut simple, mais chaleureux. Jean osa demander l'autorisation de correspondre avec Marie-Anne.

— C'est un passe-temps, répondit la mère, qui, en règle générale, ne devrait pas être permis à une pensionnaire; mais eu égard aux qualités que nous te reconnaissons, je consens à ce qu'exception soit faite en ta faveur; Marie-Anne sera libre de recevoir tes lettres et d'y répondre.

La demoiselle s'empressa de déclarer :

— Je serai bien contente Jean, d'échanger de temps en temps avec vous quelques billets; mais ils devront être courts et écrits au courant de la plume, parce que vous allez être plus occupé encore que moi.

Ravi de cette perspective, Jean causa gaiement des distractions que pourraient avoir ses amis durant l'été.

— Ainsi, vous voudrez peut-être aller, avec M. Lafrance, pêcher le bar (2), qui est amusant à prendre et dont la chair est délicate, comme sans doute vous le savez. Vous trouveriez les plus gros de ces poissons entre les Battures (3) aux Loups-Marins et le Cap Tourmente; il y en a aussi, mais probablement de moindre poids, près de l'île Madame et aux Battures plates. Je ne parle que de la partie du fleuve que mes frères et moi nous connaissons; plus en aval et dans le Golfe, le bar serait

(1) Bec de cigogne : bastringue, ou compas de bûcheron.
(2) *Labrax.*
(3) Battures : écueils.

plus grand, sans égaler cependant les proportions qu'il atteint dans les eaux tièdes de Floride et autres régions du Sud. C'est ce que je me rappelle avoir lu dans mon livre d'ichtyologie. Par expérience personnelle, je sais que les meilleurs *aiches* sont le capelan ou l'éperlan. Beaucoup de gens s'imaginent que seuls les salmonidés sautent à la mouche; bien au contraire, plusieurs autres espèces de poissons la happent quand ils sont en eau douce : tels l'achigan, le poisson blanc, la perchaude (1) et celui qui nous occupe : pour lui, la mouche ibis écarlate avec plumes blanches a de l'attrait.

« Je suppose que M. et Mme Gaskell, toujours très entreprenants, seraient volontiers de la partie. Si vous vous y décidiez, le moment le plus favorable est à la fin de juillet. Mais c'est seulement dans une forte chaloupe pontée que vous devriez vous aventurer au large, pour gagner les bancs où se tient le poisson. Et, afin de pouvoir revenir en l'absence de vent, prenez de préférence une chaloupe automobile.

Après avoir donné d'autres indications sur ce qu'il était possible de faire à Beaupré et aux environs, pour passer agréablement l'été, Jean suivit une galante coutume française, apprise par ses lectures des bons romanciers : en se retirant, il s'inclina pour effleurer des lèvres la main de Mme Lafrance, et ensuite celle de Marie-Anne; la jeune fille resta ébahie de cette marque de déférence, pour elle sans précédent.

Jean n'avait plus qu'à partir après avoir embrassé les siens. Comme c'était promis, il ne tarda pas à donner de ses nouvelles; toutefois, ce qu'il écrivit de plus intéressant fut à l'adresse de Marie-Anne. Voici, par exemple, une page qu'elle a conservée, avec d'autres subséquentes, dans un joli coffret :

Milford, Penna, 25 *juillet,* 1901.

« Chère Marie-Anne,

« Je vous écris au courant de la plume; ma lettre sera aussi courte que vous l'avez voulu, dans l'intention de ménager notre temps. Il n'est pas à mon gré de parler de moi, tandis que mes pensées volent vers ma famille, vers les Gaskell, et vers vous,

(1) Perche jaune : *perca flavescens.*

ma meilleure, que dis-je, mon unique amie. Mais j'ose espérer que vous tenez à savoir où j'en suis...

« L'enseignement plutôt pratique qui nous est donné actuellement n'offre pas de difficulté pour qui a travaillé en forêt et possède quelque notion de sciences naturelles. Professeurs et élèves m'ont fait bon accueil; les étudiants sont enclins à imposer des brimades aux nouveaux — mais moins à moi depuis l'incident dont j'hésiterais à vous faire part, s'il eût été tout à mon avantage.

« Nous couchons quatre sous la même tente durant les travaux pratiques. Un soir, je finissais ma prière et j'étais encore agenouillé, quand un certain Lafoley s'écria :

— « *There is froggy, at his damned prayers again.*

« Pardon d'avoir cité exactement l'apostrophe, mais je le devais pour vous faire comprendre l'indignation avec laquelle j'ai répliqué :

« — Cela m'est égal que vous m'appeliez froggy; c'est un sobriquet comme un autre, mais appliquable surtout à vos nombreux compatriotes, qui mangent bien plus de grenouilles que les Français. Ce que je vous défends, c'est d'oser maudire mes prières.

« — Je les maudirai autant qu'il me plaira!

« — Blasphémer devant être délictueux ici comme dans mon pays, je pourrais vous poursuivre devant le tribunal de police, ce qui serait inopportun dans notre cas; je me ferais ostraciser à juste titre : je veux donc vous infliger une raclée!

« — Oh! vraiment? Nous verrons cela demain, à l'endroit désigné pour ce genre d'agrément.

« Le dialogue paraît invraisemblablement long, rapporté ainsi par écrit! De fait, les répliques ne durèrent que quelques secondes. En parlant, j'avais en mémoire une recommandation, bien superflue du reste, que m'avait faite ma mère au sujet de mes prières : je ne voulais pas me laisser « Badrer par des antéchrisses ».

« Le reste sera vite raconté.

« Je fus près de me faire déconfire dans un petit combat qui eut lieu cérémonieusement devant quatre témoins, dont

deux pour chacun des adversaires; un arbitre était chargé de diriger l'action selon les règles admises.

« Lafoley est de ma taille, mais sans avoir la robustesse que je dois à l'hérédité et aux travaux faits sur notre bien. Mais cette supériorité ne m'a pas sauvé d'une grêle de coups — je dis bien, parce que j'eus bientôt le visage tout grêlé. L'adversaire, fin boxeur et agile comme un singe, frappait sans que j'arrive à parer les coups; ses poings décharnés étaient comme métalliques et enlevaient à chaque contact des parcelles de mon épiderme. Heureusement, les coups n'étaient pas portés avec assez de force pour opérer ma défaite.

« — Ne vous laissez donc pas battre! me conjurait mon second en m'épongeant à l'eau vinaigrée durant les repos.

« Quelle humiliation! pensai-je avant la troisième reprise, si Marie-Anne me voyait maintenant! ». Et sentant ma colère monter : « Allons canadien! va de bon cœur! me dis-je ». Et je fonçai sur l'américain, en plantant sur son menton ce qui ne fut pas qu'une chiquenaude. Je n'étais pas sans inquiétude en le voyant étendu sans mouvement, tandis que par-dessus ce corps inerte, l'arbitre levait et rabaissait solennellement les bras, en comptant jusqu'à dix. Toutefois, l'un des témoins me rassura par ces mots : « *Congratulations, it is a fair knock-out* ». Et bientôt, quand Lafoley, ranimé, eut repris connaissance, c'est sans rancune qu'il me parla : « — *My goodness, Froggy, that was a daisy of a punch! It should end our quarrel; if you think so, come and shake hands.*

« La réconciliation, consacrée par une poignée de mains, ne me dissuada pas de me rendre incontinent chez le nommé Pullen, ex-professionnel du pugilat, actuellement une sorte de factotum au campement, et maître de boxe. J'étais résolu à prendre de ses leçons, afin de devenir capable d'empêcher désormais que mon visage fût criblé de trous comme une écumoire. En m'apercevant, Pullen se mit à ricaner :

« — On pourrait supposer que vous venez d'être égratigné par une femme; mais je reconnais les marques; elles sont celles du plus habile boxeur du collège; mais il y a *mince de vapeur derrière ses pistons.*

« Pour me dédommager d'avoir à pratiquer un art brutal, je vais apprendre à danser, comme un jour je vous en ai annoncé l'intention; mais surtout pour écarter tout danger d'effleurer vos petits pieds, si j'ai plus tard le bonheur d'être votre partenaire au bal.

« Hélas! loin d'être concis, j'ai été prolixe : soyez indulgente, pardonnez-moi jusqu'à ce que je devienne récidiviste, et même après...

« Faites-moi la grâce de présenter mes hommages à vos parents, et agréez l'expression respectueuse de mes sentiments dévoués.

« Jean VADEBONCŒUR ».

Baptiste Barsalou s'était mis à correspondre avec un agent représentant la même compagnie que lui, mais posté dans la région de Milford. Il avait demandé à ce collègue des nouvelles de Jean, son dessein étant d'ébruiter à Beaupré tout ce qui serait désavantageux pour son rival détesté. Les lettres le concernant ne signalèrent rien d'anormal, sauf une altercation suivie de voies de fait, laquelle avait failli tourner mal pour le jeune coq canadien. Barsalou n'eut rien de plus pressé que de raconter à sa manière, l'incident; même il poussa l'audace jusqu'à dire à Marie-Anne que, pour avoir méchamment provoqué un condisciple, Jean avait été rossé d'importance.

— Vous êtes mal renseigné, Monsieur, ce que vous dites est inexact; je n'y ajouterais aucune foi, même ne sachant pas positivement le contraire.

Le jeune Vadeboncœur fut à l'Université un élève laborieux et rangé; ses divertissements étant le tennis, le tir aux pigeons d'argile, les réunions d'étudiants et leurs régals, où parfois on était l'hôte et souvent l'invité. Il y avait encore les leçons de boxe et de danse, susceptibles de le distraire, plutôt que de l'amuser.

Les premières vacances furent courtes, mais Jean eut la joie de les passer à Beaupré, selon les dispositions de M. Gaskell, qui ne mesurait pas la dépense pour son protégé.

On devine le plaisir de la famille et des amis à revoir l'étudiant, et à écouter ses narrations sur son nouveau genre de vie; on conçoit, aussi, combien il etait ravi de pouvoir causer avec Marie-Anne, plutôt que d'avoir à lui écrire, ce qui était pourtant un précieux privilège. Au reste, Jean en usa sitôt qu'il fut de retour aux Etats-Unis.

Les étudiants pouvaient fréquenter chez les professeurs mariés qui avaient des jeunes filles, mais il va de soi que les membres des Facultés n'avaient pas coutume de se lier intimement avec leurs élèves. Cependant, Jean fut pris en amitié par un de ses coreligionnaires, docteur ès sciences, chargé d'enseigner ce qui concerne l'administration des forêts. C'était un homme d'une trentaine d'années; il possédait des qualités trop rarement réunies chez un même individu : énergie, vive intelligence et beau physique. Ecossais d'origine, ce privilégié de la nature, nommé Hugh Macalister, avait appris le français et le suédois avant de prendre ses grades, afin de se mettre en état de suivre des cours à Paris en Sorbonne, à l'Ecole Nationale des Eaux et Forêts à Nancy, et à l'Université d'Upsala. Il était encore à l'étranger, quand mourut son père, qui laissait une jolie fortune, à partager entre sa femme et Hugh, leur unique enfant. La veuve s'établit ensuite avec son fils à New Haven, où il allait occuper la chaire qui lui fut offerte.

L'ardeur que Jean mettait au travail, et son entrain dans les sports n'échappèrent pas à l'attention de M. Macalister; il était déjà bien disposé envers le canadien pour avoir observé sa piété et connu la cause et les suites de la dispute avec Lafoley. De son côté, notre étudiant avait admiré le savoir et le caractère du professeur, avant même d'avoir reçu de lui des marques spéciales de sympathie. Il n'en fallait pas davantage pour créer entre le professeur et l'élève des relations affectueuses.

Au bout de deux ans, Jean Vadeboncœur répondit aux espérances de ses amis en passant *cum summa laude,* un examen final qui précédait la thèse réglementaire; cette thèse, fruit de longues recherches, traitait d'une question, alors controversée; il s'agissait de savoir quels emprunts pouvaient être faits par la Province de Québec et les Etats limitrophes à la pratique

forestière étrangère. Des parallèles fort intéressants étaient relevés entre le Canada et les pays Scandinaves, apparentés par leur climat, leur faune et leur végétation. Le problème était analysé sous le rapport de l'économie politique, de l'histoire naturelle, de la sylviculture, et spécialement de l'inventaire de la forêt, de son aménagement, de son exploitation, de son repeuplement. Certes, un travail aussi approfondi donnait à Jean un plein droit au diplôme de « Maître Forestier », degré correspondant à celui d' « Ingénieur Forestier » adopté depuis en Canada. Aux sciences naturelles et à la technique concernant les arbres, le titulaire ajoute l'art d'arpenter, de construire des routes et des chemins de fer et, enfin, de régulariser le cours des rivières flottables.

Jean était entré dans les bonnes grâces de Mme Macalister, peu après avoir eu l'honneur de lui être présenté. Elle le pria si souvent à sa table, qu'il devint presque un commensal de la maison. Quand il ne devait pas se retirer de bonne heure pour travailler, ses hôtes lui enseignaient le bridge et le jeu d'échecs; parfois les causeries se prolongeaient fort tard.

Un soir, la candeur de Jean l'avait poussé à dire combien M. et Mme Gaskell le favorisaient, mais il avait ajouté que son affection pour eux était loin d'être inspirée uniquement par la reconnaissance pour leurs bienfaits. Toujours encouragé par l'attention éveillée de ses nouveaux amis, le jeune homme ne tarissait pas sur le sujet de ses parents, de Mlle Eveline et de Marie-Anne. D'autres fois, il dépeignait avec enthousiasme les sites pittoresques de son pays, l'attrait des grands espaces solitaires, l'abondance de la pêche en eaux courantes ou lacustres, la chasse giboyeuse faite sur les rivages, les savanes et les fonds de forêt. Les Macalister en vinrent ainsi à envisager l'idée de passer au Canada les deux mois des prochaines vacances universitaires.

A partir du moment où ce projet fut débattu, Jean ne devait point avoir de cesse qu'il n'eût réussi à persuader au professeur et à sa mère d'honorer les Vadeboncœur en séjournant chez eux. Il était sûr d'avance que ses parents approuveraient

avec plaisir cette invitation faite à des personnes si bonnes et hospitalières pour lui. La question fut décidée; Jean ne reviendrait pas seul à Beaupré.

Quelques jours avant le départ, le jeune diplômé assista au bal que donnent les étudiants avant de se disperser. Il avait reçu de M. Gaskell la lettre transcrite ici :

« Mon cher Jean,

« Nous te félicitons et te souhaitons un heureux retour. J'ai lu ta thèse qui m'a vivement intéressé; ce travail sera utile à ton pays.

« Ton frère Alfred me prie de te faire savoir qu'il attend ta présence pour célébrer son mariage avec la fille fort avenante du forestier Fortunat Limoges. Tu pourras éviter d'avoir à payer un droit de douane sur ton présent de noce, en l'achetant lors de ton passage à Montréal. Tu sais que je n'ai aucune raison de lésiner sur tes dépenses, puisque nous te considérons presque comme un fils. N'hésite donc pas à rapporter quelque objet joli ou utile; mais tu seras le premier à comprendre qu'il ne doit pas être luxueux, au point de contraster avec les cadeaux offerts par les membres moins riches de ta famille.

« Poignée de main,

« Godfrey GASKELL. »

Sans doute, ce ne fut pas sans émotion que Jean remplit la formalité des adieux à son Université. Cependant, il fut égayé un instant par Lafoley, vrai Roger-Bontemps :

— Si vô venez à Knoxville, Tennessee, vous trouvez où je demeure dans le Bottine... *What are you laughing at? I mean what they call the directory in Paris, Hang it, Froggy, I can't speak your lingo, even to please you. However, I'll welcome you in English to my house at any time : but no more fighting with you for me, because Pullen has made a smart boxer of you, and well do I remember that your blows ar not mere love taps like mine, but wicked as the kick of a Kentucky mule!*

XIII

Les époux Vadeboncœur, leur fille Eveline, M. et Mme Gaskell, Mme Lafrance, Marie-Anne, Miss O'Brien et les notables du village, pressés sur le quai étroit de la station, saluèrent de leurs acclamations les Macalister qui arrivaient à Beaupré avec Jean. Le père Vadeboncœur, vint s'incliner devant les étrangers, prit les mains tendues vers lui et, assez ému, prononça ces mots :

— Vous avez notre plus grand merci de votre bonté pour notre fils, auquel vous faites maintenant l'honneur et le plaisir de venir vouère ses parents et son pays; si notre état n'était pas si humble par rapport au vôtre, j'aimerais à dire : cheux nous, vous êtes cheux vous!

Cette dernière phrase répond bien à l'impression qu'éprouvèrent les Macalister durant leur séjour sous le toit familial du brave « habitant », dont l'hospitalité naturelle n'était jamais obsédante.

Le professeur et sa mère trouvèrent journellement sur le guéridon des chambres qu'ils occupaient des bouquets composés avec goût par Mlle Eveline. Elle décora aussi de fleurs sauvages, renouvelées chaque matin, une table réservée pour Jean et ses invités dans la salle à manger commune.

Les Macalister étaient bien faits pour s'entendre avec M. et Mme Gaskell, qui les prièrent à dîner en petit comité, comprenant M. et Mme Lafrance, Marie-Anne, Jean et un jeune Français de passage à Québec, venu présenter ses hommages et une lettre de recommandation à la dame du chalet. Elle avait reconnu la convenance d'inviter aussi Mlle Eveline, puisque

les principaux convives demeuraient chez ses parents à titre d'amis de son frère. D'ailleurs, grâce à son excellente éducation et à ses qualités innées, la jeune fille ne pouvait être déplacée dans aucune bonne société.

Autour d'une table ronde dressée avec goût, chaque homme se trouvait placé entre deux femmes. M. Macalister avait à ses côtés Mme Gaskell et Mlle Eveline. Après avoir tenu des propos aimables pour la maîtresse de maison, le professeur se tourna vers son autre voisine, dont il avait remarqué le bon accent français :

— Excusez ma curiosité, Mademoiselle, mais où donc avez-vous fait vos études?

Apprenant que c'était au couvent de Jésus-Marie, à Sillery, il continua :

— Y aurait-il de l'indiscrétion à vous demander de nous y conduire, ma mère et moi? Les établissements catholiques d'instruction nous intéressent tous deux. Peut-être pourriez-vous nous introduire dans votre ancien pensionnat.

— Les portes s'ouvriraient toutes grandes pour Mme votre mère et pour vous, Monsieur, sans mon intervention; mais je serais heureuse de vous accompagner.

Mme Gaskell, qui avait l'oreille fine, intervint pour dire :

— Il s'agit d'un couvent de premier ordre, Monsieur Macalister, mais je doute qu'il en sorte souvent des élèves comme Mlle Vadeboncœur!

Confuse, celle-ci venait de proférer : « Oh! Madame! » quand M. Gaskell, voulant sans doute aborder un sujet de conversation intéressant toute la compagnie, prit la parole :

— J'ai discuté avec Jean quelle partie du pays faire voir à nos visiteurs, en cette saison où le terrain sauvage est infecté de bêtes féroces : diptères dont les femelles sont venimeuses et avides de notre sang, bien que les mâles se contentent d'être végétariens. Mais ne vous effrayez pas de ce détail entomologique, Mesdames, on peut se défendre contre l'éternel féminin des insectes. Nous pourrions aller d'abord au Lac Saint-Jean, pour pêcher le huananiche, un salmonidé qui bondit prodigieusement sous l'outrage du hameçon. Pensez donc au plaisir

d'avoir pareil poisson au bout de sa ligne! Il se tient de préférence autour de la Grande Décharge, et dans des affluents considérables qui portent des noms algonquins comme la rivière Péribonka. Près de son embouchure, on peut pêcher sans être incommodé par les mouches, à la condition de ne pas trop s'approcher du rivage (1).

— Nos trajets sur le lac se feraient sur un petit vapeur que je pourrais noliser. Toutefois, pour pêcher, nous aurions à notre disposition des canotiers et leurs esquifs d'explorateur (2).

— Notre deuxième objectif serait la Grande Décharge, auprès de laquelle je devrais trouver d'avance un logis convenable pour deux ou trois jours. Ensuite, nous descendrions en canot le cours du Saguenay, jusqu'au point où il est navigable pour les vaisseaux de haute mer. Dans la partie flottable, la plupart des rapides peuvent être sautés, paraît-il. La rivière est célèbre par le grandiose de son spectacle, surtout en aval de Chicoutimi, d'où nous reviendrions à Québec sur un des grands bateaux du service régulier entre les deux villes.

— Je voudrais que l'excursion ait lieu en l'honneur de Mme Macalister et du Professeur, mais j'espère bien, Mesdames et Messieurs que tous vous voudrez bien être mes invités en cette occasion.

Le premier à répondre fut M. Lafrance qui, influencé par les Gaskell, s'affranchissait plus qu'auparavant du poids des affaires; il applaudit au projet, mais renonça difficilement à intervenir dans les frais de sa réalisation. Les Macalister ne pouvaient qu'exprimer leur gratitude; Marie-Anne et Jean

---

(1) A propos de la Péribonka, notons que ses alentours n'ont aucunement le caractère d'autres parties de la région, ni de l'ensemble territorial de la province. On aurait une fausse idée du pays et de sa population en s'en rapportant à la lecture d'un seul livre, beau de style et d'une idéalité admirable, dont l'auteur s'est borné à décrire ce qu'il a ressenti et vu dans des limites géographiques fort étroites.

(2) Ce sont des canots dont la coque est en canevas peinturé et tendu sur une membrure en thuya.

étaient dans l'enchantement; le jeune Français regrettait en toute sincérité d'être empêché de se mettre de la partie.

Après le café, servi dans la bibliothèque, M. Gaskell étala d'abord une carte afin de montrer à tous l'itinéraire proposé; ensuite, il ouvrit un *biblorhapte* pour y lire à haute voix des monographies de la région que la compagnie aurait à traverser. Vers la fin de la soirée, la « chaletaine », toujours bonne, rappela que Miss O'Brien avait été fort agréable durant l'excursion au lac de la Barrière :

— Il ne faut donc pas ignorer cette jeune fille dans le cas actuel, ni risquer de la peiner; je vais lui demander de venir avec nous, après consentement de ses tantes.

En rentrant chez lui, Jean marchait à côté de Marie-Anne, ce qui ne fut pas accidentel.

— Mon amie, dit-il, nous n'avons guère causé ensemble depuis que je suis revenu au village. J'aurais pourtant beaucoup à dire.

— Sans doute brûlez-vous de me parler des jolies Américaines qui ont charmé vos rares loisirs à Hartford?

— Comme moi, vous eussiez trouvé ces demoiselles aimables, vives, spirituelles; leur grand plaisir est de flirter, fût-ce avec un épouvantail, pourvu qu'il soit masculin; elles dansent comme plumes au vent; je ne les ai pas connues assez pour apprécier le fond de leur caractère. Il me revient un grand mot que sa latinité ne rend pas moins barbare, quand il est employé par les Américains pour qualifier le physique féminin : « pulchritude », pensez-donc! Eh! bien la plus « pulchritude » de leurs compatriotes ne supporte pas la comparaison avec votre image, que j'ai toujours dans l'esprit.

A ce compliment, qui était presque une déclaration, Marie-Anne sentit que le rouge lui montait au visage; elle attendit de se ressaisir avant de répondre :

— Pour ne pas douter de votre sincérité, Jean, je dois croire que l'amitié vous égare. Mais c'est de tout cœur que je vous félicite d'avoir su vous ouvrir une belle carrière, correspondant à votre genre de vie préféré. Vous devez être bien content?

— Content, oui, parce que l'éducation acquise rend socialement possible la réalisation d'un rêve qui néanmoins, ne laisse pas d'être chimérique, hormis un miracle. Je suis donc content, sans être heureux; pour le devenir, il me faudrait le suprême bonheur ici-bas, entrevu dans mon rêve.

Marie-Anne, dont le cœur restait libre, avait été attristée dès que son instinct l'eût avertie du tendre sentiment éprouvé à son égard par Jean. Mais, en fille bien apprise, elle se garda de paraître comprendre le sujet du rêve de son ami.

— A trop rêver, lui dit-elle, on devient morbide, ou dans l'illusion, comme par un mirage. Vous devez être guidé par le bon sens en cherchant votre bonheur; sachez alors le saisir où qu'il soit. Le jugement pratique est loin de vous faire défaut. Votre attachement aux Macalister en est la preuve. Ce professeur, dont la physionomie me revient, inspire la confiance de prime abord; sa mère ne manque ni d'amabilité, ni de distinction.

— J'avais la certitude qu'ils vous feraient bonne impression; précisément, il me faut vous parler d'eux à propos d'Eveline, pour laquelle mon affection est très vive, comme vous devez vous en être aperçue. Or, je me suis convaincu, Dieu sait comment, mais c'est peut-être en feuilletant quelques rares œuvres de savants psychologues, je me suis convaincu, dis-je, qu'un bon mariage constitue le vrai bonheur pour une femme. Et maintenant que, grâce à Alfred, ma mère aura une bru pour l'aider, ma sœur n'a plus aucune raison de rester fille, sauf que les jeunes gens, dans son entourage, ne sont pas à son niveau. Je lui avait annoncé en riant, lors de mon premier départ pour l'Université, que je ramènerais un cavalier pour elle. Cette idée m'est revenue, comme motif secondaire, quand j'ai fait aux Macalister, en reconnaissance de leurs bontés pour moi, la politesse de les inviter à séjourner parmi nous durant les vacances. Quelle chance, si d'aventure Eveline et le professeur pouvaient s'accorder! Peut-être serait-ce pour lui une mésalliance, mais il n'est pas homme à se laisser influencer par une pareille considération, pour peu que son cœur vienne à parler. Macalister est d'ailleurs trop intelligent pour ne pas

comprendre qu'en épousant ma sœur, issue d'une ancienne famille d' « habitants », imbus des meilleures traditions, il risquerait moins de déroger que par un mariage avec telle citadine qui occuperait une bonne position sociale, mais ignorerait si ses grands-pères furent honnêtes gens ou bandits.

— J'applaudis avec enthousiasme à tout ce que vous me dites, Jean, mais peu de jeunes filles admettraient qu'une célibataire ne puisse pas être parfaitement heureuse! Cependant, il y a lieu d'espérer qu'une union avec le professeur assurerait à Eveline un bel avenir, par rapport à celui qu'elle aurait ici, où son rôle principal dans la maison serait dévolu à la femme d'Alfred. Seulement je ne vois pas en quoi je pourrais aider au projet, non plus que vous même, si ce n'est en facilitant discrètement les tête-à-tête que les sujets de notre petite conspiration paraîtraient rechercher. Durant le dîner, ils semblaient s'entendre assez pour se promettre d'aller ensemble à Sillery : ce n'est pas mal pour un début. Enfin, ne prenez pas conseil de mon inexpérience, mais bien plutôt de la sagesse de Mme Gaskell.

Les causeurs avaient atteint, depuis quelque temps, le pied de l'escalier du corps de logis Vadeboncœur. Sans s'attarder davantage, Marie-Anne monta chez elle, après avoir souhaité amicalement le bonsoir. Et Jean gagna la maison en se disant : « Puisque je dois être guidé par le bon sens, il me faut tenir ferme, jusqu'au moment de saisir mon bonheur où qu'il soit. Marie-Anne le tient dans sa petite main ».

Baptiste Barsalou se posait toujours en prétendant de la jeune fille; mais il était incapable d'aucune élévation de sentiment; d'ailleurs la cupidité lui inspirait le désir d'avoir pour beau-père M. Lafrance dont la prospérité industrielle était connue. Sachant avoir fait une bévue en communiquant à Marie-Anne une version falsifiée de la lettre qui concernait la rencontre de Jean avec Lafoley, l'astucieux rival résolut de faire ses coups en sourdine, sous couleur d'une attitude bienveillante envers le jeune Vadeboncœur. Au reste, l'assiduité de Baptiste Barsalou à son bureau, sa persistance à rechercher et à pourchasser les personnes en état de passer un contrat d'assurance, ne pouvaient que valoir à cet agent l'approbation des gens d'affaires. Quoi-

que la fausseté de son regard mit les gens en défiance, il continua donc à faire partie du petit cercle de Beaupré. Mais, ce qui était bien fait pour lui inspirer du dépit, Baptiste Barsalou ne fut pas prié par les Gaskell, qui ne le trouvaient aucunement agréable, de les accompagner au Lac Saint-Jean.

L'excursion se préparait. Le contremaître forestier, Fortunat Limoges dont l'une des filles devait bientôt épouser Alfred Vadeboncœur, était habile dans sa profession et savait conduire les hommes; il fut chargé d'engager, surtout à Chicoutimi et dans un village situé sur la rive opposée du Saguenay, dix-neuf canotiers, adroits comme doivent être ceux qui affrontent les hasards dans les rivières torrentueuses du nord de Québec. En comptant Fortunat, il y aurait donc deux guides au service de chaque pêcheur, ou pêcheuse. Quand l'équipe fut réunie à Roberval, Fortunat en avertit par télégraphe M. Gaskell.

La veille du départ, Jean était allé aux provisions pour trente personnes, guides compris; le voyage devait durer à peu près une semaine. Il fallait savoir si, au bord de la Grande Décharge, les excursionnistes auraient à coucher sous toit ou sous toile. Le jeune homme s'en enquit auprès du service provincial. Grâce aux avis officiels, M. Gaskell se mit en rapport avec un complaisant propriétaire, qui lui permit d'occuper pour un temps un grand chalet de pêche à l'endroit voulu.

Les Gaskell et leurs invités partirent tôt de Beaupré pour aller prendre à Québec un train qui les transporta jusqu'à Roberval. Arrivés sur le tard, ils passèrent la nuit tant bien que mal dans une auberge, où des chambres avaient été retenues pour eux. Dès l'aube, tous furent sur pied pour se rendre au quai du bateau-mouche loué par M. Gaskell. Fortunat Limoges et ses « chevaliers de l'aviron » avaient embarqué les canots, vivres et bagages. En voyant venir ses passagers, le « capitaine » — titre dont on abuse souvent par courtoisie — se porta à leur rencontre pour les saluer. Ensuite, il fit monter tout le monde à bord, hâler la passerelle, larguer les amarres. Le mécanicien, somnolant à son poste, sursauta au son strident du signal avertisseur, et se mit à portée des manettes; quand il en tira une

pour annoncer le départ, la trompe d'appel mugit comme celle des plus grands navires d'océan.

Les passagers, installés sur le pont et frissonnant de la fraîcheur matinale, sortirent peu à peu de l'engourdisement où ils étaient depuis leur réveil à une heure insolite. Le lac était sous un voile bleuté formé par une vapeur sortant de l'eau plus chaude que l'air ambiant. Mais bientôt les premiers rayons du soleil éclaircirent l'atmosphère; la compagnie se ranima, et devint gaie en voyant apporter le grand panier contenant le déjeuner. L'équipe s'était rassasiée à terre.

Au bout de deux bonnes heures, le « capitaine » donna l'ordre d'arrêter la machine; puis, quand le bateau fut presque stationnaire, de filer le câble de l'ancre. Fortunat et les guides eurent tôt fait de mettre les canots à l'eau, après avoir détaché les avirons liés aux barres transversales. Un homme entra par l'avant, un autre à l'arrière de chaque embarcation; ils avaient à la tenir d'aplomb, tandis que la personne à conduire s'asseyait au milieu. Sa canne à pêche toute montée lui fut mise en main; l'épuisette était tenue par un des deux guides.

L'équipage du petit vapeur, demeuré en place, put alors voir le spectacle charmant de dix gracieuses nacelles, flottant légèrement sur une eau ridée par la brise — le temps était favorable pour la pêche. Ici une ligne cerclait l'air; là une canne se courbait sous l'effort d'un huananiche, qui luttait pour se libérer de l'hameçon; ailleurs, l'un de ces agiles poissons, justifiant la réputation de l'espèce, émergeait soudainement, exposant ainsi au soleil son corps argenté, et même une partie du leurre emplumé sortant de sa bouche. Un saut si surprenant rappelle les ricochets de l'exocet, quand il fuit un thon, un bonite ou autre ennemi.

Le sport fut excellent — comme disent les Anglais — même pour les Macalister, qui n'avaient jamais pratiqué rien de semblable; ils se montrèrent enthousiastes de leur succès, obtenu grâce aux conseils et à l'habile intervention des guides. Quand tout le monde se trouva réuni de nouveau sur le bateau, Jean se chargea de surveiller la cuisson du produit de la pêche qui suffisait à constituer le plat de résistance pour les passagers,

comme pour les guides et les hommes du bord. On discuta la valeur gastronomique respective du huananiche et de la truite; les Gaskell, les Lafrance et Jean préféraient la truite, mais les autres tenaient pour la huananiche, sans doute parce qu'ils étaient tous heureux d'en avoir pris. En vérité, la comparaison n'avait pas été faite dans les meilleures conditions. Le poisson consommé à l'état frais ne doit pas être cuit immédiatement au sortir de l'eau; il faut attendre la *rigor mortis* et la coagulation des sucs laiteux entre les lamelles de chair. Sinon, le poisson est tordu et tend à se morceler dans la poêle; il a mauvais aspect sur le plat et n'atteint pas sa pleine saveur.

Trop de gens sont insupportables en ce qu'ils aiment à faire du bruit, sans souci du prochain. Ainsi, avant de remettre sa machine en marche pour aller à la Grande Décharge, le mécanicien fit bien inutilement retentir les échos au son rauque et formidable de la trompe d'appel. Il en fut de même quand après être arrivé à destination, le bateau-mouche repartit pour son point d'attache.

M. Gaskell venait alors de débarquer avec ses invités devant le chalet mis à sa disposition. Il en fit aussitôt ouvrir les portes et les fenêtres pour aérer les chambres; heureusement, les moustiques et les moucherons piquants étaient empêchés d'y pénétrer par des écrans en toile métallique couvrant les ouvertures. Chacun consacra la soirée à la pêche, qui fut aussi fructueuse que celle du matin. Mais, le lendemain, après un bon repos, la compagnie fut désappointée en constatant que le vent, viré à l'est, soulevait des vagues sur la rivière. Ce n'était pas un temps où le huananiche sauterait à la mouche. Que faire? Marie-Anne consulta l'aîné de ses deux guides, qu'elle surnomma « Chemise Bleue », en raison du vêtement distinctif qu'il portait. L'homme conseilla de recourir à la « trôle », pour accrocher une grosse pièce. Il expliqua que l'appât pourrait être un poisson, puisque les poissons s'entre-mangent; mais c'est aussi pourquoi ils devaient être bien repus, dans des eaux si peuplées. Par conséquent, mieux valait employer la cuiller; faute de tenter, elle aurait probablement l'effet de provoquer, par ses brillantes giratations, quelque poisson irritable et rapace.

Les accessoires nécessaires pour toute sorte de pêche étaient contenus dans des paniers *ad hoc* : lignes, rouets, hameçons, bricoles, grappins, appâts factices, empiles, émerillons, plombs et même le fil d'archal qu'un coup de dents ne peut pas entamer. Mais le guide ayant trouvé que, dans le cas actuel, il était désirable d'employer des cuillers exceptionnellement grandes, Jean en façonna deux avec des dessus de boîtes à sardines.

Pour suivre la recommandation de « Chemise Bleue », Mme Macalister et Marie-Anne s'embarquèrent en même temps dans leur canot respectif; si elles réussissaient, les autres membres de la compagnie se mettraient de la partie.

La jeune fille, on le sait, était loin d'être novice dans ce qu'elle avait maintenant à faire; elle ne se fit pas dire d'attendre, pour filer sa ligne, que les pagayeurs aient imprimé au véhicule une vitesse régulière, propre à maintenir l'appât à mi-profondeur; c'est la position où le poisson guettant une proie se tient de préférence, afin de surveiller à la fois la surface et le fond. Marie-Anne, confortablement assise sur un coussin, s'abandonnait au charme d'être doucement bercée dans sa nacelle, sous la poussée des vagues clapotantes. Soudain, la canne qu'elle tenait entre ses mains lui transmit une forte secousse : la pêcheuse y répondit vivement par un coup sec, pour faire bien tenir l'hameçon. Aussitôt, quelques brassées de ligne se déroulèrent sous la violente impulsion d'un captif qui, après ce premier élan, se laissa traîner comme une souche vers l'arrière du canot. C'était un grand brochet (*Esox Estor ou Lucius*) dont la tête fut bientôt amenée à la surface de l'eau, à portée du guide. Cet homme n'avait ni épuisette assez profonde, ni gaffeau; mais il se serait bien gardé de saisir un brochet par les branchies, dont les arcades sont armées de dents en carde. L'alternative est d'enfoncer ses pouces dans les orbites du poisson, pour pouvoir le soulever et le jeter dans l'embarcation. Ce mouvement s'exécuta sans la faire chavirer. « Chemise Bleue » appuya prestement le pied sur la victime, pour l'empêcher de se débattre et de regagner l'eau par un saut; pour la tuer, un coup de couteau entre le crâne et les vertèbres suffit.

Chacun peut s'imaginer combien joyeusement Marie-Anne

rentra au chalet, suivie du guide qui portait la superbe pièce. Les félicitations enthousiastes ne manquèrent pas, non plus que des exclamations admiratives causées par l'aspect du brochet, par sa forme élancée, par son corps lustré d'un éclat blanc, sauf le vert sombre de la région dorsale, qui est semée de ronds jaunes comme autant de sequins.

M. Macalister se complut à faire remarquer combien la nature a bien doté ce requin d'eau douce : mâchoires puissantes, hérissée de dents par centaines; trois fortes nageoires d'arrière-train (anale, caudale, et dorsale) propulseurs en vitesse, et deux autres moins développées (pectorales) utilisées surtout quand il n'est question ni de fuir le danger, ni de se précipiter sur une proie. Le docteur ès sciences en était à ses démonstrations, quand revint sa mère, enchantée elle aussi d'avoir fait une belle capture qui fut trouvée semblable à l'autre, sauf une légère différence de poids. Suspendu à la balance romaine, le poisson de Marie-Anne marqua 9 k. 979 soit 1 k. 814 de plus que celui de Mme Macalister. Toutefois, il s'agit d'une espèce dont la longévité, jointe à une copieuse nourriture, lui fait atteindre un poids de beaucoup supérieur. Le roi des ésoces (*Esox nobilior*) n'existe pas dans le lac Saint-Jean; son principal habitat en la province de Québec est le Saint-Laurent (aux environs de Châteauguay et Beauharnais surtout) ainsi que la rivière Ottawa. Le nom vulgaire du monarque de ces eaux est maskinongé, dérivé de deux mots d'un idiome indien : *masqua* : ours, et *anonge* : poisson. Cette désignation est due sans doute à ce que, sous contrainte de la ligne, le maskinongé est violent comme un ours pris au piège; en résistant au pêcheur le *nobilior* est aussi vaillant que le *lucius* est lâche. La chair jaunâtre du premier, comme la chair blanche du second, sont toutes deux excellentes, mais celle du maskinongé est généralement plus estimée. Il a la tête plus large que le brochet ordinaire; le dos est gris, les flancs portent des rosaces foncées sur fond vieil-argent; abdomen blanc, nageoires mouchetées.

Dans l'après-midi, le temps devint si affreux que personne n'eut envie de s'aventurer dehors. Mais, entre gens cultivés, la

conversation prévient l'ennui. Mlle Eveline, par exemple, prenait plaisir à entendre M. Macalister lui parler de Paris :

— Je voudrais que vous ayez pu entendre, disait-il, une des conférences littéraires de Francisque Sarcey, qui est mort depuis quatre ans...

Ce lambeau de phrase vint aux oreilles de Marie-Anne et de Jean qui se regardèrent d'un air significatif. Ils se préparaient à jouer une partie d'échecs; M. Gaskell leur avait prêté un petit jeu portatif, sans lequel il ne voyageait pas. Mme Macalister et les autres invités échangeaient leurs vues sur des questions telles que le théâtre aux Etats-Unis, l'art et la littérature au Canada, la T. S. F. transocéanique, le nouvel élévateur de grain à Montréal, contenant 364.000 hectolitres; on parla ensuite du coup d'Etat et du drame sanglant de Belgrade; enfin, *last but not least*, on s'entretint des modes contemporaines, lesquelles n'excluaient pas, chez les dames, non plus qu'aujourd'hui, un costume pratique et seyant pour les expéditions par monts et par vaux : jupe courte, avec guêtres ou bottes. Le dernier sujet étant sur le tapis, ces dames semblaient devoir s'y éterniser; aussi, M. Gaskell et Lafrance jugèrent à propos de se retirer pour aller dans une annexe du chalet, faire plus ample connaissance avec les guides. Depuis leur dîner, ces gens n'avaient interrompu leur bavardage que pour chanter à pleine voix des chansons, dont la plupart des airs, sinon les paroles, sont originaires de France. La gaîté presque constante des canadiens français, quand ils sont réunis, est un trait caractéristique de ce peuple. Pour attrister momentanément le groupe que rejoignirent les deux messieurs, il eût fallu un manque de tabac « canayen » ou de bonnes provisions. Plusieurs hommes, non moins bruyants que leurs compagnons, jouaient l'un ou l'autre des jeux de cartes en vogue dans la campagne : quatre-sept, charlemagne, revirole, euchre, cinq-cents, (le whist n'intéressait que les curés). A l'entrée des visiteurs, tous les guides se levèrent en bousculant les chaises, mais M. Gaskell les invita à se rasseoir. Ensuite, il leur dit :

— Ce que nous avons entendu, en nous approchant de cette chambre, prouve que le mauvais temps n'a pas affecté votre bonne humeur. Pensez-vous que nous pourrons pêcher demain?

— Ça doit (être) répondit Fortunat Limoges. Le norda ne dure pas bin longtemps en été; mais après nous aurons peut-être le revers (1) pour au moins une demi-journée; après, c'est bin probable que le temps s'abeaudira.

— La rivière a-t-elle atteint son plus grand étiage? Aurons-nous beaucoup de portages en nous rendant à Chicoutimi?

« Chemise Bleue » était reconnu comme le plus autorisé à donner cette information.

— Le plus beau voyage pour se rendre à Chicoutimi, c'est par la Belle Rivière, le lac Kénogamichiche, le lac Kénogami (2) et la seconde de ses décharges qui est la rivière Chicoutimi. Mais j' comprends que vous voulez descendre par le Saguenay. Alôrs, comme la Grande Décharge du Lac Saint-Jean n'est pas passable à cause de la Grand' Chûte à deux milles du Lac, il faut s' rendre de l'autre côté de l'île d'Alma, pour prendre la Petite Décharge. On n'est pas loin dans ce bras, quand il faut faire un *käpatägan* (3) d'une dizaine d'arpents sur la rive sud, la rivière étant étranglée entre les roches; c'est une passe où les eaux sont en maudit (4), et empliraient les canots; ensuite, au neuvième mille, il y a un fort rapide court, et à trois quarts d' mille plus bas, un autre rapide qui est long; après ça, le courant est calme jusqu'à la jonction aveuc la Grande Décharge. Dans l' Saguenay, on aura beau jusqu'un demi-mille de la Rivière aux Sables où il y a une chûte de 60 à 80 pieds, aveuc une glissoire pour les billots; là, il faut débarquer sur le bord du nord et faire sept et demi milles en *buckboards* (5) qui porteront aussi les canots jusqu'où monte la marée, près de Terre Rompue, d'où on naviguera à pleine eau jusqu'au Chicoutimi. N'empêche que même le rapide à la tête du grand portage et les méchants rapides en aval, je sauterais ben, mais seul dans l'canot, sans passager, ni butin.

---

(1) Vent plus ou moins violent dans le sens contraire, soit le suroît après le norois.
(2) Du montagnais *tsigonami*, signifiant « lac long ».
(3) *Käpatägan :* portage, faire un portage, *käpato.*
(4) Etre en maudit : être furieux.
(5) *Buckboard* : mot américain, « planche », voiture précédemment décrite.

— Accrabe (1), exclama son associé (2), t'es pas fou? tu sauterais droit dans l' purgatoire! Et dans les rapides il n'y a pas d'arse (3) entre les roches.

— Ne t'étrive (4) pas, Gaudias; on verra bin!

Il y avait là matière à une discussion que Lafrance coupa court par une autre question :

— Vous avez tous coutume de guider les Messieurs des Clubs?

— C'est ce qui est le plus agrillable (5) quand ça s'adonne bin répondit « Chemise Bleue ». Il y a le Club Triton, le Metabetchouan, le Stadacona, le Tourili; ceux qui sont assez *badluckés* (6) pour ne pas être engagés dans ces clubs, vont se mettre de la gang (7) pour les sports (sportsmen) de l'hôtel du Lac Edouard.

— Mais alors, vous devez être ainsi occupés de mai à décembre?

— C'est la saison pour les Clubs, mais il ne faut pas croire que nous y restons tout le temps, nous autres. Des fois, on s'engage dans les chantiers Price (8), ou de la « Compagnie de Pulpe de Chicoutimi ». On se tanne quand on ne s'adonne pas ben avec les Messieurs. Il y en a de toute sorte : ceux qui sont vigoureux, d'autres qui sont des tétais (9); ceux qui disent savoir tout, et ne savent rien en tout; ceux qui sont flammécheux (10) marchent comme des caribous, tiennent l'aviron sans se maganer, connaissent la chasse et la pêche comme nous autres, même que leur fusil porte plus droit. Il y en a qui sont ben

---

(1) **Accrabe** : espèce de juron.
(2) **Associé** : compagnon de travail, de chasse, d'aventure. En d'autres cas, le mot conserve sa signification ordinaire.
(3) **Arse** : espace libre suffisant.
(4) **Etriver** : se tourmenter.
(5) **Aggrillable** : agréable.
(6) ***Badluckés*** : malchanceux; de l'anglais *bad luck*.
(7) **Gang** : équipe.
(8) **Chantiers Price** : sièges d'exploitation d'une compagnie possédant scieries et fabriques de papier.
(9) **Tétais** : hommes efféminés, niais.
(10) **Flammécheux** : enthousiastes, emportés, exaltés.

affables, d'autres qui sont magniéreux (1) et aisés à s' mettre en fiferlot (2). Quelques-uns sont baise la piastre (3), ou encore il y a les généreux, surtout quand c'est qu'ils ont ben réussi, ou pris un bon coup (4).

Tous éclatèrent de rire. Décidément, « Chemise Bleue » était en verve.

— Mais, dit encore M. Lafrance, vous ne paraissez pas devoir être longtemps chez vous? Quelqu'un de vous possède-t-il une terre?

— Pardon, Monsieur, on a presque tous une terre. Mais on aime pas à la folie la culture. Quoique ça (malgré cela) on en fait quand c'est qu'on est sans engagement. Et la femme est cheux nous pour essoindre (5) les enfants, les animaux, faire du jardinage.

Les prévisions de Fortunat Limoges ne furent pas justifiées; le lendemain matin, une brise du sud-est amena un « Temps de demoiselle », (sans soleil ni poussière) comme on dit en ville. Mais nos excursionnistes trouvèrent plutôt maussade cet état de l'atmosphère, d'autant plus qu'il s'ensuivit des alternances de pluie et de soleil. D'ailleurs, la pêche fut médiocre, comme presque toujours par un vent de l'est. Cette situation n'avait pas changé le jour suivant, où il fallut néanmoins poursuivre le voyage. Et, dans la Petite Décharge, à une dizaine de kilomètres en aval du Lac, une ondée tomba assez dru pour forcer les voyageurs à se réfugier chez un des rares colons riverains.

Mais M. Gaskell n'aimait pas l'air renfermé de la maison; il ressortit aussitôt que l'averse diminua. Ayant aperçu de nombreuses oies domestiques qui barbotaient dans la rivière, très large en cet endroit, l'idée lui vint d'acheter un de ces volatiles, et de se divertir avec M. Lafrance et Jean, en cherchant à l'at-

---

(1) Magniéreux : maniérés, capricieux.
(2) En fiferlot : en colère.
(3) Baise la piastre : avare.
(4) Prendre un coup : boire un coup.
(5) Essoindre : soigner.

traper : les oies ne pouvaient pas fuir à tire-d'aile, leurs remiges primaires ayant été prudemment enlevées.

Les guides lancèrent avec enthousiasme leurs canots, qui avaient été mis à terre et renversés, selon l'usage général après le débarquement. Ensuite, la chasse commença. Pour se faire l'idée de ce qu'elle fut mouvementée, il faut avoir vu nager et plonger des oies épouvantées par une poursuite persistante. Afin de suivre rapidement leurs tours et retours, il fallut toute l'adresse des pagayeurs. Et à peine approchait-on du gibier, qu'il immergeait et ne réapparaissait qu'après avoir fait un long trajet dans une direction impossible à prévoir. En somme, un sport nouveau était découvert: il est recommandable, pour l'amusement de leurs invités, aux châtelains disposant d'une grande pièce d'eau. Dans le cas qui nous occupe, il n'y eut enfin de succès qu'au moment où la malchance d'une fugitive achevant un plongeon, lui fit sortir la tête à portée d'une main qui s'en saisit. La captive fut retenue de la patte, par une longue corde attachée à un pieu, fiché à 160 mètres de l'embarcadère.

Alors, M. Gaskell alla sortir d'un étui en cuir un rifle qu'il avait apporté pour s'exercer au tir à la cible, soit fixe, soit balancée au bout d'une branche, ou, encore, faite d'une bouteille vide ballotée dans des flots agités. Revenu auprès des hommes, il proposa un concours où l'oie serait le prix d'adresse. Un numéro tiré d'un chapeau servirait à déterminer l'ordre dans lequel chacun aurait à faire feu une fois, en essayant de toucher l'oiseau, que basculaient les vagues soulevées par un vent succédant à la pluie. M. Lafrance et Jean préférèrent ne pas intervenir, mais demeurer simples spectateurs. Les guides se permirent d'insister poliment pour engager M. Gaskell à ouvrir le feu, mais il s'y refusa en disant :

— Si je tirais avant vous, il se pourrait bien que vous n'auriez plus l'occasion de tirer vous-mêmes!

Ce n'était qu'une plaisanterie, mais elle fut prise au sérieux par les concurrents. Ils placèrent des balles plus ou moins près de l'objectif. Alors sur un coup de hasard visé par le propriétaire de l'arme, l'oie poussa un cri rauque, et s'affaissa pour ne plus se relever. Et ce coup, parce que le résultat en avait été

annoncé avec assurance, provoqua chez Fortunat Limoges et son équipe une admiration dont M. Gaskell s'amusa beaucoup avec ses amis, qui le savaient fort tireur au fusil, mais médiocre au rifle.

Les dames sortirent en voyant l'éclaircie qui s'était produite; pour en profiter, tout le monde rentra dans les canots. Celui que pilotait « Chemise Bleue » toujours avec Marie-Anne comme passagère, était suivi des autres, ils gardaient entre eux des intervalles d'environ une demi-encablure. Quand la flottille se trouva au fil de l'eau, c'est-à-dire au fort du courant, son mouvement accéléré indiqua la proximité d'un rapide. Bientôt, son bruit, pareil au choc de la houle sur les brisants, alarma les novices encore timides; il leur fut enjoint de se tenir cois, sans « grouiller ». Le moment approchait où toute fausse manœuvre aurait pour conséquence d'envoyer dans l'éternité les occupants des coques fragiles; elles furent bientôt portées par le torrent jusque dans un chaos de vagues furieuses et écumantes. Prompts à s'entr'aider, les deux pagayeurs de chaque canot devaient le faire zigzaguer, pour enfiler d'étroits passages entre les roches où le moindre contact eut été fatal. Cependant, les accidents sont rares, les dangers de cette navigation difficile n'étant affrontés que par des forestiers rompus au métier, ou par quelques amateurs devenus experts sous bonne direction. En arrivant près de la tête d'un rapide inconnu — et tous sont à considérer comme tels, quand le niveau de l'eau a changé — on doit toujours débarquer afin d'aller vérifier l'existence d'un passage ouvert; s'il en est un, d'étudier ses sinuosités. Mais, au moindre doute après cet examen, la règle est de prendre le *portage* qui longe presque toujours les sections difficiles des cours d'eau flottables.

Somme toute, le sport qui consiste à sauter les rapides, dans les régions qui conservent leur pittoresque naturel, est extrêmement attrayant; sans être supérieur en soi, il est plus émotionnant, moins banalisé aussi, que le sport des skieurs et des glisseurs en luge. Ce fut l'avis de nos excursionnistes — même de deux des dames remises d'une première frayeur. Tous furent ravis des sensations nouvelles qu'ils venaient d'éprouver

dans leur coquille de noix, parmi des flots bouillonnants, redoutables et superbes.

L'occasion de renouveler l'aventure se présenta bientôt; mais, cette fois le rapide était beaucoup plus long, et fut moins impressionnant; il n'était pas du reste aussi resserré que le premier. Le voyage se poursuivit ensuite sur une eau calme. Le temps s'étant encore rembruni, « Chemise Bleue » arrêta son canot pour attendre celui où était M. Gaskell, et pour faire une proposition qui fut aussitôt acceptée :

— Il va remouiller à pleins sciaux (seaux), mais ce ne sera qu'un abord (1); êtes-vous pour aller vous abrier (abriter) dans une maison à trois arpents d'icite, sur la rive gauche?

La famille à laquelle il s'agissait de demander une courte hospitalité ne venait pas du pays des vrais « habitants », mais de quelque lointaine éclaircie faite en forêt; cette famille appartenait aux générations relativement récentes de pionniers. N'importe, quel que fût le milieu où avaient été élevés les maîtres du logis, il ne manquèrent pas de faire bon accueil aux étrangers. Seulement, après avoir mis pied sur la rive, les voyageurs furent tentés de fuir au plus vite; mais ils ne le pouvaient pas sans offenser les gens qui se portaient déjà au devant d'eux. L'alternative était pour les arrivants de laisser s'offenser plutôt leur sens olfactif : un jeune garçon avait, à proximité, manqué de ménagement envers un certain animal, dont le pelage est appelé skonge par les fourreurs, *videlicet* une mouffette. Et la bête mise en défense avait riposté... Même dans la chambre où les visiteurs furent introduits, l'atmosphère était à faire perdre l'appétit, s'il n'eût été aiguisé au grand air. D'ailleurs, Mme Gaskell savait que le moment était venu d'offrir un repas à ses invités. Elle fit donc apporter le panier aux provisions. Les guides avaient été pourvus de généreuses rations, qu'ils consommèrent dans une grange, infectée comme l'habitation.

Quand la maîtresse du logis connut l'intention de la compa-

---

(1) Abord : averse. Autres significations : courte durée, affluence de monde.

gnie, elle alla défaire le lit conjugal afin d'en retirer un drap usagé, à dessin de l'étendre comme une nappe sur la table.

— J' sais ben, assura cette femme, que vous autres ne mangez pas sur la table nue; mais voici qui va ben adonner.

Sur quoi les dames, suffoquées, restèrent quelques instants interdites.

— Merci, beaucoup, Madame, dit l'une d'elles, mais nous pourrions faire des taches — nous avons des serviettes qui suffiront.

La théière en grès de la maison se trouvait aux trois-quarts remplie de feuilles infusées : Mme Gaskell se préparait à les jeter dans le feu, quand intervint la ménagère :

— Pardon, Madame, nous autres on laisse toujours les feuilles d'une fois à l'autre, tant que l' tea-pot n'est pas presque plein; on ajoute d' nouveau thé par dessus, du thé vert de préférence; alôrs c'est ben plus fort!

Naturellement, les visiteuses se donnèrent la peine d'expliquer qu'une trop longue infusion fait disparaître l'arome et ne laisse que l'amertume du tannin, astringent et nocif. Mais c'était parler à l'encontre d'une coutume générale des campagnards et forestiers de Québec, qui font littéralement bouillir leur thé, et le prennent presque sirupeux.

Dès que la pluie eut cessé, Mme Gaskell remercia la bonne femme en lui mettant quelque argent dans la main, ce qui provoqua de sa part des « Vous êtes ben qu' trop bonne » et des « Bon voyage » à n'en plus finir. Les voyageurs s'éloignèrent au plus tôt des lieux infectés par la mouffette.

A dix-huit kilomètres du confluent des deux Décharges, on alla prendre des voitures pour faire le long portage (treize kilomètres) qui longe la série de rapides dangereux, dont avait parlé « Chemise Bleue ». Mais lui voulut absolument sauter le premier de ces rapides, comme il avait prétendu pouvoir le faire. Sans écouter les protestations de son « associé » et des autres guides, l'homme se laissa entraîner par l'onde fuyante, après s'être bien arcbouté entre les barres transversales de son canot. Les assistants furent épouvantés de cette équipée, qui semblait être un suicide. Mais ils se rassurèrent un tant soit peu en

voyant l'agilité de l'expert forestier; son adresse à darder de bâbord à tribord sa pagaie pour éviter les chocs ou contourner les écueils; il suivait la voie tortueuse du gros de l'eau, qui avalait par une déclivité de vingt degrés. A certains moments, l'homme cessait d'être visible dans l'embrun qui jaillissait des vagues entre-choquantes; elles paraissaient devoir engloutir le téméraire qui osait les braver, mais, par extraordinaire, il réussit à sortir sauf de sa lutte contre la mort. En rejoignant, trempé jusqu'aux os, le groupe encore terrifié, il dit à son associé :

— Est-ce que je suis cheniqueux? (1) Regarde ben vouère si je ne suis pas noyé.

— Bonguenne de bonguenne, répondit l'autre, ben sûr que j' créais pas te revoir vivant! Mais tu es ben que trop embardeux; aujourd'hui pour demain, à te manger le nez, ta digération ira mal (2)!

Après le trajet en voiture, le voyage s'acheva en canot par une eau tranquille jusqu'à Chicoutimi. Le retour à Québec se fit sur un beau vapeur, semblable à ceux qui transportent les touristes sur les grands fleuves américains, mais construit pour pouvoir tenir la mer dans le golfe Saint-Laurent. Embarqués le matin, les Gaskell et leurs invités furent dédommagés des intempéries précédentes : aucun cirrus dans le ciel, et brise caressante. A peu de distance de Chicoutimi cesse tout vestige d'habitation; on pénètre alors dans la région sauvage du Bas-Saguenay, justement célèbre pour son caractère imposant. Cette nature sévère, où règne un profond silence, cause au voyageur une impression inoubliable. On est saisi d'émotion dans une baie entre deux promontoires de sombre granit, les caps Trinité et Eternité; le premier se nomme ainsi parce qu'il porte trois étages; son altitude est de 500 mètres.

---

(1) Cheniqueux : lâcheur, celui qui recule devant une entreprise.
(2) Bonguenne : exclamation marquant la surprise admirative.
Embardeux : celui qui aime à tenter des entreprises hasardeuses.
Aujourd'hui pour demain : d'un moment à l'autre.
A t' manger le nez : tenter l'impossible.
Digération : digestion.

Marie-Anne et Jean, assis l'un à côté de l'autre sur le pont du bateau avaient longtemps contemplé le spectacle sans mot dire. Mais le charme que ces jeunes gens éprouvaient fut rompu par le tam-tam qui annonçait le déjeuner; avant d'obéir à cet appel, la demoiselle exprima l'amour et l'admiration qu'elle ressentait pour son pays :

— Le Canada est sain, grand et beau; notre peuple prie, aime et travaille, chante, rit de tout cœur. Et qu'il est donc habile et courageux, Jean! Voyez nos guides, comme ils s'exposent hardiment à toutes sortes de dangers; leur existence serait misérable par sa pauvreté et ses vicissitudes, si elle ne se passait dans les vastes espaces abrités par la forêt, et arrosés par les eaux s'écoulant de lacs innombrables!

— Vous avez bien raison, Marie-Anne. Par contraste, il y a le mineur qui travaille sous terre, souvent à la faible lueur d'une lampe de sûreté; l'ouvrier masqué pour ne pas respirer les gaz délétères dans certaines usines de produits chimiques; l'homme occupé à fabriquer des explosifs. Tous exercent un métier dangereux, comme encore celui du couvreur, dont l'activité s'applique aux toits et clochers. Mais pour demeurer sauf, il suffit à ce monde de ne pas faire de maladresses, tandis que, par surcroît, le salut de nos forestiers dépend de leur adresse.

— Je comprends votre pensée, Jean, quoique vous m'obligez à vous faire une question de La Palice : ne faut-il pas être adroit, pour n'être pas maladroit?

— Que de grâce vous mettez, chère amie, à me faire entendre que je viens de radoter!

Ce fut donc en riant que les jeunes gens entrèrent dans la salle à manger; ils rejoignirent Mlle Eveline et le Professeur, assis à une table de six couverts; puis, Miss O' Brien, qui n'avait pas encore pris place, fut appelée à eux. Elle s'approcha en se défendant d'accepter l'invitation :

— Mais je vais être comme une cinquième roue à un carosse...

— Vous ne le serez jamais en bonne compagnie, qui toujours se louera de votre présence, Mademoiselle, répondit galamment M. Macalister.

Toutefois, l'observation de Mlle O' Brien était embarrassante

pour Marie-Anne et surtout pour Mlle Eveline, qui ne songeait pas à se réserver le monopole des attentions du Professeur. Mais qui n'avait-il pas manifesté, durant toute l'excursion, une préférence marquée pour la sœur du maître forestier?

XIV

Une semaine après l'intéressante excursion au Lac Saint-Jean et au Saguenay, a été célébré le mariage d'Alfred Vadeboncœur et d'Aurélie Marie, fille des époux Fortunat Limoges et Imalda Marie Trudelle. La bénédiction nuptiale fut donnée à l'église de Saint-Joachim, paroisse de la mariée. Le Professeur et sa mère, comme les Gaskell, avaient assisté à la cérémonie, mais aucun d'eux ne se crut obligé de participer aux réjouissances qui s'ensuivirent. Les deux familles d' « habitants » s'y livrèrent durant trois jours; seule, Mme Paméla Ladéroute faisait exception, parce que, selon sa coutume de chaque année, elle « attendait la visite des sauvages (1) ».

Comme la mère Vadeboncœur avait maintenant une belle-fille pour l'aider, les occupations ménagères ne seraient plus l'affaire de Mlle Eveline. Elle pourrait donner plus de son temps aux Macalister, et contribuer à rendre agréable leur séjour chez ses parents. Les relations entre les amis de Jean et sa sœur ne firent qu'accentuer leur sympathie mutuelle; si bien que la jeune fille se laissa persuader de faire avant Noël une visite à Hartford.

Quand les festins de noces eurent pris fin chez les Vadeboncœur, M. Gaskell discuta avec Jean la question de son avenir.

— Dans des conditions faciles à remplir par un maître-forestier de Yale, tu pourrais te faire agréer comme arpenteur; ce serait alors ta profession; mais si tu aimes mieux faire ainsi que moi, exploiter la forêt et devenir marchand de bois, il fau-

(1) Se dit d'une femme qui en est au dénouement d'une situation intéressante.

dra commencer par travailler en sous-ordre. Le moment est venu de choisir entre les carrières qui te sont ouvertes.

Le jeune homme n'hésita pas à opter pour la seconde solution, de sorte que son bienfaiteur s'apprêta à lui mettre le pied à l'étrier.

Fin 1894, le navire *La Bourgogne* faisait entre Le Havre et New-York une traversée inoubliable, même pour l'équipage : un fort roulis avait duré d'un port à l'autre. Par conséquent, la plupart des passagers se montrèrent peu. Mais, dans le nombre se trouvait M. Gaskell, qui avait été conférer avec les importateurs européens de ses bois équarris et madriers. Bon marin, le riche industriel se trouva presque seul à fréquenter chez les officiers du bord. Le Commissaire, M. Lucien, Oscar Commettant, raconta qu'il allait probablement quitter le service de la Compagnie Générale Transatlantique, pour se mettre à la disposition de M. Henri Menier, si celui-ci réalisait le projet d'acquérir l'île d'Anticosti. Comme chacun sait, c'est ce qui arriva (1). Et quelques années plus tard, M. Gaskell eut le plaisir de retrouver à Québec M. Commettant, premier intendant du domaine insulaire, et de faire connaissance avec MM. Martin-Zédé et Robert Eustache, amis du propriétaire. M. et Mme Gaskell furent charmés de recevoir à Beaupré la visite de M. Eustache.

Grâce à ces relations et aux aptitudes de Jean Vadeboncœur, une position temporaire fut obtenue pour lui dans Anticosti.

Appelé à Québec pour recevoir quelques instructions premières, le maître forestier alla ensuite faire part de sa bonne fortune à ses anciens professeurs du Séminaire. Mgr Laflamme eut alors la bonté de lui donner des indications sur la géologie et la végétation arborescente de la grande île du Golfe Saint-Laurent. Après y avoir fait un séjour, le vénérable savant avait publié des notices sur ce qu'il avait trouvé là d'intéressant (2).

De retour au village, Jean courut à toutes jambes chez lui,

(1) Prix d'achat : £ 25.000, plus commission, frs. 200.000, et frais de première exploration, $ 10.000.

(2) *Vide* « La Vérité » de Québec, 12 octobre 1901.

heureux de pouvoir réjouir ses parents en leur apprenant sa nomination. Le père Vadeboncœur, comme il avait coutume après le travail de la journée, fumait tranquillement sa pipe, assis sur le banc contre la maison. A côté de lui se trouvaient le Professeur et Mlle Eveline. La mère Vadeboncœur était dans l'intérieur, à sa place habituelle près de la fenêtre, par où elle pouvait entendre la conversation au dehors, et même y prendre part.

Après les épanchements d'allégresse causés par la grande nouvelle, Mlle Eveline demanda en souriant à son frère et au Professeur s'ils connaissaient l'origine du nom Anticosti? M. Macalister hocha négativement la tête, et Jean répondit :

— Je sais depuis ce matin que les sauvages montagnais donnent à l'île un nom signifiant le « lieu où l'on chasse l'ours »; mais je n'ai jamais appris la dérivation du nom géographique de l'endroit.

— Quand j'étais pensionnaire au couvent que nous sommes allés voir, M. Macalister, avec Madame votre mère, la Révérende Mère Provinciale entrait souvent dans les classes durant la leçon. Et un jour où il était question du Golfe Saint-Laurent, de ses îles, de la péninsule labradorienne et de celle de Gaspésie, la Provinciale, née en Espagne, nous apprit que Labrador et Anticosti sont des mots de sa langue maternelle. Mais Anticosti devrait s'appeler Anticosta. Car costi ne signifie rien, tandis que *costa* veut dire la côte; d'où Anticosta, ou avant la côte.

— Ce nom, affirma le Professeur, s'applique parfaitement à une île très allongée, placée entre deux côtes. Et qu'en est-il du Labrador, Mademoiselle?

— Le Labrador nous a dit la religieuse, doit avoir été nommé ainsi par dérision, étant apparemment si impropre à la culture : un *labrador* est un cultivateur, ou simplement le propriétaire de terres arables exploitées pour lui, sans qu'il y mette la main.

— Et un *labrador,* ajouta le Professeur, peut même être marquis, comme celui de même nom qui fut ambassadeur de Ferdinand VII en France et au congrès de Vienne.

Le père Vadeboncœur se mit à rire :

— Vous voyez ben, dit-il en se rengorgeant, que j'ai raison d'être fier de mon état, puisqu'un cultivateur peut être marquis!

A ce moment, Mme Lafrance et Marie-Anne sortirent du corps de logis avec Mme Macalister. Jean s'élança au devant d'elles, pressé de raconter combien le jour était heureux pour lui. Les deux dames le félicitèrent, en l'embrassant maternellement. Reconnaissant, mais confus de cette marque sans précédent de leur sympathie, il eut néanmoins la malice de jeter un coup d'œil interrogateur à la jeune fille, qui baissa la tête en rougissant.

Jean était pressé de partir pour le chalet, mais voulait profiter de l'occasion qui s'offrait de converser avec Marie-Anne. Il sut obtenir que tous deux aillent ensemble rendre leurs devoirs aux Gaskell. Au commencement de la promenade, le jeune homme ne disait rien, tant il était absorbé dans l'admiration de la physionomie spirituelle de sa compagne. Consciente de la cause d'un silence qui devenait embarrassant, elle le rompit en disant :

— Vous me voyez bien contente, Jean, de vous savoir au point de débuter dans la carrière que vous avez adoptée; elle vous conduira loin, j'espère.

— C'est bien au sens figuré que vous l'entendez, et je vous en remercie; mais, de fait, il me faut aller à 360 milles marins d'ici — beaucoup trop loin de vous.

— Je comprends bien que la camaraderie vous incline à me faire ce compliment; quoique ça (1) comme dit votre engagé, Hormidas Létourneau, vous savez qu'après les absences, il y a le plaisir de se retrouver.

— Oui, et de saisir le bonheur où qu'il soit; c'est vous-même qui l'avez dit, Marie-Anne.

— Soit, mais à condition d'être guidé par le bon sens dans la recherche de son bonheur.

— Votre indulgence ne vous a-t-elle pas porté à m'accorder quelque bon sens?

---

(1) Quoique ça : néanmoins.

— D'accord, il ne vous reste qu'à suivre son inspiration. Quand partez-vous?

— La semaine prochaine, *Deo volente*, par le *Savoy*, solide petit vapeur jaugeant 400 tonneaux paraît-il, acheté en Angleterre pour le service de l'île (1). Allez-vous me permettre de vous écrire, comme je le faisais de Hartford?

— Volontiers, si maman est toujours du même avis, mais pourvu que vous ne perdiez pas ainsi un temps à mieux employer.

— Il ne pourrait jamais l'être mieux, Marie-Anne.

Et leur entretien continua ainsi; tandis que lui faisait prudemment sa cour, elle écoutait, ou répondait gentiment, mais avec la sérénité de l'amitié.

Quand ils entrèrent au salon du chalet, Jean reconnut que la nouvelle de sa nomination inclinaient les dames de l'entourage à l'embrasser, car Mme Gaskell fut troisième à le gratifier ainsi. Et, assez averti cette fois pour ne pas être déconcerté, il rendit filialement le baiser qu'il venait de recevoir.

De son côté, l'hôte, touché des effusions de gratitude du jeune homme, répondit :

— Je t'aiderai de mon mieux, tu le sais bien, aussi longtemps que tu continueras à t'aider toi-même.

C'était l'heure du thé. En touillant l'aromatique infusion dans une tasse en fin craquelé chinois, M. Gaskell parla d'un recueil de lettres paru l'année précédente : elles étaient dues à la plume de Mgr Charles Guay, protonotaire apostolique, chapelain du domaine insulaire de M. Henri Menier (2).

— Dans ce recueil que je vais te remettre, Jean, tu trouveras des données sur la géographie, sur les ressources naturelles, sur la population et l'administration d'Anticosti; l'auteur a décrit les travaux accomplis dans l'île, et il raconte son histoire, les tragédies qui se sont déroulées sur ses côtes, et les souf-

(1) Plus tard, ce service a été fait par un bâtiment beaucoup plus grand : le « Fleurus » construit en France.

(2) Lettres sur l'île d'Anticosti, C. O. Beauchemin et Fils, libraires-imprimeurs, Montréal, 1902.

frances terribles des naufragés qui purent y prendre pied. Ce qui est arrivé à certains de ces misérables fait frémir; parmi eux un mulâtre géant les mit à mort et se nourrit de leurs cadavres, qu'il saumura en vue de les conserver. Mais c'est de l'histoire ancienne; aujourd'hui Jean pourra manger sans être lui-même ingéré, ni à l'état frais, ni boucané, ni à la missionnaire, ni...

— Godfrey! fi donc, *shocking!* protesta Mme Gaskell, quoique riant comme les autres.

Après avoir prolongé leur visite aussi longtemps que le permettaient les bienséances, Jean et Marie-Anne rentrèrent chez eux en causant des Macalister. Jean ne voulait pas que son départ put abréger leur séjour.

— Ils resteront sans doute tout l'été, dit Marie-Anne, car ils semblent se plaire ici. D'ailleurs, le Professeur est certainement sous le charme d'Eveline. Pour prévoir qu'ils s'entendraient aussi bien ensemble, vous avez dû être bon psychologue.

— Vous êtes moqueuse, Marie-Anne. Sans être bien perspicace, j'ai tout simplement supposé que celui dont j'avais fait un ami véritable serait sympathique à ma sœur; réciproquement, si je ne m'exagérais pas ses qualités, elle aurait de l'attrait pour lui.

— En supposant qu'une inclination mutuelle doive les conduire au mariage, tout sera sans doute décidé quand Eveline ira, comme elle me dit l'avoir promis, assister aux fêtes de fin d'année à Hartford.

— Oui, le Professeur pourra voir alors comment se comporte ma sœur dans son milieu à lui.

— Elle ne peut que plaire dans ce milieu, où vous avez vous-même fait bonne impression; au reste, les filles sont moins gauches en pareilles circonstances que les garçons, affirma malicieusement Marie-Anne.

Jean se borna à répondre :

— Oui, s'il est des filles qui sont comparables à vous et Eveline, mais cela ne se peut pas...

Les promeneurs, à leur retour, trouvèrent tout le monde dehors; c'était pour voir un jeune chien de berger effaré, que

le père Vadeboncœur cherchait à tranquilliser. Alfred venait de prendre à la station le petit animal, adressé à M. Macalister. Ceci demande une explication. Les amis de Jean connaissaient de longue date la belle vie et triste fin de Prince; en souvenir de lui, le Professeur avait décidé de faire un cadeau de circonstance. Mais ne voulant pas recourir à l'un des chenils où sont élevés des générations de sujets d'exposition, chez lesquels l'instinct caractéristique de la race est atrophié, M. Macalister était parvenu, par l'office d'un universitaire d'Aberdeen, à obtenir de certain laird un rejeton des meilleurs collies. Ils avaient été primés dans ces concours pratiques, où sont éprouvées jusqu'aux dernières limites, l'endurance, l'intelligence et la technique, si l'on peut dire, des compétiteurs. Aucun d'eux ne doit être guidé, ni de la parole, ni du geste, dans le travail imposé. Il consiste : d'abord, à rassembler dans un lointain pacage, de nombreux moutons, dispersés parmi les bêtes aumailles; ensuite, à ramener jusque dans la bergerie le troupeau reformé, en le faisant passer par différents obstacles et les ouvertures étroites de plusieurs haies, malgré sa résistance à quitter le pré à une heure insolite.

Marie-Anne et Jean arrivèrent en temps pour entendre citer les titres de noblesse canine du *puppy* que le Professeur avait importé, et offrait à son hôte pour succéder à Prince.

Après avoir remercié, la reconnaissance dans le cœur, le bonhomme dit :

— Sauf vot'e respect, j' voudrais l' nommer Mac. Et tant plus qu'il aura d' génie, et tant plus que je le dompterai (dresserai) bien.

Dans la soirée, Jean témoigna aux Macalister son contentement de leur aimable attention pour son père; il parcourut ensuite avec eux le livre sur Anticosti, et, avant l'heure du coucher, il eut la satisfaction de savoir à coup sûr que son départ pour l'île n'aurait pas pour effet de raccourcir le séjour dans Beaupré de ses invités.

Le lendemain était un samedi; de bonne heure, un groupe de jeunes gens connus des Lafrance arriva de Québec; il en était ainsi à chaque fin de semaine, depuis que Marie-Anne

était en âge de fréquenter le monde. A cette occasion, des pique-niques avaient souvent lieu au Cap Tourmente, aux belles chutes de la rivière Sainte-Anne, ou sur les rives d'un de ses petits affluents comme la rivière Jean Larose. D'autres fois, la compagnie se réunissait autour du tennis, où les meilleurs joueurs qui représentaient Beaupré disputaient la victoire aux champions citadins.

Quand il n'était pas en voyage d'affaires, Baptiste Barsalou se présentait en costume de mauvais goût, et les cheveux calamistrés. Lorsqu'il apprit la nomination de Jean, son haineux rival ne put se défendre d'en manifester du dépit, malgré sa résolution de dissimuler ses sentiments. Comme quelques habitués de la maison Vadeboncœur parlaient devant lui du départ prochain de Jean pour Anticosti, Barsalou dit dédaigneusement :

— C'est aller bien loin pour trouver un emploi.

M. Lafrance entendit cette réflexion et répliqua :

— Oui, Monsieur c'est aller loin, ce jeune homme ira loin!

Cependant, Anticosti fait partie du district électoral de Chicoutimi-Saguenay; cette région se trouvait dans le champ d'action que la compagnie représentée par Barsalou lui avait assigné. Il résolut donc de partir pour l'île à la même date que Jean, dans le secret espoir de lui nuire, tout en plaçant des polices. Toutefois, cet espoir malin fut déçu. L'administration anticostienne se refusait à recevoir dans sa propriété les agents d'assurances; c'était pour prévenir toute concurrence étrangère aux compagnies canadiennes, sinon dans la pensée qu'une caisse de retraite pourrait être établie localement.

M. Henri Menier avait inspiré, ou peut-être rédigé lui-même, un règlement bien étudié « de l'Ile d'Anticosti, propriété particulière dépendant de la province de Québec et régie par les lois du Canada et de cette province ». Il ressort de l'analyse de ce document qu'il avait pour but essentiel de séparer l'ivraie d'avec le bon grain, pour n'avoir que des gens honnêtes et laborieux dans le vaste domaine. L'Administration de l'île voulait aussi se réserver toutes les ressources naturelles et les épaves qui s'y trouvaient. Les entrées et les sorties de marchandises

et d'animaux devaient être contrôlées par le service commercial. Les boissons alcooliques et les armes à feu étaient prohibées. Les chiens devaient être exclus. Une quarantaine avait été établie. Des mesures d'hygiène seraient à observer, ainsi que des précautions contre les incendies de forêt. Les défrichements ne pouvaient se faire qu'après autorisation.

Lorsque Jean arriva dans l'île, M. Commettant en était devenu intendant. Il fit au jeune homme le plus chaleureux accueil. Le ci-devant commissaire de *La Bourgogne* avait acquis, durant sa longue carrière sur les mers, une vaste expérience des hommes et des choses. Il reconnut vite les qualités morales du maître forestier, et conçut pour lui une réelle sympathie, se manifestant par toutes les amabilités que pouvait suggérer un cœur généreux. Ce fut notamment une invitation à loger chez l'intendant qui, bien aidé par sa famille, faisait joyeusement les honneurs de leur jolie maison.

Il serait oiseux d'énumérer les travaux qui avaient été exécutés dans l'île, au moment où Jean y débarqua en 1903. Mais nous aurons à faire connaître tout l'ensemble des améliorations qui ont représenté une mise de fonds de plusieurs millions de dollars, déboursés par le propriétaire français; son initiative créatrice fut secondée par ses deux amis cités plus haut, et par des collaborateurs versés dans les sciences ou les arts. La fréquentation de ces hommes tournait à l'avantage du jeune Vadeboncœur en élargissant ses horizons.

Une des premières lettres de Jean à Marie-Anne mentionnait le personnel avec lequel il avait la chance d'être en relation :

« M. Joseph Schmitt, docteur en médecine, a d'abord exercé son art sur les navires qui transportent des passagers entre Le Havre et l'Amérique du Sud; il a été désigné ensuite pour s'occuper du service de santé dans Anticosti, et pour en étudier la géologie, la météorologie, la zoologie et la botanique. Le fruit de ses laborieuses et savantes investigations est l'objet d'un ouvrage à peu près achevé (1). »

(1) Monographie de l'Ile d'Anticosti (Golfe Saint-Laurent) par Joseph Schmitt, Paris, Librairie Scientifique A. Hermann, 1904.

« M. Adolphe Jacquemart, ingénieur des ponts et chaussées (France), est directeur des travaux et des ateliers. Il est chargé aussi des études hydrographiques et topographiques.

« M. Jean, Léon, Marie Picard, diplômé de la célèbre école d'agriculture de Grignon, Seine-et-Oise, est chef de culture.

« Enfin, M. Raoul Landrieu, ancien élève du lycée d'Amiens et de l'école supérieure de commerce du Havre, s'occupe de la comptabilité et des achats de provisions et autres marchandises à Québec.

« M. Commettant, dont la gracieuseté à mon égard vous est connue déjà, me dit que M. Menier ne s'est décidé à l'achat d'Anticosti qu'après l'inspection de l'île, en 1895, par MM. Martin-Zédé et Dujardin-Beaumetz, ingénieur civil. Ils étaient accompagnés entre autres par MM. August Girardin, ancien armateur de pêche (aux îles Saint-Pierre et Miquelon) et Joseph Bureau, explorateur forestier (de Québec); sans avoir fait d'études, mais fort en expérience, M. Bureau a le compas dans l'œil pour estimer la quantité de bois exploitable sur une superficie déterminée. »

Bien des renseignements doivent être ajoutés pour compléter ceux que contient cette lettre de Jean Vadeboncœur. Rappelons d'abord que, comme chacun sait, le désir de posséder la forêt anticostienne a fait acquérir l'île par un consortium des papetiers de la province. A cet effet, ils ont constitué un organisme spécial sous le titre de « Anticosti Corporation » (1).

Les ouvrages accomplis avant cette cession restent à mentionner, en recourant à des notes que nous avons prises récemment sur les lieux. Encore faut-il, pour faire comprendre ce qui a été réalisé, donner quelques informations géographiques.

L'île est orientée du nord-est au sud-est; mesurée sur ses plus grands axes, elle a 226 kilomètres de long et 56 de large; son aire serait approximativement de dix mille kilomètres carrés. Le périmètre en est pisciforme; des falaises mesurant jusqu'à cent mètres de haut, surtout du côté nord, bordent le ri-

(1) Prix : six à sept millions de dollars.

vage. A l'Ouest sont les baies Ellis et English, ainsi désignées par l'amiral anglais H. W. Bayfield, hydrographe de ces parages. Ailleurs, à l'embouchure de plusieurs rivières, il existe des échancrures où des bateaux de petit tonnage peuvent trouver un ancrage, sans toutefois être bien abrités. Mais, dans la baie de l'Ours, littoral nord, à trente ou quarante kilomètres du bout oriental de l'île, un mouillage plus sûr pourrait être créé.

Les couches du massif insulaire sont faiblement inclinées et s'étendent loin dans le Golfe du côté sud, en sorte que le peu de profondeur de l'eau rend dangereuses pour la navigation les approches d'Anticosti : l'espace découvert au reflux peut avoir plus d'un kilomètre. Du côté nord, une plage semblable n'existe que sur quelques points.

Durant la période 1828-1929, cent trente-huit navires, dont quinze vapeurs, ont fait naufrage sur les écueils de l'île (1). Sans doute, la perte de plusieurs de ces bâtiments a été voulue, dans le but de frauder les assureurs, faciles à tromper puisqu'il s'agissait de parages déserts et en mauvaise réputation. Heureusement, de nos jours, les désastres maritimes sont rares dans les eaux d'Anticosti; toutes les mesures de protection possibles ont été prises par le Gouvernement fédéral. Il a fait ériger, depuis 1831, sur chacune des pointes du sud-ouest, de l'est et du sud, un phare pourvu des meilleurs appareils pour diriger la navigation au large. Une ligne télégraphique dessert le littoral sud, et une partie du littoral nord; elle est reliée par des câbles sous-marins à Mingan et à la Gaspésie, sur les côtes nord et sud respectivement de la terre ferme.

Le premier établissement créé sous le régime de M. Menier fut celui d'English Bay, qu'il dénomma Baie Sainte-Claire en souvenir de sa mère. Des maisons en bois, aux murs olivâtres sous toiture rouge, ont été alignées en retrait de la voie publique; elles sont assez espacées entre elles pour qu'une conflagration générale ne soit pas à craindre. La simple nomenclature

(1) La liste détaillée en est reproduite dans le recueil de lettres déjà cité de Mgr Guay.

des bâtiments suffit à faire apprécier le sens pratique des fondateurs; villas des chefs de service, habitations ouvrières, maisons de pension destinées aux artisans et journaliers célibataires, salle de réunion ou cercle, hôpital, chapelle temporaire, école, magasins d'objets utiles, mais non luxueux, entrepôt, abattoir, boulangerie, fabrique de beurre, glacière, scierie, ateliers pour toutes sortes de métiers se rapportant à la construction — tel était le premier village.

Malheureusement, tout cela fut abandonné où démoli, par suite de la décision d'établir le chef-lieu à la Baie Ellis, appelée communément Baie Gamache; on crut que cet emplacement serait plus pratique pour le mouvement des marchandises. Dans ce but, M. Menier fit construire (1899-1903) un appontement long de onze cents mètres, où les navires tirant jusqu'à dix-huit pieds d'eau (5 m. 486) peuvent accoster à marée haute (1). Ils y trouvent protection même contre les tempêtes du sud-est, ce côté du port étant à découvert. Un second appontement, parallèle au premier, dont il n'est séparé que par un étroit passage, fut bâti aux frais de l' « Anticosti Corporation », dans le but d'accélérer le chargement du bois à papier; les billots qu'elle fait touer depuis l'embouchure des rivières, sont retenus dans la baie par une ceinture immense de barrages flottants.

Port-Menier est le nom justement donné au second village; l comprend des maisons semblables à celles de la Baie Sainte-Claire, et en plus, autour d'une grande place publique, une église, un presbytère, un couvent, et une hôtellerie occupée surout par le personnel dirigeant. A une distance raisonnable des habitations se trouvent les ateliers et une usine électrique pour 'éclairage de la localité : le courant est transmis jusqu'à une grande villa où séjournait le propriétaire. Cette villa est située ur un promontoire à l'ouest de la Baie, sur laquelle il domine l'une vingtaine de mètres. La demeure est relativement somptueuse; elle fait face à Port-Menier par delà l . Baie; devant l'ha-

(1) L'écart entre le niveau des marées ordinaires est faible, soit m. 80 à 2 mètres.

bitation est une pelouse où viennent brouter et gambader des chevreuils (1); derrière s'étend un bois transformé en parc.

Port-Menier est relié à la Baie Sainte-Claire par un chemin ferré, de treize à quatorze kilomètres, qui longe le nord de la Baie Ellis et l'entrée du parc de la grande villa; il bifurque, en un point marqué d'une croix rouge, pour mener à la jolie Anse-aux-Fraises. Là se trouve une chapelle pour quelques familles de pêcheurs, venus des Iles Madeleine et de la Baie des Chaleurs (côté sud du Golfe). Un embranchement carossable se dirige vers le nord jusqu'au Lac Plantain, distant de quatre à cinq kilomètres.

Une seconde route, d'environ cinq kilomètres, empierrée comme la première, conduit de Port-Menier à la Maynardière, l'une des deux grandes fermes de l'île; l'autre ferme, appelée Rentilly, est à proximité de la Baie Sainte-Claire.

Notons, de plus, les chemins forestiers pour charrier le bois.

Enfin, un chemin de fer à voie normale dont la longueur effective est de vingt-neuf kilomètres, soit vingt-cinq kilomètres à vol d'oiseau, part de l'appontement où sont chargés les navires pour suivre, en décrivant deux grandes courbes, l'axe longitudinal de l'île. Au neuvième kilomètre environ, il existe un embranchement de presque neuf kilomètres vers le nord. Chacune des fermes dont nous avons parlé peut loger une famille nombreuse; les dépendances sont considérables : granges, écuries, étables, bergeries, porcheries, poulaillers, rien ne manque. Ces immeubles sont construits d'après un plan français. Autour des fermes, on a défriché nombre d'hectares : les cultures de Rentilly peuvent s'étendre jusqu'au lac Plantain; une partie des terres de la Ménardière ont été prises sur la superficie d'un autre lac, appelé d'abord Gagnon et ensuite Saint-George. L'ingénieur Jacquemart a réduit ce lac aux proportions d'un étang, en substituant à ce qui était sa décharge naturelle un canal beaucoup plus profond, qui se déverse dans la Baie Ellis.

Un ouvrage de même nature, quoique moins important, a été

(1) Nom donné dans Québec au daim de Virginie. Comme les mots « outarde » et « billot » précédemment signalés, il paraît devoir rester.

fait à l'Anse-aux-Fraises, pour assécher un sol marneux excellent, qui était recouvert par un lac.

Les savanes, tourbières, lacs et éclaircies faites dans la partie ouest représentent tout au plus un quart de la superficie de l'île; ailleurs, s'étend une forêt presque impénétrable; elle est généralement séculaire, mais comprend de jeunes massifs disséminés. Cette forêt a été explorée : en 1901, par M. Joseph Bureau, qui la traversa en remontant le cours des rivières; en 1903-1904 par Jean Vadeboncœur, qui fit de même; en 1926 par MM. Gustave C. Piché et Wickenden (fils d'un artiste peintre connu et apprécié en France comme au Canada); ils agissaient pour le compte du consortium papetier; Gustave Piché se fit aider par un observateur en avion, nommé Hébert; Wickenden fut secondé par des experts suédois qui s'appelaient K. F. Lindhaal et G. Lingraen.

Dans la forêt, les résineux, et principalement des épicéas, sont représentés dans les proportions de soixante à quatre-vingts pour cent; des feuillus, bouleaux et peupliers, se rencontrent sur les hauteurs, notamment près de la côte nord-est; il existe aussi du frêne et un peu de pin Weymouth, celui-ci dans l'est surtout, où la futaie est la plus belle.

L'exploitation forestière, faite d'abord par ordre de M. Menier, et ensuite pour compte de l' « Anticosti Corporation », fut pratiquée en premier lieu au nord des deux villages; elle a été continuée de part et d'autre du chemin de fer, dans une zone large de un à deux kilomètres, qui, au delà de l'embranchement, se prolonge jusqu'à la côte nord de l'île.

La pêche est une deuxième source de richesse pour Anticosti; les eaux intérieures abondent en saumons, truites, anguilles; ces poissons viennent du Golfe, où foisonnent en leur saison, la morue, l'aiglefin, le flétan, et bien d'autres de moindre importance. Quoiqu'elle figure sur les menus de maint hôtel et club des Etats-Unis, la sole ne se trouve pas dans les parages de l'Amérique, non plus que le turbot; pourtant, un pêcheur français, M. André James, affirme qu'il a vu parfois un turbot parmi les flétans pris au large de la Baie Sainte-Claire. L'affir-

mation vient d'un homme qui s'y connaît, puisqu'il a été pêcheur dans la mer du Nord européenne.

Comme crustacés, il y a lieu de citer le homard, dont on fait d'excellentes conserves; l'opération a lieu dans deux locaux spéciaux, où les ouvriers travaillent en costume de cuisinier, avec une propreté méticuleuse.

Sur différentes parties du rivage se trouvent des palourdes en quantité considérable et autres mollusques comestibles; entre autres, le *mya arenaria*, consommé au Canada et aux Etats-Unis sous le nom de clam (clovisse?).

Pour la pelleterie, il n'est pas au monde un domaine particulier qui puisse rivaliser avec Anticosti, à cause du climat de l'île et des vastes forêts que l'homme traverse rarement. C'est l'habitat de plusieurs des espèces d'animaux dont la fourrure est recherchée : l'ours noir, la loutre, la martre et le renard dont les variétés sont rousses, croisées, ou argentées (1). De plus, M. Menier a fait introduire le castor, qui s'est beaucoup multiplié; mais son cousin le rat musqué, n'a pas été importé avant l'automne de 1930.

D'autres expériences d'acclimatation ont été faites sur des cervidés, de toutes les espèces qui existent au Canada; c'était à faire croire que les Français songeaient à créer un nouveau Parc-aux-Cerfs à l'instar de celui de Louis XI.

Plusieurs orignaux ont été débarqués dans l'île, mais arrivèrent en assez fâcheux état, à cause de la brutalité de leur capture au « régibouère » (2), et aussi par suite des blessures reçues durant le transport. Ils disparurent complètement après s'être rembuchés, de sorte qu'on finit par les supposer morts. Toutefois, en 1926, M. Gustave C. Piché remarqua, au cours de son exploration, les traces d'orignaux que dans la même

(1) Voir leurs noms scientifiques dans l'ouvrage *Supra*, p. 241, descriptif de la faune et de la végétation d'Anticosti.

(2) Régibouère : piège où une planchette à déclanchement est posée sur le sol; elle est entourée d'un nœud coulant dans une corde attachée au haut d'un jeune arbre flexible que le trappeur a étêté et recourbé. L'arbre se redresse en serrant le nœud autour de la jambe de l'animal, quand il appuie le pied sur la planchette.

journée, l'observateur en avion aperçut au nombre de trente-trois, vers le centre de l'île.

Les caribous, importés n'ont pas vécu longtemps : apparemment il n'en avait jamais existé dans Anticosti, où doit faire défaut quelque végétal nécessaire à leur alimentation. Ce n'est pas qu'il y manque le « lichen » dit « mousse à carabou », (*lichen rangiferinus*). Toujours est-il que plus de cent rennes, ruminants de la même famille, amenés de Laponie, ont aussi péri, sauf peut-être une trentaine; nous en avons rencontré trois, (1928) dans le grand chemin.

Aucune partie de la Province ne peut convenir au wapiti (*cervus canadensis*); il est vrai qu'un couple de ces superbes animaux, dont le cerf et peut-être la biche représentent une deuxième génération obtenue à Port-Menier, rôdant autour du village; on leur donne quelque nourriture, faute de quoi ils succomberaient à la faim durant l'hiver.

Par contre, le terrain est extrêmement favorable aux daims; les premiers qui furent mis là par M. Commettant se sont multipliés de façon remarquable, vu qu'il n'y a dans l'île ni chiens, ni loups. Comme la nature réagit toujours contre les populations trop denses, les chevreuils (puisque le nom local s'impose) seraient détruits par une épidémie, si les gardes-chasse n'avaient pas l'ordre de tuer au moins un millier de mâles à l'approche de chaque hiver. La venaison et les peaux sont vendues à Québec ou Montréal.

Les gibiers d'eau, pour la plupart migrateurs, sont abondants; les nombreuses espèces en sont énumérées dans le livre du Docteur Schmitt.

Une revue des productions utiles d'Anticosti, où Jean Vadeboncœur a fait son début professionnel, n'est peut-être pas déplacée dans un texte comme celui-ci, qui, sans être un roman, n'est point sans action sentimentale. D'ailleurs, il suffit maintenant d'ajouter que, selon les géologues, la formation de l'île est du groupe primaire, système dévonien proprement dit, recouvert de quaternaire en certains points. Il n'existe donc pas de gisements métalliques, mais des bancs de pierre à bâtir, grès, calcaires durs, marbres de diverses teintes, notamment

rose orangé. Les argiles sablonneuses, propres aux céréales et plantes calcifuges, occupent une large place; presque partout une couche superficielle d'humus, dont l'épaisseur peut atteindre un mètre, accroît la fertilité du sol. Aussi, a-t-on obtenu de belles récoltes; le mode de culture, arrêté par Monsieur Picard, est approprié à l'élevage et à la laiterie. Les fourragères ne réussissent pas en maïs, qui peut être remplacé avantageusement dans les silos par un mélange égal d'avoine et de vesces. Contrairement à ce qui est de règle dans les parties centrales de la Province, l'aubergine et la tomate ne mûrissent guère en l'île, à moins d'être forcées : c'est que non seulement la saison chaude est courte, mais l'état hygrométrique de l'air marin diminue l'ardeur solaire. Par contre, tous les autres légumes des potagers français ou québecois viennent à merveille, hormis les artichauts; ce n'est d'ailleurs que dans des conditions exceptionnelles qu'ils supportent l'hiver en d'autres régions de la Province.

Dès la première semaine de son séjour anticostien, Jean Vadeboncœur avait appris de bouche autorisée, sinon observé lui-même, tout les faits alors accomplis ou connus, parmi ceux qui viennent d'être relatés. Pour rendre compte des activités et des impressions du jeune homme, le mieux est de recourir à plusieurs de ses lettres, dont la publication ne présente aujourd'hui aucun inconvénient.

Celle qui suit était à l'adresse des Gaskell.

Baie Ste-Claire, Anticosti, 16 *juillet,* 1903

« Mes chers bienfaiteurs,

« A peine arrivé dans l'île, j'ai pu voir que vous auriez plaisir à y passer quelque temps : l'invitation nécessaire vous serait faite avec empressement, tant est généreuse l'hospitalité de M. Menier et de ses amis, ou mandataires. D'ailleurs, je sais que vous êtes personnellement bienvenus partout. Il y aurait lieu de noliser à Matane, si c'est possible, un bateau dans lequel vous feriez le périple de l'île, en choisissant des mouillages aux bons endroits pour chasser, pêcher, ou vous reposer au besoin. Comme vous le savez, septembre et octobre seraient les mois

favorables à ce voyage, sauf qu'il est alors trop tard pour prendre le saumon en eau douce.

« C'est précisément le tour de l'île que je vais être chargé de faire, afin d'étudier l'exploitation économique de la forêt. Il me faudra remonter les vallées des rivières; les sous-bois sont impénétrables à moins de trouver des *käpatägans* (1) ou de se frayer à la hache un passage.

« Un rapport m'a été communiqué, fait il y a deux ans par M. Joseph Bureau, de Saint-Raymond. Il est honorablement connu par les concessionnaires forestiers de la Province. Cet explorateur, suivi de ses hommes, a parcouru avec une vigueur de caribou les différentes parties de l'île. Et bien qu'il eût à s'occuper surtout de la quantité et de la qualité du bois, il a recueilli des renseignements sur les autres ressources naturelles et sur la fertilité du sol en maints endroits. Ces renseignements ont occasionné chez moi un regret qui, quelque déraisonnable qu'il soit, peut s'expliquer : je suis ami des grands espaces, où le soleil fait se projeter rarement, voire jamais, une ombre humaine. La lecture du travail de M. Bureau m'a donné à craindre que, dans un avenir plus ou moins éloigné — puisse-t-il l'être beaucoup! — des defrichements considérables s'imposent pour faire place à une foule d'agriculteurs. En ce cas, il faudrait se garder de raser les parties de forêt qui sont la seule protection contre les vents de l'est et de l'ouest. Ces vents terribles pourraient balayer jusque dans la mer les colons et leurs récoltes.

« Mais veuillez m'excuser si j'exprime en termes exagérés le danger qui résulterait de coupes inconsidérées. Ce n'est pas toujours impunément que l'homme porte atteinte à l'ordre naturel.

« Jusqu'à présent, j'ai été occupé à tirer des lignes et à marquer des hectares de terres arables, en vue de la répartition exacte des semences et engrais, comme aussi de la connaissance des rendements superficiels.

« Je suis bien loin d'oublier, chère Madame Gaskell, que

(1) *Käpatägans* : portages, en montagnais.

vous m'avez un jour gracieusement permis de vous embrasser, mais vous êtes trop jeune, par rapport à moi, pour que je puisse vous envoyer un baiser filial : ce n'en est pas l'envie qui me manque!

« Agréez, cependant, ainsi que M. Gaskell l'expression respectueuse de ma profonde affection.

« Jean VADEBONCŒUR. »

Jean écrivit aussi à ses parents, mais ce qu'il leur dit était d'intérêt familial. Par exemple, Mme Vadeboncœur apprit ainsi que son fils avait présenté ses respects au curé de la Baie Sainte-Claire, Monsieur l'abbé Louis Boisly, très aimé de ses paroissiens.

Il reste à transcrire deux autres lettres, dont la première fut reçue par Marie-Anne : « Sauf la partie s'appliquant à moi » a dit la jeune fille, « cette lettre est à publier, parce qu'elle pourra contribuer à faire apprécier Anticosti par ceux qui n'y ont rien fait, pour en avoir méconnu la valeur, avant la venue de M. Menier. Cependant, l'indifférence de mes compatriotes à l'égard de la perle du Golfe peut s'expliquer : les ressources qui s'y trouvent existent en abondance dans d'autres parties de la province ».

Ce petit discours définit exactement les conjonctures auxquelles il se rapporte, et préface bien l'écrit (donné ici sans égard à la restriction suggérée) du correspondant amoureux de Marie-Anne. Voici le texte dont il est question :

« *Au pied d'un grand pin, Rivière-aux-Saumons.*
Anticosti, 10 *décembre,* 1904.

« Chère Marie-Anne,

« C'est le soir : j'écris dans ma tente, à la lumière de deux bougies; le chauffage est assuré par un petit poêle en tôle, comme ceux que vous connaissez. Deux hommes sont campés à la portée de ma voix. J'avais été autorisé à les choisir moi-même comme aides : ils appartiennent à la classe des hardis marins et pêcheurs du Golfe; l'un Cyrias Castonguay, est originaire de Gaspé; l'autre, Hilaire Sauvageau, de Mingan.

« Depuis bientôt quatre mois, je mène une vie nomade, qui me plairait infiniment si elle ne m'empêchait de communiquer avec vous. Mais j'ai la compensation de pouvoir retirer de mon sac, pour la relire, votre si gentille lettre reçue avant mon départ de Port-Menier. Je suis heureux d'apprendre que la Fortune continue à vous sourire : dans votre cas, elle est logique, puisque vous méritez toutes ses faveurs.

« M. Macalister, me dites-vous, continue à prodiguer ses attentions à Eveline : tous deux ont le cœur guidé par le cerveau : elle ne se décidera qu'après avoir étudié le Professeur dans son home; quant à lui, il fera dépendre sa déclaration de la manière dont se comportera ma sœur dans la société de Hartford. Je les connais bien, lui comme elle : vous verrez que leur problème à la fois intellectuel et sentimental se résoudra selon nos souhaits.

« Quelle agréable profession que la mienne! Elle m'oblige à pratiquer presque chaque jour un ou plusieurs des sports que nous avons préférés : naviguer, pagayer, nager, pêcher, chasser, marcher en forêt, camper — voilà ma vie. Pour me rendre d'un point à l'autre de la côte, je dispose d'un cotre ponté et muni d'un moteur à explosion (1) dont nous usons durant les accalmies, ou pour zigzaguer dans les deltas. Mais, vers la fin du mois, il me faudra rentrer à Port-Menier où j'espère avoir l'occasion de vous expédier cette lettre; en janvier, les glaces rendront impossible mon petit cabotage de l'une à l'autre embouchure de rivière. Notre seul moyen de circuler à l'intérieur est de suivre les bords des cours d'eau; les chemins battus par les animaux ne conduisent pas où nous devons aller.

« Dès le printemps, je compte revenir par ici, en longeant la côte nord de l'île, afin de continuer le travail commencé; en attendant, une besogne différente me sera probablement assignée.

---

(1) Rappelons que la lettre date de 1904; les mécaniciens américains disaient alors « naphta boat » : aujourd'hui le terme « gasoline » ou simplement « gas » est employé dans l'Amérique du Nord, comme « essence » en France ou « petrol » en Angleterre.

« Au départ du chef-lieu, nous étions approvisionnés pour deux mois seulement, parce que les bidons de combustible pour la machine occupaient beaucoup de la place disponible à bord; mais le « Savoy », après avoir transporté des invités de M. Menier jusqu'à la rivière Jupiter, où ils allaient pêcher le saumon, a poussé jusqu'à la Pointe de l'est (*Heath Point* ou Pointe à la Lande), afin d'y déposer de quoi nous ravitailler.

« Vous auriez eu plaisir à prendre les grosses truites (*S. fontinalis*) rutilantes et tachetées de jaune; elles sortent de la mer pour frayer ou dévorer les œufs d'autres poissons ou les alevins en eau douce. Et J'imagine quelle serait votre surprise en voyant la multitude d'oiseaux qui suivent les bancs de hareng. Dans le Golfe, le plus remarquable des volatiles pêcheurs ressemble à un goéland très gros; il plane superbement avec des ailes que j'estime avoir une envergure de presque six pieds : c'est le Fou de Bassan (1). J'en ai tué un, et je conserve sa peau afin de vous la montrer.

« Au lieu de tirer sur des macreuses (2), plongeuses alertes que vous appeliez des « sacs à plomb », vous pourriez ici vous en donner à cœur joie de chasser courlis, pluviers dorés, chevaliers, bécassines, différents canards (dont l'eider), bernaches, et « outardes ». Mais, ne voulant pas me laisser entraîner à négliger mon travail, je n'ai que rarement profité de cette abondance de menu gibier.

« Vous savez combien nos perdrix grises (3) si farouches aux alentours des villages, craignent peu la présence de l'homme dans les endroits éloignés des habitations. La perdrix blanche (4) que nous avons ici n'est guère plus sauvage; une compagnie de ces oiseaux confiants ne cesse de picorer qu'au tout dernier moment, quand nous les avons presque à nos pieds; ils s'envolent alors tranquillement pour aller percher sur un

(1) *F. Bassanus*, nommé d'après l'un de ses habitats, une petite île dans le Golfe du Forth.
(2) *Oidemia perspicillata.*
(3) Perdrix grise : *tetrao umbellus.*
(4) Perdrix blanche : ptarmigan, *lagobus ruperstris.*

arbre voisin : tous peuvent en être abattus, si l'on vise successivement ceux qui sont placés le plus bas, leur chute ne devant pas effrayer les autres. C'est l'appétit pour la bonne chère qui pousse à commettre un acte aussi peu sportif.

« Parmi les gros gibiers est un autre animal qui semble ignorer la rapacité de l'homme et se croit dans un paradis terrestre : je veux dire le « chevreuil », ou daim de son vrai nom, que notre peuple n'adoptera sans doute jamais. Or, les daims doivent être très nombreux par ici, car j'en rencontre constamment : pour peu que je m'immobilise, presque tous viennent à trois ou quatre pas de moi; ils ont une jolie tête au fin museau noir, de beaux yeux largement ouverts, les oreilles dressées — j'allais dire épanouies —, et leur attitude est celle de la curiosité. Quand cette curiosité a été satisfaite, l'animal se détourne, et fait un mouvement de queue pareil à un geste dédaigneux, comme pour dire : vous n'êtes pas bien intéressant. Et cette queue est d'autant plus expressive qu'elle a une longueur qui est exceptionnelle chez les cervidés; sauf aussi l'axel, ils sont tous à deux pouces d'être anoures. Je crois que la caractéristique terminale des daims, fauve par dessus, mais garnie dessous de grands poils blancs, doit leur servir de signal avertisseur. Ainsi, ceux qui étaient apeurés par la brusquerie de Castonguay et Sauvageau, fuyaient toujours avec la queue droit en l'air, comme un panache; tandis que s'ils courent sans être alarmés, la queue reste pendante.

« Vous sentez bien, très chère amie, que le désir de varier mon ordinaire ne m'aurait jamais incité au meurtre d'aussi gentilles créatures. Celles d'entre elles dont j'eus ainsi indignement trompé la confiance, sont les daims, hères, daguets, deuxième têtes; mais les mâles plus âgés se montrent un peu ombrageux.

« Je ne me fais pas le même scrupule à l'égard des ours, timides et habiles à dérouter le chasseur; mais ils donnent facilement dans les pièges. L'île est un pays de cocagne pour Maître Martin, toujours gros et gras par l'abondance de bonne chère. Au printemps, en sortant du *ouatch*, comme nous désignons son antre, ou abri pour hiverner, il se réhabitue d'abord

à manger, puis se gorge de poisson pris vif dans les rivières, ou trouvé mort sur la plage. Après s'être engraissé à faire maigre, notre ichtyophage veut changer de régime; il va éparpiller, pour y chercher des hors-d'œuvre sous forme de petits organismes, le varech amoncelé dans les laisses de mer. Devenant alors insectivore, il émiette les troncs pourris, afin d'en extraire des larves et coléoptères; il détruit surtout les fourmillières; leur population *ab ovo* est friandise pour lui. Plus tard, le gourmand est exclusivement frugivore; il se repaît de racines succulentes et de baies qui foisonnent, comme les bleuets (1) ainsi que d'autres airelles. Mais quelque temps avant de se « cabaner», quand vient à manquer la nourriture végétale, l'ours se trouve obligé d'être carnivore, ce qui achève de le faire omnivore, point de ressemblance avec l'homme. Alors la bête est « effrontée sans bon sens » s'accordent à dire Castonguay et Sauvageau :

« — Il défonce les campes pour voler l'lard, crève les poches d'fleur et gaspille les provisions qu'il ne charrie pas; c'est pareil comme fait l'carcajou où ce qu'il y en a; mais, par bonheur, il n'y a pas de ces diables dans l'île ».

« Comme nous avions ordinairement assez de viande je n'ai voulu profiter que d'une des occasions qui m'ont été offertes de tirer des ours. D'ailleurs, j'ai un penchant pour eux, précisément parce qu'ils sont « effrontés » et intelligents; j'aime à voir leur air comique quand, les oreilles en pointe et les pattes antérieures posées sur une roche ou un tronc renversé, ils m'observent de loin. C'est égal, j'eusse voulu rapporter à Beaupré plusieurs peaux d'ours, afin d'en avoir pour vous, pour ma mère, pour Mme Gaskell et pour Eveline. Encore faudrait-il m'assurer si l'administration dont je dépens ne tiendrait pas à conserver ces dépouilles. Bref, vous jugerez sans doute comme moi que la seule dont je disposerai, si j'y suis autorisé, doit être offerte à Mme Gaskell, puisque je lui dois, ainsi qu'à son mari, mon éducation et ma profession; sans cela

(1) Bleuets : myrtilles, raisins d'ours (*vaccinium myrtillus*).

je n'aurais pas la moindre chance de voir mon beau rêve prendre corps et âme — le plus beau corps et la plus belle âme qui se puissent imaginer. Mais je ne dois pas faire de personnalités : le moment n'est pas venu d'éclairer, même ma meilleure amie, sur les espérances que j'ose avoir pour l'avenir.

« *Oh - ho - who - hoo!* crié en forêt m'a fait déposer un instant la plume; ce que je viens de souligner vous fera sans doute reconnaître l'ululation du grand duc, qui porte deux aigrettes comme des oreilles. Quand les petits rongeurs, dont il fait sa proie habituelle, viennent à l'entendre, ils doivent se dire : « Bon il est en tel endroit; nous pouvons donc nous aventurer dehors, sans craindre de le rencontrer ». Mais le hibou, après leur avoir inspiré ce sentiment de sécurité, se porte aussitôt vers eux d'un vol léger et silencieux, grâce aux plumes douces et moëlleuses garnissant les ailes de ce rapace.

« Je viens de me lever pour charger le poêle, comme il a fallu le faire souvent cette nuit. Et j'ai brûlé plusieurs chandelles. Voici l'aube; j'entends que mes hommes se sont mis en oraison dans la tente voisine. Il est donc temps que je finisse cette lettre; vous voudrez bien en excuser la longueur, puisque depuis longtemps il m'a été impossible de vous écrire. Quoi qu'il soit matin, c'est ma toilette du soir que je dois encore faire, et ma prière du soir que je vais dire; comme toujours, elle sera en partie pour vous.

« Souffrez, chère Marie-Anne, que je baise affectueusement les deux petits chefs-d'œuvre que sont vos mains.

Jean VADEBONCŒUR ».

Après cette nuit blanche où tout lui parut couleur de rose, parce que sa pensée était portée vers Marie-Anne, Jean dormit à peine deux heures avant de lever le camp. Les trois hommes mirent leurs raquettes pour retourner à la côte, bien que la neige n'eut encore qu'un pied de profondeur. Cette épaisseur de neige est tout au plus double, même à son maximum en mars, dans l'est de l'île, quoique triple dans sa section ouest. Le climat d'Anticosti doit à l'influence marine d'être sensiblement

plus doux que dans les autres vieilles seigneuries de la Province (1). Comme ailleurs dans la zone dite tempérée froide l'été est court, mais la végétation parcourt son cycle avec une rapidité correspondant au temps où elle peut être active.

En retournant au chef-lieu, il fallut louvoyer beaucoup et ancrer souvent dans quelque rade foraine, afin d'éviter des bourrasques suivies de giboulées; une saute de vent les balayait bientôt, et le ciel redevenait serein. Se trouvant dans des eaux qui lui étaient étrangères, reconnaissant d'ailleurs la supériosité de Castonguay et de Sauvageau comme nautoniers, Jean se fit mousse, plutôt que d'être un passager désœuvré. Mais ses compagnons avaient admiré son savoir-faire dans les bois et sa dextérité à manier la hache.

Le moral demeura excellent; le chef de l'expédition et ses subordonnés purent se dire, après avoir débarqué à Port-Menier, qu'ils étaient restés en bonne humeur durant toutes les vicissitudes du voyage.

Le cœur de l'île était le centre d'une activité qui attestait la vitalité de l'œuvre française. Chaque jour Jean eut sa part de besogne; il trouva néanmoins le temps de mettre au net ses notes sur la partie du territoire qu'il avait étudié.

Après avoir assisté à l'office de Noël, les chefs et les employés célébrèrent la fête par des jeux et des festins. Il en fut de même au premier janvier et à Pâques. On ne se reposait du reste qu'aux jours fériés. Comme il arrive aux gens très occupés, le temps avait semblé court à Jean, quand arriva le moment de continuer l'exploration déjà avancée durant la saison antérieure. Les glaces avaient disparu sur le littoral nord; elles n'obstruaient plus les anfractuosités qui servaient de mouillages, ou qui donnaient accès aux voies de pénétration dans l'intérieur du domaine. Cette fois encore, le départ s'effectua

(1) L'Anticosti fut donnée en fief et seigneurie à Louis Jolliet (découvreur du Mississipi avec le Père Marquette). Les mutations dont la propriété a été l'objet sont décrites dans une monographie intitulée *Louis Joliet* de M. Ernest Gagnon, historien et excellent musicien, qui a publié entre autres ouvrages un recueil des anciennes chansons canadiennes.

à bord du cotre, radoubé, raclé et repeint par Castonguay et Sauvageau; ces hommes étaient enchantés d'avoir été engagés pour la deuxième expédition. Elle avait pour objet l'examen du terrain au nord de la ligne de faîte. C'est dans cette partie de l'île que sont les plus beaux sites, dont il faudrait faire la représentation cinématographique, leur description par la plume serait pâle ou fastidieuse. Il y aurait dans Anticosti la matière d'un film qui, non seulement, commémorerait une importante entreprise française, mais pourrait ajouter au pittoresque des tableaux, l'attrait de scènes très émouvantes.

Le versant sud n'est pas aussi accidenté que l'autre, mais offre néanmoins des aspects intéressants, par la singularité des falaises du littoral. Parmi les rivières qui arrosent ce côté du domaine, la Jupiter se distingue par la longueur relative de son cours, dans une vallée dont l'homme destructeur n'a pas altéré le charme naturel.

Ceci ramène la pensée au fait brutal de l'invasion industrielle du territoire, du développement de ses forces hydrauliques et de l'exploitation de sa forêt. Le rapport que Jean présenta sur ce sujet a le mérite de préconiser un système qui, sans laisser d'être pratique, écarte tout vandalisme. Dans l'application, il faudrait se résoudre à faire quelques sacrifices pour concilier l'intérêt immédiat avec le souci d'un avenir plus ou moins éloigné.

L'exposé volumineux du projet était accompagné de cartes régionales nécessaires pour l'intelligence du texte. Chacun qui voudra le feuilleter pourra voir comment un fils d' « habitant » frais émolu de l'école technique, a su pratiquer, dans des circonstances exceptionnellement difficiles, ce qu'il avait appris d'art et de science.

« *Port-Menier, Anticosti,* 5 *octobre* 1906.

« Très cher Monsieur Gaskell,

« Le rapport sur le résultat de mon exploration étant terminé, je m'empresse de vous en communiquer, avec la permission de l'administration locale, un sommaire où sont énoncés les faits et conclusions qui sont de nature à vous intéresser.

« En accomplissant ma mission, j'avais naturellement conscience de mes obligations professionnelles et de la responsabilité morale s'attachant à mes recommandations, pour autant qu'elles fussent suivies. Mais point n'était besoin d'autre stimulant que le désir de mériter votre approbation. Il s'agissait d'ailleurs du genre de travail que je préfère. Et j'avais l'occasion de résoudre, au mieux de mon jugement, des problèmes d'économie forestière nouveaux dans le pays.

« La superficie approximative de l'île est estimée à trente et un mille milles carrés, soit 1.984.000 acres.

« Il y a une différence de 352.000 acres entre cette estimation et la somme de mes mesurages, dont voici le détail :

	ACRES
« Haute futaie (80% du total)	1.300.386
« Jeune forêt (12 1/2% du total).....	204.160
« Lacs, savanes, tourbières (près de 7 1/2% du total)	121.600
« Coupes actuelles et défrichements ..	5.760
« Lits des cours d'eau	122
« Chemins	72
« TOTAL	1.632.100

« Pour l'exploitation forestière, il y a lieu de partager l'île en division ouest et est, par une ligne qui longe la rive gauche de la rivière Vauréal jusqu'à sa source, et se prolonge ensuite pour aboutir au cap des Caps (voir une carte). C'est que le bois devrait être extrait différemment dans les deux divisions.

« Sur la terre ferme de la Province, le flottage des billots (1) dans les rivières peut se faire jusqu'aux usines ou points d'expédition, par eau ou chemin de fer.

« Mais l'Anticosti a sur le littoral sud une couche de roche

(1) Billots : encore un terme dont l'usage au Canada a dénaturé le sens; il faut donc l'entendre dans son acception locale : tronçon d'arbre mesurant 12 pieds (3 M. 657) ou davantage.

unie, si légèrement inclinée, que le point où elle atteint l'eau navigable se trouve très éloigné de la ligne de haute marée. Les malines exceptées, la marée est ordinairement de cinq à six pieds et demi; donc, le flux, remontant la longue pente, n'apporte contre la terre qu'une nappe liquide trop mince pour soulever un billot de diamètre moyen. Et, au jusant, la surface laissée à sec a peut-être un mille de large.

« Evidemment, ce sont des conditions plus que défavorables pour amener du bois contre le bord d'un navire ancré au loin; le bateau peut d'ailleurs être obligé de prendre le large, durant une des fréquentes tempetes qui sévissent en ces parages; d'où une interruption du chargement, onéreux quant à la main-d'œuvre, et augmentant le nombre des jours de planche.

« Les rivières ont des embouchures exposées à la violence des vents; chacune se déverse par un faible chenal bordé de galets amoncelés, et obstrué par une barre que chaque mauvais temps reformerait, si elle était draguée.

« Sur un tel littoral, il serait difficile de former et mettre à flot des radeaux; la construction en serait du reste trop coûteuse par rapport à la valeur du bois pour papeteries. Les trains de billots, assez solidement assemblés pour demeurer intacts en cours de route, ne doivent comprendre que des pièces de gros cubage.

« Enfin, ce serait s'exposer à des pertes ruineuses que de vouloir faire remorquer jusqu'à Port-Menier des charges composées de billots sans attaches, mais encerclés dans un collier de gros troncs enchaînés bout à bout (1). Par une mer démontée à l'improviste, ce qui arrive souvent ici, les bois ballotés seraient dispersés, et finiraient par joncher les côtes de l'Anticosti, de la Gaspésie et des îles Madeleine.

« Le Docteur Schmitt m'avait fait remarquer — j'ai pu le constater ensuite sur le terrain — qu'à partir de l'ouest la ligne de faîte est relativement proche de la côte nord de l'île, tout en s'inclinant graduellement vers le sud. Par conséquent, dans la division ouest, le versant sud est beaucoup plus large que

(1) C'est ce qui s'appelle localement un *boom*.

celui du nord; mais cette situation est inverse dans la division est.

« Pour ce qui est de la première, je n'y tiendrais compte des cours d'eau que pour les protéger contre le déboisement de leurs rives et des lisières attenantes. A la voie par mer, reconnue peu praticable, il faut suppléer par une voie ferrée. J'ai fait un projet de traçé qui suit la ligne de faîte, autant que le permet la configuration du terrain. Malheureusement, le sol devient trop accidenté et raviné dans la division est pour qu'il soit économique d'y prolonger, uniquement à l'usage du service forestier, le chemin de fer longitudinal proposé. Il devrait être relié à des lignes secondaires, construites en tenant compte de ce qu'elles peuvent n'être que temporaires; en ce cas, le même matériel fixe servirait successivement pour plusieurs d'entre elles. Le nombre de ces embranchements serait de quatre sur le versant nord et de sept sur le versant sud, à des distances n'excédant guère dix milles l'un de l'autre. J'ai repéré ces voies de manière à les faire pénétrer, autant que possible, dans les principaux massifs forestiers, par où passeraient, si elles étaient tracées, les courbes de niveau inférieures. Ceci a pour but de faciliter les charriages qui, dans la plupart des cas, pourraient alors se faire en descente vers la ligne secondaire, distante de cinq milles au plus, vu qu'elle se trouverait à peu près au centre de la zone à desservir. Ces charriages, auraient lieu en hiver seulement, sur traîneaux mus par chevaux ou tracteurs. Et les billots seraient empilés de chaque côté de la voie ferrée, où les trains ne circuleraient que durant la période de navigation sur le Saint-Laurent (1).

« Les rayons des courbes n'empêchent pas l'établissement d'une voie normale, qui doit être adoptée pour les embranchements comme pour l'artère principale; on éviterait ainsi les transbordements aux points de jonction, ce qui compenserait, par suite d'une économie de temps et de travail, le surcroît de

(1) Par exemple sur les deux côtés des 20 milles (32.186 k.) de voie, il serait possible d'empiler une double rangée de billots représentant 148.300 cordes.

dépense occasionné par la construction des voies normales. Il faut d'ailleurs créer un système sur lequel de lourdes charges pourraient être transportées jusqu'à Port-Menier, avec la vitesse et la régularité nécessaire pour que les navires ne soient pas retardés dans le port, faute de cargaison. Ce résultat serait assuré à tout hasard, grâce aux dépôts bordant le rail, de sorte qu'il ne serait pas nécessaire de mettre les billots à l'eau, et de le retenir dans la baie par un barrage flottant.

« Il y aura double voie sur l'appontement, avec aiguilles à son extrémité, afin qu'un train puisse être suivi immédiatement d'un autre. Le bois sera sur des wagons plats pourvus de bords, soit des plates-formes qui doivent être basculantes, de manière à se décharger rapidement devant un hangar; là deux scies circulaires, montées sur le même axe, partageront simultanément chaque billot de douze pieds en trois morceaux de quatre pieds (1); ces pièces tomberont alors sur le premier d'une série de transporteurs automatiques, dont les unités extrêmes pourront se déverser respectivement devant chacune des écoutilles ouvertes pour l'arrimage.

« Il reste à faire remarquer que, dans ma pensée, le chemin de fer ne sera prolongé, ni ses embranchements construits ou déplacés qu'au fur et à mesure de l'agrandissement superficiel des coupes. Il va sans dire que ces coupes s'étendront à plus de terrain, dans le même temps, si l'exploitation est conservatrice plutôt que destructive. Toujours est-il que la mise de fonds pour réaliser le projet pourra se répartir sur plusieurs années, même dans l'hypothèse d'une extraction annuelle de deux cent mille cordes.

Une toute autre situation se présente dans la division est, où le littoral nord est accostable presque partout. De plus, il s'y trouve une baie dite de l'Ours qui, sans frais excessifs, deviendrait un excellent port, accessible aux navires de fort tonnage; afin d'y amener le bois, il faudra le faire descendre à bûches perdues dans les rivières, et le remorquer ensuite le

(1) Longueur ordinaire du bois pour papeterie.

long de la côte, ou le transporter en allèges, selon la distance à franchir.

« On pourra procéder de même sur la partie large du versant nord de la division ouest; ce terrain se trouve entre la zone de coupe du quatrième embranchement de chemin de fer et la rivière Vauréal, appelée jadis Mujaréol.

« Vers l'extrémité est de l'île se trouvent les plus grandes savanes. Et des tourbières longent de près la côte sud, jusqu'à la rivière Chicotte, mais sans s'étendre bien loin dans l'intérieur; elles sont exactement indiquées sur la carte jointe à l'ouvrage du Dr Schmitt. Néanmoins, la localité est loin d'être dépourvue de futaie; on pourra exploiter cette zone dans un avenir vraisemblablement éloigné. Quoi qu'il en soit deux barachois existent sur cette partie du littoral; l'un à l'embouchure de la rivière Chicotte, l'autre sous la Pointe-aux-Cormorants. Les cotes de profondeur sont respectivement de treize et de dix brasses devant l'entrée de ces petits ports naturels; on pourrait y charger des embarcations qui iraient à Port-Menier ou à la Baie de l'Ours, ce qui serait indifférent quant à la distance. La sonde marque huit brasses d'eau autour de la Baie du Renard, qui est donc utilisable; mais elle est ouverte aux tempêtes de l'est.

« Il faudra supprimer dans les cours d'eau flottables toutes roches et autres obstructions contre lesquelles pourrait s'entasser le bois. Mais, en certains cas, il serait avantageux d'ériger sur chevalets entretoisés un dalot à section en V ou en U, par quoi le bois pourrait être conduit sans frais, même jusqu'au lieu d'embarquement. Ainsi, sur la rivière Vauréal se trouve, à une douzaine de milles de la côte, une chute verticale de deux cent trente pieds; un dalot partant en amont de la chute et aboutissant à la côte, aurait une pente uniforme suffisante pour que les billots descendent sous la poussée de l'eau.

« La nomenclature complète des essences forestières de l'Anticosti a été faite par le Dr Schmitt; mais, hormis les peupliers, les résineux doivent seuls m'occuper. Selon les régions, ils représentent au moins les trois-cinquièmes, et au plus les neuf-dixièmes des peuplements. Le nombre des épicéas blancs

ou noirs (*picéa canadensis* et *picéa mariana*) excède celui des sapins balsamiques (*abies balsamea*); le pin Weymouth (*pinus strobus*) est rare; une quantité de jeunes mélèzes (*larix liricina*) promettent de remplacer ceux qui ont été détruits il y a une vingtaine d'années, sans doute par un insecte diptère (*namatus erichsoni*) qui sévissait alors dans toute la province.

« Aucune coupe à *blanc étoc* ne doit être pratiquée dans une île située comme celle-ci, où il faut éviter de provoquer des chablis en donnant prise au vent. De plus, la régénération arborescente sur les surfaces dénudées ne pourrait plus avoir lieu, à cause de l'asséchement de l'humus qui repose sur un sous-sol calcaire; c'est ici le cas presque partout.

« Il ne sera donc pas question d'exploiter des peuplements, mais bien certaines de leurs unités; en d'autres termes, les futaies sont à jardiner, ce qui convient d'autant mieux qu'elles sont composées d'épicéas et de sapins.

« Avant de laisser mettre hache en bois, des forestiers devront avoir fait l'inventaire de chacun des massifs traversés par les voies ferrées que j'ai repérées, ou par les rivières qui peuvent servir au flottage des billots.

« Les hommes qui mesureront les diamètres des troncs pourront porter sur leur vêtement une marque indiquant la hauteur (celle de la poitrine d'un travailleur de taille moyenne) à laquelle ils devront placer leur compas. Les arbres se trouveront classés en autant de catégories qu'il y a de diamètres; et le degré de croissance devra être étudié dans chaque coupe, car la fertilité du sol est inégale et la végétation est variable d'un lieu à un autre.

« Les données ainsi obtenues permettront d'aménager l'exploitation et de déterminer le volume du bois à récolter, soit chaque année, soit à intervalles périodiques, sans réduire le capital forestier. Mais ce calcul délicat restera sujet à vérification dans la pratique subséquente.

« Durant l'abattage, des forestiers devront précéder les bûcherons afin de marquer sur un même côté les arbres à couper.

« Je n'ai pas manqué, avec mes aides, de compter les tiges

sur des unités de surface choisies parmi les massifs de caractère différent. Et j'y ai reconnu la croissance diamétrale, en usant de ma sonde de Pressler. Ces données et mes estimations quantitatives, qui s'appliquent à chacun des peuplements forestiers distincts, sont inclus dans le rapport dont je ne vous soumets qu'un résumé. Mon rapport *in extenso* se conclut par des recommandations, à suivre pour autant que le prix de revient ne soit pas déraisonnablement augmenté par leur adoption — de quoi le critérium sera toujours la valeur marchande du bois pour papeteries.

« Les plus importants de ces avis comportent :

« 1. L'ébranchage des houppiers et l'éparpillement des déchets de l'abattage, afin qu'ils contribuent le moins possible à accasionner et à étendre un incendie;

« 2. L'enlèvement des arbres qui restent debout quoique morts, et de ceux dont une partie du tronc se trouve en décomposition : ils sont le milieu où se développent des légions d'insectes et les spores de cryptogames nuisibles. Parmi les premiers, il en est qui peuvent détruire une forêt entière;

« de faire disparaître aussi les arbres mal venus, dont le moindre inconvénient est qu'ils tiennent inutilement de la place;

« les frais de ces mesures d'assainissement seraient compensés en partie, si les bois mis ainsi au rebut pouvaient être transportés à Port-Menier pour le chauffage;

« 3. Le maintien d'équipes permanentes, en les occupant non seulement à l'abattage, aux transports et au flottage, mais autant que possible à l'écorçage, qui est facile au printemps; ces équipes prépareraient les coupes de la saison suivante, etc.

« Enfin, j'ai fait remarquer la valeur locative des rivières où entrent les saumons; ici on n'en prend pas dans des bordigues établies aux embouchures, et ils ne sont point harponnés sur les barres, comme c'est ailleurs le cas dans la Province. Néanmoins. les redevances annuelles qu'elle touche pour la concession du privilège exclusif de pêcher à la mouche dans les eaux des rivières Cascapédia, York, Dartmouth, Bonaventure, Moisie, Saint-Jean et bien d'autres, moins prisées, varient de quatre mille dol-

lars à quinze mille dollars. Bien entendu, dans l'Anticosti, les baux de cette nature devraient pouvoir être résiliés pour infraction aux règlements de protection contre le feu.

« Tels ont été, cher Monsieur Gaskell, les résultats d'une exploration continuée trois saisons durant. Je vais maintenant recommencer à besogner dans Port-Menier. Mais, sauf adoption du système de transports que j'ai proposé, il ne me sourirait pas de prendre part à l'exploitation forestière de l'île.

« Quoique ce soit une lettre d'affaires, celle-ci ne se terminera pas sans que je redise respectueusement ma profonde affection pour vous et Mme Gaskell.

« Votre tout dévoué,

« Jean VADEBONCŒUR. »

On voit que le signataire savait aussi bien écrire un rapport technique qu'une lettre familière à sa bien-aimée.

Après avoir pris connaissance du récit que faisait son protégé, M. Gaskell lui adressa un télégramme pour le féliciter de la manière dont il avait accompli sa mission et lui dire de quitter l'île, dès que ce serait possible, avec le plein consentement de l'administration. Elle le donna bien à regret, mais sans retard, de sorte que Jean eut bientôt la joie de pouvoir prendre passage sur le *Savoy* pour retourner auprès des siens, auxquels il joignait depuis longtemps les Gaskell et Marie-Anne.

XV

Au cours des trois années où le maître forestier fut insulaire, loin du foyer paternel, neuf poupons et pouponnes étaient venus s'ajouter au nombre déjà normal de ses neveux et nièces. C'était dans l'ordre; chez Rosalie Légaré, Joséphine Laverdière et Pamela Ladéroute, il y avait périodicité de naissances. Mais il s'était produit un événement que Jean apprit avec émotion; il avait été le premier à le désirer, pour que Mlle Eveline jouisse du bonheur de la vie. Après avoir gagné les sympathies de l'élite sociale de Hartford, la jeune canadienne française se disposait à retourner dans son pays; M. Macalister lui dit alors ce qui n'avait plus rien d'inattendu pour elle :

— Mademoiselle, vous savez que j'aime à discourir, comme beaucoup de mes collègues; mais jamais autant que maintenant je n'ai souhaité le pouvoir de persuader. J'ai reconnu que tout est admirable en vous, le physique et le moral, la grâce de votre maintien et la vivacité de votre intelligence, votre altruisme et votre tact. Les femmes sont sensées manquer de jugement, mais le contraire est vrai pour vous et ma mère. Vous m'avez gentiment permis de vous fréquenter longuement, ce qui vous aura donné lieu, comme à moi, de constater combien nos goûts s'harmonisent. Je ne me crois donc pas présomptueux de penser que nous sommes faits l'un pour l'autre.

« Enfin, Mademoiselle, vous êtes bien trop féminine pour ne point vous être aperçue du sentiment profond que vous m'inspirez. Puis-je espérer que vous répondrez à ma tendresse?... Voulez-vous m'épouser, Eveline?

— Oui, mon Professeur, si vous venez me chercher à Beaupré.

Il ne fallut pas de longs pourparlers, comme on voit, pour régler ce qui avait été décidé d'avance par consentement tacite.

Le mariage fut célébré en juin, au commencement des vacances universitaires. Mme Gaskell avait conduit la fiancée à Montréal, afin de la pourvoir d'un trousseau superbe, cadeau princier : lingerie, peignoirs, robes de matin, d'après-midi et de soir, manteaux, chapeaux, chaussures, etc. Le Professeur et sa mère offrirent de beaux bijoux. Jean n'avait pas pu quitter son île; il avait fait acheter pour sa sœur une montre-bracelet très mince, c'était alors une nouveauté. Tous les cadeaux destinés au jeune ménage avaient été choisis avec goût, sauf des bagatelles venant de Baptiste Barsalou, malvenu à faire un don quelconque.

La cérémonie nuptiale eut lieu en la basilique de Sainte-Anne-de-Beaupré. Au retour la grande salle du rez-de-chaussée de la maison Vadeboncœur, décorée par Marie-Anne et Miss O' Brien d'une profusion de lilas blancs, s'ouvrit à une joyeuse compagnie de parents et d'amis. Le pâtissier, ou plutôt l'architecte-pâtissier, créateur du gâteau de noce, avait construit en miniature le chalet des Gaskell : c'était non seulement une manière de leur rendre hommage, mais encore de rappeler que sans eux, la fête ne serait pas complète. Pour arroser le repas, M. Gaskell avait fait sortir de sa cave deux paniers de champagne. Ce n'est pas qu'il était nécessaire de stimuler la volubilité spontanée des langues; les discours durent même être écourtés pour permettre à Mme Eveline et à son mari de prendre le train du soir. C'était commencer la première étape d'un voyage comprenant un tour de France, suivant le séjour d'usage à Paris.

Jean fit une fervente prière en action de grâces, après la réception de la nouvelle de l'union qu'il avait recherchée pour sa sœur. Et le regret de ne pas avoir pu la féliciter en personne fut atténué par la lecture de quelques lignes où l'épousée épanchait son cœur :

« Frère chéri, je croyais bien que nous badinions quand tu me menaçais d'amener un ami qui saurait me faire renoncer au célibat. Cependant, tu as très sérieusement tenu parole. Mais comment pouvais-tu imaginer qu'une pauvre fille d' « habitant », origine dont je suis pourtant fière, plairait à un intellectuel, un

professeur, un homme du monde? C'est sans doute parce que tu savais que cet homme était, comme toi, exempt de préjugés. Je te dois donc mon bonheur — un mot que je ne saurais souligner assez — non plus que l'expression de ma reconnaissance envers toi.

« Je suis perspicace dans ton cas, comme tu le fus dans le mien : Marie-Anne t'aimera. Je te prie de continuer à te méfier de Barsalou; il voudrait que ta chance soit celle « d'une boule de neige dans l'enfer » ou d'une pastèque à la portée d'un nègre.

« Je te remercie de ton charmant cadeau; je n'ose te gronder d'avoir dépensé pour moi autant d'argent, après l'avoir si durement gagné. Il faut pourtant avouer que depuis mon mariage, la jolie montre me semble aller toujours trop vite, sauf quand Hugh est avec moi. Il m'a dit qu'il voulait t'écrire incessamment; loin de te prendre en grippe pour avoir contribué à le priver de sa liberté, il se croit être ton obligé : étrange aberration chez un homme dont j'admire cependant le bon sens!

« Saurais-je te dire mon affection pour toi? Non, pas possible; mais je la conserverai toute ma vie.

« Eveline »

« P. S. — Tu n'ignores certes pas que l'une des fonctions de l'argent chez les Gaskell est de leur procurer le plaisir de faire des heureux. Mme Gaskell a été envers moi d'une générosité de fée bienfaisante, en me parant des pieds à la tête d'atours si beaux qu'une reine n'a pas mieux ».

Quelques semaines après cette lecture, le maître forestier faisait ses adieux à ses compagnons et subordonnés dans Anticosti, comme aussi aux représentants de M. Menier. Le regret très réel que Jean éprouvait à les quitter, était naturellement mitigé par l'immense joie d'aller rejoindre ceux qui lui étaient chers. A leur intention, il avait fait ajouter à son bagage un grand panier garni de varech saturé d'eau de mer, où pourraient vivre assez longtemps plusieurs douzaines de homards; leurs pinces étaient ficelées, afin qu'ils ne s'entredéchirent, ni ne meurtrissent des doigts humains.

M. Gaskell avait annoncé le retour prochain de son protégé,

mais sans dire quel jour il arriverait, en sorte que Jean eut le plaisir de survenir à l'improviste. Laissant ses colis à la gare, le voyageur se mit à courir jusqu'à l'allée ombragée contre le tennis où il avait si souvent joué avec Marie-Anne. Un chien superbe observait le jeune homme, mais sans s'approcher ni aboyer; puis, satisfait de son inspection, il fit flotter légèrement, en signe de bon accueil, une bannière de longs poils frangeant sa queue. « Voilà Mac », se dit Jean. D'un bond il atteignit la maison, mais ne passa le seuil de la porte qu'après avoir frappé. La mère Vadeboncœur, saisie de le voir, se leva brusquement en renversant sa chaise, mais fut aussitôt étreinte par son fils, qui lui donna de tendres baisers. Des larmes de joie qui noyaient les yeux de la bonne femme l'empêchèrent d'abord de voir si, après trois années d'absence, le jeune homme avait beaucoup changé. Elle finit par constater qu'il n'en était rien, quoique la moustache fut plus forte. Le garçon ne voulait pas qu'elle tombât sous le rasoir, dont il usait journellement; même au fond des bois, avant de revêtir son costume de travail, Jean prenait les mêmes soins de toilette que s'il eût été en ville. Au contraire, bien des messieurs qui sont en campement se négligent, au point de devenir crasseux comme des sauvages, et affreux à cause d'un vrai chaume de poils hérissés qui leur couvrent les joues et le menton. Ce sont des gens pour qui la propreté est chose de convention.

On s'explique que Mme Aurélie, femme d'Alfred, venue pour offrir ses bonnes grosses joues au salut amical de son beau-frère, avait dit à très haute voix :

— Avec vous, on se s' croit pas embrassée par un porc-épi (épic).

C'était une raillerie piquante à l'adresse de son mari qui ne se rasait que pour aller à la grand'messe. Alfred arrivait précisément, avec le bonhomme et le fidèle Hormisdas Létourneau; ils venaient de soigner les chevaux revenus du labour.

Après un premier moment d'ébahissement chez ceux qui entraient, trois Vadeboncœur manifestèrent leur émotion de se revoir, en s'infligeant des poignées de main, mutuellement tortu-

rantes par excès de vigueur. Toutefois, Jean ne craignit pas de recommencer l'opération avec l'engagé, en lui disant :

— Jamais Hormisdas, je n'oublierai que tu m'as bravement sauvé d'être attaqué par le bœuf meurtrier de L'Hérault.

— C'était rien en toute, Jean, tu étais bien résous (décidé, hardi) et capable de l'enfourcher!

Comme innovation dans une cuisine d' « habitant », il se trouvait au-dessus de l'évier, un robinet d'eau chaude et un autre d'eau froide, un corbillon à savon, et une étagère portant peignes, brosses, blaireaux, rasoirs. Quand les travailleurs eurent successivement usé de cette commodité, ce fut le moment de s'attabler pour dîner.

— Mais où que c'est que sont Raphaël et Roméo, demanda Jean que l'émotion et l'influence du milieu familier avait fait retomber dans le langage de son enfance.

— Ah! répondit la mère, c'est ben d'valeur qu'ils sont partis, mais ils sont remplacés dans la maison par deux neveux nouveaux à toé, des fils d'Alfred et d'Aurélie; ils sont dans l'bers (berceau) en haut, sous la garde de l'engagée. Le dernier né n'est pas encore sevré. Tu verras bétôt (tantôt) si ils sont beaux!

— Oui, ajouta le père Vadeboncœur, la pelle-à-feu (1) ne vient pas à fournir dans notre famille; sa mère (2), je n' sais plus au juste combien on a de petits-enfants?

— Trois pauv'es petits anges sont morts, ça fait qu'on en a rien qu' vingt-neuf, avec les ceusses de Paul, Victor et François.

— Comment! exclama Jean, ils sont mariés? Pourquoi ne pas m'avoir écrit tout ça?

Pour ne pas t' faire regretter de ne pouvoir être aveuc nous pour les noces et les baptêmes, expliqua le chef de la féconde famille; mais j' vas te dire les nouvelles. Paul et Victor, continua-t-il, sont maintenant chefs de train; François travaille dans les ateliers du chemin de fer; tu sauras bétôt qui que c'est qu'ils ont marié; Jacques, bon mécanicien-électricien, est employé

(1) Pelle-à-feu : sage-femme.
(2) Sa mère : ma femme.

par la « Shawinigan Power ». Et le bon Dieu a écouté mes prières pour qu'un de mes fils se mette curé; Raphaël est séminariste et — comment dit-il ça, sa mère?

— Il s' prépare au sacerdoce.

— Bonne chance que ce ne soit pas Roméo se dit à part lui Jean, qui, sans posséder son Shakespeare, le lisait occasionnellement; cette réflexion ne l'empêcha pas d'écouter attentivement son père.

— Alôrs, il y a Roméo qui, à la finition d'un cours commercial, est entré cheux son oncle Ladéroute pour tenir les livres. L' mari de Paméla a fait ce qu'il nous avait dit : il garde son magasin de Sainte-Anne, mais s'est encore mis fabricant d' boissons douces à Québec, et il fait d' l'argent.

— Avez-vous beaucoup de pensionnaires et de clients de passage?

— Ça du bon sens, conclut le père en se levant de table pour aller bourrer sa pipe, occuper son banc dehors, et « flatter » Mac.

— M. et Mme Lafrance, aveuc ton amie, sont partis il y a quinze jours dit Mme Vadeboncœur. C'est ben d' valeur, mais tu iras les voir en ville. Les jeunes gens sont tournailleux près de Marie-Anne comme des mouches autour d'un gâteau de miel; des fois ça l'amuse, mais tous ces cavaliers sont pareils pour elle. Baptiste Barsalou a beau être obstineux, il n'est rien qu' traité ben poliment comme les autres. On l' trouve toujours aussi haïssable, mais les hommes s'adonnent ben aveuc lui à cause qu'il s'ambitionne aux affaires. Comme il s'absente beaucoup pour courir l' pays, il voulait faire diminuer ici le montant de sa pension; mais ça ne nous paierait pas, à cause que sa chambre pourrait être occupée par une personne qui ne voyagerait pas. A part ça, c'est pas à lui à qui j' ferais une faveur. Tu vas peut-être à présent au chalet?

— Oui, Maman, après t'avoir embrassée encore une fois. Mais je ne dois pas oublier que mes bagages sont restés à la station. Pour aller les chercher, je vais demander une voiture à Papa.

Le père cessa de fumer et s'empressa d'atteler à la « planche » une vieille jument « blonde » (isabelle); ensuite, il accom-

pagna son fils à la station pour l'aider au chargement. Mais Jean eut d'abord à mettre douze homards dans chacun de deux paniers. L'un des deux devait être expédié à l'adresse des Lafrance. Heureusement, il ne manquait pas de varech encore mouillé. L'autre panier, destiné aux Gaskell, et celui venu de l'Anticosti, étaient à transporter chez les Vadeboncœur. Le père avait fait la moue en voyant les crustacés, mais ce fut bien autre chose quand la mère les aperçut.

— Oh! les sales bêtes, s'écria-t-elle, quoi que tu vas en faire?

— Je vais vous les faire manger Maman : ne soyez pas en peine; songez qu'entre eux, ils se trouvent très beaux. Et si vous n'en aimez pas la couleur, je vous montrerai comment les faire rougir. Pour l'instant, ils doivent être mis au frais.

Quoique peu convaincue, la bonne femme laissa faire. Elle dit qu'elle avait téléphoné, pour les avertir du retour de Jean, aux convives habituels du dimanche.

— Comme c'est après demain, répondit Jean en se hissant sur la « planche » que lui abandonnait son père, cela s'adonne bien pour que chacun ait sa part des « sales bêtes ».

Il partit pour le chalet, et trouva M. et Mme Gaskell sur la véranda.

— Viens m'embrasser avec le respect affectueux annoncé dans tes lettres, dit Madame en souriant. Et quand le jeune homme se fut rendu à la gracieuse invitation, il se vit saisir aux deux épaules par son protecteur qui, le faisant retourner et le regardant en face, lui fit des compliments mérités.

— Tu as droit à toutes nos félicitations, pour avoir courageusement travaillé et montré de l'initiative. Nous allons avoir à causer; tu verras que si je t'ai rappelé de l'Anticosti, c'est que j'ai besoin de toi.

Il poussa un bouton de sonnette pour faire venir Lorenzo Larochelle, qui fut heureux de revoir Jean. L'engagé conduisit la blonde jument à l'écurie, après avoir déposé par terre le colis d'où dégouttait l'eau de mer. La maîtresse du logis fut enchantée quand elle sut le contenu de ce colis :

Voilà qui est gentil! Nous sommes friands de ce mets délicat; mais pourquoi un si énorme panier? — Non! pas douze ho-

mards! C'est beaucoup trop pour nous. Heureusement, des gens de la ville doivent dîner ici dimanche. Et encore! leur concours ne sera pas suffisant. Inutile de recourir à nos voisins, les « habitants » qui ne sont aucunement gastronomes... Mais, j'y pense! le curé de Saint-Joachim sait apprécier la bonne chère, quoiqu'il s'en prive pour pouvoir donner davantage à ses pauvres. Si nous allions lui porter notre surplus?

— Volontiers, ma femme; je vais faire atteler Fifine. Tu nous accompagneras Jean?

— Merci de la permission, Monsieur Gaskell.

Quand ils montèrent en voiture, Mme Gaskell prit les guides, pour épargner à son mari le soin de conduire, tandis qu'il causerait avec le jeune homme.

— J'ai pris une option, déclara M. Gaskell, sur des concessions forestières qui bordent des affluents du Saint-Maurice. Dès que l'hiver sera assez avancé pour faciliter le passage à raquettes au travers des bois et sur la glace des lacs, je voudrais que tu ailles explorer le terrain, afin de me renseigner sur les essences, l'accessibilité et le volume des arbres exploitables. Si les données que tu recueillerais étaient favorables, il serait avantageux d'acheter les concessions, soit pour revendre avec bénéfice la futaie debout, soit en vue de faire opérer des coupes annuelles, pour autant que le marché serait favorable.

« Connaissant la situation où sont aux Etats-Unis les scieries et les fabriques de papier en ce qui concerne leur matière première, je les crois obligées de la faire venir de plus en plus du Canada, ce qui doit provoquer ici une augmentation rapide de la valeur marchande de la propriété forestière.

« Nous arrêterons plus tard le mode ou le quantum de ta rétribution, si tu entreprends le travail proposé. Qu'en dis-tu?

— Je dis merci de tout cœur, Monsieur Gaskell. Je serai toujours fidèlement à vos ordres.

— Bien mon garçon, j'en étais sûr d'avance. Mais le moment n'est pas venu de commencer l'exploration, et tu as plus que droit de prendre des vacances. Sans doute voudras-tu faire une visite à ta charmante sœur, la jeune Mme Macalister?

— Sûrement mon ami, fit observer Mme Gaskell, mais ce

sera sans doute après avoir revu Marie-Anne et consacré quelques jours à ses parents.

— Je voudrais aussi, Madame, me trouver avec vous et M. Gaskell, autant que je le pourrai sans être indiscret.

— Tu es vraiment comme notre fils.

On arrivait au presbytère, construction semblable aux meilleures des anciennes habitations rurales. Jean mit à Fifine un licol pour attacher la bête au poteau le plus proche. Un chien qui possédait les traits caractéristiques de plusieurs races vint au devant des visiteurs, en poussant quelques aboiements enroués; il n'avait qu'un rudiment de queue, mais se trémoussait l'arrière train, en signe de bienvenue.

Il y avait sur la porte d'entrée un mascaron en cuivre; M. Gaskell frappa, et une servante d'âge archicanonique vint ouvrir.

— Bonjour! Pouvons-nous voir M. le Curé?

— Vous avez embelle (1), Madame et Messieurs, entrez donc; M. le Curé est dans la pièce du fond.

Le digne ecclésiastique, qui faisait une lecture en fumant une énorme pipe, s'empressa de se lever pour recevoir les visiteurs. Aussitôt qu'il les reconnut, sa bonne figure s'épanouit de plaisir.

— Je vous salue bien, Madame et Monsieur Gaskell — et, qui vois-je là? — ma foi! c'est Jean Vadeboncœur. Mais prenez donc la peine de vous asseoir... voici un fauteuil, Madame, une chaise berçante, Monsieur; pour vous Jean, l'un des sièges restants.

— Ne laissez pas éteindre la pipe que vous venez de déposer, Monsieur le Curé, dit Mme Gaskell, non seulement je suis accoutumée à la fumée du tabac, mais, quand il est de bonne qualité, j'en aime le parfum.

— Ah! Madame, jamais je ne me permettrais...

— Je vous en prie vraiment... Il y a quelque temps que nous désirions venir chez vous. Jean nous en a fourni l'occasion; il a eu l'amabilité d'apporter des homards de l'Anticosti et nous avons voulu partager avec vous.

— Mais, c'est bien que trop de bonté, Madame! Deux fois,

(1) Embelle : occasion favorable.

chez des amis de Québec, j'ai mangé du homard : c'était délicieux!

Les crustacés furent remis alors à la ménagère, et on lui donna des instructions sur la manière de les accommoder.

— C'est aujourd'hui vendredi dit le Curé, votre cadeau vient à point pour le souper, que je vais avoir le plaisir de partager avec M. le Procureur du Séminaire; il loge parfois ici quand il est en tournée d'inspection. Changement de propos : avez-vous rencontré la veuve Hector L'Hérault près du cimetière? — Non? Elle y était tantôt; sa coutume est d'y venir prier souvent sur la tombe de son mari, et y serfouir autour des plantes ornementales. Cette paroissienne énergique et dévouée peine pourtant à l'ouvrage : elle a maintenant entrepris, avec la seule aide de son fils Raoul, de cultiver leur bien, afin de ne pas le laisser manger en salaires.

Sans prolonger trop longtemps la conversation, les visiteurs se retirèrent pour retourner à Beaupré.

Rentré chez lui, Jean commençait à donner raison à sa mère au sujet des « sales bêtes », dont il ne finissait pas d'avoir à s'occuper. Néanmoins, il s'arma d'un couperet et sectionna également, de la tête à la queue, un nombre suffisant de homards; sa belle-sœur fut priée d'en faire griller doucement les moitiés et de les servir avec du beurre battu et du citron, au repas du soir.

L'occasion était bonne pour Jean de faire montre de ses talents culinaires.

— Lors de nos réunions intimes à Hartford, nous aimions souvent à préparer, sur un réchaud électrique, des mets improvisés : c'est ainsi que j'ai appris différentes manières d'accommoder les crustacés, homards, crabes, polémons, et aussi les huîtres. Je vous dis cela, Aurélie, pour vous donner confiance en mes conseils. Or, donc, demain, il faudra plonger dans un court bouillon froid les homards restants, les y faire cuire jusqu'à ce qu'ils soient bien rouges, partager chaque bête exactement en deux, extraire avec soin un petit filament dont la fonction organique vous paraîtra évidente. Vous mettrez ensuite les homards dans la glacière, après avoir frotté d'un peu d'huile fine la ca-

rapace, pour qu'elle soit bien brillante. Au dernier mòment, vous casserez l'écaille des pinces sans abîmer la viande, vous réunirez les pièces dans leur ordre naturel, dos en haut, et vous garnirez de persil; il n'y aura plus qu'à servir avec mayonnaise et salade de laitue.

Le lendemain, en revenant de la grand'messe, la mère Vadeboncœur vit se détacher sur une nappe blanche des plats de homards écarlates entourés de verdure; elle ne fut plus alors de l'avis véhémentement exprimé la veille; comme tous les convives, dont pas un n'avait manqué à l'appel, la bonne femme et le bonhomme firent honneur à ce qui était pour eux un nouvel et étrange aliment.

— Les Français dans l'Anticosti, dit Jean, prétendent que le homard ne doit pas être mangé sans boire du vin de champagne; pour moi, il suffit d'en avoir à manger.

— Mais il y en a, du champagne, qui est resté dans un des paniers donnés par M. et Mme Gaskell pour la noce d'Eveline; c'est peut-être la part de Jean qu'on a pas bue, mais on va la boire à c't' heure pour fêter son retour, et faire comme les Français.

Toutefois, la compagnie eût été bien assez hilare sans stimulant inusité, ou autre que celui d'être réunie. D'ailleurs, Jean raconta des impressions de voyage susceptibles de les amuser.

La bourriche apportée de l'île avait été si bien garnie, que Miss O' Brien, ses tantes et trois ou quatre pensionnaires d'arrière-saison qui dînaient dans la salle à manger du corps de logis, eurent leur part du festin.

« Voici l'aurore d'un beau jour » se dit Jean, en quittant son lit, le lundi, avant que le soleil eût doré l'horizon. Excité à l'idée de revoir Marie-Anne, son amoureux avait mal dormi. Il prit l'un des premiers trains pour la ville et, sans égard aux conventions sociales, il se présenta chez les Lafrance à une heure beaucoup trop matinale. La réception qu'il reçut n'en fut pas moins affectueuse; son empressement parut même plaire à la maîtresse du logis. Elle reconnaissait que, grâce à une instruction supérieure et la bonne éducation reçue de ses parents, le gamin villageois, d'excellente descendance, était devenu tout à fait gentilhomme.

Durant les trois années où il avait été absent, les attraits de sa bien-aimée s'étaient accentués. Mais, naturellement, Jean avait toujours trouvé en elle la perfection. Marie-Anne ne parut pas s'apercevoir qu'il lui baisait la main avec une effusion de tendresse qui dépassait les bornes de l'amitié. Et, à son égard, la manière d'être de la demoiselle restait comme celle d'une sœur. Elle se montra ravie de le revoir, fière de ses succès, enchantée des lettres qu'il lui avait écrites. Laissés seuls au salon, tandis que Mme Lafrance vaquait à ses affaires domestiques, les jeunes gens causèrent intimement. Marie-Anne répondit avec franchise à de nombreuses questions. Oui, elle croyait avoir fait des progrés en musique, piano, chant et harmonie. Tantôt, il pourrait en juger.

— J'ai composé, dit-elle, deux petits airs au rythme canotier ; j'entends par là des sortes de barcaroles qu'on doit chanter en cadence avec les coups de pagaie. Vous me demandez si nous avons vu beaucoup de monde. Passablement. Vous voulez savoir si j'ai une cour nombreuse de jeunes gens. Oui, mais s'il n'en existe pas qui soient plus intéressants, je mourrai fille. Parmi ceux que je connais, les uns ne voient en moi qu'une poupée, faite pour leur amusement; d'autres, moins déplaisants, manquent d'idéal, n'ont pas le souci de se rendre socialement utiles, ni le feu sacré du travail; ils ne pratiquent leur profession que pour gagner de l'argent. Avec ma mère, je fais partie d'un groupe de dames qui se sont donné pour mission d'enseigner l'hygiène aux gens qui l'ignorent, et de combattre ainsi la mortalité infantile et la tuberculose. Mais, Jean! sans la haute importance de l'entreprise nous ne poursuivrions certes pas une œuvre qui nécessite la fréquentation de milieux sordides, où nos démarches les plus diplomatiques échouent souvent contre l'entêtement, l'amour-propre et la veulerie du monde auquel des notions sanitaires sont à inculquer. En sortant, découragée, après m'être égosillée à tâcher de faire entendre raison, j'ai hâte de respirer un air frais. Et je soupçonne bien ce qui doit se dire derrière moi : « Nous a-t-elle assez achalé (1), cette jeunesse-là!

(1) Achaler : importuner, ennuyer, harasser.

Alle (elle) cherche à nous aminoucher (1) à faire d' choses sans bon sens, comme de laisser ouvertes la nuit les chassis d' chambre à coucher; même elle s'est astinée (obstinée) à m' faire accreire que l' mouches d' maison sont dangereuses! Cheux nous aut'es, ça toujours été noir d' mouches; n'empêche qu'on est pas morts! » Et la sotte femme doit continuer à se gausser de moi.

— Je comprends, Marie-Anne, combien il est exaspérant de se heurter contre une bêtise opiniâtre, mais elle n'irait pas jusqu'à vous taxer de vouloir aminoucher quelqu'un, vous si fière et si franche!

— Tiens! voilà un mot que je ne connais pas, dit M. Lafrance qui entrait, revenant de son bureau. Avez-vous apporté ce vocable de votre île?

— Il appartient, Monsieur, au vocabulaire de Mademoiselle votre fille.

— Oh! alors... Le fait est que peu de pères connaissent tout le vocabulaire de leur fille; mais je croyais faire exception. N'importe! ce que j'aurais voulu dire d'abord, c'est combien je suis enchanté de vous revoir, Jean; vous avez le regard clair, la mine excellente; votre tâche a été bien accomplie, vous en avez une autre en perspective, m'a expliqué M. Gaskell; que pourrait-on vous souhaiter de plus?

— Je souhaiterais par surcroît ce que vous avez souhaité pour vous-même, Monsieur, quand étant garçon, vous avez rencontré la demoiselle qui est maintenant Mme Lafrance.

— Soit, mais vous êtes bien imprudent de le dire; vous aurez excité la curiosité féminine, qui excède peut-être la mienne; ma fille, et tantôt ma femme, à qui je vais à l'instant raconter ce que vous venez de me dire, vont se demander quelle peut bien être la personne pour qui vous soupirez.

Et le bon plaisant alla rejoindre Mme Lafrance, après avoir embrassé Marie-Anne. Cette demoiselle, quelque peu décontenancée, s'empressa de reprendre l'entretien interrompu par son père :

— Excusez-moi de faire un coq-à-l'âne, mais quand nous par-

(1) Aminoucher : enjôler.

lions des messieurs de ce que vous appelez ma cour, j'ai omis d'ajouter que plusieurs d'entre eux sont amusants et spirituels, quoique leur conversation soit futile, et faite surtout de personnalités. Décidément j'aime mieux me trouver à la campagne ou dans les bois, qu'en contact avec ce que nous appelons le monde.

— Je suis heureux de vous l'entendre dire, Marie-Anne; mais n'oublions pas que le rural et le forestier sont exposés à mener une existence trop matérielle. A l'encontre de cela, il faut lire beaucoup, étudier des objets d'art, fréquenter l'élite intellectuelle qui ne fait pas défaut dans notre pays.

Tandis que s'échangeaient ces propos, M. Lafrance disait à sa femme, qui écrivait dans son boudoir quand il arriva :

— Je préfère ce Jean Vadeboncœur à tous ces muscadins qui tournaillent autour de Marie-Anne. Nous ne connaissons que des qualités à ce garçon; elles éclipsent les défauts qu'il doit avoir, comme tout mortel. M. Gaskell m'a rapporté un beau geste de Jean : figurez-vous qu'il voulait verser, en remboursement partiel des dépenses que son bienfaiteur a consenties pour lui, tout son gain à l'Anticosti, moins le coût de quelques cadeaux qu'il a faits. Bien entendu, loin d'accepter, les Gaskell seraient plutôt disposés à adopter le jeune homme, n'était l'attachement qui l'unit à ses parents. Pourquoi ne l'aurions-nous pas pour gendre? Il est patent qu'à ses yeux Marie-Anne représente la jeune fille en ce qu'elle a de plus gracieux, de plus dévoué, de plus séduisant, la future femme adorable, telle que je l'ai trouvée en vous, m'amie.

— Pour avoir dit cela, venez me prendre un baiser, mon gentil mari... Quant à la question, il appartient à notre enfant d'y répondre. Vous savez qu'elle n'hésite pas à m'ouvrir son cœur; elle m'a dit connaître depuis longtemps l'état d'âme de Jean; elle regrette d'être sa passion; Marie-Anne n'a pour lui aucune tendresse. Voici comment je crois comprendre la situation : depuis des années, notre fille est habituée à ce que le garçon se montre adroit, courageux, galant; ses perfections n'ont donc pas l'effet d'émouvoir Marie-Anne; or, l'amour naît souvent d'une violente secousse de l'esprit. S'il arrivait à Jean quelque malheur, Marie-Anne chercherait à consoler son ami; s'il

se trouvait en danger, elle courrait à son secours. Elle sentirait mieux alors combien elle tient à lui, ce dont elle n'a pas pleinement conscience jusqu'à présent.

— Votre diasgnostic est bon, mais le remède dépend du hasard.

— Pensez-y, trouvez mieux, tandis que j'irai m'occuper des deux sujets de notre conversation.

Un instant plus tard, Mme Lafrance rentra au salon et demanda en souriant :

— Vous ne vous êtes pas trop ennuyés j'espère, parce que seul à seul?

— Marie-Anne peut-être, répondit Jean, pour moi, ce serait aussi impossible lorsque je me trouve avec elle, que lorsque je suis avec vous, Madame.

— Comme improvisation polie, votre réponse serait déjà fort bien; mais elle vaut mieux encore, parce que je la sais dictée par votre sincérité. Enchantée tantôt de vous revoir, j'ai omis de vous remercier de votre largesse gastronomique; le mot est juste, parce que j'ai eu le plaisir d'inviter quelques intimes qui en ont profité. Et la provision n'est pas encore épuisée. Vous avez eu sans doute l'occasion de manger à satiété de ce mets délicieux, mais veuillez pourtant rester à déjeuner avec nous. J'ai fait préparer du *lobster Newburgh;* comme vous devez avoir appris à Hartford, c'est le « homard à l'Américaine »; il est accommodé différemment en Europe, bien que présenté sous le même nom.

Le repas fut charmant; la visite sembla trop courte à Jean, mais il pouvait partir content. Certes, Marie-Anne n'avait aucunement changé d'attitude envers lui, mais au moins savait-il n'avoir jusque là aucun rival à craindre. Et les parents lui étaient évidemment favorables. Dans ces circonstances, devait-il maintenant se déclarer? Un avis de Mme Eveline serait à demander sur ce point délicat; l'occasion s'en présenterait bientôt.

En attendant, la mère Vadeboncœur eut quelques mots à dire sur la question que se posait son fils :

— V' là des années que tu dévores des yeux Marie-Anne; elle le voit ben, mais s'en cache, comme de raison, tant que tu ne

lui diras pas que t'es en amour aveuc alle (elle); tu sais pourtant ben que cœur lâche, lâche belle fille. Les cavaliers frémillent (1) autour d'alle; il faut absolument que tu t'ambitionnes (2) ben plus.

— Merci de m'avoir parlé ainsi, Maman; sans doute votre conseil est bon; mais ce n'est pas le courage qui m'a manqué jusqu'ici. Il fallait d'abord me faire une situation. Et maintenant, quand je suis auprès de Marie-Anne, j'ai l'impression très nette que mes avances ne changeraient en rien ses dispositions.

— Possible, mais faudrait alôrs avoir de l'astination (3); t'aurais hissé ton pavillon, pour ne plus le larguer.

— Je ferai comme vous dites, Maman; vous et papa, vous avez élevé vos enfants en leur indiquant le droit chemin, au point qu'aucun de nous ne s'est dévoyé.

Les alliées n'allaient d'ailleurs pas faire défaut à Jean. Mme Gaskell tint aussi à le catéchiser en termes non moins décisifs.

— Votre affaire de cœur, Jean, fait long feu; l'heure est venue d'en brusquer le dénouement. Si vous échouez de prime abord, reprenez votre élan aussi souvent qu'il le faudra. Comprenez-moi bien : si le tempérament de Marie-Anne ne finit pas par la pousser dans vos bras, vous devez réussir à troubler sa sérénité de quelque manière, sans aller toutefois jusqu'à recourir — je vous le déconseille absolument — à des procédés d'apache, ou d'homme primitif : coups de massue et traînage par les cheveux!

— Oh! Madame. Je comprends bien votre humour; c'est manière de me dire d'agir résolûment.

Il restait à entendre Mme Eveline, que Jean allait incessamment rejoindre aux Etats-Unis. Elle avait résolu chez elle, à Hartford, un problème où bien d'autres femmes échouent. Elle menait une existence commune, sous le même toit, avec sa belle-mère, et rien de fâcheux n'en était résulté. Mme Macalister avait

---

(1) *Frémillent* : fourmillent.
(2) *Ambitionner* : mettre plus d'ardeur; rivaliser.
(3) *Astination* : obstination, ténacité, attachement invariable à un projet.

insisté d'abord pour vivre à part, mais le jeune couple s'y était vivement opposé.

— Soit, avait-elle fini par dire, essayons toujours... mais à condition cependant que vous dirigerez le ménage, Eveline. Je vous remettrai les clefs et mon livre de compte; vous y verrez les noms des fournisseurs, les prix courants, et quelles ont été précédemment mes dépenses; mais dépassez-en sans hésiter le chiffre, si le cœur vous en dit, ou si les circonstances le demandent; notre revenu y suffira bien, ainsi que Hugh pourra vous l'expliquer. Naturellement, nous connaissons vous et moi le même monde; recevez qui vous voudrez, je ferai de même, soit en commun avec vous, soit dans mes appartements. Vous êtes si experimentée et bien douée que vous n'aurez pas besoin de conseils; aussi serait-ce en vain que vous m'en demanderiez, même par politesse; ma résolution est de ne jamais intervenir dans vos affaires domestiques.

Tout marche donc en cette maison dans la plus parfaite harmonie.

Deux chambres étaient tenues en réserve pour les amis, ce qui fit que Jean n'eut pas à se loger ailleurs. Comme bien on pense, c'est en frère bien-aimé qu'il fut accueilli. Après les épanchements d'une joie mutuelle, le Professeur déclara :

— Grâce à toi, personne en ce monde n'est plus heureux que moi; tu m'as amené auprès de ta sœur, pressentant qu'il y aurait, entre elle et moi, une attraction aussi forte que celle de l'aimant pour le fer. Mais cette comparaison n'est juste qu'à moitié, parce que nous sommes deux aimants, n'est-ce pas Eveline?

— Ce calembour facile est surprenant de la part d'un intellectuel, répondit sa femme, d'ailleurs, vous perdez de vue, M. le Docteur ès sciences, que si nous sommes deux aimants, il ne peut y avoir attraction réciproque que pour autant que nous soyons, vous ou moi, la tête en bas : pas de tête à tête, où nous nous repousserions, mais la tête aux pieds!

— Quels enfantillages, protesta en riant la mère : dites plutôt que l'émotion causée par la venue de Jean nous met la tête à l'envers. J'avais autrefois prié Dieu de me donner une fille; mon

vœu a été exaucé en la personne de votre sœur, trouvée grâce à vous Jean. Merci de tout cœur.

Les Macalister invitèrent à un thé et à plusieurs petits dîners des membres du corps enseignant et d'autres personnes que Jean pourrait avoir de l'agrément à retrouver. Ses condisciples étaient naturellement dispersés, et la plupart des jeunes filles dont il se souvenait avaient cessé d'être demoiselles, mais la plus jolie de toutes, une Miss Thornton, devait avoir écarté les soupirants en se montrant trop spirituelle dans ses reparties. C'est ce que le Professeur expliqua à son beau-frère en ajoutant :

— Beaucoup d'hommes craignent de s'allier avec une femme dont la supériorité intellectuelle est trop manifeste. Quant à moi, si le tact d'Eveline ne l'empêchait pas de faire montre de sa haute mentalité, j'eusse désiré l'épouser tout de même.

— C'est pousser loin l'ironie, objecta Mme Eveline.

— Pardon, jamais vous n'en serez l'objet de ma part. Sans doute, j'eus plus que vous l'avantage d'acquérir de l'expérience, mais je crois que votre cerveau travaille mieux que le mien.

— S'il vous venait souvent pareille sottise en tête, vous auriez raison. Je ne voudrais pourtant pas que votre affection pour moi rapetisse votre entendement.

— Tu le vois, Jean; dans une discussion, les femmes ont toujours le dernier mot : nous croyons le leur laisser par courtoisie, mais nous ne pourrions pas faire autrement.

Cette conversation se passait au salon, en attendant ceux qui venaient prendre le thé. Bientôt entrèrent Miss Thornton avec un essaim de jouvencelles, à qui M. Macalister présenta Jean en plaisantant :

— Voici, belles dianes, une cible pour vos flèches, un maître-forestier en la personne de M. Jean Vadeboncœur.

— Oh lui! répliqua Miss Thornton, nous savons bien que la chasse est finie en ce qui concerne Monsieur; voilà longtemps qu'il a été mis aux abois.

— Mais... excusez-moi de ne pas comprendre, Mademoiselle? dit Jean.

— Il a fallu que vous fussiez déjà assujetti et protégé par

Eros, sans quoi nous ne vous eussions pas trouvé invulnérable durant votre précédent séjour parmi nous.

— De fait, Miss Thornton, il fallait être protégé par le dieu même qui est votre allié, pour ne pas être captivé par vos charmes et la vivacité de votre esprit.

— Monsieur Vadeboncœur! vous parlez comme un gentilhomme de la Régence; mais le ton est de tradition chez vos compatriotes canadiens-français.

Toutefois, il ne faut pas continuer à rapporter de tels marivaudages.

La visite aux Macalister, quoique longue, parut courte à Jean, tant elle lui fut rendue agréable. Selon la bonne règle, il resta libre d'aller et venir à son gré, mais il n'en usa que pour faire journellement du gymnase avec Pullen, et devenir boxeur sous sa direction.

— Vous êtes prompt à la parade, disait le maître, le jeu de vos jambes est léger comme chez un danseur, et pourtant les coups que vous portez sont formidables; si vous me laissez vous entraîner, je ferai de vous un professionnel, en état de vaincre dans les championnats.

La veille du départ de son frère, Mme Eveline lui reparla de Marie-Anne, dont il était constamment question dans leurs entretiens.

— Maman et Mme Gaskell ont raison, dit-elle, quoique tu aies bien fait de ne pas te prononcer plus tôt. Et si tu as exactement jugé l'attitude actuelle de ton amie, elle ne capitulera qu'après un long siège. Aussi devrais-tu le pousser avec une vigueur qui, par contraste avec ta passivité antérieure, causera une surprise tout à ton avantage.

« Maintenant, frérot, je vais te souffler aux oreilles une nouvelle qui fera plaisir à nos parents : c'est que, si le bon Dieu veut bien, j'espère pouvoir leur présenter aux prochaines vacances, un bébé « Professeur » ou une petite « Habitante ». Hugh souhaite une fille, moi un garçon, parce que je désire contribuer à maintenir la filiation des Macalister.

XVI

Durant le trajet de retour vers Beaupré, Jean feuilleta de savantes monographies choisies pour lui par Mme Eveline durant son tour de France. Il y avait là des lectures propres à donner une idée des merveilleux monuments et des trésors d'art qui avaient particulièrement excité l'admiration de la jeune femme. En narrant ses impressions de voyage, elle avait dit avoir été frappée de la cohésion nationale des citoyens français, malgré que l'ambiance soit si différente d'une province à l'autre. De fait, n'a-t-on pas vu combien les glorieuses annales du pays ont exalté le patriotisme de ses enfants, dans toutes les circonstances critiques.

A peine rentré chez lui, Jean rencontra Baptiste Barsalou, toujours décidé à faire patte de velours, en attendant de pouvoir sortir dangereusement ses griffes.

— Bien content de vous revoir, dit l'individu, en baissant ses yeux bigarrés, j' vous félicite d'avoir fait un *job* (travail) payant. J' dois *take back* (rétracter) ce que j' vous ai dit quand vous êtes parti pour l'université; je crois bien que votre *sheep skin* (diplôme) vous permet d' gagner autant d'argent que mon agence d'assurances!

— J'en doute fort, répondit Jean, parce que vous retirez de votre affaire, dit-on, le maximum de profits. Après tout, l'essentiel n'est pas le gain, mais l'amour de son travail.

— Quant à moi, je n' travaille que pour le gain, affirma Barsalou, j'ai pantoute (1) d' goût pour aller canvasser (2) dans les campagnes et les chantiers.

---

(1) *Pantoute* : pas du tout, aucunement.

(2) Canvasser : faire de la propagande, solliciter. Dérivé du vieux français canabasser, scruter, chercher à fond.

Après avoir revu les siens et les Gaskell, Jean se rendit à Québec, afin de faire sa grande démarche auprès de Marie-Anne.

L'homme a bien des manières de dire son amour à la femme. C'est un thème dont nos écrivains modernes, romantiques ou dramaturges, ont saisi toutes les nuances. Néanmoins, la déclaration que fit Jean à Marie-Anne ne fut point banale.

— Quand au sortir de l'enfance, je vous aperçus pour la première fois, je reconnus que vous étiez ce que vous êtes encore pour moi : la plus belle création du bon Dieu. Et vos qualités morales aidant, vous avez acquis sur moi une influence dont, en grandissant, j'ai compris la nature. Mais, à cause de mon infériorité sociale et personnelle, vous étiez inaccessible pour moi, sauf en rêve. Sans vous désigner quel pourrait en être le couronnement, je vous ai raconté ce rêve, réalisable aujourd'hui si vous croyez pouvoir m'aimer. Chère Marie-Anne, est-ce que j'aspire à trop de bonheur ici-bas?

— Il y a longtemps, ami Jean, que j'ai conscience de votre sentiment à mon égard; j'en suis fière, mais chagrine aussi; ce que j'éprouve pour vous ne va pas au-delà d'une profonde amitié. Je suis contente de votre présence, sans souffrir de votre absence. Quand, reconnaissant vos pas, je vous entends venir, je ne ressens aucun battement de cœur. C'est pourtant le cœur qui doit dicter ma réponse.

— Celle que vous me faites, Marie-Anne, ne me surprend pas; elle était à prévoir en raison de votre attitude envers moi, celle d'une franche camaraderie. Mais ne me laissez-vous pas d'espoir? Vous même, vous m'avez dit de prendre mon bonheur où qu'il se trouve; or, c'est chez vous!

— Je vous ai conseillé aussi de vous laisser guider par la raison, et de ne désirer qu'un bonheur possible qui devrait être pleinement partagé. Je vous ai cependant donné à entendre Jean, que de tous les jeunes gens de mon entourage, c'est vous que j'admire le plus.

« J'ai donc le champ libre, se dit l'amoureux en prenant congé. Sachant bien, comme moi, que de prime abord, je serais reçu gentiment mais sans tendresse, ma mère, Mme Gaskell et Eveline m'ont conseillé de persister, de revenir à la charge;

c'est bien ce que je ferai, sans trop importuner Marie-Anne, mais aussi sans me décourager. » Il était d'un heureux optimisme, que les incidents de sa vie avaient accentué, tout en lui enseignant la prudence.

Dehors, il trouva la visibilité réduite par des flocons de neige, évanescents, mais précurseurs de ceux qui allaient blanchir la terre pendant des mois. Aussi le moment était-il venu de se préparer à faire l'exploration convenue.

— Tu vas donc partir, dit M. Gaskell, mais ne manque pas de revenir pour Noël et de rester parmi nous jusqu'après le jour des Rois. Je serai curieux d'apprendre alors ce que tu auras constaté. Choisis le personnel que tu voudras, et ne t'exposes pas à souffrir d'une disette de vivres.

Jean voulut amener comme aides Joseph Bureau qui se mit volontiers à sa disposition, et Fortunat Limoges, chargé d'engager des portageux (1) pour le service des provisions, qui devaient être placées dans des *caches* (2) assez rapprochées des sites prévus pour le campement, que Jean marqua sur une carte où étaient indiquées les bornes des concessions à parcourir. Les superficies improductives, lacs, savanes, brûlis, devaient être déterminés avec les autres faits menant aux conclusions qu'attendait M. Gaskell.

Le tout fut soigneusement noté dans son journal par le maître-forestier mais nous n'avons à rapporter qu'un incident intéressant en ce qui concerne la chasse, et la faune du pays.

Un certain dimanche, les portageux s'étaient réunis pour prier; ils récitaient leur chapelet, et écoutaient Jean qui leur lisait la messe. Le campement avait été établi sur une hauteur où croissaient des arbres et arbustes tels que sorbiers, saules, noisetiers, pimbinas (3), bouleaux, peupliers; leurs branchettes et leurs feuilles constituent en hiver, avec mousses et lichens, la nourriture de l'élan, ou orignal (*alces americana*), en anglais moose, de *môuz* en algonquin. Aux environs des tentes, la neige

(1) *Portageux* : porteurs.
(2) *Caches* : abris à l'épreuve des animaux.
(3) *Pimbina* : viorne primifolium et viorne lentago.

était trouée par des traces nombreuses de ces animaux, venus des bas-fonds à la fin d'octobre. Tant que l'eau n'est pas trop refroidie, les élans y passent une bonne partie des vingt-quatre heures, pour éviter les attaques des insectes, et se repaître de nénuphars, que l' « habitant » appelle pieds de cheval, et autres plantes aquatiques ou rivulaires. En arrachant celles qui sont enracinées au fond de l'eau l'*alces* peut rester longtemps la tête immergée; c'est d'ailleurs un excellent et rapide nageur. Il a le museau singulièrement renflé, la lèvre supérieure allongée, épaisse et préhensile, le cou fort et court; une bosse surmonte le garrot, le corps est robuste, les jambes sont longues; un petit bout de queue est à peine visible sous le poil, qui partout est long, rude et tirant sur le noir. L'aspect général serait grotesque, si l'absence de proportions harmonieuses ne se trouvait pas compensée par une massivité qui donne l'impression d'une rare puissance et vigueur. Cette impression est causée aussi par l'ampleur de l'empaumure des bois palmés, qui couronnent les mâles jusqu'en décembre.

La chair de l'orignal est peut-être préférable à celle du caribou. Mais, ce qui importait à Jean, était de pourvoir ses hommes de viande fraîche. Il voulut d'ailleurs saisir l'occasion de faire une chasse nouvelle pour lui.

La neige encore peu profonde n'embarrassait pas la marche des orignaux; chacun d'eux errait alors solitaire dans une demi-futaie, en courbant souvent sous son poids des tiges élancées, pour les dépouiller jusqu'à la cîme. Peut-être est-ce par une sage prévoyance de la nature que jamais la bête n'attaque l'écorce des deux côtés de l'arbre, qui n'est donc pas fatalement meurtri? Plus tard, quand la couche hivernale s'épaissit sur le sol, les orignaux viennent de plusieurs kilomètres à la ronde et s'assemblent en terrain propice, où ils tracent, par de constantes allées et venues, des chemins battus, assez étendus pour donner accès à une végétation nourricière suffisante. Il y a là ce qui dans le pays, s'appelle un *ravage*. Si les hôtes de cette retraite sont forcés d'en sortir pour échapper à une poursuite, ils s'enfoncent dans la neige, et ne vont pas loin sans s'exténuer. Des sauvages de race, ou de caractère, en profitent pour

les tuer à coups de hache. Mais ce n'est pas sans encourir une amende, sinon un emprisonnement, car la chasse est alors fermée.

Elle était ouverte encore pour quelques jours quand Jean se mit en quête de traces fraîches; il eut bientôt la chance de trouver celles d'un gros mâle; les empreintes laissées par la femelle sont reconnaissables parce que chez elle la pince est un peu plus arrondie. C'est un sport légitime (précisément parce qu'il est aléatoire, difficile et ordinairement fatigant) que de dépister la bête; elle est protégée par deux sens particulièrement fins, l'ouïe et l'odorat; elle a la vue basse et achromatope, mais aperçoit le moindre mouvement insolite, et fuit aussitôt « à l'épouvante », comme dit l' « habitant ». Le traqueur n'a donc pas à se préoccuper de la couleur de ses vêtements, mais il doit se pétrifier, garder la fixité d'une statue dès l'instant où l'animal a le regard tourné vers lui. Cette immobilité du chasseur se traduit en anglo-américain par le verbe *freeze* ou *frozen* (se geler, ou être gelé), un état où pas même une paupière ne remue. Les courants d'air étant capricieux dans une région montagneuse, on est obligé, afin de ne pas être « éventé » de marcher en se tenant à distance de la piste. Pour la rejoindre, la direction à prendre est généralement déterminable d'après la topographie locale et les groupements forestiers. D'ailleurs, même sans avoir été effarouchés, plusieurs cervidés, dont celui qui nous occupe, font parfois un léger détour et reviennent surveiller leur voie, en se cachant derrière un arbrisseau; ils constatent de la sorte si aucun ennemi ne les suit.

La Fortune favorisa Jean, qui ne négligeait aucune précaution; il en vint à trouver son orignal, qui ruminait tranquillement, les jambes repliées sous le corps, dans un fourré de petits sapins. Il va sans dire qu'aucun chasseur estimable ne tire sur un gibier couché; mais au lieu de lever de suite celui qu'il avait à sa merci, Jean se complut longtemps à l'observer. Soudainement, la bête alarmée se redressa; elle allait fuir, quand elle fut arrêtée par une balle fatale; le nemrod avait épaulé son arme et tiré juste à point. L'orignal s'était effrayé d'un bruit lointain que le fauve avait seul pu distinguer, celui des voix de deux

« portageux » chargés de suivre leur « bourgeois », après lui avoir laissé une demi-heure d'avance : si une bête était tuée, ils arriveraient pour la dépouiller et la dépecer. Jean leur donna des instructions en vue du montage de la tête et des membres. Les sabots et les jambes, renforcées par des tiges de fer, peuvent servir comme pieds de chaise rustique, ou de tabouret; ou encore, après être raccourcies et pliées au pâturon, pour supporter les armes dans une panoplie. Si le derme des membres postérieurs n'a pas été fendu, on peut en faire des mocassins presque imperméables. Ce sont des chaussures à porter en temps de dégel; le talon est placé juste à l'endroit du jarret de l'animal.

L'orignal de Jean mesurait 3 m. 1 de bout à bout et 2 m. 337 au garrot; en soupesant le corps les porteurs jugèrent qu'il atteignait huit cents kilogrammes pour le moins. Les bois dénotaient un individu de sept ans. La viande en fut répartie entre les *caches* de Fortunat Limoges, qui prit soin aussi des pièces pour la taxidermie.

Il y a une autre manière de chasser l'élan, connue de M. et Mme Gaskell par ouï dire, mais ils l'entendirent décrire encore une fois un certain jour, où ils déjeunaient dans un restaurant de Montréal. Près d'eux étaient attablés un acteur et une gentille actrice, qui appartenaient à une troupe française de passage. L'homme parlait haut sans doute pour appeler l'attention sur lui, et amuser la galerie.

« Venu ici deux semaines avant le commencement de nos représentations, disait-il, j'ai été chasser le gros gibier, comme je suis accoutumé de le faire en Ardenne. Un agent de chemin de fer eut l'obligeance de me désigner une localité favorable, et de recommander un guide qui devait s'occuper des préparatifs nécessaires. Arrivés à destination, nous sommes allés camper en forêt; c'était non loin d'un petit étang qui s'était formé parce que des castors avaient endigué un ruisseau. C'est là que nous devions nous poster à la « brenante » comme mon compagnon appelait le crépuscule. Je me suis installé derrière un gros thuya renversé, qui pouvait servir d'appui à mon arme. Le guide tenait un cornet en écorce de bouleau, long comme la moitié du bras, avec embouchure de cinq centimètres. Cet

instrument permet à un expert d'imiter l'appel traînant et plaintif de la femelle de l'orignal, excédée par la solitude : *Moo-waugh-yuh!* »

Ainsi cria le narrateur qui, joignant le geste à la chanson, s'était porté aux lèvres un rouleau formé de la carte du restaurant. Il se montrait enchanté d'avoir stupéfait la clientèle présente, et empressé de continuer son récit :

« Le guide avait renouvelé à des intervalles d'un quart d'heure le cri significatif, mais ce fut en vain; rien ne répondit. Nous étions sur le point de partir découragés, quand le silence fut rompu par un *Oo-oo-ah!* sec venant d'une hauteur sur la droite. Il faisait alors noir, comme dans un four. Et pendant longtemps, nous n'entendîmes plus rien. Cependant, le guide se tenait coi, de crainte qu'à courte distance son cornet sonnât faux aux oreilles de la bête. De fait, un nouveau *Oo-oo-ah!* poussé d'un point rapproché, me fit tressaillir. L'instant d'après, un cri pareil, mais d'intonation durement provocante, résonna sur la gauche. Aussitôt, deux grands mâles qui s'étaient avancés jusque là, sans même faire craquer une brindille sèche, firent éclater du bois, en bondissant pour foncer l'un sur l'autre; ils engagèrent furieusement une lutte à outrance. Quoique ce duel sauvage se passât dans les ténèbres, le tapage nous permettait d'en suivre les péripéties : claquement de ramures entrechoquées, bruit de branches foulées, halètements, cris rauques qu'une rage féroce et la grande tension de leurs muscles arrachaient aux combattants. Sous les poussées formidables qu'ils se donnaient, les adversaires avançaient ou reculaient, sans doute en s'infligeant de cruelles blessures. Je ne sais pas combien de temps dura ce drame, durant lequel mon cœur battait la berloque; toujours est-il que l'un des rivaux, celui de gauche, finit par céder du terrain et s'enfuit par où il était venu.

« Précisément, la lune pleine, rayonnant par-dessus un rideau d'arbres derrière nous, éclaira comme dans une féérie le vainqueur qui sortait d'une aulnaie. Dressé de toute sa stature, portant haut la tête, fier de sa prouesse, l'animal superbe se pavanait, sûr d'un accueil empressé en joignant celle dont il

supposait la présence, parce que leurré par les accents pathétiques et séducteurs qui avaient été cornés.

« Mais c'est à coups de carabine que je le reçus, conclut en riant le chasseur.

« — En voilà un sale tour! s'écria l'actrice indignée. C'est une chasse de goujat que vous avez faite!

« — Mais Madame...

« — Je ne veux plus rien entendre; achevez de déjeuner et fichez-moi la paix. »

Les clients du restaurant regardaient dans leur assiette, afin de cacher un amusement qu'ils étaient trop polis pour montrer. Un morne silence suivit la sortie faite contre l'acteur, qui paraissait aussi déconcerté que s'il eût été hué et sifflé sur une scène où il espérait triompher. L'actrice courroucée demanda l'addition, paya, but son café et sortit.

Cet épisode fut raconté plus tard à Jean, surtout pour le dissuader de chasser à l'appel le monarque de la forêt canadienne. Aussi bien, satisfait d'avoir su le surprendre, en ne trompant que sa vigilance, le jeune Vadeboncœur n'eut plus guère envie de faire une autre victime semblable. Il continua son exploration, bien résolu à n'abattre de gros gibier que par nécessité de ravitaillement.

A la mi-décembre, l'équipe prit le chemin du retour au foyer, et remonta une rivière dite Aux Brochets. Chose curieuse, des perches étaient plantées en plusieurs endroits sur la rive droite du cours d'eau; et chacune de ces perches était surmontée d'un crâne d'ours.

Une tribu algonquine, des Montagnais, avaient suivi là une pratique courante chez eux. Demeurant souvent fétichistes et toujours superstitieux, quoique christianisés, ils conservent pour le plus grand des plantigrades une révérence traditionnelle : il est le totem de certaines nations sauvages de l'Amérique du Nord. Une division de la nation huronne s'appelait Attignawautan : nation de l'Ours. Et, en 1637, le Père Paul Lejeune, missionnaire de Québec, écrivait à leur propos au Provincial de la Compagnie : « Ils disent que quand on songe qu'on a veue beaucoup de chair d'orignac, que c'est signe de

vie; mais si on a des songes d'ours, c'est signe de mort (1). Même de nos jours, les montagnais se croient encore obligés de faire à l'ours des excuses d'avoir été dans la pénible nécessité de le tuer. Pour lui faire honneur, et se réconcilier avec les mânes qu'ils attribuent au *Makwa* (ours), ils écorchent sa tête (*makwatiewan*) pour la placer en hauteur sur un soutien solidement fixé dans le sol. Sur le passage de Jean, un seul était tombé, mais sans doute après avoir résisté longtemps aux éléments; la boîte osseuse qu'il avait portée était désassemblée, les maxillaires détachés et les dents branlaient dans leurs alvéoles.

Arrivé à la limite nord du groupe de concessions qui sont arrosées par la rivière Bostonnais, tributaire du Saint-Maurice, le maître-forestier se dirigea vers l'est pour gagner le chemin de fer établi entre le Lac Saint-Jean et Québec.

Jean revint chez lui à temps pour célébrer la Noël et le Nouvel An. Après avoir revu ses parents, il partit pour le chalet, et remit un rapport préliminaire à M. Gaskell.

L'hôtellerie Vadeboncœur était, durant la période des fêtes, le rendez-vous d'une gaie société de skieurs et de skieuses; on sait que M. Gaskell avait été le pionnier de leur sport dans le pays de Québec. Cette fois, la bande joyeuse comprenait les « chaletains », Mme Lafrance, Marie-Anne et Miss O'Brien. Les dames ne s'aventuraient guère sur les pentes, non plus que Baptiste Barsalou. Comme toujours, il avait voulu être de la partie : après avoir été entraîné vertigineusement en descente, et précipité tête la première dans la neige, le corps renversé en arrière, et les membres presque disloqués, ce novice se le tint pour dit, et ne quitta plus le terrain plat. Mais plusieurs des enthousiastes présents étaient devenus experts, tandis que les autres s'amusaient follement en se voyant mutuellement faire des contorsions, suivies de chutes sur la face ou le dos, les jambes en grand écart, et retenues comme dans un étau par les longs patins profondément ancrés.

Jean participa avec entrain à ces ébats; toutefois, il repartit dès la mi-janvier pour sa forêt. Son travail devait y être inter-

(1) Relations des Jésuites, vol. 1, p. 49, Québec, 1858.

rompu quand la marche en raquettes deviendrait difficile, par le manque de consistance et l'épaisseur de la neige. Dès lors, l'exploration ne pourrait plus progresser en fonction des salaires à payer.

C'est pourquoi le jeune Vadeboncœur put être présent en mars, pour aider les Gaskell à recevoir quelques amis désireux d' « aller au sucre » (1) suivant une coutume assez générale dans le pays à l'approche du printemps.

La fabrication du sucre d'érable est inconnue dans les climats plus tempérés que celui du Canada. Il vaut donc la peine de décrire en détail l'opération.

Après une nuit de légère gelée, le pied des arbres étant encore entouré de neige, la sève brute monte abondamment dans les fibres ligneuses de l'érable, s'il a été réchauffé au soleil. Dans son « érablière » (bois comprenant surtout ou entièrement l'essence saccharifère, *acer saccharinum*) l' « habitant » se rend, au moment qu'il juge propice, pour entailler chaque tronc, en perçant l'écorce et l'aubier au vilebrequin; dans le trou fait par la mèche est introduite une « goudrelle » (petit tuyau), par où l' « eau » sucrée dégoutte dans une auge ou « chaudière » (2). Quand le récipient est plein, le contenu est versé dans une tonne, portée sur une « traîne indienne » (toboggan) ou un traîneau; la traction du véhicule se fait à force de bras, ou bien par un chien, un bœuf ou un cheval, selon la nature du terrain, son étendue, et selon les moyens comme aussi l'idée de l'exploitant.

L'érablière préférée des Gaskell faisait partie de la propriété L'Hérault, et se trouvait sur un plateau assez proche du chalet; on y accède par un chemin à rampe raide. Du niveau supérieur, la vue porte sur une large étendue de pays; on voit des rapides blancs d'écume en amont de l'embouchure de la Sainte-Anne, le village de Beaupré, le fleuve déroulant ses eaux, la rive sud paraissant bleue dans le lointain. Le plateau est borné sur deux côtés par le flanc abrupt des collines boisées, que couronnent

(1) Voir faire du sucre d'érable, et surtout en manger.
(2) Vaisseau de fer blanc d'une contenance de deux litres environ.

des pins majestueux. L'érablière est pittoresque par sa vétusté; ses arbres séculaires, ayant étouffé sous l'ombrage de leur frondaison des rivaux moins vigoureux, sont espacés comme dans un parc; la base des troncs est épaissie par la superposition des couches protectrices qui recouvrent des entaillures maintes fois répétées; la foudre a fracassé des cîmes et scarifié l'écorce en zigzaguant jusqu'à la terre; de nombreux moignons ont été laissés par les tempêtes ravageant les puissantes ramures; beaucoup de branches sont desséchées par manque du suc nourricier que de fréquentes saignées leur ont ravi.

Près de la « cabane à sucre », comme il en existe dans toutes les érablières exploitées, un emplacement fut couvert d'une verdure de sapin. Sur ce tapis embaumé, l' « engagé » Lorenzo Larochelle monta une longue table qu'il entoura de bancs, meubles rustiques formés de madriers et chevalets. On mit les couverts pour un déjeuner froid; les pièces de résistance étaient une grosse dinde, savamment farcie, un jambon décoré de chapelure et de clous de girofle; comme accessoires il y avait une salade de pommes de terre, plus une autre de céleri et de betteraves. Comme boissons : vin de champagne, café, thé. Le dessert devait être fourni par la veuve L'Hérault, qui prévenue la veille, s'arrangea pour qu'il fut prêt au moment voulu. Enfin, à quelques pas vers la droite se trouvaient deux pierres, entre lesquelles pétillait un feu; chacun pouvait à volonté y faire griller son pain.

Pour donner aux invités une impression de couleur locale, M. Gaskell les fit amener sur place dans des traîneaux affectés ordinairement au transport du bois de chauffage.

Mis en gaîté pour avoir été voiturés de la sorte, les invités ne cessèrent de plaisanter qu'en s'extasiant devant la beauté du site; le sol étant presque à découvert, ils purent circuler librement. Bientôt, les uns se mirent à courir d'arbre en arbre, comme dans les jeux de leur enfance; d'autres se promenaient deux à deux, ou par groupes. Et personne ne manqua de décrocher une « chaudière », pour boire de son contenu : un liquide pareil à une eau distillée, bien aérée, glacée et sucrée légèrement.

Un jeune homme qui avait apporté un cor de chasse, le sonna harmonieusement pour annoncer le repas. A cet appel, tout le monde accourut en poussant des exclamations de joie; l'appétit était stimulé par la pureté de l'atmosphère, et la vue des belles pièces que M. Gaskell et Jean s'étaient mis en devoir de découper. Au lieu d'être confiné entre les quatre murs d'une salle à manger, chacun fut bien aise de s'attabler sous un ciel azuré et au soleil du printemps.

Mme Gaskell n'avait pas cru cette fois pouvoir exclure Barsalou de la partie; même, comme les Gaskell ne faisaient jamais les choses à demi, il eut le rôle d'échanson; le vin avait été rafraîchi dans la neige. Mme Lafrance et sa fille commencèrent à faire griller des tranches de pain, que beurrait et distribuait Miss O' Brien. Mais toutes trois se laissèrent relayer par d'autres dont la faim avait été apaisée. La compagnie donna un libre cours à sa bonne humeur par de joyeux propos et des chansons; les airs du pays étaient de circonstance; ce sont de vieilles mélodies comme la « Claire Fontaine », dont l'ancienneté n'a pas atténué le charme. Un signal de la veuve L'Hérault rappela aux visiteurs la raison principale de leur présence; ils entrèrent tour à tour dans la cabane, trop étroite pour les contenir tous à la fois. L' « eau d'érable » avait été mise en ébullition dans une chaudière, sur un foyer de briques où ronflait un feu ardent; l'évaporation avait transformé le liquide en « petit sirop ». Tandis qu'il est encore brûlant, les amateurs le mettent dans des écuelles en mélange avec du pain (c'est pour « faire trempette »); ou bien, y pochent un œuf qui, du goût de beaucoup de gens, est alors d'une douceur écœurante. Les degrés successifs de concentration du sirop donnent d'abord « la tire », matière gluante qui a la consistance du beurre; on la mange avec délectation, après l'avoir mise à refroidir sur la neige dans des « cassôts » d'écorce; ce nom de « tire » vient peut-être de ce que les jeunes filles québecoises ont coutume de « faire de la tire » le jour de la Sainte-Catherine, avec de la mélasse épaissie à la chaleur du poêle. Pour qu'elle ne colle pas aux doigts, il faut les « beurrer », prendre alors une petite quantité de la matière visqueuse, et la travailler en écartant et rapprochant successi-

vement les bras, jusqu'à ce que soit obtenu un produit blondi et devenu cassant.

Quand la veuve L'Hérault trouva que la cuite était terminée, le contenu de la chaudière fut coulé dans des formes où le sucre se solidifia; il y avait des briques, de deux à trois kilogrammes, et de petits moulages représentant, pour l'amusement des enfants, une maison, un livre de prières, un cœur, ou un trèfle, etc.

La veuve L'Hérault était aidée de celle de ses deux filles Rose ou Régina, dont ce n'était pas le tour de garder la maison; son fils Raoul, beaucoup grandi et fortifié par le travail de ferme, allait d'arbre en arbre recueillir la sève et la verser dans un réservoir près de la cabane.

En réponse à une question, M. Gaskell fit remarquer qu'il n'avait pas trouvé de données sur la production des érablières de la province durant les années précédentes (on était en 1907); mais Mme Gaskell dit n'avoir pas besoin de chiffres pour reconnaître qu'il s'agissait d'une industrie susceptible de se développer beaucoup.

— Dans mon pays, ajouta la Louisianaise, j'ai souvent visité des plantations de canne à sucre et les fabriques qui en dépendent. Je crois qu'un matériel de cuite et d'évaporation, semblable à celui que nous avons là-bas, mais approprié au traitement d'un jus différent, pourrait être introduit avantageusement pour remplacer la « chaudière » de l' « habitant ».

La partie prenait fin. Jean fit avancer les traîneaux. En remerciant la propriétaire, on lui donna les provisions restantes, plus une généreuse gratification.

Et la journée parmi les érables laissa chez tous le plus agréable souvenir.

---

(1) Aujourd'hui, la statistique établit qu'en 1931 la production dans la Province de Québec a été comme suit : *Sucre*, 4.726.000 (7,576,204 en 1930) livres (de 454 grammes) valant en moyenne 16 cents la livre (le prix du sucre raffiné de betterave ou de canne n'était que 5 cents); *Sirop*, 737,000 gallons (1,538,199 en 1930) gallons (de 4.543 litres) vendu à $ 1.44 le gallon ($ 1.56 en 1930).

Un matériel perfectionné par des spécialistes est maintenant en usage dans plusieurs localités, notamment dans l'ancienne seigneurie de Beaurivage.

XVII

Jean songeait à reprendre son travail. Mais pour continuer l'exploration commencée, il fallait que la débâcle fut complète. En attendant, le jeune homme se rendit à l'Ancienne Lorette, près de Québec, où sont établis, sur un terrain qui leur est réservé, les descendants de la nation huronne; ils sont chasseurs, trappeurs, fabricants de raquettes et de canots. Le maître forestier acheta trois de ces canots : leur membrure était en thuya et la coque en forte toile, peinte pour être imperméable, et vernie pour diminuer la friction dans l'eau. Cette fois, l'équipe devait comprendre, outre Joseph Bureau et le contremaître Fortunat Limoges, quatre adroits navigateurs des rivières rapides. L'un d'eux fut Félix Groslouis; son frère aîné Francis, ne se sentait plus de force à tenir bon pendant un long trajet. Les deux guides et Télesphore Picard, le « général », furent heureux d'accueillir le visiteur et de l'amener dans leur antique chapelle de Lorette, pour y prier avec lui.

Avant de s'éloigner, Jean retourna plusieurs fois chez les Lafrance à Québec, naturellement pour revoir Marie-Anne, mais sans intention de la fatiguer en parlant d'amour. Tout au plus s'aventura-t-il à demander une fois :

— Mon rêve, Marie-Anne, est-il toujours un rêve en l'air?

— Vous ne voudriez pas qu'il tombât, avait-elle répondu en souriant.

— Non, en vérité, si je dois continuer à prendre l'ombre pour le corps.

Mais le jeune homme donna aussitôt à la conversation un tour qu'il savait devoir être agréable à son amie :

— Un jour de février, je remarquai au sortir de ma tente que le thermomètre à alcool marquait — 30 degrés F. (1). Parfois la température est même plus basse d'une dizaine de degrés à l'endroit où je me trouvais, sur la hauteur des terres entre le Saint-Laurent et le lac Saint-Jean. C'est un effet de l'altitude; aussi bien de tels froids sont rares dans notre Province. Vers la fin de la matinée, je battais un chemin sur une petite rivière congelée; elle perçait une forêt de résineux, qui encadrait d'une lisière verte une allée blanche, où scintillaient en toutes leurs couleurs prismatiques les rayons réfractés du soleil. Bien que la marche fût fatigante, les raquettes calant trop dans une neige légère comme l'édredon, j'avais préféré devancer l'équipe pour ne pas voir des humains faisant tache au tableau.

« A la splendeur de l'hiver s'ajoutait un charme printanier : on entendait gazouiller une multitude d'oiseaux. C'étaient des becs-croisés (2), dont les mandibules sont conformées pour la décortication des cônes.

« C'est vers le soir que, bientôt suivi de mes hommes, je suis rentré au campement.

« Le lendemain, la même espèce de gentils volatiles granivores nous ont entourés en nombre incalculable, se perchant sur la tente, sur nos épaules, sur nos casques (3), même sur le canon de mon rifle. Les mâles ont la tête, le cou et le dos emplumés en rose; la livrée de la femelle est olivâtre, avec du jaune sur la poitrine. La familiarité surprenante que j'ai rencontrée chez ces oiseaux venait sans doute de ce qu'ils restaient dans la futaie, en régions qui demeurent telles que la nature les a faites, et qui sont peu fréquentées par l'homme destructeur.

— Je vous écoute avec le plus grand plaisir, Jean; il me semble voir les belles scènes que vous décrivez. Et bien que vous m'y ayez accoutumée, je reste surprise de votre manière correcte et imagée de vous exprimer. C'est loin d'être le cas de tous les bacheliers.

---

(1) 34.4 C.
(2) *Loxia curvirostra* et aussi *Loxia leucoptera*.
(3) Casque : bonnet de fourrure, coiffure d'hiver.

— Je crois bien, chère amie, que cette louange vienne d'un sentiment qui, pour mon malheur, n'est que trop fraternel. Au reste, comme je vous l'ai dit déjà, mon souci a été d'abord de mettre mon parler au diapason du vôtre; j'ai appris ainsi à aimer notre belle langue, que j'étudie durant mes loisirs, chez les meilleurs stylistes. Toutefois, je ne voudrais pas tomber dans le ridicule de devenir puriste.

Le sentiment de la jeune fille à l'égard de Jean n'était peut-être plus aussi fraternel qu'il le supposait. C'eût été l'avis d'une observatrice perspicace; si Mme Eveline avait assisté à cet entretien, elle aurait aperçu des nuances de bon augure pour son frère, dans les regards que portait sur lui Marie-Anne; ses yeux étaient successivement scrutateurs, dubitatifs, surpris, intrigués, émotionnés. Et quand Jean se sentit obligé de partir, et osa — ce dont il n'avait jamais eu le courage en l'absence de la mère — baiser la main de la jeune fille, elle fut confuse de se sentir roser les joues.

Le répit causé par la débâcle prit fin en mai; pour reprendre l'exploration, Jean et son équipe se rendirent par chemin de fer jusqu'à Kiskisink, à deux cent quinze kilomètres au nord de Québec; de là, on peut facilement atteindre trois affluents du Saint-Maurice, et aussi la Métabetchouan, qui se jette dans le lac Saint-Jean. Après avoir examiné des concessions sur cette dernière rivière, les explorateurs revinrent au point de départ, pour descendre le cours de la Bostonnais jusqu'au Saint-Maurice, mais en faisant plusieurs portages. Les terrains qui restaient à étudier dans le bassin de ce puissant tributaire du Saint-Laurent — le plus important après l'Ottawa — étaient plus haut, sur la rivière principale et d'autres de son système : la Croche, la Trenche et la Mattawin. Il y avait encore la rivière du Milieu qui se déverse dans la Mattawin.

Le travail fut continué énergiquement tout l'été (malgré la chaleur étouffante sous la futaie, où l'air ne circule guère) et ne fut achevé que vers le milieu de septembre. Il avait fallu endurer les attaques torturantes des myriades de diptères venimeux et voraces, hormis de leur opposer des voiles, des huiles ou des pâtes protectrices durant le jour, ou des moustiquaires pendant

la nuit. Les terribles insectes sont un fléau auquel même les fauves n'échappent point. Quelques rares personnes sont peut-être immunisées, parce qu'elles ne quittent presque jamais les régions infestées, ou bien encore parce que le sang de ces personnes est d'une acidité déplaisante aux insectes.

Le rapport définitif présenté par le maître forestier décida M. Gaskell à faire valoir l'option qu'il avait, ce qui le rendit concessionnaire exclusif de la coupe sur une étendue de 1.300 milles carrés, (333.221 hectares).

L'occasion se présenta bientôt pour lui de vendre 30.000 cordes de bois à papier, livrables au commencement de l'été suivant, sur le Saint-Maurice, à son confluent avec l'un ou l'autre tributaire.

M. Gaskell n'eût pas songé à s'occuper personnellement d'exploitation forestière dans la Province de Québec, où elle est essentiellement différente de celle qu'il avait pratiquée avec succès au sud des Etats-Unis. Mais l'opération en perspective l'intéressait pour la carrière de Jean.

— Serait-il avantageux pour nous demanda M. Gaskell, de conclure le marché proposé au prix courant?

— La saison est bien avancée, répondit Jean, pour se préparer à tenter pareille entreprise; néanmoins, ce n'est pas la coupe qui devrait nous arrêter, mais bien le flottage sur les rivières torrentueuses de notre territoire. Le temps manquerait pour compléter avant la débâcle des travaux essentiels : il faut miner les roches du chenal et enlever toutes autres obstructions; il faut encore établir des « booms » (barrages flottants) destinés à retenir le bois à l'embouchure de la rivière, ou à l'empêcher d'aller à la dérive dans les baies des lacs, tels que forment et traversent la plupart de nos grands cours d'eau. Les bois épars ou échoués sur les bords sont une cause de retard pour les « draveurs » (1), qui craignent toujours que la crue ne vienne à cesser avant l'accomplissement de leur tâche.

---

(1) De l'anglais « to drive », mais ici dans le sens de chasser, pousser devant soi; d'où *draveurs* : travailleurs experts, adroits et courageux, qui sont employés au flottage.

« En somme nous pourrions peut-être fournir 30.000 cordes durant l'année prochaine, mais il serait imprudent de s'engager à le faire ».

— Fort bien reprit M. Gaskell, alors, sans prendre cet engagement, sur quelle concession ferais-tu travailler?

— Deux des quatre concessions qui sont sur la rivière Bostonnais sont assez rapprochées du chemin de fer pour qu'il soit encore possible cet hiver d'y établir des « chantiers » (1) et de les ravitailler. Mais, vous savez bien, Monsieur Gaskell, que les frais seraient excessifs, à moins d'être répartis sur plusieurs années d'exploitation. Il nous resterait la ressource de recourir à des « jobbeurs » (tâcherons); toutefois, dans les circonstances actuelles, nous ne pourrions pas compter sur leur intervention qui, à mon humble avis, n'est d'ailleurs pas désirable. Même s'ils sont disponibles, le temps est trop court pour leur permettre de visiter les lieux avant de s'accorder avec nous pour y faire des coupes.

— De ton rapport et des données officielles, il résulte que les concessions du bassin de la Bostonnais ont une superficie de 140 milles carrés (40.051 hectares). Je réserverai ce terrain pour l'exploiter, au lieu de le vendre comme le restant des concessions, quand elles auront suffisamment augmenté de valeur. Et j'accepterai de fournir les 30.000 cordes demandées, mais sans garantir l'époque de livraison.

Le plan d'exploitation adopté, comme celui qui fut proposé pour Anticosti, ne doit aucunement arrêter l'attention du lecteur, s'il n'est pas curieux de savoir comment s'entend l'économie forestière dans Québec.

Jusqu'au jour de la vente de ses concessions, M. Gaskell devait ajouter au prix originel d'achat l'intérêt du capital engagé, plus la rente foncière due au Gouvernement; ceci sous déduction d'une part proportionnelle à la superficie des coupes, part qui serait portée au compte de l'exploitation. Elle n'aurait pas d'autres charges fixes, l'extraction devant être limitée de manière à ne pas déprécier le fonds dans son ensemble. Le coût du bois

(1) *Chantier* : gîte de bûcherons.

debout (obtenu en divisant le capital d'achat de la concession par le nombre de « cordes » qu'elle est jugée contenir) quoique insignifiant dans le cas actuel était à majorer pour compenser tout mécompte; c'est un élément du prix de revient du bois abattu et livré à bon port.

La dépense pour bâtir plusieurs « chantiers », s'ils peuvent avantageusement servir plus d'une saison, doit être répartie entre leurs budgets respectifs. La valeur des chevaux et du matériel constitue un capital qui doit s'amortir à charge de l'exploitation, dans la proportion qu'accuse l'inventaire dressé après chaque exercice.

Il faut encore inscrire au compte de l'exploitation : l'intérêt et l'amortissement de la somme versée pour établir les magasins, logements, bureaux, ateliers, une forge et un quai, sinon une plateforme, selon que l'endroit choisi comme base d'opération borde l'eau ou une voie ferrée. Les frais d'entretien de ces constructions sont à imputer sur le même budget; ses autres chapitres ont rapport aux objets suivants : les denrées alimentaires du personnel; son recrutement et ses dépenses de voyage; les salaires, l'avoine, le foin, le son, les graines de lin et autres provisions pour les chevaux; les soins médicaux et la pharmacie; la création des chemins et leur maintien en bon état; les profits et pertes du magasin de détail qu'il est nécessaire d'avoir sur place; contribution annuelle au fonds pour travaux destinés à faciliter le flottage; la rétribution des mesureurs jurés; le droit de souche payable (au Ministère des Terres et Forêts) d'après leurs états, soigneusement collationnés sur ceux que doivent tenir les contremaîtres des « chantiers » pour rendre compte de leur production journalière.

— Ce que nous allons faire, fit observer M. Gaskell, est une expérience à mes risques et périls. Comme directeur de l'entreprise, tu auras un traitement fixe, ou une part égale de bénéfice, s'il en est. Choisis.

Jean ayant jugé convenable d'exprimer une préférence pour la seconde solution :

— C'est entendu, marche! ordonna le patron.

D'urgence, Jean fit imprimer des formules d'embauchage, qui

seraient à signer par les ouvriers en présence de deux témoins. Aux conditions consacrées par l'usage, étaient ajoutées quelques stipulations nouvelles. La durée de l'engagement correspondait à la période de coupe. Deux taux de salaire étaient spécifiés; l'ouvrier qui abandonnerait le travail sans cause valable, serait payé au taux inférieur pour le temps où il aurait servi. De plus, ce déserteur perdrait ses droits au transport gratuit par chemin de fer. Normalement, la Direction se chargeait de ce transport entre son Dépôt à l'orée de la forêt et la station voisine du lieu d'embauchement. Il était défendu, sous peine d'être congédié, d'introduire des boissons enivrantes ou des drogues nocives dans la zone des « chantiers ». Les chiens en étaient exclus. La Direction paierait à la famille de l'ouvrier à compte de son salaire, la mensualité arrêtée d'avance de commun accord. Le bûcheron reconnu incapable de fournir la moyenne hebdomadaire de billots, telle que donnée par les autres bûcherons sur un même terrain, serait renvoyé à moins qu'il ne consentît à travailler pour un salaire réduit, soit à percer ou entretenir des chemins, soit à empiler les billots. Le contremaître, étant chef de son « chantier » était chargé d'y maintenir l'ordre, de conduire les opérations dans les coupes, et de tenir à jour le livre où devrait être indiqué le nombre de pieds mesure de planche (1) réalisé par chaque équipe. Nul ne pouvait être engagé sans avoir produit un certificat de vaccination suffisamment récent. A certaines prescriptions qui avaient trait à l'hygiène, et incidemment à la capacité de travail, Jean eût voulu exiger avant l'embauchage, la présentation d'un billet de santé. C'eût été une excellente précaution contre les maladies contagieuses, surtout contre la tuberculose.

Quant aux mesures adoptées pour l'exécution de l'entreprise, en voici les principales :

On sait que le terrain d'opération s'étendait sur un vaste espace comprenant le bassin de plusieurs rivières; il fallait un

(1) Le bois de sciage et les billots pour papeteries ont pour unité de mesure mille pieds, mesure de planche. Un pied, mesure de planche, égale un pied carré de planche sur un pouce d'épaisseur.

point de concentration, un chef-lieu. En l'endroit désigné dans le rapport d'exploration, M. Gaskell acheta du Département des Terres et Forêts, moyennant un dollar l'arpent, un terrain pour l'établissement d'un Dépôt. Ce terrain situé à deux cent seize kilomètres et demi de la capitale, est borné à l'ouest par le chemin de fer de Québec au Lac Saint-Jean, et au sud par la décharge du Lac-des-Cèdres, laquelle se jette dans le lac Najualank, source de la Grande Bostonnais. Un incendie avait autrefois dévasté les environs du futur Dépôt, mais il restait quelques bouquets d'épicéas, dont les troncs pouvaient entrer à l'état brut dans la construction des bâtiments nécessaires (1), sauf celui comprenant le logement du personnel dirigeant, deux bureaux et un magasin chauffé, qui devait être en bois scié. Il y avait là un travail à pousser très activement, et qui fut confié au charpentier-menuisier Léonidas Lecavalier, dont nous avons parlé.

— Voici lui dit Jean, un plan général géométral, avec devis, mais sans estimation de prix. Engagez en nombre suffisant des ouvriers que vous avez coutume d'employer et aux mêmes chiffres de salaires. Ne perdez pas un instant; sur le train que vous prendrez, il y aura vos outils, une grande tente pour vous abriter provisoirement, un poêle, des provisions de bouche, les bois sciés, clous, tire-fond, chassis, vitres et le ciment dont vous aurez besoin.

« Les toits des bâtiments doivent être à deux versants très inclinés, faits en planches embouvetées (2) recouvertes de feutre bitumé. Sur le terrain se trouvent des pierres éparses qui, noyées dans le mortier, feront de bons soubassements. Une plate-forme large de vingt-quatre pieds (7 mètres 315) planchéiée de madriers est à monter le long de la voie d'évitement, que je prierai la compagnie de chemin de fer d'établir de suite, eu égard aux recettes sur le transport de nos marchandises.

Connaissant par ses notes d'exploration la nature de la fu-

---

(1) Il eût été préférable d'écorcer les troncs pour éviter que le bois soit attaqué par des insectes destructeurs, tels que le *bostriche typographe* et le *scolyte*. Mais l'écorçage n'est facile qu'au printemps.

(2) Embouvetées : jointes par baguettes et rainures.

taie, Jean calcula que pour faire 30.000 cordes, ou dix-huit millions de pieds mesure de planche (M. P.) il lui faudrait 275 hommes, plus les contremaîtres, et 100 chevaux répartis entre cinq « chantiers ». Cette estimation était basée sur les facteurs suivants :

Rendement journalier par homme (en comptant le personnel complet de chaque chantier, depuis le contremaître jusqu'au « mousse » ou marmiton) 368 pieds M. P.; idem., par cheval, 5.184 pieds M. P.. Nombre de jours ouvrables, du 1er novembre au 15 mars, 115.

S'il devenait impossible de commencer l'abattage avec des équipes complètes à la date prévue, il serait nécessaire de retenir les hommes d'autant plus longtemps, soit jusqu'en avril, ce qui n'est guère avantageux ordinairement, car la couche de neige est alors trop épaisse.

Nommé « Grand Foreman » (premier contremaître) Fortunat Limoges emporta une partie des formules que l'imprimeur venait de livrer, et se mit en quête d'ouvriers; il savait pouvoir embaucher des fils d' « habitant » de la « Côte de Beaupré », de Saint-Joachim, de Saint-Ferréol et de Saint-Tite-des-Caps. Jean lui avait dit quoi répondre à ceux qui feraient probablement des objections au sujet du certificat de vaccination : la « picote noire », variole hémorragique, s'était parfois propagée parmi les « hivernants » et avait été difficile à soigner dans les « chantiers »; il ne fallait pas risquer de renouveler l'expérience.

L'homme que Marie-Anne avait désigné « Chemise Bleue » durant l'excursion au Lac Saint-Jean, se nommait Tancrède Brisebois. Par son caractère, ses qualités de forestier et son ascendant sur ses compagnons, il pouvait être fort utile dans les conjonctures actuelles. Mandé par dépêche, Brisebois ne se fit pas prier pour accepter la direction de l'une des équipes.

— Vous êtes ben qu' trop bon de vous être souvint (souvenu) de moé; j'ai pas encore d'autre *job*, et ça m' fera plaisir de travailler pour vous. Faut-il vous chercher des hommes d' Lac Saint-Jean, d' Saguenay et Chicoutimi?

— C'est ce que j'allais vous demander de faire.

— Alôrs j' suis capable d'engager des bons travaillants, plusieurs même qui ont coutume d'être contremaître; trois aut'es sont des premiers *cooks* (cuisiniers), souvent en sarvice dans les clubs de chasse et de pêche, où les Messieurs sont vite en grand maudit si l'mangeage n'est pas digérable.

Enchanté de l'offre, le maître forestier remit à « Chemise Bleue » des formules de contrat, et lui en expliqua la teneur.

— Il me faut en tout, pour cinq « chantiers » 280 hommes, dont un tiers de bons bûcherons; les autres seront les contremaîtres, cuisiniers, mousses, charretiers, des journaliers pour faire les chemins et d'autres ouvrages. Si vous trouvez le personnel complet de deux « chantiers », et même un contremaître et un cuisinier en plus, télégraphiez au « Grand Foreman », Fortunat Limoges, que vous connaissez; il doit revenir chaque soir au village, après avoir fait sa tournée; mais, je serai moi-même dans le bois. Peut-être vous demanderai-je de continuer l'embauchement. Sinon, rendez-vous à notre Dépôt. Dès que vous pourrez nous envoyer des contremaîtres, chacun étant accompagné de son cuisinier et d'une vingtaine d'hommes pour construire les « camps », ils seront conduits sur l'emplacement prévu et logés sous la tente. Les contrats des autres engagés devront prendre cours au 1er novembre, ou le plus tôt possible après cette date.

— C'est correc, M'sieur Vadeboncœur, j' vas signer maintenant mon contrat; vos règlements ne feront pas kicker (1) l' monde. Quoi ce que vous dites du vaccinage a ben du bon sens; Bateau! c'est pas de rien d'avoir la picote dans les chantiers (2). Et les hommes doivent être consentants comme moé d'être précautionneux.

— Votre salaire, conclut Jean, est payable à dater du jour où vous êtes parti de chez vous pour venir ici; tenez bien compte de vos frais de voyage et autres dépenses pour nous; elles vous seront remboursées; voici une avance de cent piastres.

---

(1) *Kicker* : de l'anglais « to kick »; dans le sens figuré, protester, faire opposition.

(2) Bateau! : exclamation marquant la surprise, ou une affirmation, etc.

— Merci, M'sieur Vadeboncœur, le comptable n'aura pas à me disputer.

— Allons, donnons-nous la main, et souhaitons-nous bonne chance mutuellement.

— D' bon cœur, mon bourgeois. Et sauf vot' respect, avant de partir, j' voudrais vous prier d'saluer pour moi la belle et adroette (adroite) d'moiselle Lafrance, et les personnes agriab'es (agréables) qu'on a descendu jusqu'à Chicoutimi — j' veux dire quand vous les verrez.

— Merci pour elles, Monsieur Brisebois.

Il fallait encore aller chercher des hommes dans la région du Saint-Maurice. Cette mission ne pouvait être mieux confiée qu'à un fils de Léonidas Lecavalier, nommé Almanzor; il s'était établi dans la ville naissante de Shawinigan, comme marchand et comme fabricant d'eau siropeuses et gazeuses, à l'instar de M. Ladéroute. Or, les commerçants, surtout s'ils ont des voitures pour livrer à domicile dans les campagnes, comme faisait Almanzor, finissent naturellement par connaître les occupations et les particularités du monde avec lequel ils sont plus ou moins en contact.

M. Ladéroute, pour aider son beau-frère, lui procura, en la personne d'Amédée d'Amours, un honnête magasinier qui était aussi un acheteur bien avisé.

De son côté, M. Laverdière, forgeron, mari de Joséphine Vadeboncœur, recommanda un ancien apprenti, Odilon Larrouge, qu'il savait être bon maréchal-ferrant. Enfin, M. Lafrance connaissait un jeune comptable qui méritait toute confiance et qui était actuellement sans emploi; Jean put donc s'assurer de son concours; c'était le nommé Vincent Giraldeau.

Un garçon du village de Beaupré, Phidime Chalifour fut choisi comme magasinier-adjoint, vu qu'il avait aidé et remplacé même à l'occasion le chef de la petite gare locale; il avait appris ainsi à envoyer des télégrammes, ce qui serait dans ses attributions au dépôt forestier. Il aurait de plus à faire les lettres de voiture pour les traîneaux qui portaient les vivres destinés aux « chantiers ».

Jean avait rencontré dans Anticosti un Ecossais arrivé des

Cantons de l'Est (de Québec), avec une petite bande de chevaux fringants et exempts de vices rédhibitoires. L'Ecossais rassembla, sur demande du maître forestier, contre paiement de cent quinze dollars par tête, cent animaux de gros trait; quand on les mena vers la gare du « Quebec et Lake Saint John Railway » en traversant la basse-ville de la capitale, ils firent ouvrir de grands yeux aux charretiers, désireux de remonter leur écurie.

Il fut décidé que l'entreprise en voie d'organisation se ferait sous la raison sociale : « Jean Vadeboncœur et Cie, Limitée » (1); la « Compagnie » était de fait M. Gaskell, qui en constitua le capital par une ouverture suffisante de crédit. Tout chèque émis porterait les signatures du maître forestier et du comptable Vincent Giraldeau; celle de M. Gaskell pourrait au besoin, être substituée aux autres.

Les bois en grume, ou pour employer désormais le terme consacré dans Québec, les billots, pouvaient en cours de flottage s'entremêler avec ceux appartenant à différents propriétaires — ce serait probablement le cas sur le Saint-Maurice. Ces billots devaient par conséquent porter des marques distinctives. L'usage est de les inciser à la hache dans l'écorce et l'aubier, et cela sur deux points, de sorte que la pièce pût être immédiatement reconnue, quelle que fût sa position sur l'eau. Les marques s'appliquent de plus en creux, vers le haut et le bas des deux sections de chaque morceau; cela se fait au moyen d'un marteau dont la face porte les marques en relief. Or, pour que les bûcherons puissent faire rapidement les entailles, il est désirable qu'elles soient rectilignes. Jean envoya Giraldeau à Ottawa pour demander au service compétent de prendre acte de la marque VA; ou, si elle était en usage déjà, VE, voire AVE. De fait, il fallut les trois lettres.

Phidime Chalifour, l'aide magasinier, fut présenté au chef du bureau québecois de l'une des deux compagnies télégraphiques. L'entourage se mit à rire en voyant combien lentement le novice

(1) Limitée : de l'anglais « limited »; terme signifiant qu'une entreprise est sous le régime de l'anonymat. Toute entreprise commerciale, même par un particulier, peut être « limitée », à la condition d'être enregistrée en conformité de la loi.

transmettait les dépêches qu'on lui dictait pour juger de ses capacités. Il eut permission de revenir journellement, afin de s'exercer autant que possible, jusqu'au moment de gagner son poste.

Le maître forestier avait encore à passer de longues heures avec Amédée d'Amours, le magasinier-acheteur, pour arranger les commandes de matériel, d'outils, de vivres, comme aussi déterminer les vêtements et marchandises diverses que le personnel devrait pouvoir acheter au Dépôt. Il fallait calculer les quantités de tout ce qui serait nécessaire, et faire les expéditions par chargements complets de wagon; afin d'éviter des frais inutiles, les expéditions en détail ne devaient avoir lieu qu'exceptionnellement.

— En surveillant les chargements, recommanda Jean à d'Amours, tu feras grouper les articles selon qu'ils sont tarifés, tu t'assureras si les *chars* (wagons) contiennent bien le maximum du poids permis, ou le plus de volume possible.

Fortunat Limoges retrouva dans Saint-Ferréol un homme de sa connaissance, Omer Lessard, chef bûcheron énergique et intelligent; Jean s'empressa de l'employer à l'embauchage.

Un maître ouvrier des carrières de Château-Richer, entre Beaupré et Québec, fut engagé avec ses camarades pour miner les roches dans le lit de la Bostonnais, et pour déblayer cette rivière le plus possible, avant d'être arrêtés par le gel et la neige.

Tandis que les eaux restaient libres, tous les ouvriers auraient besoin d'embarcations pour aller jusqu'au point où était leur travail. Jean n'avait pas omis de faire venir de l'île d'Orléans six bateaux en bois de pin; ils étaient plats, pointus aux deux extrémités, peinturés en rouge, pourvus de quatre bancs de rameurs, et construits sur le modèle adopté par les forestiers canadiens : des petits chalands, longs de cinq à six mètres, assez larges pour porter une douzaine de personnes ou une demi-tonne de marchandises. La flotille acquise fut remorquée jusque dans la rivière Saint-Charles, à proximité de la gare de Québec d'où devaient se faire les expéditions pour le Dépôt de « Jean Vadeboncœur et Cie ».

Comme les préparatifs tiraient à leur fin, le chef de l'entre-

prise appela l'attention du premier contremaître sur les démarches qui lui restaient à faire avant de partir pour la forêt.

— Selon les nouvelles que donneront Tancrède Brisebois et Almanzor Lecavalier, tu décideras s'il te faut aller embaucher des hommes dans l'arrière pays de la rive sud (1), paroisses de Pin Tendre, de Saint-Enselme, de Saint-Nicholas, et autres; puis aux environs de Montmagny et même plus bas, jusqu'à Matane, au besoin. Tu sais qu'il nous faut en tout six cuisiniers, dont un pour le Dépôt. Peut-être en trouverait-on de bons parmi ceux qui travaillent l'été à bord des bateaux de passagers, et qui se trouvent désœuvrés dès la fermeture de la navigation sur le fleuve, en novembre. Et surtout, ne te laisse pas aller, pour avoir assez d'hommes, à en prendre qui ne seraient pas triés sur le volet. Les fainéants coûtent cher, et en outre ils influent défavorablement sur le moral des ouvriers d'équipe.

Sachant que sa présence devenait indispensable sur le terrain des prochaines opérations, Jean résolut de s'y rendre après avoir consacré une journée à ses parents et aux Gaskell. Invité à dîner au Chalet, il endossa son habit, ce qui ne lui arriverait plus pour longtemps.

— Tu es maintenant mon associé, déclara M. Gaskell, puisque tu as refusé tout salaire et que tu as risqué tes économies dans notre entreprise. Il est désirable qu'au printemps tu puisses réussir dans le flottage de ton bois, sans quoi nous perdrions l'intérêt d'un an pour la somme qu'il représente. Toutefois, ne te tourmente pas, quoi qu'il arrive; non seulement l'argent ne me préoccupe point, mais l'honneur sera sauf, puisque nous n'avons pris aucun engagement précis. Je regrette seulement que tu doives t'attaquer à une forêt vierge, et à une rivière torrentueuse, encore dans l'état naturel.

— Nous voudrions bien qu'il en soit ainsi pour la rivière Sainte-Anne, dit Mme Gaskell, on vient de découvrir que les lits de gravier, où devrait frayer le poisson, sont recouverts d'une couche épaisse de déchets de bois et d'écorces en putréfaction.

— Cela provient des scieries en amont, expliqua M. Gaskell,

(1) Du Saint-Laurent.

mais j'avais supposé que tout ce détritus avait été balayé par le courant jusqu'au fleuve. Le mal était accompli avant que j'aie pu intervenir pour faire rappeler les délinquants au respect de la loi contre la pollution des cours d'eau. Détail curieux : les propriétaires des moulins à scie, comme ils disent, voulant se soustraire à l'obligation de construire un fourneau d'incinération ou éviter d'avoir à éloigner de la rivière le bran de scie (1) et les déchets, me firent demander par le notaire Tousignant une entrevue dans son étude. Je consentis volontiers à rencontrer ces bonnes gens qui, sans rancune contre moi, offrirent, en se portant garants solidaires, de me payer une redevance annuelle assez considérable, pourvu que je consentisse à leur laisser user du système de la Sainte-Anne, comme d'un grand égoût collecteur.

— J'aime mieux ma rivière que votre argent, leur dis-je; mais, mes pauvres amis, ce que vous me proposez, c'est d'être de connivence avec vous pour violer la loi; ne voyez-vous pas que le premier venu pourrait vous la faire observer, malgré l'arrangement en vertu duquel j'aurais empoché vos piastres?

— Pour en revenir au fait actuel, le curage de la rivière serait difficile et fort coûteux. D'autre part, je constate qu'en remontant le fleuve jusqu'ici, peu de saumons échappent aux bordigues et aux filets des pêcheurs; c'est pourquoi je reconnais maintenant qu'il me serait impossible de réaliser mon projet de repeuplement. Je vais donc cesser de faire garder la rivière; Télesphore Lamontagne sera employé au jardin, et à la serre, que ma femme désire voir annexer au Chalet.

L'excellent conseiller qu'était le père Vadeboncœur parla avec sagesse à Jean :

— Il n'y a pas de doute que tu connais ben ton métier, mais tu n'as pas acore (encore) conduit une grosse gang (2) d'hommes. Faut-être juste et ben affable, mais pas les laisser oblier que tu es le cheffe (chef); ils ne doivent pas être commandés par toi, ni par le grand foreman, mais seulement par le contre-maître de

(1) *Bran de scie :* sciure de bois.
(2) *Gang :* bande, foule, équipe.

chantier; c'est affaire à lui d' les disputer quand que c'est nécessaire; il ne faut rien faire pour l'embrener (1) devant ses hommes. Il doit annimer ses bûcheux à faire plus d' bois l'un que l'autre, et c'est à toé de charcher à mettre les contre-maîtres de chantier en compétition pour qui c'est qui aura cordé (empilé) le plus d' bois à la finition de la coupe.

De son côté, la mère Vadeboncœur fut contente d'apprendre qu'un missionnaire, résidant à la Rivière-à-Pierre, faisait chaque hiver le tour des « chantiers » dans le territoire où devaient être ceux de Jean.

Le jour où le garçon devait absolument partir, il eut la déception de ne pas revoir Marie-Anne; faute d'avoir été prévenue de la visite de son ami, elle était sortie avec sa mère et rentra trop tard pour rencontrer Jean avant le départ du train.

Joseph Bureau demeurait près de la station de Saint-Raymond; porteur de son « butin », il rejoignit le maître forestier, qui lui avait demandé de venir lui prêter main forte pour un travail spécial.

En descendant vers minuit devant le Dépôt de « Jean Vadeboncœur et Cie », les deux voyageurs furent reçus par M. Léonidas Lecavalier, sur le quai que ses ouvriers avaient fini de planchéier le jour même. Une tente chauffée était à la disposition du maître forestier et de son compagnon.

Le lendemain, 15 octobre, après avoir vu avec plaisir que les bâtiments construits en troncs d'arbres étaient déjà sous toit, Jean se rendit à Kiskisink, où il s'était arrêté deux fois au cours de son exploration; là demeurait M. Alire Marier, homme serviable et fort attentif aux intérêts du Club de Pêche Métabetchouan, qui le salariait comme gardien principal. Il avait plusieurs enfants; l'aînée des filles, Mlle Amanda, qui était télégraphiste, fut priée de transmettre à Québec une dépêche pour appeler immédiatement le comptable Vincent Giraldeau et lui enjoindre d'avertir Amédée d'Amours et Phidime Chalifour qu'ils auraient à suivre, aussitôt terminés les chargements dont ces deux magasiniers avaient la responsabilité.

---

(1) *Embrener* : embarrasser.

Quelques sauvages montagnais, qui avaient quitté une bande établie sur la Pointe Bleue, au lac Saint-Jean, s'étaient logés à Kiskisink dans des cahutes, ou dans des *tepees* formés de perches en faisceaux, recouvertes d'écorce de bouleau. Sur les indications de M. Marier, qui connaissait les indigènes du voisinage, Jean choisit parmi ces gens deux canotiers, et s'entendit avec un métis, nommé Joe Moreau : il devait partir immédiatement pour marquer, en *plaquant* (1) les arbres, le meilleur chemin de ravitaillement à établir entre le Dépôt et la limite sud de la deuxième concession forestière. Nul ne pouvait faire comme Moreau ce travail important; le bassin de la Bostonnais était depuis des années son terrain de chasse, il savait en détail sa topographie.

Un télégramme fut adressé à Fortunat Limoges, pour l'inviter à envoyer d'urgence au Dépôt le contremaître Omer Savard, deux bûcherons, un cuisinier et une douzaine de manœuvres; cette équipe était destinée à ouvrir le chemin qu'allait tracer Moreau.

Le maître forestier eut alors le temps d'inspecter les travaux qui avaient été conduits diligemment par Léonidas Lecavalier; cet excellent chef ouvrier croyait pouvoir achever le bâtiment principal avant la fin du mois, s'il ne cessait pas lui-même de charpenter et de menuiser.

— Il ne faudra pas oublier, dit Jean, de faire creuser et étançonner un caveau pour les pommes de terre. Et quand vous aurez fini ici, renvoyez vos ouvriers à Beaupré, mais gardez des manœuvres pour aller construire au lac Najualank un grand radeau; il doit être pointu à l'avant et formé de plusieurs pièces superposées, afin de pouvoir porter un poids d'environ cinq tonnes, sans que la ligne de flottaison atteigne le niveau du plancher. Nos concessions étant sur la Bostonnais, nous aurons à faire traverser le lac Najualank par les chevaux destinés aux « chantiers ». Je ne dois pas attendre que le trajet puisse s'effectuer sur la glace. Au moment du flottage le radeau sera encore nécessaire, faute d'un petit remorqueur à vapeur, pour

(1) *Plaquer* : marquer d'une entaille dans l'écorce.

traîner jusqu'à la décharge du lac les billots qui auront été empilés sur la rive.

« Autour de l'endroit où vous travaillerez s'étend un brûlis où sont des arbres secs restés debout, mais inutilisables commercialement, même pour le chauffage; le transport jusqu'à la ville serait trop onéreux. Vous aurez donc presque sous la main tout le bois requis pour votre ouvrage.

Pendant le reste de la journée, le maître forestier, aidé par Joseph Bureau, s'occupa de radouber et de revernir des canots, qui étaient restés « en cache », près du pont où la voie ferrée traverse la décharge du Lac-aux-Cèdres. Après avoir servi durant l'exploration ils avaient été ramenés de la Rivière-aux-Brochets, via le Lac-à-la-Carpe et un filet d'eau à peine flottable entre des aulnes, mais donnant accès au Lac Najualánk.

Durant la soirée, Jean écrivit au premier contremaître, afin d'insister sur l'importance de n'accepter comme charretiers que des hommes reconnus aptes à ce service, et particulièrement soigneux de leurs chevaux.

Vincent Giraldeau arriva durant la nuit; la matinée suivante fut consacrée à établir les bases de la comptabilité qu'il aurait à tenir. Ses livres devaient indiquer le coût (en salaires, matériel, provisions et transport) du Dépôt d'abord; ensuite, de chaque « chantier », du chemin de ravitaillement et des travaux pour faciliter le flottage. Les autres chapitres de dépenses concernaient respectivement l'embauchage et les déplacements de personnes, les transports de marchandises par chemin de fer, les salaires payés pour l'exploitation proprement dite, les achats de chevaux, de matériel et de provisions, les livraisons à chaque « chantier » selon les lettres de voiture signées sur réception par les contre-maîtres et, enfin, les transactions entre le magasin de fournitures et le personnel.

La répartition des charges d'amortissement et autres devant s'appliquer à plusieurs exercices, se ferait à la clôture de chaque saison.

— Convenons dit Jean, d'appeler principal le chemin de ravitaillement, et secondaires les chemins d'exploitation, dont le

coût sera porté entièrement au budget de l'année où ils auront été percés.

« Les magasiniers vous sont subordonnés, et tout le personnel qui se trouve au Dépôt est temporairement sous vos ordres.

« Amédée d'Amours signalera toute réquisition exagérée des contremaîtres; puisque chaque « chantier » comprend un même nombre d'hommes et de chevaux, les dépenses doivent être à peu près égales partout.

« La règle sera de ne faire crédit aux travailleurs que jusqu'à concurrence du salaire gagné par eux, déduction faite des versements dont aurait bénéficié leur famille. Cependant, une exception est admissible dans le cas d'un engagé qui, en arrivant au Dépôt, manquerait de vêtements indispensables ou de tabac.

« Le magasinier est sujet à essuyer des pertes à cause de la désertion d'ouvriers qui lui doivent plus qu'ils ne leur revient de salaire; par suite aussi des articles non vendus, etc. Il faudra prévoir ces aléas en fixant le tarif, et ajouter au prix du grossiste les frais de transport, plus une quotité suffisante à couvrir l'intérêt sur la valeur du stock.

« Phidime Chalifour devra faire constater aux bateliers et charretiers que leur charge comprend bien chaque marchandise mentionnée sur la lettre de voiture; ce document doit être signé par le contremaître du « chantier » de destination, et rapportée par le batelier ou charretier, pour dégager toute responsabilité de sa part.

« Les magasiniers vont arriver à peu près en même temps que les wagons de matériel et de vivres; ils auront besoin d'un coup d'épaule, à donner par les manœuvres de M. Lecavalier pour tout décharger, déballer les marchandises en quantités voulues, et les ranger de manière à pouvoir mettre instantanément la main sur tout objet déterminé.

« Le premier magasin, dans un bâtiment détaché, sera dit entrepôt pour le distinguer du second, qui occupera une pièce voisine des bureaux.

« Omer Savard sera ici incessamment avec une équipe que vous ferez loger au Dépôt; elle devra être munie de haches, de

pelles, de pioches, de leviers, pour ouvrir jusqu'au Najualank le chemin prévu. Les arbres utilisables existant sur sa largeur seront abattus par les bûcherons, et serviront à construire un pont sur une partie qui est inondée et qu'il faudra traverser pour atteindre le grand lac. Les manœuvres auront à essarter; puis, ils amasseront les branchages, ou bien ils en feront des fascines pour combler le trous et affermir les fonds vaseux. Quand viendra la neige, les débris restants seront brûlés par petits tas. Faute de pouvoir être arrachées, les roches qui obstruent le passage seront minées plus tard. Je le ferai faire par les hommes qui auront achevé leur travail dans le lit de la Bostonnais.

« Vous aurez alors à licencier ces hommes, à moins qu'ils ne veuillent se réengager comme manœuvres pour faire d'abord le chemin principal par delà le lac, et ensuite des chemins d'exploitation.

« A mesure qu'arriveront ici les équipes qui doivent construire les « chantiers », elles pourront s'approvisionner sur réquisition détaillée, signée par leur contremaître; ces équipes prendront nos bateaux pour aller, sous la conduite de Joe Moreau, aux emplacements que je lui aurai indiqués. Je dirai au métis de se mettre à votre disposition dès qu'il aura fini de tracer notre voie de communication par terre.

« Les hommes éloignés du Dépôt coucheront sous toile en attendant de pouvoir se loger entre quatre murs.

« Vous remettrez pour exécution, à chaque contremaître, une copie de mon plan des « chantiers » et de leurs écuries; ces écuries devront être prêtes avant le local destiné aux hommes; le travail de construction sera activé s'ils disposent de quelques chevaux.

« Je demande vingt-cinq chevaux par dépêche que voici; elle sera expédiée dès que les équipes dont je viens de parler seront parties dans nos chalands. Fortunat Limoges pouvant être absent, le vendeur avisera mon père de l'expédition des chevaux et du train qui doit les transporter, de sorte qu'à leur arrivée en gare de Lévis, ils pourront être reçus par nos charretiers. Sous l'œil vigilant du premier contremaître, ou, à son défaut, de mon frère Alfred, les animaux seront inspectés, abreu-

vés et nourris avant d'être embarqués sur le vapeur traversier Lévis-Québec. Ensuite, on les fera monter en wagon pour être transportés jusqu'ici; le même train nous amènera les charretiers, et le forgeron Odilon Larrouge.

« Celui-ci aura de quoi s'occuper dès le lendemain de son arrivée, vu que le chevaux auront été déferrés, par mesure de précaution, avant d'être expédiés. Ils sont à répartir entre les cinq « chantiers » quand leurs écuries seront terminées; alors Léonidas Lecavalier aura fini de construire le radeau.

Un maître forestier doit posséder sur la ferrure des notions exactes, que Jean savait avoir été inobservées dans la forge où étaient menés les chevaux de son père. Aussi de sérieuses recommandations à ce propos avaient été faites à Larrouge; même, un petit traité sur la pratique de son métier lui avait été donné, parce qu'il savait lire et écrire, comme la plupart des jeunes campagnards du pays.

— J'aurai l'œil sur ton ouvrage, Odilon; espérons que tu auras assez d'amour-propre pour vouloir le faire bien. Tu n'es pas sans savoir que le fer doit être ajusté au sabot, et non pas le sabot au fer. Jamais il ne faut entamer la fourchette, ni les arcs boutants, ni la sole. Tout au plus, peux-tu aider à faire tomber les écailles de la sole qui seraient prêtes à se détacher d'elles-mêmes. Tu ne rogneras absolument que le bord plantaire de la paroi; le fer à poser devrait être assez étroit pour ne pas dépasser l'épaisseur de cette paroi, sans quoi il aurait le grand inconvénient de faire couverture, dit-on en termes de maréchalerie.

« Naturellement, la ferrure empêche l'usure de la corne, de sorte que celle-ci doit être nivelée et raccourcie tous les mois. Sinon, il en résulte une compression des talons qui cause bientôt l'encastelure.

« Quand tu seras au Dépôt, tu prendras note des dates où les chevaux de chaque « chantier » auront passé par tes mains, afin de pouvoir signaler à Fortunat Limoges, les contremaîtres qui ne feraient pas remplacer régulièrement les fers de leurs chevaux.

« Sache bien que lors de l'inventaire qui sera fait en fin

de saison, tu seras tenu responsable de l'état des pieds de nos chevaux. Si tu leur trouves dès maintenant des défauts à faire remarquer, cite-les dans un rapport dont Fortunat Limoges vérifiera l'exactitude dès ses premières visites aux « chantiers ». D'ailleurs, si nous avons lieu d'être satisfait, tu auras une gratification et la perspective de revenir l'année prochaine.

Croyant avec raison avoir pris toutes les dispositions nécessaires pour le moment, Jean partit avec Joseph Bureau dans un canot; les deux sauvages engagés à Kiskisink suivaient dans un second canot, portant des tentes, des bagages et des provisions. Le voyage avait pour but de rechercher les meilleurs emplacements de « chantier », de les marquer et de borner leur terrain respectif.

Le mieux eût été de placer les campements autant que possible au centre de ce terrain pourvu que l'eau potable fût à proximité; mais il ne fallait pas s'écarter du chemin principal allant au plus court, comme de juste, en évitant les pentes rapides.

Le « chantier » ou campement N° 1 fut établi près de l'extrémité sud-ouest du Najualank; les « chantiers » N° 2, 3 et 4 se trouvèrent échelonnés à des intervalles d'environ huit kilomètres sur la rive droite de la Bostonnais; sur la rive gauche, le terrain du N° 5 comprenait une grande colline, dont la pente opposée dépendait du « chantier » N° 1.

Avant le gel, le ravitaillement pouvait se faire par les bateaux, mais un portage était inévitable à la décharge du grand lac.

Rien n'était moins certain que de pouvoir réussir le flottage sur la rivière encore hérissée d'obstacles, et dont aucune écluse ne régularisait le cours. C'est pourquoi Jean aurait de beaucoup préféré placer les bûcherons autant que possible en aval, si le temps n'avait pas manqué pour se préparer à exploiter aussi loin du chemin de fer.

Tandis que s'accomplissait, après la désignation des emplacements de « chantiers » le long travail de délimiter les coupes, les équipes partielles arrivèrent sur place; dès que l'ouvrage de construction fut terminé, elles reçurent leur personnel com-

plémentaire convoqué par Fortunat Limoges; il n'avait pas eu à chercher des hommes au sud du fleuve, ceux que Tancrède Brisebois et Almanzor Lecavalier avaient réunis étant en nombre suffisant. Après avoir fait venir, en trois expéditions de vingt-cinq têtes chacune, le restant des chevaux achetés, le premier contremaître fut libre de remplir ses fonctions sur le terrain même.

En résumé, tout avait été si bien prévu, et les gens qui participaient à la mise en train avaient été choisis avec un tel discernement, que rien de ce qui concernait la coupe ne vint compliquer l'entreprise de « Jean Vadeboncœur et Cie ».

(Suivant notre conseil, le lecteur aura sauté les pages ne valant d'être même feuilletées par lui que s'il s'intéresse spécialement à l'exploitation forestière. Nous avons eu deux raisons décisives de décrire en détail son organisation dans Québec. La première est que ce sujet, sans doute à cause de son aridité, ne semble jamais avoir été traité *in extenso* dans aucune publication relative au Canada. La seconde tient à l'influence qu'exerce la forêt sur la vie sociale et économique de l' « habitant », auquel ce livre est surtout consacré. C'est la futaie qui donne une occupation saine et lucrative aux garçons dont l'aide n'est plus nécessaire sur le bien familial, ainsi qu'aux colons, comme s'appellent encore les défricheurs de terres nouvelles).

XVIII

M. Gaskell avait connu un canadien français qui comptait quatre-vingt quatorze hivers; une épaisse chevelure blanche et une barbe de sage encadraient son visage couleur d'ivoire; courbé par l'âge, presque aveugle et très sourd, il conservait toutes ses facultés mentales. Au reste, il demeurait assez vigoureux pour franchir chaque jour, sauf en cas de violentes tempêtes, une demi-lieue qui le séparait de l'église où il allait entendre la messe.

« — Quand j'avais seize ans, racontait volontiers le vieillard, j'étais avec les hommes chargés de construire l'chantier où ils devaient se loger. Entre la Toussaint et la Noël (1), jour où la bâtisse a été achevée, nous avons couché au clair de lune et des étoiles, la *concerne* (2) n'ayant pas fourni de tentes, non plus que des couvertes; mais nous pouvions leur acheter une méchante couverte en coton, pour cinq piastres, alors que la même se vendait une piastre à Québec. J'ai préféré m'en passer; d'ailleurs, chacun se faisait un petit abri en branches de sapin, devant lequel on entretenait un grand feu, grâce à quoi je n'ai pas eu trop de misère.

« Notre campe avait une toiture à pan incliné vers l'arrière; la couverture était en troncs creusés avec une herminette, ou à la hache, pour faire de petits dalots par où s'écoulait l'eau; ils étaient juxtaposés sur des sablières, et les joints se trou-

(1) Epoque où, dans la localité en question, la température peut descendre jusqu'au 34 degrés C.

(2) De l'anglais *concern*, société commerciale.

vaient couverts par un autre dalot, avec le creux (la concavité) tourné en sens inverse. Par dessus encore, il y avait une couche épaisse de branches d'aulne. C'était ben étanche d'eau.

« Le plancher était en bois ronds, mais un peu aplanis après avoir été fixés aux lambourdes posées sur le sol. Les murs de face et d'arrière étaient bordés de deux rangées de couchettes, l'une par dessus l'autre, sauf à la place des fenêtres et au centre où se trouvaient la *cookerie* et la *cambuse* (1). L'âtre avait ben dix pieds de large, et la cheminée était en bois vert; c'est ben rarement que cette sorte de cheminée prenait feu. A l'un des bouts du campe, sur toute sa largeur, était une cloison percée d'une porte donnant accès au *pinero* (2), comme s'appelait une place réservée pour le contremaître, les *culleurs* (3) et les employés en visite. De chaque côté d'une table, il y avait un banc, le tout fait à la hache et à la scie.

« En rentrant de l'ouvrage, nous avions souvent les vêtements givrés et couverts de neige; on les faisait sécher sur des lignes de perches suspendues au toit sur toute la longueur du campe.

« J'ai souvenance qu'un jour nous mangions de la soupe aux pois; le goût en était meilleur que de coutume; nous en avons redemandé, mais le *cook* (cuisinier) était venu montrer qu'il n'en restait plus; la marmite était vide, excepté qu'au fond était une chaussette, tombée du pendoir. Plusieurs de nous autres en ont eu le cœur soulevé, assez pour perdre l'appétit. Mais ce n'était pas souvent qu'on avait d'la soupe. A déjeûner, avant le lever du soleil, des *beans* (fèves) du lard gras ou du bœuf dont les quartiers gelés se conservaient ben. Pour le dîner, généralement pris dehors, sur l'ouvrage, on emportait de la viande et du pain (autant que possible trop de viande, afin de pouvoir en rapporter pour le souper en remplacement de poisson salé qu'on aimait pas). Au souper, nous avions encore des

(1) *Cookerie* : cuisine. *Cambuse* : foyer. Le nom s'applique aussi à une cabane à provisions.
(2) *Pinero* : de l'anglais private room?
(3) *Culleur* : de l'anglais culler, mesureur (juré), classeur de bois.

beans à volonté; on les mélangeait avec d'la mélasse. Jamais de beurre ni de sucre. Le thé n'était donné qu'à ceux qui consentaient à payer une piastre par mois; c'était ben qu'trop cher quand on n'gagnait que huit piastres dans le même temps : l'argent était ben rare alors. De toute la saison, je n'ai bu que d' l'eau. Avant que le campe fût bâti, on avait des biscuits de matelot, faute de pain; mais le *cook* fit plus tard cuire du pain dans des moules de tôle, sous la cendre de la *cambuse*, quand elle fut construite ».

Telle était la narration rapportée par M. Gaskell, qui a dit en avoir modifié quelque peu le langage; mais il l'avait trouvé plus correct, mieux articulé, moins élidé, que le parler du monde rural des générations subséquentes.

La veille du jour où devait vraisemblablement se terminer la délimitation des coupes, le maître forestier et son aide avaient fait dresser leur tente au bord du lac Petit Bostonnais, traversé par la rivière. Les deux sauvages avaient été chargés de ramener au Dépôt, où ils devaient être congédiés, l'un des canots et les provisions qui n'étaient plus nécessaires.

Vers neuf heures du soir, Jean et Joseph Bureau tressaillirent en entendant les hurlements d'une forte bande de loups, en chasse de l'autre côté de l'eau. L'ensemble de leurs voix, qui déchirait les oreilles et rompait le grand silence de la forêt, était lugubre par des dissonances caractéristiques et d'âpres appels à la curée.

Jean, que l'incident intéressait, écouta la nuit durant le bruit de la poursuite, tantôt s'éloignant, puis se rapprochant, selon les crochets faits par la bête inconnue, pour échapper aux terribles carnassiers. Mais ceux-ci savent déjouer toutes les ruses : quand, par exemple, la voie cesse au bord de l'un ou l'autre lac de la région, les traqueurs acharnés se divisent en deux groupes qui font simultanément, par la droite et la gauche, le tour de l'eau, pour trouver au plus tôt où reprendre la piste. Les premiers à se relancer sur celle-ci appellent en même temps les autres; tous continuent alors infatigablement la course.

« Le fugitif ne peut être qu'un cervidé de l'une des trois

espèces du pays (1) se dit Jean, il tiendra donc les abois dans un rapide assez profond pour être au désavantage des assaillants ».

Cette supposition sembla devoir être confirmée quand, avant l'aube, la chasse revint à son point de départ, pour se porter ensuite en amont, jusqu'à la tête du lac Petit Bostonnais, où aboutit un rapide assez long, dont le lit de gravier est à peine sous vingt centimètres d'eau par endroits, durant l'automne.

Le jeune homme ne crut pas devoir réveiller son compagnon, mais il eut envie d'aller seul voir ce qui se passait. Il s'habilla hâtivement, prit son rifle, sortit de la tente, lança le canot, s'y agenouilla et partit, à grands coups de pagaie, dans la direction d'où venait le vacarne. De plus en plus horrible et assourdissant, il était gonflé de volume par les échos qui le répercutaient des falaises encaissant la vallée. Et à la petite pointe du jour, derrière un repli de la rive droite, un drame sauvage se déroulait.

Quand il se fut approché, Jean échangea l'aviron pour l'arme, se mit à l'avant du canot, et saisit successivement de la main gauche des branches à sa portée, pour hâler l'embarcation sans en sortir, jusqu'au sommet de la courbe qui le dérobait à la vue des loups; il était d'ailleurs sous le vent. Dans la demi-clarté, un premier coup d'œil lui révéla qu'il était trop tard pour opérer un sauvetage, si tel avait été son intention. Une victime se trouvait étendue sans vie dans le courant, trop faible pour l'emporter; évidemment, elle avait été étranglée par un énorme loup noir, qui, debout sur sa proie, menaçait, en découvrant ses crocs, la bande surexcitée et tumultueuse dont il semblait être le chef. Voulait-il tenter l'impossible, contenir tous ces affamés, pour pouvoir être le premier à se repaître des meilleurs morceaux? Sans attendre que la question puisse se résoudre, le témoin de la scène lâcha de la main, quitte à serrer entre les dents, une pousse d'aulne dont le soutien empê-

(1) Elles n'ont pas coutume de se tolérer mutuellement dans la même localité; mais des caribous, presque jamais des daims, viennent à passer dans celle qui est fréquentée par les orignaux.

chait le canot de dériver. Ses deux bras étant maintenant libres, Jean retint son haleine pour bien pointer le rifle, fit partir le coup, et tua net le meurtrier, qui tomba dans le flot, à côté de l'animal abattu. Le chasseur ayant ouvert la bouche sans le savoir, ce qui résultait d'une émotion bien naturelle, le canot s'écarta aussitôt du bord et, virant, fut aperçu par les loups que la surprise, ou la terreur, avait un instant pétrifiés; mais alors, ils bondirent en confusion, causant un grand rejaillissement de l'eau, vers la rive gauche. L'un deux, culbuté par une seconde balle, réussit à se relever et à suivre les autres sans que Jean pût viser et tirer de nouveau, empêché qu'il était par l'instabilité de sa nacelle, tournoyant dans le courant qui l'emportait. Toutefois, avant que les mauvaises bêtes eussent disparu sous la feuillée, il en compta vingt-six, dont plusieurs louvarts, et bon nombre de loups noirs, variété assez rare.

Des deux animaux tués, l'un était un « grand vieux loup », selon l'expression des veneurs. L'autre se trouvait être un caribou, une tête de quatre ans. Après avoir suffisamment regardé, sans déranger le tableau, Jean eut l'idée d'aller chercher Joseph Bureau qu'il trouva arpentant anxieusement, de son pas léger, le bord du lac. Avant de dépouiller les victimes, les deux hommes, allèrent suivre la voie de la bande, dans l'espoir que le blessé aurait bientôt succombé en route. C'est en effet ce qui était arrivé, par suite de la rapacité de ses pareils, dont les plus forts se jetèrent sur lui, pour le mettre en pièces et le dévorer. Des cris féroces et perçants s'étaient alors fait entendre de la forêt. Il ne restait sur place que quelques lambeaux de peau et la queue; les os mêmes avaient disparu. La loi de la bande veut que tel soit le sort de celui des siens qui est mis hors de combat, ou souffre des suites graves d'un accident. Aussi ne faut-il prendre qu'au figuré le proverbe : « Les loups ne se mangent pas entre eux ».

La viande d'un gibier qui a péri après une course harassante est impropre à la consommation; le caribou était donc aussi inutilisable comme aliment que le loup lui-même; mais l'un et l'autre furent écorchés, et leurs têtes, naturalisées par l'artiste en taxidermie, Murgatroyd, sont conservées à Beaupré,

en souvenir d'un événement auquel il est rare d'avoir la bonne fortune d'assister. En Europe, un cas fréquent est celui du cerf harcelé par une meute; au Canada, la chasse du daim avec des chiens est interdite, ou seulement permise durant une saison très limitée; c'est d'ailleurs au fusil qu'elle se pratique. Dans la province de Québec, il serait intéressant de laisser courre des limiers de bonne créance après le loup (1), non pas la bête adulte, qui jamais ne pourrait être forcée, le pays accidenté et densement boisé où elle se tient n'étant pas accessible aux cavaliers. Mais le louvart est prenable, parce qu'il ne quitte point son terrain, à moins de suivre les vieux de l'espèce, quand ceux-ci s'attroupent pour la grande chasse.

En raison de l'aventure qui vient d'être racontée, le maître forestier et son compagnon furent obligés de retarder jusqu'au lendemain leur départ. Ils ne s'attardèrent devant aucun des quatre « chantiers » alors établis sur la rivière; Jean préféra ne pas les visiter, avant d'avoir pris contact avec le Dépôt.

Il est intéressant de noter en passant, qu'en 1907-08, la seule disposition légale pour la conservation des forêts, à part ce qui concerne la protection contre l'incendie, fixait des limites diamétrales à observer dans les coupes sur les domaine de la Couronne; ces limites, les troncs étant mesurés à trois pieds du sol, étaient comme suit :

Epinettes (épicéas) blanches, jaunes ou grises, comme disent les bûcherons, 11 pouces (0 m. 279); noires, 7 pouces (0 m. 178);

Pins, 12 pouces (0 m. 305);

Autres bois, 9 pouces (0 m. 229).

Il ne pouvait donc pas être question alors d'exploiter selon un mode sylvicole approprié à la localité et au terrain. Mais le Ministre actuel des Terres et Forêts a fait adopter un système qui engage les porteurs de licences à soumettre au Service compétent un inventaire de leurs concessions, avec estimation de la croissance annuelle, et un plan d'aménagement; quand cette recommandation a été suivie de manière satisfaisante, l'autorisation est donnée de s'écarter des prescriptions du

(1) *Lupus occidentalis.*

règlement général sur l'abattage. Il en est résulté des expériences dont les suites ne seront connues qu'avec le temps.

Fortunat Limoges avait trouvé, en arrivant de la ville au Dépôt, un mémoire laissé à son adresse par le maître forestier. Ce document est reproduit maintenant pour achever d'éclairer le lecteur désireux de connaître l'organisation arrêtée par Jean.

— A mon défaut, tu as le commandement du personnel, excepté celui des bureaux; mais, en ton absence, c'est au comptable qu'il appartient d'exercer au Dépôt l'autorité voulue.

« Fais revenir immédiatement de Kiskisink, Joe Moreau, afin qu'il aille *plaquer* (1) jusqu'au fond des coupes délimitées, les chemins d'exploitation les plus praticables. Autant que possible ces chemins devront être espacés d'un mille (1 kilomètre 609), mais le chemin N° 1 sera situé à un demi-mille environ de la ligne de démarcation nord-sud de chaque concession. Il y aura de petites ramifications temporaires pouvant suffire au passage d'un cheval employé pour traîner les billots à la chaîne; ces sentiers pourront être percés par des manœuvres.

« La coupe entre les chemins d'exploitation devra être complétée dans le fond du terrain, avant d'être continuée en se dirigeant vers son autre extrémité, celle bordant l'eau. Ainsi, le charriage jusqu'aux empilements se trouvera raccourci à mesure que la saison avancera et que la couche de neige deviendra plus profonde. En d'autres termes, le bois le plus éloigné est à faire en premier lieu : tiens-y la main.

« Les contremaîtres, auxquels tu enjoindras de ne se départir, sous aucun prétexte, de la règle diamétrale établie par le Gouvernement, *plaqueront* toujours d'un même côté les arbres qui pourront être abattus. Le commis devra aider au besoin à faire ce travail.

« Ce commis, comme tu sais, est à choisir parmi les jeunes jounaliers sachant lire et écrire, afin de suppléer en cela le contremaître, s'il manque d'instruction, comme c'est ordinairement le cas.

---

(1) Plaquer : enlever à la hache une parcelle d'écorce, dans le but d'appeler l'attention de ceux qui viendront à suivre.

« Un point capital est d'activer l'approvisionnement des « chantiers » afin qu'ils ne manquent de rien durant la période où le gel commencera à entraver la navigation, et où la circulation sera encore impossible sur la glace. Pour hâter le ravitaillement, trois bateaux devraient être descendus au pied du long portage à la décharge du grand lac.

« Les hommes qui font le chemin principal auront bientôt avancé assez loin pour cet hiver; quand ils auront fini ce travail, tire d'eux le parti que tu jugeras bon. En attendant, choisis quelqu'un pour les diriger, afin de pouvoir disposer d'Omer Savard, que tu établiras contremaître du chantier N° 1. C'est dans l'ordre de leur arrivée qu'il faudra placer les équipes aux N°s 2 à 5, en laissant ensemble autant que possible les gens venus d'une même localité.

« Il faudra faire entendre aux charretiers que les chevaux confiés à leurs soins doivent être bien traités; on ne doit jamais les surcharger, ni les *arcanser* (1); les *cordeaux* (2) sont faits pour conduire les bêtes, non pour les corriger; si l'animal est fort en bouche, si les barres sont devenues insensibles, il faut tirer assez fort sur les *cordeaux* pour se faire obéir, mais sans imprimer de secousses. Les charretiers seront en nombre suffisant pour qu'ils n'aient à négliger aucun de leurs devoirs; ils doivent être bons palefreniers, et savoir bien entretenir les harnais; l'avoine ne doit jamais être donnée avant d'avoir fait boire les chevaux, ni quand ils ont trop chaud; le temps doit leur être laissé de bien manger; enfin, il faut veiller au bon état de la ferrure.

« A ce propos, tu feras répéter en détail par Odilon Larrouche, les instructions que je lui ai données.

« Nous allons adopter volontairement, en vue de conserver la forêt, deux mesures qui entraînent un sacrifice d'argent, parce qu'elles augmentent les frais de coupe.

« La première est de faire dégarnir jusqu'à la cime les houppiers, qui sont propagateurs d'incendie; toutes les branches cou-

(1) *Arcanser* : saccader un cheval.
(2) *Cordeaux* : guides.

pées doivent être éparpillées et bien foulées. Mieux vaudrait les transporter en lieu sûr pour les brûler, mais ce serait trop coûteux dans les conditions actuelles d'exploitation.

« Deuxièmement, il faut abattre et enlever les arbres morts, ou ce que nous appelons *tondreux* (vermoulus), asiles où se multiplient les insectes et cryptogames destructeurs de la futaie. Le bois sans valeur marchande sera utilisé, au moins en partie, pour le chauffage des « chantiers ».

Revenu au Dépôt, Joseph Bureau qui avait presque continuellement à faire des explorations forestières pour le gouvernement ou des particuliers, prit le premier train qui partait pour Saint-Raymond. Quant à Jean, il eut à examiner la comptabilité, signer des chèques, voir si Amédée d'Amours avait bien ordonné le magasin et l'entrepôt, inspecter les bâtiments achevés durant son absence. Après cela, il put écrire à ses parents, à M. Gaskell et à Marie-Anne. La jeune fille ouvrit de grands yeux en lisant le récit de la poursuite du pauvre caribou par les loups, et de la mort du maître de leur bande. « Le loup est exceptionnellement grand, ajoutait Jean dans sa lettre, il pèse 150 livres (68 kil. 039). Une vieille sauvagesse de Kiskisink doit en râcler le crâne, qui sera utilisé dans le montage de la tête, afin de faire voir les dents saines, mais très usées de l'animal ».

M. Ladéroute, mari de Paméla Morel, connaissait en raison de son commerce des gens de toutes sortes de métiers; il fut prié de retenir, pour « Jean Vadeboncœur et Cie », un mesureur juré, avec un aide, ou apprenti. S'ils commençaient leur travail dès la formation des premiers empilages, le concours d'un second toiseur ne serait peut-être pas nécessaire, puisque le volume prévu de la coupe ne devrait pas excéder 30.000 cordes.

C'est avec un plaisir bien naturel qu'en approchant du « chantier » N° 1, Jean vit pour la première fois une construction de ce genre, faite suivant ses plans; il avait projeté un bâtiment plus hygiénique que de coutume, sans beaucoup s'écarter du type ordinaire des habitations de bûcherons. Deux longs rectangles dans le même alignement étaient murés de

troncs bruts, et séparés par un couloir transversal, demeurant ouvert. Le tout se trouvait compris sous un même comble, avec couverture en feutre bitumé, jugé préférable aux *dalots* d'usage presque général, mais assez dispendieux pour la façon. L'entrée était par le couloir, d'où des portes donnaient dans l'un ou l'autre des deux rectangles, grandes pièces servant respectivement de dortoir, et de cuisine-réfectoire. A l'extrémité du dortoir il y avait une *cloison*, sur laquelle étaient cloués des petits miroirs à trois sous, et une tablette portant des bassins en fer blanc servant aux hommes pour se laver la face, le cou et les mains avant chaque repas. Afin de faciliter des ablutions plus complètes, si le personnel voulait en faire, il disposait d'un large vaisseau en tôle. Dans la cloison, s'ouvrait la porte du *pinero* (1). Une chaudière cylindrique d'acier, reliée au poêle par des tuyaux, fournissait abondamment de l'eau chaude à qui en désirait. Contre les murs latéraux, sauf devant deux ouvertures vitrées dans chacun d'eux, étaient disposées des couchettes l'une par dessus l'autre; elles avaient pour sommiers des branches de sapin, que les intéressés pouvaient renouveler le dimanche. Deux lignes de perches horizontalement suspendues, sur quoi faire sécher les effets, et des bancs faits sur place, complétaient le mobilier du dortoir.

Dans le domaine du *cook*, se trouvait un évier en bois, communiquant à l'extérieur avec un puisard; il y avait un grand fourneau de cuisine remplaçant l'ancienne *cambuse*, entouré d'étagères et de porte-ustensile; le couvert, couteau, cuiller, fourchette, plus une vaisselle en tôle émaillée, se mettait sur une table à toile cirée blanche. Le cuisinier et le *chore-boy* (2) ou mousse, apportaient les plats.

Ce « mousse » était dehors, fendant du bois, quand arriva le maître forestier; il ne trouva dans l'intérieur que le *cook*, qui roulait de la pâte de farine.

— Bonjour, Monsieur, dit celui-ci, comme vous voyez, tout

(1) *Supra*, p. 310.

(2) Mot composé américain, signifiant un jeune garçon chargé de menus ouvrages de la ferme ou du ménage.

l'monde est dans l'bois. Auriez-vous affaire au contremaître?

— Pas absolument, mais je serais content de revoir M. Savard. Mon intention est de faire un premier tour de « chantier ».

— Excusez... mais seriez-vous l' « *Grand Boss* » (1)?

— Peut-être bien, répondit Jean en souriant. Je vois que vous allez faire des tartes?

— Oui, Monsieur Vadeboncœur. Des tartes aux pommes (2), d'aut'es aux raisins secs. Des fois, j' donne des pruneaux au riz. Vous allez nous faire l'honneur de dîner icite?

— Volontiers, vers midi.

Le « *Grand Boss* » comme il fut désigné dans tous les « chantiers », avait dit à Fortunat Limoges de recommander aux contremaîtres de faire servir, surtout durant la première quinzaine, beaucoup de plats sucrés, par quoi les bûcherons qui aiment pour la plupart les douceurs, apaisent principalement la grande faim qu'ils ont en arrivant. Leur appétit est donc moindre aux autres vivres — porc, bœuf, (conservé gelé) fèves, pois, beurre — qui coûtent cher par rapport au bon marché du sucre. Les *cooks* faisaient d'excellents pains, étant pourvus d'une farine qui provenait des grandes minoteries canadiennes.

Jean remarqua que, selon son ordre, une cabane indispensable, et plus ou moins cachée dans la feuillée avait été placée à une centaine de mètres derrière le « chantier »; on y allait par un sentier sur les lisières de laquelle était fichée une ramée, qui abritait du vent soufflant du lac.

La hutte aux provisions se trouvait presque remplie. Des balles de foin étaient empilées à côté de l'écurie dont les stalles, sauf deux, avaient évidemment été occupées; leur plancher, fait comme celui du « chantier », inclinait très légèrement vers une rigole, bordant un assez large passage de service et se déchargeant au dehors. Reconnaissant l'importance du pas-

(1) *Boss* : chef; c'est un mot très répandu, introduit autrefois par les colons néerlandais de Manhattan (New-York).

(2) Pommes déshydratées.

sage pour la santé de l'animal, Jean avait acheté par grosse des étrilles, brosses, peignes à démêler le crin et les serviettes nécessaires; il voulait que chaque charretier fût pourvu de ces articles, eût à les entretenir proprement, et surtout à les employer avec régularité.

En revenant satisfait de ce qu'il avait observé, le maître forestier vit accourir Omer Lessard qui, souriant de plaisir, lui tendit la main, en s'exclamant :

— Eh! mais, mais, mais! ce n'est pas M'sieur Jean! Vous êtes bienvenu! J'ai ben d' regret de n'avouère pas été ici quand vous avez débarqué!

— Et moi, Lessard, j'avoue franchement avoir été content de voir que vous étiez dans le bois.

— Tant qu'à ça, M'sieur Jean, je ne suis pas de ces contremaîtres qui restent s' chauffer dans l' campe, quand que les hommes sont dihors à travailler. J' viens maintenant d'avoir placé deux équipes pour commencer à faire le deuxième chemin d'exploitation, le premier étant fini jusqu'au boute, d'où on entend parler les gens du campe N° 5, achevant aussi leur chemin. J'ai un commis dépareillé (1), qui continue à *plaquer* les arbres à abattre. Mais, sans être trop curieux, je voudrais demander pourquoi vous avez voulu que ce *placage* se fasse.

— Il y a deux raisons : d'abord, les bûcherons gagnent du temps en n'ayant pas à chercher les arbres qu'ils doivent couper; ensuite, ils ne sont pas exposés à se tromper, ou en prenant des arbres trop petits, ou en laissant debout d'autres arbres assez développés. Et si vous et le commis n'avez pas mieux que les hommes le compas dans l'œil, vous pouvez l'avoir en main (2).

— Ça ben du bon sens, M'sieur Jean. J' m'as dire qu' vous nous avez donné l' plan d'un ben biau « chantier », et gréé de tout ce qui faut pour être ben; c'est pas comme dans plusieurs places où que les *Boss*, sauf vot'e respect, nous logent et nourrissent comme des cochons. Des fois, faut ben l'endurer, pour

(1) *Dépareillé* : sans pareil.
(2) *Bastringue* : compas de bûcheron.

s'arracher (1). Pour ces grippeux là (2), on ne se forçait pas, on s'avachait (3). Mais pour vous, on est tous animés à faire not'e grand possible.

— Merci beaucoup, Lessard, je ne fais que traiter les gens, comme je me traiterais moi-même. Les hommes vont-ils venir dîner bientôt?

— Pardonnez, non — ils dînent sur l'ouvrage pour ne pas être trop de temps sur le chemin. Les chevaux mangent leur avouène dans des poches amarrées par dessus leur tête. On a trouvé à faire un abreuvouère dans une coulée (4), où on prend aussi d' l'eau pour l' thé des hommes; ils ont un grand feu sur une roche plate. Plutôt que d' retourner maintenant près d'eux autres, mais que le cook vous servira j'mangerai un morceau icite.

— Nous dînerons donc ensemble, Lessard.

Il y eut la soupe aux pois; ensuite, au choix, du porc froid, ou mijoté avec une abondance de fèves imprégnées de graisse; du pain, du beurre, des gâteaux, des tartes diverses, des croquignoles; le menu de ce repas était semblable à l'ordinaire dans les bons « chantiers ». Du reste, en forêt, il est malaisé d'y mettre plus de variété, sauf en remplaçant le porc par du bœuf; il y a aussi parfois la venaison, provenant des chasses faites au mépris de la loi, le dimanche. Comme boisson, du thé, longtemps infusé, même bouilli, très sucré.

— Vous disiez avoir un beau « chantier » reprit Jean; la construction eut pu en être moins coûteuse, sans que personne en fût incommodé; toutefois, nous ne bâtissons pas pour un seul hiver, n'est-ce pas Lessard?

— Ben sûr; il y a du bois à récolter par icite, pendant acore deux ou trois autres saisons. Aveuc un solage (1), des murs et une toiture à fermes avec contrevents comme il a, l' campe sera

---

(1) *S'arracher :* gagner sa vie, se tirer d'affaire.
(2) *Grippeux :* grippe-sou.
(3) *S'avacher :* devenir paresseux.
(4) *Coulée :* ravin.
(5) *Solage :* soubassement.

encore deboute pour la deuxième coupe, si la forêt ne passe pas au feu.

Le contremaître expliqua ensuite qu'il avait employé sa boussole de poche pour tracer, avec son commis comme jalonneur, des lignes parallèles, à cent pas l'une de l'autre, sur moitié de la distance entre le premier et le deuxième chemin d'exploitation. Chaque long rectangle compris entre deux de ces lignes, marquées par une double *plaque* sur les arbres qui en étaient le plus rapprochés, devait être attribué comme terrain d'opération à une équipe comprenant bûcherons, *swampeurs* (1) et charretiers avec leurs chevaux. Quand le deuxième chemin d'exploitation serait fait, des lignes équidistantes en partiraient pour rejoindre celles ayant pour base le premier chemin d'exploitation.

— Comme ça, dit Lessard, il ne restera deboute pas un seul arbre assez grand pour être coupé. J'ai placé quatre équipes de chaque côté du premier chemin d'exploitation, que vous savez être à un demi-mille du bornage de la coupe. Moi et l' commis avons *plaqué* assez d'arbres en avant de chaque équipe, mais faut se grouiller pour fournir. Les *swampeurs* doivent faires des *saignées* (2) rien qu'assez larges pour le passage d'un cheval, en suivant les lignes entre lesquelles doit travailler chaque équipe de bûcheux. Alôrs, partant de la souche, il ne faut jamais *skidder* (3) les billots plus d' cent cinquante pas, mais généralement beaucoup moins, comme de raison, pour gagner la *saignée* menant au grand chemin. Seulement, quand il n'y a pas d'neige, comme à présent, c'est ben fatigant pour les chevaux d' traîner les billots à la chaîne; c'est pourquoi, pour

(1) *Swampeurs :* de l'anglais, swamp, marais; manœuvre qui perce et essarte les chemins ou sentiers.

(2) *Saignées :* non pas des rigoles, comme il se dit en français de l'Académie, mais des sentiers.

(3) *Skidder :* traîner de la souche à l'empilage. De l'anglais *skid*, l'un des bois couchés sur terre pour en écarter les pièces inférieures d'un empilement. *Skids* se dit aussi des glissoires.

ne pas *maganer* (1) les chevaux, je les ai tous sortis, pour qu'ils puissent se relayer; ils sont tout d' même mieux dihors que dedans, à ne travailler pantoute. Et du temps que son ch'val s' repose, le charretier prend un *cant-hook* (2) pour aider à corder les billots tout le long du grand chemin.

— Voilà qui est très bien combiné, approuva le chef. Je serai content quand il y aura assez de neige pour que ces billots puissent être charriés en traîneau jusqu'aux *roll-ways* (3) qu'on établira sur la rive du lac.

— La neige n'est pas guère loin, M'sieur Jean; dans les hauts du nord, comme icite, alle vient ben deux ou trois semaines plutôt qu' cheux nous. Pour charrier les billots, j' mettrai deux ou trois chevaux; Fortunat Limoges m'a dit que j'aurais à en fournir deux pour les *bacagnoles* (4); mais il m'en restera assez pour *skidder* sur la neige.

Jean accompagna le contremaître jusqu'à l'endroit où l'exploitation de la forêt se poursuivait à grand bruit; coups de hache, exclamations de bûcherons, craquements des arbres qui, dans leur chute, poussent comme un dernier soupir en fouettant l'air de leurs branches, crissements de scies, cris des charretiers, cliquetis de chaînes, ébrouement des chevaux, chocs des bois pendant l'empilage — sons dissonants, mais l'ensemble en est joyeux.

C'est à regret que le « Grand Boss » quitta la scène où l'air était imprégné du parfum balsamique des sapins abattus. Mais pour rejoindre le Dépôt durant la soirée, il devrait remettre son

---

(1) *Maganer :* dérivation inconnue; même signification que le vieux mot français halbrené; fatigué, mouillé, déguenillé, en mauvais ordre ou équipage.

(2) *Cant-hook*, ou *cant dog :* levier à billot, levier avec un manche ferré portant à 0 m. 30 du bout un arc de cercle en acier qui est mobile verticalement et porte à son extrémité une pointe tournée vers la ferrure.

(3) *Roll-way :* en anglais, voie de roulage. Endroit où il est facile de faire rouler jusqu'à l'eau les bois empilés parallèlement à la rivière.

(4) *Bacagnole* : caisse sur patins employée pour le transport des provisions.

canot à flot assez tôt dans l'après-midi, car on était au commencement de novembre, où les journées sont courtes.

Comme Jean allait doubler une pointe à l'embouchure de la rivière où se décharge le Lac-aux-Cèdres, il aperçut une sauvagesse qui s'approchait au plus vite, bien que boîtant tout bas, du bord de l'eau. Elle avait l'air suppliant et faisait de tels gestes de détresse, que le jeune homme ne pouvait, sans inhumanité, refuser d'y répondre. Il choisit aussitôt un endroit propice pour atterrir et ensuite amarrer son canot. En faisant signe de la suivre, la femme se traîna péniblement vers une méchante tente conique. Au centre, sur le sol, brûlait un petit feu, dont la fumée bleuissait l'air et piquait les yeux, avant de s'échapper par un trou au faîte du galetas. La sauvagesse, renonçant à s'exprimer en montagnais, son seul parler, mais voulant faire savoir comment elle était devenue écloppée, montra un bandage à son pied et désigna une hache. Ensuite, elle indiqua un vêtement d'homme; puis, elle fit le geste de pagayer face à l'est; alors, se retournant, elle étendit huit doigts vers le soleil couchant, pour donner à entendre que, depuis autant de jours, un compagnon avait remonté la rivière en canot. Enfin, la pantomime se termina par des regards jetés de côté et d'autre sur des sacs vides, une main portée à la bouche, des hochements négatifs de tête, pour faire comprendre qu'il n'y avait plus rien à manger sous la tente.

Heureusement, le maître forestier était accoutumé à ne pas s'éloigner des habitations sans emporter de quoi restorer au besoin ses forces; il alla chercher une gourde thermique remplie de thé, et un carnier qui contenait une miche de pain, du beurre, de la langue de bœuf fumée, un morceau de fromage, et une tablette de chocolat.

Tandis que Jean déposait ces quelques victuailles sur des écorces de bouleau ramassées dehors, un petit garçon de quatre à cinq ans, jusque là blotti sous une peau de loup, se montra nu, tel un « Peter Pan » en beau bronze, prit une écuelle, et vint la présenter d'un air suppliant. Toutefois, bien qu'il fût sans doute affamé, il ne manifesta aucune impatience, et resta coi, en fixant de grands yeux noirs sur le sauveur — il l'était

réellement — occupé à préparer les aliments. Mais, le naturel sauvage s'affirma par la façon dont les morceaux furent engloutis. Quand la dernière miette eut disparu, le « Peter Pan » sourit, et frottant son abdomen, articula clairement : *taponé nikispoun,* mots que Jean, curieux de connaître leur sens, écrivit sur son carnet. Plus tard Joe Moreau les traduisit : « En vérité, je suis saoûl », formule de politesse adressée par les Montagnais à un hôte qui les a fait bien manger.

La mère, qui reçut timidement à son tour de quoi se rassasier, avait sursauté en voyant fumer le thé que le bon samaritain coupait d'eau avant de le donner à l'enfant; cependant, l'air amusé et un haussement d'épaules de Jean suffirent à dissiper toute inquiétude chez la Montagnaise; elle se persuada probablement que, sans avoir recours à un sortilège, le blanc faisait le chaud et le froid grâce à une très forte « médecine ».

Avant de partir, il gesticula assez intelligemment pour faire comprendre à la sauvagesse que des vivres seraient envoyés sans retard.

Quelques instants après, Jean souquait sur la pagaie; il savait n'avoir que le temps de remonter, avant l'obscurité, deux petits rapides entre le Najualank et l'emplacement du Dépôt.

Rentré sans encombre, le chef se mit bientôt à table avec le comptable et les deux magasiniers. Profitant d'un moment où était sorti le « mousse » qui les servait, Vincent Giraldeau fit l'éloge du cuisinier :

— Espérons qu'il ne *s'acagnardira* (1) point; c'est l'un des trois *cooks* de club, engagés par Tancrède Brisebois. Figurez-vous, Monsieur Vadeboncœur, que sa dépense en cherchant des hommes dans tout le comté de Chicoutimi n'a pas excédé quarante-deux piastres, pour voitures et repas en dehors de chez lui; il m'a rendu le restant de cent piastres remis par vous.

— Un autre reliquat, que vous aurez encaissé moins volontiers, a été sans doute de la dynamite rapportée par l'équipe de la rivière.

— Il y avait des cartouches que je n'ai pas eu à encaisser;

(1) *S'acagnarder* : s'amollir, devenir paresseux.

elles l'étaient déjà. Mais je les ai fait enterrer loin d'ici; l'endroit est indiqué par un poteau portant une planche sur laquelle j'ai tracé en grandes lettres rouges le mot *DANGER;* j'y ai dessiné une tête de mort qui surmonte des ossements croisés; une vraie œuvre d'art, quoi?

Durant l'après-souper, Jean raconta sa rencontre avec la Montagnaise et le petit garçon bronzé.

— Avez-vous vu passer un sauvage inconnu devant le Dépôt? demanda-t-il.

— Eh! oui, Monsieur, s'exclama Phidime Chalifour, c'était pendant que vous étiez encore dans l' bois avec M. Bureau. L' sauvage avait laissé son canot retourné sur le bord de l'eau; il portait sur le dos un ballot de pelleterie; il paraissait tout perdu et incapable de s'expliquer pantoute. Alors, je l'ai fait s'assir en attendant Joe Moreau que Mlle Marier, à qui j'ai télégraphié, a eu la complaisance d'envoyer le Kiskisink.

— Oui, ajouta Vincent Giraldeau, l' sauvage avec l' métis sont partis l' soir même pour Québec, où la pelleterie a dû s' bien vendre, parce que Joe Moreau est connu des fourreurs qui chaque année, lui achètent le produit de sa chasse. Toujours que les deux ilotes sont revenus avec assez bien d'argent, mais fort en brosse, ayant trouvé à se procurer plusieurs bouteilles de « whiskey blanc » (1), bien que ce soit contre la loi de passer de la liqueur alcoolique aux sauvages de pur ou demi-sang. Joe Moreau, plus ou moins remis des effets de sa débauche, est venu me raconter tout ça, en demandant de quoi aider à rétablir son compagnon d'occasion, encore sans connaissance : ivre-mort, peut-on dire.

— Demain, Phidime, décida Jean, tu feras venir Joe Moreau à temps pour partir dans le bateau allant au N° 5. Tu diras aux rameurs qu'en revenant, avant de remonter la décharge, ils doivent atterrir sur sa pointe nord, afin de prendre les deux abandonnés et leurs maigres possessions, tente comprise. Cette

(1) *Whiskey blanc :* alcool *proof spirit* (preuve de Londres) mêlé d'eau pour correspondre à peu près à l'esprit trois six; c'est le spiritueux usuel parmi ceux des gens du peuple qui prennent de la boisson forte.

tente n'aura pas été remarquée avant aujourd'hui, parce qu'elle est derrière un rideau de jeunes sapins; sans doute, l'occupante a dû craindre de se montrer, et n'a fini par le faire que poussée par la faim. Joe Moreau dira à la pauvre créature notre intention de l'installer parmi des gens de sa nation, et de la pourvoir du nécessaire en attendant que son mari revienne à soi. Pour transporter la blessée d'ici à Kiskisink, il faudra faire une civière, et demander des volontaires. Tu fourniras un petit poêle en tôle avec son tuyau, des vivres pour une semaine, sucre, thé, poudre de lait et cacao; Mlle Marier aura peut-être la bonté de montrer la façon de préparer le lait et le cacao, destinés à l'enfant. Tout ce que tu auras envoyé doit être entré en compte à mon débit personnel.

XIX

Au soir du surlendemain, le maître forestier revenait du « chantier » N° 2; il était accompagné de Jules Janvril, adroit sauteur de rapides, qui venait de Bagotville, sur la Baie des Ha! Ha! où se jette la torrentueuse Rivière-à-Mars. Quand ils arrivèrent à la tête du portage où leur canot devait être remis à flot dans le Najualank, la neige commençait à tomber, clairsemée d'abord, mais bientôt assez dru pour boucher complètement la vue. Dans cette blancheur plus opaque qu'un brouillard *pea soup* de Londres, aucun vent n'aidait les pagayeurs à s'orienter, en sorte qu'ils ne tardèrent pas à s'égarer; au lieu de porter le cap à l'est, ils tournoyèrent longtemps, mais finirent par s'éloigner assez du point de départ pour entendre avec surprise le bruit d'une cascade qui ne pouvait être que celle de la Rivière-aux-Rats, déversant des eaux dans une baie au nord du lac. Le « chantier » N° 1 était alors assez proche, à l'ouest-nord-ouest; mais les deux hommes n'eurent pas la chance d'atterrir devant ce bon abri; ils finirent par débarquer sur la rive opposée où la futaie, non comprise d'ailleurs dans les concessions Gaskell, était dès longtemps incendiée. Comme dans tout brûlis, le sol se trouvait jonché de bois en partie carbonisé; il ne manquait donc pas de combustible pour faire sur une roche un feu ardent, qui réchauffa bientôt l'air dans un rayon de plusieurs mètres. Mieux valait renoncer à regagner, dans les ténèbres, l'embouchure de la rivière du Lac-aux-Cèdres. En attendant l'aurore, le « grand Boss » et Jules Janvril s'assirent sur des rondins et passèrent les heures à causer, prier et même s'assoupir. Entre temps, il cessa de neiger; puis un vent à peine

perceptible s'éleva du nord-ouest et fit baisser la température. Quand la clarté fut suffisante, Jean tira du carnier qu'il avait emporté, selon son habitude, de quoi faire une collation pour deux. Ensuite, une bordure étroite de glace, mince comme verre, dut être brisée pour donner passage au canot. Mais ce n'était que l'annonce de la froidure à venir sous peu.

De retour au Dépôt, le maître forestier avait à peine achevé sa toilette, quand un sauvage se présenta, accompagné de Jean Moreau comme trucheman.

Voici, dit celui-ci, Ttchyanadedda (1) venu pour vous remercier d'avoir secouru sa *squaw* (femme) Tchierzh'a (2) et son *papoose* (enfant).

Et Joe Moreau raconta à leur sujet ce qui suit :

« Ttchyanadedda avait longtemps campé dans le nord de la Province, en pays de cocagne pour la chasse et la pêche, entre le vaste lac Mistassini et le lac Chibougamou. Mais cette région réputée riche en métaux précieux, fut envahie par de nombreux prospecteurs, devant lesquels l'Indien préféra se retirer avec sa famille; en Amérique, les aborigènes ont toujours fini par céder le terrain aux blancs.

« Ttchyanadedda lança son canot dans le lac Opemiska, embarqua un fusil, une hache, quelques ustensiles et des munitions; il fit asseoir son fils au centre, entre un ballot de pelleterie et une tente; Tchierzh'a prit sa place coutumière à l'avant, l'homme donna une première impulsion à la nacelle en y entrant par l'arrière : alors commença à coups de pagaie bien rythmés un voyage à la découverte de quelque grand espace désert où le couple nomade pourrait espérer ne pas être dérangé. L'été durant, ils explorèrent la contrée sans y trouver leur terre promise; partout, le petit gibier était abondant, comme aussi le poisson, mais Ttchyanadedda ne s'en contentait pas. Son itinéraire n'a pas été indiqué en détail, mais les voies d'eau le moins indirectes qu'il a suivies sont la Chibougamou, la rivière et le lac Wasnanipi, la Metetgami et le Megiscan jusqu'au point où

(1) *Ttchyanadedda* : celui qui tourne ou lève pour regarder.
(2) *Tchierzh'a* : petit canard, ou plutôt cane.

un bon portage conduit au Saint-Maurice : au total, cela représente un parcours d'environ trois cent quarante-six kilomètres. Le fait qu'il s'est accompli dans une région désertique appelle l'attention sur l'immensité du pays.

« Après avoir regommé plusieurs coutures du canot d'écorce — opération souvent nécessaire — les deux sauvages firent cent vingt-cinq kilomètres en descendant le grand affluent (deuxième comme importance) du Saint-Laurent. A l'endroit dit Weymontachinque, sur la rive gauche, ils furent enchantés de voir un village habité par des Montagnais appelés Têtes-de-Boule. Ces congénères se montrèrent hospitaliers; ils donnèrent aux voyageurs des provisions, et le conseil de ne pas aller jusqu'à la ville des Trois-Rivières, distante encore de deux cent vingt-cinq kilomètres; ce trajet nécessite de faire d'assez longs portages autour des cataractes de la Tuque, Grand'Mère et Shawinigan, comme de plusieurs cascades et rapides non navigables.

« D'ailleurs de ce côté, ajoutaient les braves Têtes-de-Boule, il n'existe aucun terrain de chasse qui ne soit couru par quelque trappeur. Mais, à cinquante kilomètres de Weymontachinque, le Saint-Maurice reçoit les eaux de la Grande Bostonnais; elle est fatigante à remonter, mais comme compensation, c'est une voie d'accès à l'endroit où sont cabanés des gens de notre nation, tout contre le chemin de fer vers Québec. Et ils pourraient vous dire si vous auriez avantage à séjourner dans les alentours. »

La version du trucheman n'inclut pas les longueurs du récit de Ttchyanadedda. Toutefois, nous savons comment il était venu à Kiskisink.

Jean eût voulu pouvoir employer des qualificatifs montagnais énergiques, en admonestant le sauvage pour avoir abandonné sa femme et son enfant : « Sans doute, un acte aussi cruel avait été causé par l'ivresse, mais le coupable était blâmable d'avoir pris de la boisson forte; pour protéger en cela le sauvage, le blanc a fait une loi; malheureusement elle est éludée par les mauvaises gens de l'une et l'autre race ». Le maître forestier continua à parler de la sorte, un peu comme ses ancêtres haranguaient les indiens de la Nouvelle-France.

Pour avoir participé à l'excès bachique de son compagnon,

Joe Moreau ne fut pas moins sévèrement réprimandé; désireux alors de donner un autre tour aux idées, il entra dans quelques explications qui le concernaient personnellement. Le métis dit que son père était un Irlandais nommé Morrow qui, dans sa jeunesse, avait été employé à l'ancien poste de la Compagnie de la Baie d'Hudson sur l'Ashuapmouchouan, affluent du Lac Saint-Jean. L'hibernien visitait fréquemment la Pointe-Bleue, et finit par y épouser une Montagnaise, qui donna le jour à Joe, dit Moreau, son nom véritable étant difficile à prononcer par son entourage. Vers l'âge de sept ans, il fut envoyé à une petite école de village, ce qui était exceptionnel pour les enfants de sa condition; mais, bientôt le garçon devint apprenti du père, qui s'était fait trappeur dans le bassin de la Bostonnais. Morrow en retira beaucoup de belle pelleterie avant de laisser son « chemin de chasse » à Joe Moreau, qui conserva sur le même terrain un privilège insoutenable légalement, mais exercé en vertu des usages aborigènes.

Tout en affirmant ce qu'il jugeait être un droit absolu sur une région suffisamment étendue pour lui, le métis recommandait à Ttchyanadedda de se fixer sur le territoire contigu, entourant le Lac-à-la-Carpe et la Rivière-au-Brochet. Ce territoire était abandonné depuis longtemps par les sauvages de Kiskisink, trop fainéants pour travailler durant l'hiver; ils mangeaient alors le salaire gagné de mai à novembre, comme guides employés par le club Métabetchouan, en nombre dépendant de celui des membres présents.

Ttchyanadedda ne demandait qu'à suivre l'avis donné, mais pour aller où disait Jean Moreau, et parcourir la localité afin de reconnaître si un trappeur pourrait en tirer avantage, il fallait s'approvisionner suffisamment. Et l'argent à cet effet manquait, le produit de la vente de pelleterie ayant été en grande partie gaspillé.

Le Vadeboncœur, toujours digne du nom qu'il portait, promit de prendre sur soi le risque de fournir les vivres nécessaires. C'est ainsi que procèdent les compagnies qui font le trafic des fourrures. Les sauvages devenus débiteurs sont tenus de ne traiter qu'avec leurs commanditaires, qui évaluent la pel-

leterie et la paient ordinairement en marchandises, sous déduction du montant de leurs avances. Quoi qu'on ait pu dire, les parties dans ces arrangements agissent avec cette bonne foi mutuelle qui, seule, assure la continuité des transactions.

Toutefois, la proposition de Jean était dictée par esprit d'altruisme, et non point de mercantilisme. Il vendrait la pelleterie mieux que n'aurait pu le faire l'intéressé, et lui remettrait la recette, moins l'avance faite et une commission de 10 %.

A part la question d'ordre matériel, Jean voulut naturellement savoir si les deux nomades étaient chrétiens. Le trucheman répondit affirmativement, en ajoutant que leur mariage avait été béni par un missionnaire, mais que le petit garçon n'était encore qu'ondoyé. Comme il se trouvait un prêtre à la Rivière-à-Pierre (station dans la direction de la capitale), le maître forestier s'y rendit avec Mlle Amanda Marier, pour faire donner le baptême à l'enfant, qui fut tenu par eux sur les fonts.

La guérison du pied de Tchierzh'a se fit de premier jet, grâce aux qualités antiseptiques du baume qu'elle avait extrait des ampoules sur le tronc des sapins près de sa tente.

Le vocabulaire de Joe Moreau fut beaucoup trop pauvre pour traduire les expressions de la reconnaissance des jeunes Montagnais, en visite d'adieu avec leur « Peter Pan », désormais Jean Peter Pan. Ils partirent pleins d'espoir pour leur nouvelle destination, mais ce fut dans l'un des canots à coque de toile appartenant au maître forestier; il l'avait offert, en sus de ses autres bienfaits, sachant que cette fois la charge serait trop forte pour le petit canot en écorce de ses protégés.

Le temps se radoucit, mais la neige resta. Au demeurant, deux ou trois jours plus tard, l'hiver se fit sentir par un froid si intense, que la surface des eaux fut solidifiée en une seule nuit. Bientôt, la glace devint assez épaisse pour faire pont. Après l'avoir constaté, Fortunat Limoges fit établir et baliser les chemins sur glace, destinés à parfaire la voie de charriage. Le lac Najualank devait être traversé obliquement en allant au « chantier » N° 1, ou presque droit à l'ouest pour gagner la Boston-

nais. Et il fallait passer sur cette rivière afin d'arriver le plus court au « chantier » N° 5.

Dès que les traîneaux purent circuler, on commença à déposer le bois au bord de l'eau. A la suite des bûcherons, les « chaîneurs », charretiers et « rouleurs » (1) devaient successivement vérifier si les lettres AVE à travers l'écorce et aux sections des billots n'avaient pas été omises.

Le moment était arrivé de faire venir le mesureur juré M. Marcel Lamalice, et son aide, Flavius Beaudet. Ils devaient se placer l'un devant, l'autre derrière les empilages, et noter le diamètre du petit bout des billots. En frappant un même billot chacun de leur côté, deux toiseurs peuvent distinguer ce billot des autres dans l'entassement.

La seule mesure d'organisation qui reste à mentionner, en est une dont le premier contremaître confia l'exécution à l'équipe du Château Richer, chargée des travaux destinés à faciliter le flottage. Elle avait abattu et enchaîné bout à bout des troncs qui formeraient les *booms*, ou barrages flottants; ils servent à maintenir les billots au fil de la rivière, à les empêcher d'entrer dans les baies et, enfin, d'être balayés avant l'heure dans le Saint-Maurice. Les *booms*, bien amarrés sur les rives, étaient à tendre en place après le passage des glaces; ce serait une besogne des *draveurs*, hommes du flottage.

Fortunat Limoges réussissait partout à faire observer par les contremaîtres les règlements établis par le maître forestier, règlements qu'il avait vus fidèlement suivis lors de sa visite au « chantier » N° 1. Non seulement l'abattage commençait au fond des concessions, mais quand la neige eût facilité la vidange, les bûcherons se portèrent au bout de leur terrain pour couper d'abord les arbres le plus éloignés, et continuer l'ouvrage en se rapprochant du chemin secondaire.

Les contremaîtres avaient essayé d'exciter entre les équipes une émulation favorable au rendement; mais c'était un vieux

(1) *Chaîneur :* charretier qui fait traîner le billot au bout d'une chaîne. *Rouleur :* de l'anglais *log-roller*, rouleur de billots; se dit des hommes travaillant aux *roll-ways*, ou empilages.

(2) *Draveurs :* de l'anglais drive, conduire, pousser en avant.

jeu auquel les novices seuls se laissaient intéresser. D'ailleurs, tous étaient animés d'un excellent esprit; les équipes sur terrains boisés pareillement donnaient à peu près la même moyenne hebdomadaire de billots. Le nombre qui en était fait chaque jour était indiqué par les bûcherons, contrôlé par le contremaître, et porté sur un livre de « chantier » spécial, dont les relevés devaient être envoyés hebdomadairement au Dépôt, pour faire connaître les progrès accomplis.

Quand Fortunat Limoges en avait le loisir, il allait dans les coupes, hache et bec-de-cigogne en mains, pour aider à marquer les arbres qui devaient être abattus. Jean faisait volontiers de même, mais il était obligé de passer une partie du temps au bureau, afin de suivre les opérations des magasiniers, et trancher les petites difficultés qui surgissent toujours où beaucoup de monde est employé.

Un soir, le maître forestier présent, quelqu'un vint au guichet du comptable et demanda « son temps » (1).

— Votre nom? Où avez-vous travaillé?

— Isebert Tremblay, « chantier » N° 4.

Après avoir retiré d'une liasse de papiers classés par ordre alphabétique le contrat de travail de cet ouvrier, Vincent Giraldeau reprit :

— Pourquoi voulez-vous partir avant les autres?

— Je m' suis estropié.

— Faites-le entrer, dit Jean.

Il s'agissait d'un adolescent, qui avait au plus dix-huit ans; son épaule droite avait fléchi comme par suite d'une fracture de la clavicule; de plus, quand on le fit asseoir, son attitude faisait craindre qu'il eût des côtes luxées, sinon brisées.

Amédée d'Amours, sans prétendre réduire la facture, posa des éclisses pour soutenir l'épaule et banda le torse du blessé; opérations pénibles que le patient subit stoïquement; son regard fixe et perçant rappelait celui d'un faucon. Et c'est avec l'avidité d'un rapace qu'il prit un bouillon chaud, offert par le cuisinier.

(1) C'est demander son salaire.

Alors, Jean questionna :

— Comment est-ce arrivé?

— Je portais sur l'épaule l'boute d'un billot et mon associé l'autre boute; c'était pour l' sortir d'un embarras d' branchages, et le mettre où ce que l' chaîneux pourrait le prendre; alors, en descendant un talus, j'ai glissé et tombé sur le dos, sans lâcher l' maudit billot.

— Qui t'a mené jusqu'au Dépôt?

— Personne, j' m'en suis venu à pied.

— Mais ton « chantier » est à dix-huit milles (presque vingt-neuf kilomètres d'ici!

— Oui, c'est un bon boute d' chemin, mais j'ai pas voulu m' laisser mettre en traîneau, à cause des cahots, et pour ne pas retarder l'ouvrage d'un charretier.

Certes, Isebert Tremblay montrait les qualités distinctives de sa race : courage, endurance, énergie; d'ailleurs, le souci de ne pas occasionner une interruption de travail méritait plus qu'une mention honorable. Cependant, le jeune homme eut un moment de faiblesse, les larmes lui vinrent aux yeux, quand on parla de le faire partir, le soir même, pour l'Hôtel Dieu de Québec, où son « butin » serait envoyé après avoir été apporté du « chantier ».

— J' veux me rendre cheux nous, et m' faire guérir par l' ramancheur (1).

— Non, mon ami, mille fois non! dit Jean. N'étant pas encore majeur, tu es tenu de m'obéir, parce que je suis responsable de toi. Je te ferai bien soigner, sans qu'il t'en coûte rien; de plus, ton salaire sera payé comme si tu travaillais. Où sont tes parents?

— A Sainte-Anne-de-Chicoutimi : M. et Mme Jean-Baptiste Tremblay.

— C'est bien, je vais écrire pour les avertir de ton accident, mais les tranquilliser en leur disant où tu seras.

Le nègre du wagon-lit reçut un pourboire, avec l'ordre de bien veiller sur le passager souffrant qui lui était confié, de l'aider

(1) *Ramancheur* : rebouteux.

à se coucher, et d'arranger des coussins afin d'amortir les secousses. Au chef du train fut remis un billet de parcours, le prix d'une couchette et une lettre qu'il promit de donner à l'ambulancier de l'hôpital, prié par télégramme de Phidime Chalifour de se trouver en gare à point nommé. Non seulement le maître forestier s'était offert à payer les frais d'usage, mais il avait écrit de manière à éveiller pour le patient la sympathie du personnel qui aurait à s'occuper de lui. Enfin, dans l'espoir que Mme Gaskell, Mme Lafrance et Marie-Anne iraient le voir en lui apportant quelques douceurs, Jean leur exposa le cas par lettre. Bien entendu, ces personnes compatissantes ne tardèrent pas à faire visite au malade, qui les remercia timidement, en se montrant enchanté de ne pas « être entre les pattes d'un empiriste » comme disait l'interne de service, mais d'être traité gratuitement par un habile chirurgien. La convalescence s'ensuivit bientôt.

L'exploitation dans le bassin de la Bostonnais se continua à souhait jusque vers la fin de décembre, sans autre événement que la visite du missionnaire. Ce prêtre passa une semaine dans les « chantiers » disant la messe, confessant et donnant la communion au personnel. Mais, sur l'avis de Phidime Chalifour, qui avait été prévenu par les charretiers, il se garda bien de coucher au N° 3, malheureusement infesté par la plus horrible vermine. Jean fit à ce sujet des remontrances au contremaître, nommé Damase Daigneault, qui se défendit en répliquant :

— C'est-i pas vrai que dans mon chantier il se fait plus d' billots que dans les autres?

— Oui, peut-être bien, mais cela ne m'explique pas pourquoi vous laissez manger vos hommes par des parasites.

— Mais, Boss, c'est ben chanceux d'en avouère; quand ils rongent, les hommes s'anniment au travail et bûchent plus fort (1).

A l'approche des fêtes (2) quelques-uns des plus jeunes

(1) *Annimer* : exciter, encourager.
(2) *Les Fêtes* : période comprise entre la Noël et le jour des Rois (Epiphanie).

travailleurs exprimèrent le désir d'aller les passer en famille. Mais permission de s'absenter ne pouvait être accordée sans amener des complications et retarder l'ouvrage.

Au reste, Jean donnait le bon exemple en restant sur place; il dit aux magasiniers de faire en sorte que, pour le jour de l'an, les « chantiers » soient pourvus de belle viande fraîche de porc — la volaille étant trop chère — à rôtir et servir avec des *patates,* des pommes frites en tranche dans la poêle, des atacas (airelles cultivées). Des compliments mérités avaient mis de belle humeur les cuisiniers, qui s'évertuèrent à bien pâtisser et varier les plats sucrés. Le maître forestier eut la bonne inspiration de faire une visite dans chaque « chantier » pour présenter ses vœux de bonheur au personnel; cette politesse nécessitait cinq assez longs arrêts, et une course de quatre-vingts kilomètres. Heureusement, pour circuler plus vite qu'à pied dans le chemin principal, il existait un berlot auquel on attelait le plus léger des chevaux disponibles : « mais », pensait Jean « ce n'est pas Fifine! »

Chaque dimanche, après les prières, comme aussi durant les soirées des jours ouvrables, une bruyante et franche gaieté régnait dans les « chantiers ». Elle se manifestait par des chansons trop souvent criées à tue-tête, des conversations bruyantes, l'échange de grosses plaisanteries, des racontars de village, des récits exagérés d'aventures plus imaginaires que réelles; il y avait aussi des concours d'endurance entre danseurs de gigues, dont les pas suivaient la cadence syncopée des notes stridentes d'un violon (parfois fabriqué par celui qui le raclait) ou asthmatiques d'un accordéon. Les rudes travaux du dehors n'affectaient que pour l'accentuer l'exubérante vitalité de ces canadiens forestiers.

Cependant, un fauteur de désordres, nommé Anthime Brouillard, admis par mégarde dans l'honnête troupe des gens en « hivernement » sur la Bostonnais, semait malicieusement en leur esprit crédule des germes de mécontentement. Quelques écervelés gardant rancune de ce qu'un congé de fin d'année

leur avait été refusé, furent sans doute aisément influencés. Toujours est-il que les contremaîtres eurent bientôt à entendre des plaintes sans fondement, provoquées par le faux frère, lequel s'en cachait mal.

Averti par Fortunat Limoges, le maître forestier alla dîner à l'improviste au « chantier » N° 2, auquel était attaché Anthime Brouillard. Après avoir goûté des mets, Jean s'en prit à lui, alors entouré de camarades prêts à retourner au travail.

— Est-il vrai que tu as bavassé (1) sur le compte de votre *cook*, prétendant qu'il ne sait pas son métier, boulange mal le pain, sert une nourriture écœurante?

Mis ainsi publiquement au pied du mur, l'individu affirma :

— Oui, c'est vré (vrai).

— Il est vrai que tu l'as dit, mais ce que tu dis n'est pas vrai; je viens d'en avoir la preuve.

— Quoique ça, c'est affaire de goût.

— Tu as fait d'autres plaintes, répète-les donc devant moi.

— Le lard est trop gras!

L'impertinence de cette réponse, véritable défi, consterna les assistants; chacun savait que plus le porc salé est gras, plus il convient et plaît à ceux qui, durant l'hiver de Québec, travaillent en plein air.

Le maître forestier répliqua froidement :

— Comme tu n'aimes pas à faire gras ici, prends ta poche et va faire maigre ailleurs.

Ces paroles furent accueillies par un énorme éclat de rire aux dépens d'Anthime Brouillard, qui resta tout interdit de la riposte à ses bravades.

Jean ayant maintenu son prestige, pria le contremaître du N° 2, Omérilde Bellavance, de remettre au charretier qui devait rentrer au Dépôt après avoir déchargé des provisions, un billet autorisant Vincent Giraldeau à solder le compte du congédié.

— Et tu diras au charretier ajouta le Vadeboncœur, qu'il peut voiturer ce Brouillard, mais sans se laisser embrouiller l'esprit par lui.

---

(1) *Bavasser* : bavarder, surtout en médisant.

Toutefois, le mauvais individu avait assez tramé une conspiration, pour que certains effets s'en suivent. C'est comment de nombreux ouvriers bien portants, voyant que quelques-uns de leurs compagnons étaient grippés, eurent l'idée de jouer un vilain tour aux autorités en restant paresseusement au lit, sous prétexte d'être eux-mêmes atteints d'influenza. Mais en les interrogeant, Fortunat Limoges surprit des regards narquois, dont il conçut des doutes, aussitôt communiqués à son chef. Jean décida que l'intervention d'un médecin était désirable; toutefois, il ne fallait pas en appeler un, sans penser aux honoraires. Au lieu de déranger M. Gaskell, qui, pour s'occuper de la chose, devrait se rendre en ville, son associé recourut à l'obligeance de M. Lafrance, par télégramme expliquant la difficulté présente.

Le père de Marie-Anne s'entendit le jour même avec un jeune praticien, le Docteur D... qui, en prévenant son *locum tenens*, pouvait partir incontinent, afin d'arriver au Dépôt le lendemain matin. En déjeunant avec le maître forestier, qui lui avait fait part de ses doutes, il dit avec un sourire :

— J'ai par devers moi plusieurs médicaments propres à guérir les malades, vrais ou prétendus... A bon entendeur, peu de paroles.

Le Dr D... se rendit alors en *berlot* à l'un des « chantiers », invita les hommes alités à montrer la langue, prit leur température, et en soigna deux ou trois qui étaient grippés réellement; puis, affectant un air soucieux, il fit avaler une forte dose de jalap aux simulateurs.

Sans aller ailleurs, le médecin rejoignit son hôte, auquel il annonça l'intention de différer la suite de ses visites « afin de laisser à mon traitement le temps d'agir, et aux remarques sur son efficacité celui de s'ébruiter ». Or, les nouvelles se propagent vite entre « chantiers », de sorte que le lendemain, l'Esculape eût été obligé de se rendre jusque dans les coupes, parmi les grands arbres, pour revoir ses victimes de l'avant-veille, ou trouver d'autres sujets à doser.

Un dernier incident vaut d'être relaté; il se produisit dans le « chantier » N° 4, dirige par Tancrède Brisebois. C'est avec

grand plaisir qu'il avait accueilli le « Grand Boss » qui, pour la première fois allait partager avec lui le *pinero*. Tandis que tous deux devisaient, prêts à faire leurs dévotions, la voix sans inflexion du diseur de chapelet s'élevait dans le dortoir :

— Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous...

Tous les hommes répondaient en chœur :

— Sainte Marie, Mère de Dieu, priez pour nous, pauvres pécheurs...

Le *Pater* qui suivit la première dizaine d'*Aves* fut interrompu par un cri perçant aussitôt suivi de clameurs. Devançant le contremaître, Jean ouvrit précipitamment la porte; près de l'entrée, il aperçut le « mousse », qui se traînait pour s'éloigner d'un grand bûcheron, qui le regardait en ricanant.

— *Accrabe!* (1) c'est encore cet *agoyen* de Lacasse, s'exclama Brisebois, c'est-il créiable qu'il soit assez sacrilège pour détourber (2) ceusses qui sont à prier! Tout le temps, il *agone* (3) le *choreboy*, lui tord les membres à les déjoindre (4), et ne finit pas de *dégouailler* (5) contre nous autres! J'étais pour le *snipper* (6).

Bien qu'il ne connût pas ce Lacasse, le contremaître s'était décidé à l'embaucher en raison de sa taille, de sa magnifique musculature, de la souplesse de ses mouvements. Lacasse disait avoir un père canadien et une mère irlandaise; comme lieu de naissance, il désignait, dans le voisinage d'une grande scierie du Michigan, un de ces hameaux où les *lumber-jacks* (7) brutaux, dissipent leur gain en faisant la débauche. Elevé dans cet entourage, le sang-mêlé en avait pris les façons, sauf qu'il démentait son caractère racial du côté maternel; il n'était pas

---

(1) *Accrabe :* juron inoffensif.
(2) *Agoner :* agacer, maltraiter.
(3) *Détourber :* déranger.
(4) *Déjoindre :* disloquer.
(5) *Dégouailler :* déblatérer.
(6) *Shipper :* expédier, renvoyer.
(7) *Lumber-jacks :* ainsi sont souvent appelés les bûcherons aux Etats-Unis.

ardent batailleur, quoique fanfaron. C'est probablement pour avoir été reconnu et méprisé comme tel, même par la virago qui l'avait mis au monde, qu'il est venu dans Québec. Un homme de son puissant physique ne pouvait pas, sans être traité en paria, manquer de relever les provocations de camarades.

Dans la région américaine des grands lacs, les farouches bûcherons se livrent fréquemment entre eux à des luttes de la dernière férocité, où tous les moyens corporels sont bons pour faire mal; quand les combattants sont tombés sous les coups de pied et de poing, ils s'entre-mordent comme des chiens; et chacun des adversaires cherche à crever l'œil de l'autre, par un pouce plongé dans l'orbite.

Mais pour en revenir à Lacasse :

— Prends ton butin et va-t-en de suite, ordonna le chef.

— Et toé, va-t-en au balai (1). Je partirai quand que ça m'adonnera!

— Tu partiras à l'instant!

— Ois? tu cré? C'est pas un bluffeur comme toé qui me sacrera dihors!

Pour écarter toute offensive, Lacasse s'empara vivement d'une hache, et la brandit d'un air menaçant.

C'était pour Jean Vadeboncœur le moment de se montrer pur canadien français et fin boxeur. Profitant d'un instant où le demi-sang avait la garde haute, Jean se baissa pour lui porter au plexus solaire le coup décisif et terrassant, si redouté des pugilistes. La hache avec laquelle le colosse faisait le moulinet lui échappa des mains et fut projetée jusque dans une couchette, heureusement sans blesser personne. Quand après s'être tordu pendant plusieurs minutes en souffrant le martyre, Lacasse se trouva suffisamment remis, il ne fut plus du tout récalcitrant, mais ensacha ses effets sans mot dire. Jean alla dans le *pinero* pour tracer quelques lignes qu'il voulait remettre à l'homme qui s'apprêtait à partir.

---

(1) *Va-t-en au balai :* pour va-t-en chercher des branches de thuya pour faire des balais, se dit par euphémisme au lieu de va-t-en au diable.

— Tu vas aller droit au Dépôt, lui ordonna-t-il, sans t'arrêter en route, afin d'arriver assez tôt pour retourner à Chicoutimi par le premier train. Si tu prends ce train, ton compte sera réglé immédiatement par M. Giraldeau sur présentation du papier que voici; mais, en cas contraire, tu ne toucheras ton salaire qu'au licenciement des équipes. Maintenant, écoute-moi bien : tu n'es plus à l'étranger, mais parmi des compatriotes qui ne sont pas cruels entre eux, qui sont prêts à s'aider mutuellement et ne songeraient point à faire un souffre-douleur d'un plus faible que soi. Tâche donc de devenir comme eux. Tu devrais tenir M. Brisebois au courant de ce que tu feras. Si tu as profité de la leçon que tu viens de recevoir, il pourra t'embaucher pour la *drave* (flottage) si d'autre ouvrage te fait défaut.

Lacasse étant parti l'oreille basse, Brisebois, transporté d'admiration, s'écria :

— Vous n'êtes pas qu'un petit gas pour dompter l' monde!

Jean se contenta de sourire et dit :

— J'ai voulu éviter qu'il entre dans les autres « chantiers »; d'ailleurs, c'est pour lui une punition méritée, que d'avoir à faire un long trajet de nuit par ce mauvais temps. Si tu constates qu'il ne se conduit pas trop mal à Chicoutimi, nous devrons l'aider à s'acclimater dans le pays de son père.

Ensuite, en se tournant vers ceux qui, désormais, l'auraient suivi partout, Jean ajouta :

— Mes amis, agenouillons-nous, et reprenons la prière au point où vous l'avez laissée.

— Notre Père qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié...

XX

Vers la mi-mars, la couche de neige avait atteint une hauteur qui rendait l'exploitation difficile : elle fut alors arrêtée, avec d'autant plus de raison que le toisage accusait une production de 32.000 cordes, soit un excédent de 2.000 sur la quantité requise.

Fortunat Limoges embaucha par avance pour le flottage de la prochaine saison une trentaine des meilleurs hommes, qui promirent de revenir au premier appel. Quatre des contremaîtres étaient du nombre, mais il y avait de plus trois cuisiniers, jugés nécessaires parce que le personnel devrait former plusieurs équipes, échelonnées entre sections de la rivière séparées par des obstacles à la navigation des bateaux. En ces endroits, des provisions seraient à mettre en cache, tandis que le chemin d'hiver restait praticable. S'il fallait recourir à la voie de terre après la débâcle, le service des vivres devrait se faire par des portageurs, serait plus coûteux et moins satisfaisant. Sans doute, durant le flottage sur les nombreuses rivières de la province, il est fréquent que, dans les différentes équipes, l'un ou l'autre ait à préparer tant bien que mal les aliments. Mais Jean ne se contentait pas de l'à peu près, et voulait laisser à chacun son métier.

Les « chantiers » furent évacués un à un, jour par jour; les *cooks* et *chore-boys* ne partirent qu'après avoir nettoyé les locaux, graissé les poêles, renvoyé au Dépôt les couvertures, ustensiles, provisions restantes et la vaisselle. Les contremaîtres étaient responsables de ce que tout soit fait en bon ordre; ils ne seraient licenciés qu'après une inspection sur place par Fortunat

Limoges, et un collationnement de la liste des articles rendus, avec l'inventaire tenu par Phidime Chalifour.

En attendant le printemps, le Dépôt serait sous la garde du comptable et des magasiniers. Le *cook* était à son poste fixe, comme Odilon Larrouche, qui aurait à forger des crocs et pointes de gaffe pour le flottage, faire aux véhicules les réparations dépendant de son métier, et déferrer les chevaux. Deux charretiers devaient rester pour soigner ces animaux, tous rentrés en bon état, et leur faire prendre de l'exercice. Pour cela, il faudrait continuer jusqu'au dégel à entretenir une partie du chemin, en y faisant passer le chasse-neige.

Jean se réservait d'examiner, de concert avec M. Gaskell, s'ils conserveraient pour une autre saison les chevaux maintenant accoutumés au travail dans le bois. Des raisons de les garder seraient de n'encourir aucun frais de transport, ni risque de mévente, ni d'achat désavantageux une aufre année. Par contre, il faudrait enclore un pacage et, à cause de la maigreur du terrain, faire grande dépense de foin et de son. Enfin, le capital représenté, non seulement ne porterait pas d'intérêt, mais viendrait à diminuer d'une somme correspondant à la dépréciation annuelle des bêtes.

Selon les données des « chantiers » et les rapports des mesureurs, Vincent Giraldeau avait préparé les relevés de la coupe, destinés au ministère des Terres et Forêts. Il avait encore fort à faire pour clôturer ses écritures, vérifier les inventaires et tirer de tout cela pour Jean Vadeboncœur et Cie, les indications suivantes:

Frais d'embauchage; totaux des salaires par catégories d'ouvriers, à l'exclusion de ceux qui avaient travaillé à l'amélioration de la rivière; coût des provisions consommées; prix de revient de la corde de bois, y compris ou non le droit de souche, la participation convenue aux charges fixes, comme aussi la dépréciation estimée d'après le dernier inventaire général; coût total, *a*) du matériel, *b*) des provisions et *c*) des marchandises à vendre; profit réalisé par le magasin, sous réserve d'avoir à liquider le solde invendu; composition et prix coûtant de ce solde, de même que du contenu actuel de l'entre-

pôt; dépense par tête pour la nourriture des hommes et des chevaux; coût des travaux d'amélioration de la rivière, en y comprenant salaires, provisions, matériel, dynamite.

Cette fastidieuse nomenclature était nécessaire pour faire comprendre au lecteur comment était organisée l'exploitation forestière dirigée par Jean. Elle a été pratiquée, ainsi que toutes les entreprises semblables du pays, dans des conditions bien différentes, par leur plus grande complexité, de celles qui sont rencontrées en Europe. C'est ce qu'il était intéressant de démontrer au public qui, tout en lisant pour se distraire, tient à être bien renseigné. Dans le cas actuel, les détails d'administration devaient être mentionnés, quelque rebutants qu'ils fussent, car il ne s'agit pas ici de présenter une simple esquisse, mais un tableau inédit de tout ce qui contribue à occuper l' «habitant », et à conserver son caractère.

Lorsque le maître forestier rentra cette fois à Beaupré, son absence avait duré cinq mois. Après les premiers épanchements de l'affection unissant ses parents et lui, le père Vadeboncœur dit en souriant :

— J'espère que tu n'auras pas fait perdre trop d'argent à M. Gaskell?

— Pas une tôle (1) papa, si j' peux faire descendre le bois au printemps — ce que je n'ai pas promis. C'est question de chance, parce que le temps nous a manqué pour faire tous les aménagements nécessaires dans la rivière. Mais, pour réussir quand même, j' donnerais mon dernier sou!

— J' mas dire comme toé, mon fils; l'argent c'est ben beau, je ne l' méprise pas, même que je m' suis toujours forcé pour en gagner; mais il faut surtout s'ambitionner pour faire profiter celui qui nous est confié à cette fin, comme acore pour ne pas être battable (2) dans ce qui est de son métier.

Comme chaque fois qu'elle en avait l'occasion, la mère Vadeboncœur parla de Marie-Anne, ce qui n'était pas pour déplaire à Jean :

---

(1) *Tôle :* un sou.
(2) *Battable :* surpassé.

— Alle (1) s'est ben occupée de toé; même qu'a m'a lu des parties de tes lettres; faut que tu ailles bien vite la vouère.

En sortant de la maison paternelle, le jeune homme fut abordé par le Barsalou, toujours aussi cauteleux que rancunier :

— Hé! bonjour Monsieur Jean, vous revoir après si lontemps est comme un baume pour des yeux malades! s'écria-t-il, en traduisant une expression populaire dans son pays de naissance. Je serais allé dans vos « chantiers » pour assurer vos gens, mais j' faisais de bon *business* dans le haut de l'Ottawa; après ça, j'ai pas pu quitter la ville. Si vous avez une *drave*, j' voudrais ben *canvasser* (2) vos hommes.

— Je ne vous en empêcherai pas, Monsieur Barsalou; tant pis pour nos sociétés canadiennes, si elles se laissent cette fois devancer par vous. Toutefois, vous avez dû trouver que leurs agents ne manquent pas d'énergie, ni d'initiative?

— Certainement, Monsieur Jean, leur compétition me fait enrager!

Un fort vent du nord-ouest cinglait Jean au visage tandis qu'il se rendait dans l'après-midi au Chalet; le ciel superbement bleu durant la matinée, avait fini par se voiler d'une nue que perçait cependant le soleil. Il inondait de ses rayons la bibliothèque où lisaient les Gaskell, quand le jeune Vadeboncœur fut introduit auprès d'eux.

— Que nous sommes donc contents de te revoir, dirent-ils. Et Madame ajouta :

— Comme tu as bonne mine! Marie-Anne aura de la peine à se défendre de t'embrasser; pour moi, c'est devenu l'usage, mais le baiser de ton amie n'aurait rien de maternel. Sans qu'elle s'en rende compte, tu dois être beaucoup dans ses pensées, parce qu'elle parle souvent de toi. Cependant, ce n'est plus à toi de faire des avances, après tes déclarations qui ont dû être assez ardentes; si tu ne l'effarouches pas, Marie-Anne viendra bientôt à toi.

— Oh! Madame, je n'ose y croire!

---

(1) *Alle ou a* : elle.
(2) *To canvas* : solliciter, faire de la propagande.

— N'y crois donc pas, mais fais ce que je te dis. A propos, M. Barsalou continue à vouloir donner de la tête contre les murs; il a osé se rendre sans y être invité chez les Lafrance, en ville, où il a trouvé visage de bois. De ce côté, toutes ses déconvenues te sont attribuées; c'est ce que disait naguère Eveline, en me faisant remarquer la haine du personnage pour toi : tu dois bien te tenir sur tes gardes.

— Merci Madame; il est de fait que les attaques masquées sont le plus à redouter; mais je suis ravi de la cause qui me vaut l'inimitié de Barsalou.

— Les affaires de cœur étant réglées pour l'instant, passons à celle de notre association, proposa M. Gaskell, ou plutôt, raconte-nous tes aventures plus en détail que tu n'as pu les écrire.

— Oui, Jean, reprit la maîtresse de la maison, d'ailleurs tu resteras à dîner avec nous.

— Vous êtes bien aimable, Madame, mais permettez-moi d'aller me mettre en tenue du soir.

— N'importe, Jean, pour cette fois; ne prends donc pas la peine de retourner chez toi.

La conversation tourna sur plusieurs choses qui offrent un intérêt relatif à l'exploitation forestière.

— L'une de tes lettres, Jean, fait allusion à ton système de contrôle appliqué aux marchandises des magasins : donne-nous donc des détails à ce sujet.

— Les magasiniers ont trois livres : l'un pour les stocks de matériel, un autre pour les comestibles, un troisième pour les articles de vente. Dans ces livres, chaque chose a sa page, où sont marquées journellement les entrées et les sorties, de sorte que le solde, ou quantité disponible est toujours en évidence au premier coup d'œil. Ensuite, tout item indiqué doit être justifié, lors de l'inventaire, par une lettre de commande ou de voiture, selon le cas; en ce qui concerne le magasin de vente, il y a un billet qui mentionne, pour chaque emplette, l'objet, le prix, la date et le nom de l'acheteur, c'est-à-dire les indications qui ont permis à Giraldeau de tenir les comptes du personnel.

— Voilà qui est bien imaginé, Jean, pour empêcher la fraude, le gaspillage, et pour appeler l'attention sur l'état de

l'approvisionnement. J'ai maintenant à te dire qu'un avocat, habile organisateur de sociétés industrielles, me demande par lettre à quelles conditions je cèderais mes concessions forestières. Que répondrais-tu, toujours en réservant celles de la Bostonnais?

— La situation qui vous a fait devenir acquéreur vous-même n'a pas encore donné tous ses résultats. Je déclinerais donc d'entrer en pourparlers, du moins quant à présent.

— Je me doutais bien que tel serait ton avis. De beaux bénéfices sont réalisés aujourd'hui dans la fabrication du papier. Nous savons qu'elle peut se pratiquer ici plus économiquement qu'aux Etats-Unis. Dès lors, cette industrie est destinée à se déplacer en partie d'un pays dans l'autre, et à exciter la cupidité des financiers, certains que la faveur du public se portera sur les titres émis pour créer de nouvelles usines. Avant qu'elles soient devenues trop nombreuses, ce qui arrivera infailliblement, je vendrai mes concessions. Le succès remarquable d'une manufacture a généralement comme effet d'en faire créer trop d'autres semblables; de sorte qu'un état prospère est suivi d'une crise : voilà bien ce que l'expérience nous enseigne; mais elle n'est pas écoutée par les spéculateurs qui ne se soucient aucunement du mauvais temps à venir après la fenaison, c'est-à-dire l'écoulement de leurs actions.

Le jour suivant, Jean s'obligea d'attendre, pour aller chez les Lafrance à Québec, l'heure conventionnelle des visites. Sans doute que le cœur lui battait fort au moment de retrouver Marie-Anne : il fut électrisé au simple contact de sa main, et ne sembla pas savoir lâcher prise.

Bien que la jeune fille voulût feindre de ne s'être aperçue de rien, elle fut trahie par la rougeur, qui souvent sans grande provocation lui montait au visage. A son tour, le visiteur fit mine de ne pas voir ce signe de petite émotion, ou peut-être lui-même était-il trop troublé pour le remarquer. Au demeurant, Marie-Anne ne se montra pas moins gracieuse, mais un peu plus réservée que de coutume; avec cela, son attitude accusait une pointe de respect, inspiré par la situation que Jean

avait acquise, mais qui lui imposait de très sérieuses responsabilités.

Heureusement, les sujets de conversation ne manquaient pas, comme on a pu le constater déjà, entre ces deux amateurs de la nature sauvage et des sports de plein air.

— Etes-vous sortie souvent en skis cet hiver? demanda Jean.

— Oui, en terrain plat, avec maman, dans les bois voisins de la ville, ou sur les glacis de la citadelle. Mais rien ne me vaut les courses accidentées dans le pays de Beaupré!

— Qu'à cela ne tienne, il serait encore temps d'en faire, Marie-Anne, si vous vouliez, ainsi que vos parents, m'honorer d'une visite chez moi, en fin de semaine.

— Je ne demanderais pas mieux; parlez-en à ma mère.

— Oh! si vous me faisiez cette réponse-là, quand je vous renouvellerai ma déclaration, dit le jeune homme en riant.

— Comme moi, se hâta de continuer la demoiselle, cherchant à tenir son sérieux, maman fut très intéressée à la lecture des lettres que vous avez eu la gentillesse de m'écrire. Mais comment n'avez-vous pas craint, étant seul, d'attaquer une aussi grande bande de loups?

— Je pourrais répondre par le proverbe : *N'aille pas au bois qui a peur des feuilles!* Mais il n'y avait pas le moindre danger. L'homme inspire au loup une frayeur « sans limite », selon l'expression de nos gens. Ce carnassier use de toute son intelligence, qui est très vive, il exerce ses sens très fins de l'ouïe et de l'odorat, pour distinguer notre présence et s'enfuir à toutes pattes, si l'on peut dire. Plus rusé que le renard, mieux que lui, il échappe à nos pièges. Du nord de l'Ontario, au cœur de l'hiver, des journaux rapportent parfois la nouvelle, invérifiable sinon sur place, qu'un bûcheron, ou chasseur, a été dévoré par les loups. Alors, c'est que la famine, qu'ils peuvent cependant subir longtemps, les a enragés. Je reconnais pourtant que nul ne peut être absolument sûr de ce que fera une bête sauvage. Elle aussi a des nerfs et ses moments de mauvaise humeur. S'ils sont moins manifestes chez l'animal domestique, c'est grâce à son éducation. Nous savons, par exemple, que les cervidés se livrent périodiquement entre eux à de furieux com-

bats. Sans être réputés dangereux, comme les loups, ils s'en prennent à l'homme quelquefois, témoin ce qui est arrivé à Théodore Roosevelt, avant qu'il fût Président.

— Pardon, Jean je n'en sais rien, dites-le moi donc?

— C'est que je ne voudrais pas vous fatiguer par mon bavardage. Enfin, l'homme d'Etat en question, courageux, distingué et ardent sportsman, n'avait jamais chassé l'orignal, avant de venir chez nous. Piloté par un excellent guide, le visiteur eut bientôt la satisfaction d'abattre la bête qu'il recherchait. Après l'écorchement de la victime, sa tête fut placée, selon l'usage, sur la pointe du canot où était le chasseur. En faisant le trajet de retour, il y avait à traverser un lac, d'où part le premier d'une série de portages dans la direction du chemin de fer. Cette traversée fut tôt faite, mais à l'endroit convenable pour débarquer, un des monarques de la forêt, à mi-jambes dans l'eau, secouait sa ramure d'un air menaçant. Etait-ce pour défier le rival qu'il croyait voir nager vers lui? Vous savez, Marie-Anne, que tous les animaux de cette espèce ont la vue courte. Toujours est-il que le passage se trouvait être disputé par un formidable adversaire, auquel on ne voulait pas de mal. Voyant que ni les cris, ni les gesticulations n'avaient d'effet sur lui, le guide fut obligé d'aller atterrir ailleurs, comme aussi les porteurs qui suivaient dans les canots chargés de bagages. Tous avaient alors un long détour à faire dans une aulnaie pour regagner le sentier. Or, ce n'est pas tout le monde qui peut se frayer un passage en pareil terrain, sans être *débiffé* (1) ni perdre patience. Mais nos gens y étaient aguerris, et réussirent bientôt à mettre pied sur le portage. En marchant alors à grands pas, ils entendirent derrière eux le trot rapide de l'orignal, arrivant pour les attaquer. Les intentions hostiles de la bête ne faisant aucun doute, M. Roosevelt épaula, fit feu et la coucha par terre. La loi prescrit que personne ne peut tuer plus d'un orignal dans une même année. Mais c'était ici un cas avéré de légitime défense, de sorte que le règlement n'avait pas été violé.

(1) *Débiffé* : harassé, échevelé, *flappi.*

— Merci, Jean, l'histoire est intéressante; elle vient à l'appui de ce que vous avanciez au sujet des écarts dont sont capables certains animaux ordinairement inoffensifs et même timides. Mais je préfère parler des incidents de votre dernier séjour en forêt. Ainsi, vous n'avez fait par lettre qu'une brève allusion à l'homme qui maltraitait un jeune garçon, tandis qu'on récitait le chapelet dans le « chantier ». L'individu s'est-il laissé mettre à la porte en pleine tempête durant la nuit?

— Bah! avec un peu de persuasion? D'ailleurs, j'ai dit qu'en prenant le premier train, il aurait l'avantage d'être payé de suite.

— Je ne vous vois pas marchander en cas pareil, comme font les mères intelligentes qui promettent un bonbon pour décider un enfant à obéir. Mais je vous soupçonne de faire cette fois une cachotterie. Si je revois jamais « Chemise Bleue », il me dira bien ce qui en est — ou mieux! Je pourrai interroger le comptable que papa vous a recommandé; M. Vincent Giraldeau doit être renseigné, puisque les bruits courant d'un « chantier » à l'autre sont sans doute relayés jusqu'au Dépôt.

L'entrée de Mme Lafrance qui avait été trop occupée jusque là pour venir dire la bienvenue à Jean, interrompit l'entretien. Quand le jeune homme se fut levé et approché, elle lui mit les deux mains sur les épaules, ce qui était autoriser à embrasser. La dame le félicita d'être revenu en resplendissante santé, après avoir travaillé de tête et de corps dans un rude milieu durant de longs mois, en éprouvant toutes les inquiétudes qu'entraînent de grandes responsabilités.

Confus de recevoir autant de compliments, Jean chercha une diversion en reprochant avec gaieté à Marie-Anne de ne pas l'avoir accueilli comme l'avait fait Mme Lafrance.

Offusquée, celle qui était prise ainsi au dépourvu trouva néanmoins à répliquer :

— Maman veut bien vous recevoir maternellement, mais vous n'êtes pas mon frère!

— Certes non! Dieu merci de ce que vous ne soyez pas ma sœur!

— Allons, enfants, ne vous querellez pas, conseilla Mme

Lafrance amusée; si vous êtes libre de rester dîner avec nous, Jean, faites-nous ce plaisir.

— Merci, Madame, quand je suis dans le cas d'être invité par vous, toujours si hospitalière, j'ai bien soin de me tenir libre. Mais laissez-moi dire combien j'ai apprécié votre bonté, et celle de Marie-Anne, pour mon énergique estropié.

— Il méritait bien le peu que nous avons pu faire; vous devez savoir que Mme Gaskell s'est aussi occupée de lui. Quand il sortit de l'hôpital le chirurgien déclara que, pendant au moins un an, tout rude travail devait lui être interdit; nous avons logé le garçon chez d'honnêtes gens, et mon mari lui a trouvé un petit emploi dans la mégisserie. Ses parents en ont été informés; ils comptent venir bientôt voir leur fils, et vous remercier ainsi que nous.

Ponctuel selon sa coutume, M. Lafrance arriva dans le salon quelques minutes avant qu'une femme de chambre vint dire le « Madame est servie ». A la vue de Jean, le maître de la maison avait eu un plaisir qu'il continua de manifester en gagnant la salle à manger.

L'hospitalité dont Jean venait de reconnaître la spontanéité, fut toujours intelligemment comprise par les Lafrance, en ce qu'ils recevaient sans ostentation, choisissant bien leurs convives, les mettant à l'aise étant eux-mêmes sans contrainte; la conversation était bien dirigée, mais jamais monopolisée par eux. En ce qui concerne la qualité des repas, l'hôtesse inspirait à sa cuisinière l'ambition d'être un cordon bleu, et lui montrait comment le devenir. Mais, assis à la table des Lafrance, Jean avait surtout le bonheur que lui causait une présence particulièrement chère. Quant à Marie-Anne, c'était peut-être avec raison que sa mère, Mmes Gaskell, Vadeboncœur et Eveline lui croyaient avoir pour son admirateur le cœur plein de tendresse, mais restant encore latente, par l'effet d'une longue camaraderie. Au demeurant, le maître forestier était fait pour plaire aux femmes, comme aux hommes. Les épisodes déjà relatés de sa vie suffisent à le faire connaître au moral; son physique n'était pas moins sympathique. Le voici, dessiné à la plume, quand le sujet avait environ vingt-six ans. Taille, un

mètre quatre-vingt trois, corps bien proportionné, où la force se trouvait alliée à l'agilité, front serein, regard assuré et bon, bouche et menton accusant une grande fermeté de caractère.

Jean trouva naturellement trop courtes les heures passées chez les Lafrance; toutefois, il eut en partant la satisfaction de savoir que ses amis avaient accepté son invitation et seraient à Beaupré, du vendredi au lundi.

Comme lumière et température, les jours choisis furent beaux à souhait pour les skieurs; le groupe joyeux comprenait les Lafrance, les Gaskell, Miss O' Brien, Alfred, Jean, plus leurs frères jumeaux, Raphaël et Roméo. Même le père et la mère Vadeboncœur mirent des raquettes pour aller jusqu'au pied des côtes, et voir les descentes, parfois accidentées des amateurs, mais souvent réussies, grâce à de gracieuses circonvolutions. C'étaient des christianias, des télémarks, suivis d'arrêts brusques, où le patin tourne exprès dans le sens opposé à la direction, est penché aussi sur le côté, afin de mordre la neige. Mmes Gaskell et Lafrance avaient gagné de l'assurance, sans devenir téméraires; elles trouvaient plaisir à se laisser glisser sur une longue pente douce, mais ne se risquaient pas à perdre l'équilibre en déviant de la ligne droite.

On ne rentra qu'au soleil couchant, et ceux qui s'étaient le plus démenés montèrent dans leur chambre pour changer de vêtements. Ensuite, on se réunit dans la grande salle du corps de logis, chacun se disant que jamais il n'avait eu aussi faim. A l'ordinaire de la maison étaient ajoutés les pamplemousses et des hors-d'œuvre, comme les Macalister en faisaient servir chez eux, et dont Jean avait trouvé les ingrédients chez un épicier-verdurier de Québec.

Le dimanche, au lieu de se rendre cette fois à la basilique de Sainte-Anne-de-Beaupré, toute la société voulut être agréable au curé de Saint-Joachim, et alla entendre la messe dans son église. M. Gaskell décida que Jean devait avoir le plaisir d'y conduire Mme Lafrance et sa fille dans la carriole attelée de Fifine.

La joyeuse compagnie se dispersa le lundi. Le même jour, il arriva une lettre de Mme Eveline, devenue mère durant l'année précédente du « petit professeur » qu'elle s'était promis. Mais

pour le présenter à ses grands-parents, la jeune femme n'avait pas profité des vacances universitaires prochaines, préférant ne point s'exposer avec un aussi petit bébé à la fatigue du voyage, durant l'ardente canicule.

« Frérot, écrivait-elle, je suis heureuse d'avoir remis à l'année présente notre visite à Beaupré, d'autant plus que tu n'aurais pas interrompu ton exploration pour nous rejoindre. Mais, cet été, j'espère non seulement avoir avec toi de bonnes causeries, mais assister aussi à tes noces. Sinon, jamais de ma vie je n'aurai été autant déçue ».

« Cette chère Eveline, se dit Jean, l'affection qu'elle a pour moi obscurcit son jugement. Je la croyais trop perspicace pour avoir autant d'optimisme. C'est probablement ce que penserait Marie-Anne. Pourtant, la lettre est encourageante ».

Les Gaskell priaient souvent leur protégé de les accompagner dans leurs promenades sur skis ou raquettes, selon l'état de la neige. Un après-midi, ils remontaient la Sainte-Anne, en se tenant du côté de la rive gauche, pour éviter de s'aventurer au fil de la rivière. Du reste, celui des deux hommes qui ouvrait la marche devait, en cas de doute, éprouver au moyen d'une longue perche la glace devant lui. Le chien Mac, venu avec Jean, allait en zigzags sans s'enfoncer dans la neige, que le vent avait durci en la tassant. Mais, à la consternation des promeneurs, l'animal disparut soudainement par un petit trou rond qui s'ouvrit sous son poids. Une voûte existait sous le pont de glace, parce que depuis sa formation, le niveau de l'eau avait baissé. Grâce à ce phénomène, Mac, balayé par le torrent, mais en surnageant, devait pouvoir respirer. Comprenant la situation, le maître forestier courut à toutes jambes, suivi de ses amis, jusqu'à la première de plusieurs déchirures dans l'enveloppe cristalline, à l'endroit où le chien devait nécessairement être entraîné. Il ne put pas être saisi au sortir de l'espèce de tunnel, mais la pauvre bête à moitié noyée, fut jetée contre un glaçon presque submergé, et parvint à s'y cramponner. Ce n'était pas chose facile que de la retirer de la position où, transie de froid et de peur, elle avait peine à se maintenir. Mais Mme Gaskell eut la présence d'esprit de dérouler vivement sa longue ceinture,

de faire un nœud coulant dans l'un des bouts, et d'attacher l'autre à une perche aux mains de son mari. L'engin de sauvetage ainsi improvisé permit de prendre le chien comme au lasso et de le hisser sur la glace solide. Pour rechauffer Mac, un grand feu fut allumé contre terre et nourri avec des bois canards.

— Dieu soit loué! s'exclama Jean, j'aurais été désolé de la mort du chien, mais jugez de l'embarras qu'elle m'eût causé envers mon père, moi qui fus cause de l'empoisonnement de Prince!

— L'aventure a bien tourné, mais elle n'est pas ordinaire, dit M. Gaskell. Songe que Mac n'a pas fait un trajet d'environ deux cents mètres sous la glace, sans subir des chocs et des submersions, ni sans avaler trop d'eau. Heureusement, je vois qu'il réagit, ce ne sera rien.

Cependant l'animal, qui tremblait d'abord de tous ses membres, fut vite réchauffé, tandis que son poil fumait et séchait devant la flamme. Ensuite, il se leva, remuant la queue en signe de reconnaissance et de bien-être. Ce fut le signal de se remettre en marche, mais Mac dut rester aux talons de Jean jusqu'au moment de quitter la rivière. Elle fut traversée en toute sécurité un kilomètre plus loin, où le courant élargi était relativement faible, et n'avait pas empêché une glace épaisse de se former d'une rive à l'autre. Sur celle de droite, un portage mène jusqu'au pied de la grande chute; celle-ci est à deux jets, dont le premier, de beaucoup le plus long, tombe à pic dans un abîme étroitement muré entre des falaises couronnées de pins; du fond du gouffre le second jet est précipité plus bas encore et finit en cascade, au débouché d'un couloir hérissé de roches. Le flot écumant se déverse dans le bassin que Télesphore Lamontagne avait eu le plus de peine à garder; c'était un véritable réservoir d'eau oxygénée où se jouaient de belles, grosses truites; des pêcheurs de Saint-Ferréol et de Saint-Joachim étaient naturellement attirés en cet endroit sauvage, qu'ils pouvaient atteindre furtivement par des sentes escarpées.

Les trois promeneurs se décidèrent à gravir celui de la rive gauche, après avoir trouvé à repasser la rivière et épaulé leurs skis. Il fallut se cramponner aux branches en grimpant jusqu'au

plateau qui domine la vallée de la Sainte-Anne. Les Gaskell n'avaient pas encore fait cette petite ascension, qui devait leur valoir l'agrément de retourner chez eux par un chemin pittoresque, à travers bois pour la plus grande partie. Un de ses embranchements, après une descente en pente douce, aboutit à la vieille érablière de la veuve L'Hérault, où les « Chaletains » avaient fait déjeuner et manger du sucre à leurs amis.

Avant de raconter à son père le grand danger couru par Mac, Jean demanda, comme entrée en matière :

— Mon père, le trouvez-vous *maganné* après sa promenade?

— Pantoute, il a l'œil vif et le nez froid, mais son poil est tout *mélâillé* (1) sans bon sens : faut que je l' brosse.

Quand le bonhomme sut ce qui était arrivé, il affirma :

— Ça été ben adret à vous aut'es d' l'avoir sauvé. J'mas dire que tu n'aurais pas été fautif quand même il se s'rait néyé; c'était à lui de connaître d'instinct les méchantes places. J' gage ben qu'une bête sauvage ne s'aurait pas fait prendre; si tu vois des pistes de renard sur la rivière, u peux être çartin qui sont sur la glace solide.

« J' crois ben qu'après son bain forcé, Mac serait resté de lui-même dans tes pistes; il ne manque pas de génie, mais à chacun son métier : lui n'est pas coureur-des-bois, mais gardeur d' moutons, qui sont pas mis dihors l'hiver pour paître sur la rivière gelée!

Content de voir l'entretien finir par une plaisanterie, et sans le reproche d'avoir mal veillé sur le chien, Jean alla tenir compagnie à sa mère dans l'arrière-cuisine, où elle se trouvait avec Aurélie-Marie, femme d'Alfred.

Durant un mois encore, le maître forestier passa son temps à lire, et aussi à fendre ou à corder du bois de chauffage, quand il n'était pas en visite au Chalet; deux ou trois fois, il alla chez les Lafrance, à Québec.

Ce qui concernait l'entreprise forestière ne le préoccupait pas beaucoup à cette date. Il eut le plaisir de recevoir les compli-

(1) *Mélâillé* : mélangé, rebroussé.

ments de M. Gaskell, après l'examen des états comptables soumis par Vincent Giraldeau. Ensuite, comme on décida de ne pas vendre les chevaux, le terrain où ils seraient parqués du printemps à l'hiver devait être préparé. Pour le clôturer, Amédée d'Amours fut chargé d'acheter les rouleaux de fil de fer nécessaires, mais ce ne devait pas être le fil barbelé, autrefois dit ronce artificielle, qui peut causer des tares aux animaux. Le maître forestier écrivit de plus à Vincent Giraldeau :

— Vous ferez couper des pieux longs de huit pieds parmi les thuyas sur les bords de la Rivière-aux-Cèdres; ces pieux seront bien ancrés dans le sol autour du pacage, à une profondeur de trois pieds environ et à des intervalles de dix pieds, partout où l'état rocheux du sol le permettra. Le travail est à faire par les hommes qui seront de passage au Dépôt, en attendant le moment d'aller dans le bois. Odilon Larrouge forgera un tendeur pour le fil de fer; il sait que c'est un levier à pied-de-biche avec serre-fil sur pivot placé au tiers de sa hauteur.

— Tandis que le chemin est encore praticable (sauf peut-être sur le lac et au delà, où vous ferez passer la charrue à neige) faites charrier jusqu'au « chantier » N° 4 trois grandes tentes, des couvertures et des provisions pour les draveurs (1). Supposez que le flottage durera six semaines au plus, et il y aura quarante bouches à nourrir.

— Je vous envoie des journaliers que vous mettrez immédiatement à l'ouvrage; depuis l'extrémité actuelle du chemin principal, ils feront un portage qui longera la rivière jusque devant une grande île, qui partage la Bostonnais en deux bras. Nos journaliers s'embarqueront pour passer sur l'île, et continuer le portage au bord du bras gauche jusqu'à son confluent avec le bras droit, c'est-à-dire jusqu'au pied de l'île. Au delà, après avoir traversé l'eau et regagné la terre ferme sur la rive droite, on trouve un chemin ouvert en 1869 par l'entrepreneur Cauchon, qui exploitait exclusivement le pin, mais sans remonter plus en amont. Cette voie est restée libre parce qu'elle est continuellement battue par les animaux sauvages.

(1) *Draveurs* : hommes employés pour le flottage.

Après le temps de Pâques, la débâcle s'annonçait sur la Côte de Beaupré; mais elle devait être plus tardive à une altitude supérieure dans le nord. Les contremaîtres désignés pour le flottage furent avertis de se préparer à remplacer les hommes qui manqueraient à l'appel. Cependant, le moment de réunir les équipes était délicat à saisir : elles devaient pouvoir traverser le Najualank sur la glace, afin d'être à leur poste avant la crue; mais comme le salaire des *draveurs* court même avant qu'ils puissent travailler, les journées de désœuvrement étaient à réduire le plus possible.

C'est pourquoi Jean jugea prudent d'être de bonne heure sur place. Ses amis regrettèrent d'autant plus de le voir partir qu'ils savaient par M. Gaskell combien était douteuse l'issue des opérations sur la Grande Bostonnais que les coups de dynamite n'avaient pas assez asservie, en l'absence de barrages-réservoirs. Comme Baptiste Barsalou avait entendu parler de ces difficultés, il conçut l'espoir d'assister à un échec de son rival. Cela le confirma dans la résolution déjà exprimée d'aller faire souscrire des polices au personnel de « Jean Vadeboncœur et Cie ».

Le maître forestier fit journellement la navette entre le Dépôt et la rivière, afin d'y observer l'état de la glace; dès que des filets d'eau commencèrent à se faire jour par des fissures, Phidime Chalifour ordonna par télégramme d'assembler les chevaliers de la gaffe, du *cant-dog* (1) et de l'aviron.

Chacun des cuisiniers devait avoir une embarcation, dite la « cookerie » pour suivre son équipe et lui apporter des vivres. La flotille déjà existante, après avoir été radoubée et repeinte, était remisée au « chantier » N° 2; trois bateaux neufs, que Jean avait reconnus nécessaires, furent chargés sur traîneaux, avec couvertures, tente et provisions; ils étaient destinés aux hommes qui, partant du « chantier » N° 1, seraient en queue du flottage. Ils devaient avoir à leur tête Omer Lessard; les deux autres groupes, dirigés respectivement par Eugène Fari-

(1) *Cant-dog* : levier à billots.

beault et Tancrède Brisebois, iraient planter leur tente aux emplacements que Fortunat Limoges indiquerait, selon les progrès du flottage. Chaque jour, aux endroits où un embarras de billots pourrait se produire, un porteur de gaffe serait stationné, pour faire suivre le courant à toute pièce immobilisée contre des roches ou quelque autre obstacle. Dès que les glaces seraient balayées, le premier contremaître irait faire tendre sous sa direction, par les journaliers chargés d'essarter les portages, tous les barrages flottants, à commencer par deux qui devaient être en travers de l'embouchure de la Bostonnais. Ensuite plusieurs de ces journaliers seraient appelés à transporter trois bateaux et des provisions jusqu'au pied de l'île, où la rivière redevient navigable, après avoir cessé de l'être sur la moitié inférieure de son bras gauche.

Le dessein de Jean était de rester derrière le flottage jusqu'à ce qu'il fût bien en train; lui-même devait alors se tenir entre les équipes 2 et 3, afin de les surveiller et d'obvier à toute cause de retardement. Pour l'accompagner en canot, il avait fait revenir Jules Janvril, le bon sauteur des rapides, avec lequel il s'était égaré l'automne précédent, par suite d'un manque de visibilité sur le lac.

Trois jours après avoir été appelés, les hommes attendus se trouvaient assemblés au Dépôt. Le lendemain, dimanche, le maître forestier alla les trouver au dortoir, afin de réciter d'abord une messe sèche. Ensuite, il leur adressa la parole à peu près dans les termes suivants, dont le léger provincialisme était au diapason des auditeurs à impressionner :

— Mes amis, en vous souhaitant la bienvenue, je salue en vous des hommes de première classe, dans une profession où sont nécessaires des qualités qui n'ont jamais fait défaut à nous aut'es canadiens-français : adresse, courage, endurance; force et souplesse de corps aussi, tant qu'on n'est pas vieux. Vous n'aurez jamais eu plus besoin que maintenant de ces dons du Ciel, pour empêcher notre *drâve* d'être *stuckée* (1). Votre monde

(1) *Skuckée* : de *to stick, stuck;* être piqué, collé.

et le mien ont connaissance que nous allons tâcher de faire ce qui ne s'peut pas, d'après certains dires : descendre notre bois malgré tous les démons de la Grande Bostonnais, indomptée et sauvage. Bien sûr que si nous échouons, il n'y aura pas de honte; mais, au contraire, quel triomphe ce serait que de venir à bout de réussir! On en parlerait lontemps. Ce que je vous dis est pour vous ambitionner à faire vot'e grand possible pour l'honneur de notre profession, que je place bien au-dessus du petit intérêt d'argent que j'ai dans la *concerne* portant mon nom. Toutefois, mon associé mérite que pour lui on s'force à perdre le souffle; il n'a plus besoin de gagner, et n'y tient pas non plus, s'étant fait riche à exploiter le pin au sud des Etats; mais son idée a été d'ouvrir ici des « chantiers » pour avoir un intérêt dans notre pays, où il aime demeurer; sa dame et lui ont fait des amis partout autour d'eux. Messieurs Fortunat Limoges, Tancrède Brisebois et Omer Lessard les connaissent, et pourront vous en dire davantage.

« Laissez-moi ajouter que nous avons fait de notre mieux pour bien vous *abrier,* nourrir et outiller durant le flottage.

« J'ai le pressentiment que rien ne nous opposera (1) de passer; que nous pourrons crier victoire! Mes amis, je compte sur vous, que le bon Dieu vous protège.

En terminant cette harangue, plus ou moins dans le parler des assistants, Jean les invita à s'agenouiller pour dire encore une prière en vue du succès de leur entreprise.

(1) Empêchera.

XXI

D'une éminence où avait été dressée une tente à proximité de la décharge du Najualank, Jean embrassait du regard ce lac, encore sous son aspect hivernal de vaste plaine neigée, aveuglante sous le soleil printanier.

Quand donc son ardeur aurait-elle assez amolli la glace, pour que l'eau puisse pénétrer celle-ci, l'inonder, exercer une pression suffisant à la faire couler? C'est ce que se demandait avec inquiétude le spectateur. Depuis près d'une semaine, levé à la première clarté du jour, il était désappointé en ne voyant rien de changé à la surface congelée. Le pauvre garçon se rongeait le cœur, sachant que d'heure en heure les effets de la débâcle deviendraient moins violents : les réservoirs naturels de la Bostonnais se désempliraient à mesure que disparaîtrait la neige; le flot ne coulerait plus à pleins bords dans la rivière; son courant redevenant normal, serait sans grande force d'impulsion, ne couvrirait que d'une mince couche d'eau les rapides larges.

Sur le bord d'une échancrure au nord-ouest, où était le « chantier » N° 1 provisoirement occupé par Omer Lessard, celui-ci avait travaillé avec ses hommes pour enchaîner des billots l'un à l'autre, afin de les faire servir à ceinturer des trains de bois sans appontures, qu'il faudrait remorquer jusqu'à la décharge, d'où le flottage aurait lieu à bûches perdues.

Tandis que l'équipe qui devait suivre en queue était malheureusement retardée, les deux autres, profitant de la crue, s'étaient armées de crocs et de *cant-dogs*, pour faire rouler jusque dans l'eau, les billots empilés sur les rives.

Un endroit particulièrement difficile pour le flottage se trouvait sur la gauche de l'île de la Bostonnais dont il a été question plus haut. Jusqu'à onze kilomètres de la bifurcation de la rivière, son bras gauche n'offre pas d'obstacles et s'élargit en formant deux petits lacs, où le courant devient presque nul. Un peu plus loin se trouvait un barrage flottant que le premier contremaître avait été chargé de placer, dès qu'il serait revenu de l'embouchure de la Bostonnais. Ce *boom* était destiné à régler la descente du bois, surtout quand cesserait la surveillance durant la nuit. A deux cent mètres en aval, le cours d'eau devenait torrentueux, et dévalait dans un défilé, dont le fond rocailleux était déclive de cinquante degrés, entre parois qui dominaient la vallée. Il ne fallait permettre aux billots d'être entraînés dans le gouffre qu'en petit nombre à la fois, sinon ils s'y entasseraient pêle-mêle, et formeraient un fouillis inextricable.

En attendant d'avoir à s'installer plus avant sur la rivière, et de céder à l'équipe N° 2 la place où était plantée sa tente, Tancrède Brisebois avait la garde du barrage, dont l'importance capitale vient d'être expliquée. La consigne était de le tenir partiellement ouvert durant les heures où il faisait assez clair pour diriger le bois dans le défilé. Ce travail incombait à des hommes munis de gaffes qui étaient obligés de pénétrer par le bas, et de remonter en sautant d'une roche à l'autre, pour aller se poster au mieux sur les bords non submergés du torrent. Un autre barrage flottant allait obliquement de la tête de l'île à la rive droite, pour fermer le passage de ce côté.

Enfin! un bel après-midi, après avoir dîné avec Jean Janvril, Jean ouvrit de grands yeux en voyant étinceler l'eau sur le lac, soudainement libre de glace : devenue spongieuse, elle avait été refoulée dans le fond.

— Dieu merci, il n'est pas trop tard, dit à son compagnon le jeune homme ravi. Mais sa joie fut de courte durée; une brise carabinée du nord-ouest souleva bientôt des vagues déferlantes qui eussent vite fait d'éparpiller des trains. Il en résulta une nouvelle attente angoissante, tandis que l'eau s'en allait! Le même temps continua sans répit pendant deux mortelles journées, quand survint une saute de vent qui améliora la situation;

le calme fut complet après le coucher du soleil. Aussitôt, le travail nocturne fut organisé.

Il fallait amener jusqu'à la naissance de la Bostonnais les billots dont Omer Lessard avait fait plusieurs trains, retenus simplement dans des cercles fermés de *booms*. Pour remorquer ces trains, le radeau construit par Léonidas Lecavalier allait servir; à son centre était fixé un cabestan, gréé d'un câble en acier, dont un bout était attaché à l'un des trains, et l'autre bout passait dans l'organeau d'une ancre à quatre becs, telle qu'un grand grappin. Des bateliers allaient la jeter à soixante mètres dans la bonne direction; ensuite, quatre hommes aux barres de l'appareil le tournaient pour enrouler l'amarre, par quoi le radeau et le bois en queue étaient hâlés jusqu'à la position de l'ancre, qui devait être aussitôt levée, et portée de nouveau en avant. Par la répétition de ces manœuvres dont la lenteur était désespérante, on put atteindre, vers le matin, la décharge du lac. Jules Janvril y avait allumé et entretenu un immense feu, pour servir à orienter les bateliers. Dès qu'il fit clair, le vent reprit, il fallut attendre le soir pour continuer à remorquer. Ce n'est qu'après trois nuits que les milliers de cordes mises à flot sur le lac furent conduites sans accident à bon port, c'est-à-dire au déversoir du Najualank. De là partait une rampe à différents degrés d'inclinaison, encombrée d'obstacles rocheux que les forces naturelles y ont précipités durant les siècles, et d'épaves végétales récemment déposées. Aussi ne fallut-il engager que graduellemenf le bois sur cette pente accidentée. Tandis que quatre hommes étaient ainsi occupés, les autres repoussaient dans le courant les billots arrêtés en cours de descente; ceux qui se trouvaient hors d'atteinte par les porteurs de gaffe, devaient être décrochés au moyen d'un grappin avec corde.

L'équipe d'Omer Lessard travailla furieusement, outrée d'avoir été tenue longtemps en échec, et anxieuse de la baisse rapide des eaux; ces hommes, stimulés par l'amour du métier, et le dévouement inspiré par le sympathique « Grand Boss », voulaient à tout prix « sauver la drave ». Ce qui n'empêcha pas que plusieurs jours précieux durent être consacrés à

« balayer cette bougrèse de morfondante décharge » (1) comme répétait bien haut le contremaître. La présence active et continue de Jean fut d'un excellent effet sur le moral du personnel; le chef ne perdit rien de son prestige en participant à un travail aussi urgent, d'autant plus que ce fut avec une adresse qui désarmait la critique.

— Je ne vous quitterai, avait-il dit, qu'au pied de la décharge.

Dans la journée où ce point fut atteint, Jules Janvril y avait portagé le canot, la tente, les provisions et les effets du chef avec les siens. De sorte que le maître forestier put s'embarquer le lendemain avec son compagnon, pour aller visiter l'équipe d'Eugène Faribeault. Ils prenaient soin d'éviter le contact des bois canards remis à flot par les infatigables balayeurs de la rivière; plusieurs rapides furent sautés sans mécompte, mais un désastre faillit se produire dans le dernier. Le torrent y était coupé par un énorme bloc graniteux à gauche duquel le plus expert des deux pagayeurs, accroupi en avant, voulait passer; mais son signal ne fut pas compris par Jean, qui poussa vers la droite. Par suite de ce défaut d'entente, le canot se tourna en travers du courant; il se fut fracassé contre le roc, n'eût été la prestesse et la prodigieuse habileté de Jules Janvril qui sut opérer au tout dernier moment le miracle de remettre la nacelle dans la bonne direction. Mais ce n'est pas toute l'histoire : le rapide débouchait impétueusement dans le lac Petit Bostonnais, où flottaient tant de billots que, vus de loin, ils faisaient penser à des milliers d'allumettes éparpillées sur un tapis.

— Nous venons d'échapper à la noyade, cria Jean, sa voix dominant le bruit des vagues, maintenant préparons-nous à prendre un bain!

Cependant son compagnon, dont il ne contrariait plus la manœuvre, réussit par des virages rapides comme en ferait une loutre, à gagner sans collision la partie inférieure du lac,

(1) *Bougrèse :* qualificatif intraduisible; *morfondante :* exténuante.

d'où les billots avaient été chassés par le vent. Alors Jules Janvril se mit à dire :

— Noyade pour noyade, dans l' rapide ou dans l' lac, ce serait pareil pour moé.

— Comment! mais dans le lac on peut nager.

— Pas moé. J'ai trouvé que pour apprendre à nager, l'eau est ben qu' trop froide. Acore (encore) qu'il n' sert à rien en toute d' savoir nager : dans l' rapides, c'est pas faisable; dans l' lacs, on n' chavire pas. Alôrs pour quoi faire que j'apprendrais?

Le Petit Bostonnais communique avec un second lac; mais, avant d'y arriver, il faut atterrir, afin d'éviter une cascade; ensuite, sauter un large rapide, que Jean savait être celui de sa rencontre avec une bande de loups. Un peu plus en aval, à la place même où le maître forestier et Joseph Bureau avaient leur campement lors de cet incident, Eugène Faribeault se trouvait maintenant installé. Les hommes occupaient autour d'un bon feu des sièges improvisés; chacun se leva immédiatement pour aller saluer le « Grand Boss ». L'échange coutumier de politesses eut lieu, mais Jean se sentait vexé, sans toutefois être sûr que ce fût avec raison; il prit la parole en citant un vieux proverbe :

— Vous jasez bien à votre aise, mes amis, vous avez les pieds chauds.

— Si on a aussi la pipe au bec, *Boss*, c'est ben parce que nous n' pouvons rien faire à part d' fumer. Vous avez dû vouère en venant que l' vent, plus fort que l' courant, chasse le bois à la tête du Petit Bostonnais; il ne descendra plus de billots tant que l' vent ne les poussera pas par icite, mais alôrs il faudra s' grouiller pour empêcher un *jam*; vous savez ben, (1) *Boss*, que dans une drave, il y a des moments où il faut forcer sans bon sens, et encore d'autres quand c'est qu'on attend que ça adonne pour travailler.

— Sans doute, Monsieur Faribeault, nous venons d'en faire la triste expérience au Najualank. N'importe, si le vent ne

(1) *Jam* : entassement de billots qui arrête le flottage.

change pas d'ici à demain, vous ferez bien de prendre deux bateaux — celui de l'équipe et celui de la *cookerie*, — avec huit hommes pour traîner les billots à force de rames jusque dans le fil de la rivière. Afin de réunir des poches de bois, comme on dit, vous pourrez décrocher provisoirement et employer l'un des *booms* qui ferment les baies du lac.

— C'est bien pensé, *Boss*, nous autres on ne demande qu'à marcher, et surtout à ne pas être dans les jambes de la queue (1) acheva le contremaître, ce qui suffit à provoquer des rires homériques.

— Ohé! les hommes, cria Faribeault, vous avez beau avant souper de remonter les bateaux avec les avirons et à la perche jusqu'à la cascade; peut-être même seriez-vous bons pour les portager en amont d'elle; ça nous fera gagner du temps demain. Vous n'avez pas mis de butin dans vot'e bateau, *cook*, depuis qu'on a travaillé avec?

Sur réponse négative, le contremaître continua, s'adressant à Jean :

— Tant qu'il est descendu des billots, *Boss*, on est venu à boute de les clairer (2) en employant les deux bateaux et nos gaffes.

Les hommes gaiement embarqués, s'éloignèrent en chantant à tue-tête :

C'est l'a-vi-ron qui nous mette
qui nous monte,
C'est l'a-vi-ron qui nous monte
en haut!

Entretemps, Jules Janvril avait déchargé le canot et préparait le camp qu'il devait occuper avec son chef. Jean ne manqua pas d'aller l'aider, en disant :

— Nous irons casser beaucoup de sapin pour faire de bons lits, parce que j'ai décidé de rester ici deux ou trois jours; mais, montons d'abord notre petit poêle, pour que je puisse faire cuire

(1) Par *la queue*, il faut comprendre l'équipe en queue du flottage qui ne doit pas laisser de bois canards derrière elle.
(2) *Clairer* : s'en débarrasser, faire partir.

un repas; comme moi, tu dois avoir une faim dévorante, puisque nous n'avons pas dîné.

Dans la soirée, tout le monde faisait cercle autour de gros chenêts en bouleau vert, sur lesquels brûlait un amas de bûches; le contremaître Faribeault, trouvant sans doute qu'il lui appartenait de divertir les visiteurs, cessa de fumer pour leur raconter un incident récent, qui avait beaucoup amusé l'équipe :

— Vous savez, *Boss,* que Joe Moreau prend des ours par icite — peut-être pas autant qu'il prétend — mais beaucoup tout d' même. Ses traquenards sont amorcés aveuc des saloperies dont il charge son canot à Kiskisink, ou aveuc les carcasses des loups-cerviers, pécans, martes et aut'es bêtes qu'il a pleumées l'hiver dans ses campes (1); mais au besoin il emploie aussi d' la witouche (2), dont on peut prend'e des poches sans limite dans l' rivière.

« L'aut'e jour, tous ses pièges à ours étant tendus, Joe Moreau a passé par une place où ce qui avait des corps morts, toute chicâillés par un ours cherchant d' fourmillières et d' bibites (3). Comme les pistes étaient fraîches et qu'il y avait d' aut'es corps morts pas acor graffinés, Joe Moreau s' mit à faire à la jambette (4) une clôture autour d'une trappe à castor qu'il alla quérir dans son campe, pas ben loin. C'était pas beaucoup son idée qu'un ours pourrait s' prendre dans une trappe à castor, quoique celle-ci fût aveuc dents, c' qui n'est pas ordinaire. Toujours que quand l' métis s'adonna à repasser l' lendemain, un ours furieux se mâta devant lui, en traînant la perche après quoi était chaînée la trappe qu'il secouait au bout de sa patte. Joe Moreau, ben qu' trop surpris, se retourna d'un saut et se mit à courir, mais une branche d'aulne lui barra les jambes et le fit tomber sur l' nez, l'ours rugissant derrière lui à l' faire mourir de peur. Quoique ça, il se fit une raison, revint

(1) *Pécan : mustela canadensis,* grande martre du Canada. *Pleumer :* écorcher.

(2) *Witouche :* ou perchaude : poisson du genre ciprin.

(3) *Chicâillés :* déchiquetés. *Formilières :* fourmilières. *Bibites :* insectes.

(4) *Faire à la jambette :* faire négligemment.

avec son fusil, et tua la bête. Mais il était resté ben énervé, à preuve ce qui est arrivé le jour suivant. Le bois descendait alôrs sur l'eau et tout ceusse d' ma *gang* (1) étaient où il fallait; en faisant un tour pour vouère si toute : llait ben, je vis Elphège Métivier, l' gas assis devant vous, *Boss*, il était accroupi près l' pied de la cascade qu'il gardait pour repousser les billots, qu'un remous faisait échouer contre la rive où ce qu'il se tenait. Joe Moreau était venu s'accroupir à côté d' lui, et les deux jasaient si fort qu'ils ne m'ont pas entendu approcher; arrivé derrière Joe Moreau, j'ai trouvé drôle d' lui souffler dans l' cou en lâchant un gros *whoof*, comme fait un ours surpris, qui n' sait pas acôre s'il doit être fâché, ou pas fâché. Sur le coup, Joe Moreau fut si apeuré qu'il sauta tête première dans le bassin, comme un' guernouille, (*sic*) et se mit à nager en démon pour gagner l' aut'e bord; ah! ah! ah!

L'hilarité du contremaître se communiqua à son équipe, qui connaissait cependant l'histoire; mais, pour être répétée, elle ne perdait rien de son sel au goût d'un tel public. Même l'amusement évident de Jean semblait appeler la narration d'autres anecdotes qui avaient cours parmi ces gens. De tous les animaux de la faune canadienne, l'ours est celui qui fait le plus fréquent appel à l'imagination durant les veillées des forestiers. Le *Grand Boss* fut tenté d'offrir un prix Le Crac, ou Munchausen, à l'homme qui raconta ce qui suit :

— Un gros « habitant » qui visitait le haut d' sa terre, où ce qui avait un champ d'avouène (avoine) prête à faucher s' trouva nez-à-nez aveuc un ours qui, occupé à manger l' grain n'avait pas ouï venir l'homme, hormis qu'au dernier moment, la bête s'était redressée. Si l' « habitant » n'avait pas grouillé en toute, l'ours ne l'aurait peut-être pas disputé; toujours qu'il lui a sacré deux coups d' patte qu'ont arraché la viande de ses épaules : alors, sans connaissance (2), l'homme poigna la langue de l'ours, la renversa jusqu'au fond du gagouët (3) et tint bon,

(1) *Gang* : mot anglais, équipe.

(2) *Sans connaissance* : furieux.

(3) *Gagouët* : la gorge.

jusque quand la bête a étouffé. Et l' « habitant » n'avait presque pas d' morsures sur l' bras sorti de la gueule de l'ours.

Après être resté trois jours dans le voisinage du rapide des loups, Jean se préparait à continuer son inspection, quand le bassin de la cascade qui se trouvait en amont fut de nouveau le théâtre d'un petit incident. Le vent avait tourné, était devenu impétueux et chassait une masse de billots, qui remis à flot par la vigoureuse équipe d'Omer Lessard, se répandaient sur le lac Petit Bostonnais, dont Jean avait eu la prévoyance d'empêcher l'encombrement. Or, tandis que le bois arrivait avec vitesse, deux aspérités sur la crête de la cascade arrêtèrent l'un des billots qui, se dressant obliquement sous la pression des autres, causa la formation d'un barrage. Se voyant débordé, le gardien sur place courut chercher de l'aide; il rencontra plusieurs de ses camarades que l'interruption dans la descente du bois avait déjà inquiétés. Parmi eux était un *draveur* trapu, nommé Siméon Gagnon, plus expert que les autres. Muni d'un levier, il s'élança sur le bois, généralement d'assez petit diamètre et impropre à supporter le poids d'un homme, sauf quand le flot a poussé les billots les uns sur les autres. On n'était plus au temps où, perché sur quelques gros tronc de pin, et jouant des pieds pour réagir contre son roulis, quelque forestier intrépide se laissait porter par gloriole, ou se trouvait entraîné par accident, au gré du courant. Cependant, Siméon Gagnon était de la même trempe; il atteignit en quelques enjambées le billot à demi-mâté, et le dégagea sans trop de difficulté; mais dès que cette clef eut ouvert le barrage, le bois, encore peu tassé et entremêlé, se remit en mouvement. Comprenant qu'il ne pourrait plus regagner le bord par un tel pont croulant, l'homme plongea du haut de la cascade dans le bassin, afin de devancer les billots qui étaient sur le point d'y tomber. C'est avec un soupir de soulagement qu'après deux ou trois minutes d'anxieuse attente, les assistants virent, à quelques vingt mètres en aval, émerger la tête ronde et noire du nageur, qui gagna aussitôt la rive. Dès qu'il s'y fut hissé, ses camarades accoururent pour le féliciter, mais sa réponse fut de les prier de s'agenouiller avec lui pour remercier Dieu de l'avoir sauvé. Le péril avait

été, ou d'être écrasé entre les bois au-dessus de la cascade, ou d'être assommé par ceux qui s'entrechoquaient dans leur chute, et faisaient écumer l'eau.

Quand le moment en fut venu, Faribeault regretta de voir repartir le maître forestier, causeur agréable et instructif, prêtant d'ailleurs une oreille complaisante à ce que lui disait le prochain. En assistant à l'embarcation du *Grand Boss*, et de son bon pagayeur, Jules Janvril, le contremaître parla d'une manière encourageante :

— Voyez donc comme ça charrie gros de billots. Faut croire qu'Omer Lessard et sa *gang* s'ambitionnent assez pour avancer plus vite que l'eau ne baisse. J'ai grande confiance qu'on sauvera not'e *drave*. Vous allez vouère un des mes hommes à chaque méchante place dans l' boute restant d' rivière que je dois *watcher* (1).

Les deux canotiers levèrent leur pagaie pour saluer en passant chacun de ces hommes, arrivés en bateau quand il faisait à peine jour, et débarqués sur l'une ou l'autre rive.

Jean dit à Jules Janvril :

— Je ne t'ai pas encore demandé si, sachant ce qui vient d'arriver à Joe Moreau, et surtout à Siméon Gagnon, tu as maintenant changé d'idée sur l'utilité de savoir nager. Sans être bon nageur, personne ne devrait s'aventurer dans un canot du modèle imaginé par les sauvages.

— C'est ben çartain que j'apprendrai, *Boss*, l' aut'e jour j' parlais rin que pour rire.

A la bifurcation devant l'île, se trouva Fortunat Limoges, qui remontait la rivière avec des journaliers.

— C'est un bonheur de vous revoir, Monsieur Vadeboncœur, s'écria-t-il, vous avez été ben qu' trop retardé : j'ai compris que c'était à cause d' la glace du Najualank?

— Oui, plus un vent violent.

— C'est ben choquant; il doit y avoir des places, comme dans l' rapide au pied de l'île, où que c'est à peine passable.

---

(1) *Watcher* : de l'anglais *to watch*, surveiller, garder.

N'importe, ça l'air de ben marcher maintenant. Tout est correct en bas. Avant que j'aie pu placer le *boom* d'icite, une centaine de billots sont entrés dans le mauvais chenail, mais ils furent arrêtés par des embarras de branches; je viens d' finir de traîner ces billots et d' les jeter par dessus l' *boom* dans le bon courant.

— Comment les avez-vous traînés?

— En les amarrant ensemble par dix ou quinze avec le câble qui sert à tendre les *booms*. Pour tendre un boom, j'enchaîne l'un de ses bouttes à un gros arbre à terre; puis on remorque le *boom* par le câble fixé à son autre boute; alôrs, quand on est à la place où il faut raidir, les hommes débarquent pour tirer comme dans un tug-of-war (1).

— Oui, je sais Fortunat; c'est pour serrer et aussi pour étayer les *booms* que j'ai fait commander des câbles. Où vas-tu maintenant?

— J'étais pour me rendre aveuc mes journaliers aider Omer Lessard; il faut qu'il descende vite pour sauver not'e *drave*.

— C'est une idée digne de notre premier contremaître; peut-être ferais-tu bien aussi d'échanger plusieurs de tes journaliers contre des *draveurs* d'Eugène Faribeault, qui seraient plus utiles maintenant avec l'équipe de queue. La partie de la rivière où j'ai passé depuis ce matin peut très bien être gardée par des journaliers qui resteront à terre.

— C'est correct, Monsieur Vadeboncœur.

— Alors, au revoir, sois fortuné Fortunat!

— Grand merci! bonne chance, *Boss*.

Sans les nombreux billots flottants qu'il fallait éviter de heurter, le trajet par le bras gauche et ses deux petits lacs eût pu se faire presque les yeux fermés jusqu'au barrage flottant, auprès du campement temporaire de Tancrède Brisebois.

Rien de plus chaleureux que l'accueil d'un forestier canadien qui se trouve dans son élément.

---

(1) *Tug-of-war* : le milieu d'une corde est placé à un point zéro; chaque moitié est saisie par une des deux équipes, tirant en sens contraire, pour rivaliser de force.

— Eh! *Grand Boss,* proféra d'un voix sonore le contremaître en voyant approcher son chef. « Vous arrivez comme les roses de mai et les hirondelles au printemps; il s'annonce itou par les corneilles, ajouta-t-il en riant, mais quand on a d' la visite, on leur dit pas : vous arrivez comme les corneilles!

— D'ailleurs, répondit Jean, les corneilles sont des oiseaux champêtres qui ne fréquentent pas la forêt, tandis que les corbeaux ne la quittent guère. Je constate avec plaisir que vous êtes de bonne humeur, comme toujours.

— Comme de fait, toujours quand j' suis avec vous, *Boss;* si vous nous faites l'honneur de dîner à notre table — car nous avons fait une table et des bancs — vous trouverez que vous nous avez donné un bon *cook.*

— C'est vous-même qui l'avez engagé, Brisebois.

— Aveuc vot'e permission, *Boss;* par malheur, j' vais devoir l' laisser partir, parce qu'il travaille chaque année pour l' club Triton; on ne créiait pas que l' *drave* serait aussi long.

— Alors, comment vous tirer d'affaire?

— Soyez pas en peine, Boss; on *toff'ra* (1) ben, même qu'on ne pâtira pointoute; vous savez ben que tous les coureux d' bois comme nous aut'es sont capables de s' faire à manger. Asthure, j' vas fermer l' *boom.*

— Pourquoi donc?

— Rien que pour une heure, pendant l' dîner. C'est un travail de tue-monde (2) dans l'abîme; quoique ça, on l' fait aveuc plaisir; asseulement que quatre hommes ne fournissaient pas dans l' temps que les aut'es dînaient; alôrs, j'ai cru préférab'e d'arrêter l' bois. Je trouve ça drôle (3) comme il se met des fois dans des places où ce qu'il est quasiment ingrouillable (4).

Au grand amusement de l'équipe, Jean raconta, en dînant, comment Eugène Faribeault avait fait prendre un bain froid à Joe Moreau.

---

(1) *Toffer :* de l'anglais *to toughen,* s'endurcir, résister.
(2) *Travail de tue-monde :* travail exténuant.
(3) *Drôle :* surprenant, extraordinaire.
(4) *Quasiment :* presque. *Ingrouillable :* impossible à remuer.

— J'aurais ben voulu le voir faire le wawaron (1), dit Brisebois. J'espère que vous allez rester quelques jours auprès d' nous aut'es *Boss?*

— Merci de l'invitation, mais j'ai décidé de dresser ma tente sur le bord du plateau vis-à-vis de l'île. Nous serons proches voisins, je vous verrai souvent, même quand vous irez camper plus loin en aval.

Tandis que Jules Janvril, aidé d'un des hommes de Brisebois, porfageait les effets du maître forestier, celui-ci se rendit au pied de l'île pour lancer une ligne; mais, aussitôt que les mouches effleuraient l'eau, une grosse witouche s'y accrochait. Ce cyprin est mangeable, surtout au printemps, quoique loin de valoir la truite; Jean eût voulu en prendre quelques-unes pour le souper. Ce fut peine perdue, tant se montrait persistant le poisson qui était le moins désirable des deux.

Tout à coup, le jeune Vadeboncœur perçut un bruissement anormal de l'autre côté du chenal de droite. Près du haut de l'escarpement qui bordait le plateau où allait être placée sa tente, se trouvait le tronc blanchi d'un énorme pin renversé, derrière lequel apparurent la tête et la poitrine d'un ours; les oreilles, si expressives des sensations de l'animal, pointaient en l'air; il avait les pattes antérieures sur le bois, et le regard tourné vers Jean, sans toutefois le voir, à cause d'un rideau d'aulnes devant lui. Au printemps et à la fin d'automne le pelage de l'ours est beau; dans le cas actuel, la viande aurait été très acceptable pour l'équipe de Brisebois. Il n'en fallait pas davantage pour que le chasseur se décidât : il sortit son rifle d'un étui, puis fixa la hausse à cent cinquante mètres et tira; aussitôt l'ours disparut. Précisément Jules Janvril arrivait portant le canot.

— Traversons vite la rivière, dit Jean, je crois bien que nous allons trouver un ours derrière ce gros pin abattu.

Après avoir grimpé jusque là, en se précautionnant contre une attaque probable si l'animal n'était que blessé, les deux

(1) *Wawaron :* onamatopée désignant la grenouille-bœuf (*rana pipiens* ou *Rana Castabeiana*).

jeunes gens furent grandement déçus de ne pas le voir derrière le tronc; un éclat de bois fraîchement arraché était le seul indice de la présence récente d'une bête armée de griffes. Le sol, tapissé de mousse à caribou, ne conservait aucun vestige du plantigrade. Le maître forestier était sûr pourtant d'avoir bien visé; mais il se rappela que le canon de l'arme avait été appuyé à tort sur une grosse branche qui, vraisemblablement, aurait été remuée par le vent au moment où le coup partait.

L'équipe en queue continua à pousser fougueusement de l'avant; quand elle atteignit la tête du rapide à la roche graniteuse, où Jean et Jules Janvril avaient été en péril, Omer Lessard arrêta son élan.

— Espérez que j'aille vouère si l' dernier bois que nous avons envoyé s'est porté assez loin dans l' lac, parce que les bateaux vont prendre pas mal d'erre (1) dans l' rapide.

Après que le passage eût été heureusement franchi, l'avant-garde de l'équipe prit contact avec les gens d'Eugène Faribeault; alors, celui-ci alla s'établir à proximité de la bifurcation de la rivière, en attendant de passer sur l'île.

Un jour, les *draveurs* d'Omer Lessard virent arriver un canot pagayé par un sauvage de Kiskisink; un passager se prélassait dans l'embarcation; c'était Baptiste Barsalou. Accoutumé depuis assez longtemps à visiter les « chantiers », il se trouvait muni de tout l'attirail de campement. Sa tente fut dressée à côté de celle dont le cuisinier d'Omer Lessard venait de ficher les piquets. Le soir venu, l'étranger se fit connaître de l'équipe; il dit être un ami de M. Vadeboncœur, autorisé par lui à faire dans son personnel de nouveaux assurés parmi ceux qui ne l'étaient pas encore. Connaissant bien son métier, Barsalou commença son boniment en faisant de grosses plaisanteries destinées à égayer les hommes, et à se concilier leur confiance. L'astucieux personnage finit par donner un conseil apparemment désintéressé :

---

(1) *Erre :* élan, vitesse; exemple en termes de marine : ce navire prend de l'erre, manque d'erre pour gouverner, etc...

— Ne vous hâtez pas, dit-il, d'accepter mes propositions; prenez le temps de réfléchir.

Il revint à la charge les jours suivants, et ce ne fut pas sans succès; pour montrer que sa compagnie était sérieuse, il fit remarquer que l'agréation par elle des contrats qui venaient d'être passés dépendrait, dans chaque cas particulier, du rapport de l'un ou de l'autre de ses médecins à Chicoutimi, Québec ou Trois-Rivières.

— Vous devez vous soumettre à la visite médicale, mais elle se fera sans frais pour vous, expliqua l'agent, avant de faire attester par deux témoins la signature, ou à son défaut, la croix en tenant lieu, sur chacun des documents.

C'est ici le moment de rappeler combien étaient vils les sentiments qui avaient fait venir Barsalou sur la Bostonnais. Comme on sait, Marie-Anne avait toujours fait la sourde oreille aux cajoleries de l'antipathique individu, qui d'ailleurs n'était pas reçu chez elle. Mais un peu d'amour, joint à beaucoup de cupidité, incitaient Barsalou à ne pas cesser de faire la cour à la jeune fille, chaque fois qu'elle quittait la ville pour Beaupré. Jamais prétendant ne persista en l'absence aussi complète d'encouragement. C'est qu'il gardait l'espoir que son affaire de cœur finirait par prospérer comme son affaire d'assurance, s'il pouvait amoindrir Jean dans l'esprit de Mlle Lafrance. Inspiré par sa haine pour un rival aussi dangereux, Barsalou essaya de lui susciter des difficultés en faisant naître le mécontentement dans le campement d'Omer Lessard. Bien sûr, l'intrigant ne s'y risqua qu'après avoir empoché ses contrats. Alors, il parla en véritable bolchévic.

— Vous travaillez bien qu' trop fort pour enrichir la *concerne*, sans compter qu'à tout instant vous exposez votre vie. Je ne devrais pas vous assurer, si j'écoutais seulement l'intérêt de ma compagnie.

Aussitôt, le contremaître protesta de si belle façon qu'il se fit applaudir par ses forestiers.

— Sauf vot' respect, Monsieur, vous êtes pas sérieux : si ça ne faisait pas l'affaire de vot'e compagnie, alle (elle) ne vous ferait pas courir le bois pour venir nous retrouver. J' mas dire

comme on dit, nous aimons notre métier qui peut ben être dangereux, mais il n'empêche pas quasiment tous les *bûcheux* et *draveurs* d' mourir très vieux dans leur lit. Aucun de nous autes n'est capable de gagner plus qu'à la *drave*, et la *concerne* d'icite nous paie les plus gros salaires, nous nourrit ben, et nous traite en Monsieur.

Voyant ainsi réfutées ses paroles insidieuses, Barsalou tenta d'effacer la mauvaise impression qu'il venait de produire. Son fonds d'anecdotes, recueillies pour servir à dérider les clients, fut mis à contribution. Ensuite, le canadien-américanisé crut plaire en faisant semblant de s'intéresser aux méthodes de travail dans les forêts et sur les rivières. Une des questions lui venant en tête s'appliquait aux barrages flottants :

— Par l'effet d'un très fort courant, le bois n'est-il pas forcé par dessus ou par dessous les *booms*?

— Voyez-vous, Monsieur, dit Lessard, ils ne sont pas tendus en travers du fil de l'eau, mais de biais; de même, l' bois force moins. Des fois, on fait des *rack booms* (1) à deux pièces, l'une sur l'autre, et par des trous de tarière à tous les dix pouces dans la longueur, on pique des barres d' fer allant de deux pieds dans l'eau, et dépassant d'autant le haut du *boom*. Pour moé, j'aime pas cette espèce de barrage, vu que l' bois peut l' faire caler en s'entassant dessus, et passer de même. Pour le tenir, c'est de ben étudier le courant et de tendre le *boom* en conséquence.

— Je comprends; mais comment donc liez-vous les bouts de chaîne attachant l'une à l'autre les pièces de *boom*?

— C'est ben simple, Monsieur; on a des clovisses; elles sont comme un chaînon ouvert d'un boute, mais qui s' ferme au moyen d'un *bolt*, quand on y a fait entrer les chaînons de chaque boute de la chaîne; le *bolt* (2) est taraudé, et pour pouvoir être enlevé facilement, il y a une tête carrée, des fois percée d'un trou par où on passe un long clou, ou quelque broche raide pour s'aider à détarauder

Baptiste Barsalou ne se doutait pas que cette explication minutieuse allait lui faciliter l'accomplissement d'un mauvais dessein dont il n'avait pas encore vu la possibilité.

---

(1) *Rack-boom* : de l'anglais *rack*, râtelier.
(2) *Bolt* : mot anglais signifiant boulon.

XXII

Le lendemain, Barsalou alla s'aboucher avec les hommes dans l'île. Pour parvenir jusqu'à eux, après avoir traversé la rivière à sa bifurcation, il fallut portager, tant le bras gauche était encombré de billots. Ceux-ci s'accumulaient maintenant plus vite que n'était possible leur écoulement par le défilé. A l'heure du souper, Eugène Faribeault, en fermant comme de coutume le barrage dont la garde venait de lui incomber, fit remarquer au visiteur l'importance de cette porte de l'abîme.

La soirée se passa comme celle de la veille dans l'autre campement, hormis que Barsalou s'abstint de tout propos subversif, se contentant de vanter ses polices et de raconter des histoires. Avant de se retirer dans sa tente, que le sauvage venait de réinstaller, il dit :

— Au matin, je vais avoir le plaisir d'aller saluer M. Vadeboncœur, et voir ensuite vos camarades en bas d'icite. Dans trois ou quat'e jours, je reviendrai faire une bonne *business* avec vous aut'es.

Dès l'aurore, tandis que Baptiste Barsalou ronflait dans ses couvertures, le guide sauvage était accroupi auprès d'un feu allumé devant l'abri des *draveurs*. Plusieurs de ceux-ci causaient avec le Montagnais, en le regardant graisser des bottes.

— Tous les matins, disait-il, faut les nettoyer, parce que l' monsieur a fait presque tout l' chemin à pied; il craint les rapides, et m' laisse les sauter seul. Par exemp'e, il est ben gréé d' chaussures, mais alles (elles) sont pas comme les nôtres; voyez que les semelles ne sont pas cloutées, mais mottonnées de caoutchouc (1).

---

(1) *Cloutées :* semelles garnies de clous; *mottonnées :* couvertes de mottons, morceaux, pelotes.

Ce genre de semelles empêche assez bien de glisser sur les pentes ou les roches humides.

Plus tard, quand il fit assez clair pour travailler au pied des falaises, chacun regagna son poste; alors, le contremaître donna assez de jeu au *boom* pour que sous la pression de l'eau et du bois, le bout s'en écartât à quelques pieds de la rive et ouvrît ainsi un passage. Afin de changer la position du crochet de la chaîne d'attache, il fallait avoir les poignets forts, même en s'aidant de la pointe d'un levier. C'est ce que constata Barsalou au moment où, sur l'invitation d'Eugène Faribeault, il allait se faire servir à déjeuner par le cuisinier de l'équipe.

Pendant ce temps, le sauvage faisait le premier de deux trajets nécessaires pour mettre au pied de l'île ses fardeaux de la veille. La manière de porter un canot a été précédemment décrite; l'usage dans les bois canadiens est de faire reposer toute autre charge entre les épaules et la naissance du cou; elle est suspendue par un *collier*, courroie dont le milieu, plus large que les bouts, s'appuie sur le front de l'homme, marchant courbé, la tête baissée. De la sorte, tels portefaix forestiers, de force exceptionnelle et rompus à ce dur métier, parviennent à portager un tonneau de farine (près de 91 kilos) ou même de lard (136 kilos).

En allant rejoindre son guide, Barsalou plongea plusieurs fois le regard dans le gouffre de la Bostonnais. Il trouvait cette vue agréable, parce qu'elle entretenait chez lui l'espoir de tenir enfin le moyen de porter à Jean un coup qui serait fatal à son entreprise.

Il entrait néanmoins dans le caractère du maître fourbe d'aller trouver celui auquel il voulait du mal, et de lui adresser des paroles mielleuses.

— Je suis content que vous m'ayez permis de venir icite, non pas que l' *business* possible en vaille beaucoup la peine; mais c'est étonnant d' voir comme vous avez fait beaucoup d' bois, et bien réussi la *drave*.

— Quoiqu'elle ne soit pas finie, Monsieur Barsalou, je vous remercie du compliment. Avez-vous besoin de quelque chose?

Où comptez-vous passer la nuit? Voulez-vous que ce soit dans ma tente?

— J' demanderais pas mieux, Monsieur Vadeboncœur, pour le plaisir de causer avec vous; mais je dois me presser d'en finir avec vos hommes. J'ai un guide, et tout ce qu'il me faut pour être confortable.

— Bien, Monsieur Barsalou; alors, je vous laisse aller.

Les hommes de Tancrède Brisebois étaient occupés surtout dans le large rapide qui faisait suite au défilé; déjà, la Bostonnais n'était flottable en cet endroit que dans le chenal grossi par l'eau qui venait du côté droit de l'île. Par delà, la rivière étant relativement resserrée dans un lit très peu incliné, le courant était faible, sauf en pleine crue, et la profondeur était suffisante pour le flottage, même à l'étiage. Il n'y avait plus, jusqu'à l'embouchure, qu'une petite cascade qui pouvait faire obstacle à la descente du bois.

Naturellement, le Barsalou eut à attendre le soir pour entrer en pourparlers avec l'équipe d'avant-garde. Il fut reçu poliment, quoique non sans froideur, par le contremaître, mis en défiance par la physionomie peu ouverte du visiteur, toujours enclin à détourner du regard d'autrui ses yeux bigarrés. Néanmoins, durant trois soirées successives l'occasion lui fut laissée de pousser ses arguments d'assureur. Finalement, Tancrède Brisebois, qui n'avait écouté que d'une oreille distraite, questionna l'agent:

— Vot'e société, Monsieur, où qu'elle est?

— Aux Etats, dans l' Massachusetts.

— Eh! bien l'an dernier je m' suis fait assurer pour cinq mille piastres par une grande société de c' pays icite. Faites-nous donc vouère si vous êtes capable de compétiter aveuc alle (elle) sur l' montant de la prime?

Baptiste Barsalou recourut en vain à son tarif et à un barême; la discussion ne lui fut pas favorable, de sorte que Tancrède Brisebois conclut :

— Pourqoué qu'on irait charcher dans l' Ma-sa-chossette ce qu'on a cheux nous?

— Mais vous n'avez pas à chercher, puisque j'ai fait les frais de venir ici.

— Ce sont des frais qui ne seront pas payés par nous aut'es. Les agents canayens (1) n'ont pas affaire à courir l' bois, ils nous trouvent dans nos maisons.

Comme par hasard, il n'y avait pas alors de communications entre l'équipe de Brisebois et celle de Faribeault, le courtier d'assurances trouva dans la dernière des contractants non avertis de son échec au campement voisin. Toutefois, s'il réussit auprès d'eux, ce ne fut pas sans avoir usé, trois soirs durant, d'arguments *ad hominem*, propres à convaincre des gens d'une classe connue pour n'être point prompte en affaire d'intérêt.

Entretemps, le sauvage dut retransporter ses charges à la tête de l'île, où il s'installa en attendant que son employeur fût prêt à s'embarquer pour le retour au chemin de fer.

Le quatrième jour, à l'heure du dîner, Barsalou feignit de se rappeler soudainement qu'il était attendu le surlendemain à Québec, où devait arriver un inspecteur de sa compagnie.

Après le repas, il se revêtit d'un de ces surtouts à deux endroits, l'un en cuir puce, luisant et souple, l'autre en velours gris de coton à côtes : la face qui correspond avec l'état du temps est portée en dehors. Ce genre de vêtement, bien connu des chasseurs, se boutonne sur le devant, et peut être serré à la taille par une ceinture passant dans des ganses.

« Bonguenne! la belle boudrine » (2), pensaient les hommes. Barsalou endossa un petit havresac contenant des effets personnels, dit aimablement adieu à ceux qui l'avaient si bien reçu, et prit le portage conduisant en amont. Mais ce fut sans s'éloigner plus qu'il ne fallait pour pouvoir pénétrer dans les halliers sans être vu. L'odieux individu voulait être couvert d'un alibi, afin de ne pas se laisser imputer le délit qu'il avait prémédité de commettre durant la nuit suivante, quand le sommeil règnerait dans le campement de Faribeault.

Peu importe comment Barsalou passa les longues heures d'attente, avant d'oser approcher l'abri de toile, d'où partait une cacophonie, rassurante pour lui, d'affreux ronflements.

---

(1) *Canayens* : canadiens.
(2) *Boudrine* : pardessus.

Après avoir trouvé en tâtonnant l'extrémité du barrage flottant, le malfaiteur fut guidé par les indications obtenues des contremaîtres en réponse à ses questions hypocrites. Il tira de sa poche un de ces couteaux de Sheffield avec manche en corne de cerf, où se replient d'un côté deux lames, plus quelques petits outils, et de l'autre un crochet utile pour enlever la pierre logée souvent entre fourchette et paroi du sabot d'un cheval. Cette fois, l'instrument allait servir à dévisser le boulon de la clovisse à retirer pour détacher le *boom* de la chaîne qui le retenait au rivage. Afin de travailler en évitant tout cliquetis, le malfaiteur avait dû se pencher fort avant sur le bord de l'eau. Etant encore dans cette position, il se saisit au cri d'une chouette, se redressa brusquement, et fit ainsi sauter le bouton de sa ceinture. Au même instant, le barrage ouvert fut refoulé contre la rive opposée, en laissant passer librement le bois, poussé par le courant et une brise de l'Est.

Son mauvais coup étant fait, Barsalou chercha vainement le bouton arraché, mais finit par se convaincre que cet objet compromettant était tombé dans la rivière.

Le trajet à travers l'obscurité pour gagner la tête de l'île fut très pénible; le traître dut même marcher en partie sur les mains, parmi de longs éboulis de roches qui n'avaient pu être évités en faisant le portage. Au milieu de la nuit, le sauvage qui dormait paisiblement dans la tente de Barsalou fut réveillé en sursaut, au son d'une voix criant :

— Préparez-vous à partir au point du jour, on m'attend à Québec.

Mécontent de ce que son sommeil fut si brusquement interrompu, le sauvage ne dit mot, mais se leva pour un instant afin de retirer les bottes de son bourgeois qui, sans plus enlever que la « belle bougrine » se jeta sur sa couchette. Toutefois, il ne put pas même s'assoupir, sans doute à cause d'un excès de fatigue, et d'une émotion naturelle en pareille circonstance. Aussi bien, un vent impétueux secouait violemment la tente, bien qu'elle fût un peu protégée par des conifères.

Les deux hommes déjeûnèrent à l'aube et firent ensuite les paquets, mais c'est bien à contre-cœur qu'ils affrontèrent dans

leur canot les vagues blanchissant la rivière : le pagayeur maugréait contre la malchance d'avoir à forcer la nature pour ne pas aller à la dérive; le passager tremblait de crainte d'être noyé, mais il lui tardait de s'éloigner du lieu de son forfait.

Après avoir mis près d'une demi-heure à faire une traversée qui durait cinq minutes en temps calme, Baptiste Barsalou et son guide, trempés par l'embrun, débarquèrent sur la rive où était alors campée l'équipe en queue de la drave. Son travail avait été arrêté à deux cents mètres plus haut, par l'impossibilité de faire avaler le bois plus vite qu'il ne s'écoulait en tête du flottage, toute la section intermédiaire de la Bostonnais, hormis le bras droit, étant entièrement couverte de billots.

Mais voici qu'à son lever Omer Lessard trouvait la rivière dégagée aussi loin qu'il pouvait voir. Très intrigué, ce contremaître décida d'aller s'enquérir de la cause d'un changement aussi inattendu. Barsalou dit n'en rien savoir :

— Non, Monsieur Lessard, on dormait à la tête de l'île. Je dois être en ville après-demain; pouvez-vous me prêter un homme pour aider à nous rendre au plus vite jusqu'au chemin de fer?

— Ça s' pourrait; mais, en passant au Dépôt, vous faudra payer l' salaire de l'homme pour l' temps du voyage jusqu'au retour. Ohé! Siméon Gagnon, veux-tu aller à la ligne (1), aveuc ce Monsieur ben pressé?

— Comme il vous plaira, Boss.

— C'est bon. Alôrs, tu reviendras d' suite, car j'ai des doutances que quèque chose va mal, et que nous en aurons plein not'e capot (2) pour sauver la *drave*.

— Oui, mais j'aurai pas d' canot pour revenir?

— Tu t' feras conduire par l' sauvage jusqu'à l' décharge du Najualank, où tu prendras l' portage.

— C'est correct, Boss.

Dès qu'il eût déjeuné, Siméon Gagnon choisit deux bonnes

(1) *La ligne :* le chemin de fer.
(2) *Avoir plein son capot :* tout ce que l'on peut faire ou supporter.

perches, nécessaires pour remonter en canot les rapides, et prit place à l'arrière de l'embarcation; le sauvage était devant, et Baptiste Barsalou au centre. En sa personne partit l'un des deux seuls êtres malfaisants qu'abritait alors la forêt, l'autre étant le carcajou, ou *qu'à-qu'à-sut* (diable des bois); le loup avait temporairement disparu.

Profitant d'une inactivité obligée, succédant à des fatigues harassantes, Fortunat Limoges avait quitté sa couchette moins tôt que de coutume. La disparition des billots, sauf ceux qui s'étaient échoués sur la rive gauche, lui fit partager les appréhensions d'Omer Lessard. Les deux contremaîtres prirent donc un bateau et se hâtèrent d'aborder dans l'île.

Vers le même moment, Jules Janvril lavait tranquillement la vaisselle émaillée qui venait de servir au repas matinal qu'il avait partagé avec son maître. En sortant de la tente, celui-ci éprouva une surprise désagréable : la rivière ne charriait pas de bois.

— Pourtant, j'ai peine à croire, se dit-il, que Faribeault et son équipe se soient réveillés trop tard!

Après être resté longtemps en observation sans voir aucun billot dans le courant, Jean s'alarma, descendit en quelques bonds du plateau où il était, et prit son canot pour traverser au plus vite jusqu'à l'île.

Un vent froid, soufflant de face, lui faisait venir les larmes aux yeux; mais, s'il eût été moins viril, elles eussent pu être causées par le spectacle désolant que présentait le défilé, encombré de bois enchevêtrés. Ceux que le torrent avait d'abord emportés sur la pente rapide furent bientôt bloqués contre les parois et les roches; il se forma ainsi des barrages, successivement abattus et reconstitués, ou franchis par la suite des billots, qui finirent par s'amonceler à différentes hauteurs.

Le *Grand Boss* se montra calme devant les hommes.

— Le *boom* s'est donc rompu? demanda-t-il.

— Sauf vot'e respect, répondit Faribeault, c'est vot'e ami qui nous a joué l' tour de l'ouvrir.

— Comment savez-vous?

— On peut vouère où l' maudit cochon s'est tenu pour déta-

rauder la clovisse; voici ses pistes, ben connaissables, car ses bottes ne sont pas pareilles aux nôtres. Le *bolt* (1) de la clovisse est au bord de l'eau; il n'est pas cassé. Mais ce n'est pas toute. Vous pouvez vouère par terre, à trois pieds des pistes, un d' ses boutons de capot; c'est des boutons comme en goudrier tordu; plusieurs de nous aut'es peuvent dire qu'il n'y avait pas d' manque dans ses boutons quand l' *gabari* nous a quittés après dîner (2).

On expliqua tout cela à Fortunat Limoges, à Omer Lessard et à Tancrède Brisebois, qui étaient arrivés presqu' simultanément, mis en alerte par des effets différents d'une même cause : le bois en amont avait avancé trop vite; en aval il n'avançait plus.

Les braves forestiers qualifièrent le Barsalou des épithètes les plus malsonnantes tirées de leur fonds inépuisable d'invectives; mais « sacré carcajou » peut être cité comme exprimant avec le plus de justesse le mépris qu'ils éprouvaient.

Jean. — Maintenant que nous ici présents avons noté le lieu exact où sont tombés le boulon et le bouton, ils seront mis en sûreté par le premier contremaître, quitte pour nous à pouvoir les reconnaître au besoin. Il faudra recouvrir, pour qu'elles ne s'effacent point, les deux pistes qui sont au bord de l'eau.

Faribeault. — Excusez, *Boss,* acheteure, il y a autre chose. Comme l'*agoyen* a fait ses *aghieux* (3) l'après-midi, il a dû s' cacher pas ben loin d'icite et revenir la nuite; on s' méfiait pas; quand même, on aurait pas pu l'entend'e grouiller, à cause du bruit par le vent.

Tancrède Brisebois. — J' mas suiv'e ses pistes, ça ne m' prendra pas grand temps de vouère où c'est qu'il a *ouatché* (4) toute la relevée.

En effet, le bon chasseur n'eût pas de peine à trouver l'en-

(1) *Bolt :* boulon.
(2) *Goudrier :* cuir à semelles. *Gabari :* mauvais sujet.
(3) Acheteurs : à présent. *Agoyen :* individu dangereux. *Aghieux :* adieux.
(4) *Ouatché :* guetté.

droit où étaient d'autres preuves compromettantes; il en rapporta les enveloppes déchirées de plusieurs tablettes de chocolat, que Barsalou avait eu l'imprudence de laisser parmi des branches cassées.

Faribeault. — Aucun d' nous n'a d' ça.

Jean. — Bien. Fortunat Limoges serrera ces papiers avec les autres pièces à conviction. Le guide sauvage pourra déclarer à quel moment son beau monsieur est venu le rejoindre. Nous devons décider maintenant ce qui est à faire pour réparer le mal. En supposant le pire, nous sommes en présence d'un *jam* (1), comme on dit, de 8.000 à 10.000 cordes. Songez au temps qu'il faudrait pour le défaire, même en travaillant de notre mieux. Et à quoi bon? Le long rapide tout proche est à peine flottable aujourd'hui, l'eau diminue de plus en plus; que sera-ce dans une quinzaine de jours? On ne peut cependant pas traîner le bois qui ne flottera plus.

Fortunat Limoges. — Quoique ça, *Boss*, quant à nous aut'es, on est pour faire passer le bois, ou nous mourirons sur place! D'abord, on est tous portés pour vous; et pis, tant qu'à être rendus jusqu'icite, malgré tout not'e *bad-luck* dans l' Najualank et sa décharge, on n'est pas pour laisser *stucker* not'e *drave;* et pis âcore, on est en guiâble contre ce *snareau* d' Barsalou! Sacrabe! nous voulons qu'il manque son coup de crasse (2). Dites-vous comme moé, les hommes?

Acclamations. — Oui, hurrah! on est tous aveuc vous, *Grand Boss.*

Jean. — Merci de tout cœur! Je savais bien que votre courage est indomptable. En parlant comme je l'ai fait, je ne voulais que vous laisser le choix de continuer ou d'abandonner une tentative presque désespérée, qui promet un travail ardu, dangereux et probablement inutile pour cette année, mais que

(1) *Jam :* en anglais, foule, écrasement; mot appliqué à un encombrement, un barrage de bois en flottage.

(2) *Etre porté pour quelqu'un :* l'avoir en affection, lui être dévoué. *Et pis :* Et puis. *Bad-luck :* malchance. *Stucker :* de l'anglais *to stick,* coller. *Etre en guiâbe :* en diable, furieux. *Snareau :* canaille. *Sacrabe :* juron. *Cartain :* bien sûr, c'est bien certain.

la crue du printemps prochain faciliterait beaucoup. Reste à savoir si les équipes d'Omer Lessard et de Tancrède Brisebois seront du même avis que leur contremaître.

Omer Lessard. — Çartain! On est tous ambitionnés à l'ouvrage.

Tancrède Brisebois. — J' mas dire comme lui. Et toutes les fois qu'on piquera un billot aveuc la gaffe ou un *cant-dog*, on dira en le faisant débouler : marche donc Barsalou!

Rires, à gorge déployée.

Jean. — Eh bien Lessard, vous ferez bien d'aller chercher votre monde, et de vous installer à côté de la tente de Faribeault. Et vous, Brisebois, votre camp doit être rapproché des autres; il sera commode de l'avoir au pied de l'île. Quand chacun de vous aura déménagé, vous viendrez nous aider sur le *jam*. Fortunat, faites refermer le *boom*. Jules Janvril, déplace notre tente, je désire qu'elle soit mise en face du bout de l'entassement des bois. C'est par là que nous devons d'abord attaquer l'ouvrage. En y allant sans tarder, nous pourrons, avant le dîner et l'arrivée des deux autres équipes, examiner un plan auquel je viens de songer, et voir s'il est pratique.

Sans recourir aux détails de ce plan, il suffit de dire ici que la disposition adoptée permit de remettre les billots à flot, en les faisant successivement glisser les uns sur les autres.

L'après-midi et les deux jours suivants, la brise de l'Est continua; mais alors se confirma l'adage : « Petite pluie abat grand vent ». Et bientôt « petite pluie » s'accrut au point que les hommes répétaient « Il mouille à sciaux! » Ils en étaient pourtant joyeux, quoique trempés jusqu'aux os, sachant que les eaux qui tombaient du ciel allaient grossir la rivière, déversoir de plusieurs lacs et affluents, y compris des gaves nombreux.

On s'acharnait au travail, non pas seulement par respect traditionnel pour le métier, et par loyauté envers un chef sympathique; mais, de plus, chacun voulait venger comme un affront l'acte inqualifiable du traître. Aussi, les trois équipes s'étaient empressées d'adopter comme cri, en courant sus aux billots, le « Marche donc! Barsalou » de Brisebois. Et cette

personnification des tronçons d'arbre faisait qu'ils étaient gaffés, soulevés, repoussés avec une violence grandie par l'animosité.

Jean donnait l'exemple en peinant comme les autres pour détruire l'énorme barrage. Mais un matin, le courageux garçon ne sut pas complètement se garer d'un éboulis soudain de billots qui paraissaient stables; l'un d'eux le fit tomber en lui fracturant la jambe droite. Par un singulier hasard, le premier qui porta secours au blessé fut Lacasse, auquel une si dure leçon avait été infligée durant l'hiver par le maître forestier. Mais nous avons vu que celui-ci recommanda immédiatement à Brisebois de ne pas laisser dans l'embarras, et d'embaucher pour le flottage ce compatriote sans appui ni foyer dans son pays.

Le blessé venait d'être mis sur son séant quand arrivèrent à grandes enjambées sur le bois, Fortunat Limoges et les contremaîtres.

— Que c'est donc ben d' valeur! répétaient-ils atterrés.

Jean restait calme malgré son mal; il leur dit :

— Dépêchez deux bons canotiers pour faire télégraphier à M. Gaskell la nouvelle de l'accident et lui demander de m'envoyer un médecin. Jules Janvril doit rester pour se faire infirmier, s'il veut bien.

— J' peux ben envoyer Séraphin Brisefer et Hercule Tremblay, proposa Faribeault.

— Vas-y donc ben vite, répondit Fortunat Limoges. Monsieur Vadeboncœur, continua-t-il, espérez une p'tite escousse, pour que j'aille quérir de quoi prendre soin de vous.

Deux hommes furent chargés de confectionner une civière, avec des perches et des couvertures; Omer Lessard fendit un morceau de bois sec pour faire des attelles; entre temps, le premier contremaître affilait un couteau, et prenait des bandages dans la boîte à médicaments de son équipe. Il retourna auprès du patient et mit à nu avec précaution le membre brisé : cela nécessitait de délacer la botte, d'en couper l'empeigne jusqu'à la pointe, de fendre le bas et de retrousser les chausses. Ensuite, l'adroit forestier, s'évertuant à causer le moins possible de souffrance, palpa la région de la blessure et trouva une fracture simple du tibia et péroné, à mi-jambe; il invita Jules Janvril à

maintenir le haut de cette pauvre jambe, pendant que lui-même faisait la réduction de la fracture; en guise d'appareil contentif, des éclisses assez serrées pour ne point se déplacer devaient suffire provisoirement.

Après avoir rassuré le malade sur son état, l'opérateur de fortune le souleva et le déposa sur la civière avec l'aide de cinq hommes, dont deux soutenaient le membre cassé.

Quand Jean eut été transporté sous sa tente et mis au lit, il remercia avec émotion les aides empressés à le secourir.

— J'aime beaucoup mieux, ajouta-t-il, puisqu'un accident devait arriver, en avoir été victime moi-même, plutôt qu'un de vous autres.

Avant de s'en aller, Fortunat Limoges dit :

— Soyez pas inquiet pour l'ouvrage, Monsieur Vadeboncœur; c'est vrai qu'on en a ben arraché aveuc le *jam*, mais acheteure nous sommes tous çartains d'être capables d' sortir le bois; celui qu'on fait débouliner flotte dans l' rapide d'en bas, où qu'il y a plus d'épaisseur d'eau depuis la pluie; trois hommes sont postés là. J'en envoierai deux aut'es en aval, aveuc un bateau, des vivres et une toile pour s'abrier; ils doivent empêcher qu'un barrage s' forme à la petite cascade; plus loin, on aura beau pour draver jusqu'au Saint-Maurice (1).

Jules Janvril déshabilla le malade; puis, il le laissa reposer, après lui avoir mis son pyjama.

Comme c'était la saison où les dyptères venimeux venaient d'éclore, une moustiquaire fut tendue à l'entrée de la tente. Enfin, on apporta des brassées de branchettes de sapin pour préparer une seconde couchette, à laquelle Jean pourrait être transféré journellement pour mieux reposer.

Jusqu'à nouvel ordre, son régime devait être aussi calmant que le permettraient les ressources alimentaires du campement : de l'eau ou du thé faible pour étancher la soif, qui serait pressante à cause de la fièvre; pain grillé, compote de pommes évaporées, pruneaux cuits, pour satisfaire la faim.

---

(1) *En arracher :* éprouver beaucoup d'embarras; *s'arracher :* se tirer d'affaire. *Acheteure :* à cette heure, à présent. *Débouliner :* dégringoler.

Le jeune Canadien, par sa blessure alité, n'était pas empêché par la souffrance surtout sourde, mais souvent aiguë, de suivre le cours de ses pensées : elles se reportaient vers ses parents, vers ses protecteurs les Gaskell, vers sa bien-aimée Marie-Anne, vers les courageux et dévoués forestiers, travaillant avec emportement au dehors « après s'être montrés si capables et si doux en me soignant », se disait-il. « Que j'aime donc mon pays et ses gens! » Et les paroles du premier couplet de l'un des airs nationaux, l'autre étant le *God Save the King*, lui revinrent à la mémoire :

O Canada, terre de nos aïeux,
Ton front est ceint de fleurons glorieux,
Car ton bras sait porter l'épée,
Il sait aussi porter la croix.
Ton histoire est une épopée
Des plus brillants exploits,
Et ta valeur, de foi trempée
Protégera nos foyers et nos droits (1).

Séraphin Brisefer et Hercule Tremblay poussèrent leur canot si grand train qu'ils arrivèrent au Dépôt avant le coucher du soleil.

— Nous avons eu un malheur, dirent-ils, un billot a déboulé sur le « Grand Boss »; il est estropié; faut télégraphier à M'sieur Gaskell pour demander un médecin.

Ce que Phidime Chalifour traduisit immédiatement comme suit dans sa dépêche : « Monsieur Vadeboncœur victime grave accident, prière envoyer médecin ».

Les deux bûcherons ne purent pas renseigner davantage les occupants consternés du bureau :

— On est parti à l'épouvante (2) sans savoir quoi que c'est que son estropiure. Le contremaît'e Faribeault nous a dit d'attendre icite pour amener l' médecin.

---

(1) Paroles de l'Hon. Juge Routhier, musique de Calista Lavallée; chanté pour la première fois le 24 juin 1880, jour de la fête de saint Jean-Baptiste, patron des canadiens-français.

(2) *Partir à l'épouvante* : comme un cheval emporté.

— C'est bon, répondit Vincent Giraldeau, demandez au *cook* de vous donner à souper; comme vous avez déjà été ici, vous saurez où aller quand l'endormitoire (1) vous prendra.

Il ne fallut qu'une demi-heure pour que le message à l'adresse de M. Gaskell parvînt à la station de Beaupré et fût transmis téléphoniquement à son destinataire.

— Mon Dieu! s'exclama l'excellent homme en déposant le récepteur; un grave accident est arrivé à Jean, dit-il à sa femme, mais ne t'agite pas trop, chérie. Je vais immédiatement téléphoner au docteur D..., qui connaît la Bostonnais pour s'y être rendu l'hiver dernier.

Heureusement, le médecin se trouvait chez lui au moment où M. Gaskell cherchait à lui parler. Tout s'arrangea pour le mieux. Le docteur D... prévint son remplaçant, et tant usa de diligence qu'il put partir une heure plus tard par un train spécial, avec un boîtier bien garni, accompagné d'une infirmière, qui emportait tout ce dont elle aurait besoin, même un petit pavillon pour se loger.

Une dépêche adressée au Dépôt annonça que le Docteur D... comptait arriver durant la nuit, et se faire mener de bon matin auprès du blessé.

Les Gaskell crurent ensuite devoir se rendre chez les Vadeboncœur, pour leur apprendre la mauvaise nouvelle. Ils trouvèrent le bonhomme qui venait de rentrer après avoir « fait le train » (2); Alfred était encore occupé à l'étable.

Le printemps étant peu avancé, personne ne se trouvait encore en villégiature, mais le hasard avait fait que Mme Lafrance était arrivée dans la journée avec sa fille, pour prendre des dispositions en vue d'un séjour très prochain. Et Marie-Anne, venue en commission pour sa mère, se trouvait dans l'arrière-cuisine au moment où les Gaskell entraient par devant.

— Mon cher voisin, dit le visiteur très affligé, ne vous saisissez pas trop; vous êtes un homme à supporter les coups du

(1) *Endormitoire :* sommeil, envie de dormir.
(2) *Faire le train :* soigner les animaux.

sort; je viens d'envoyer un médecin à Jean, souffrant des suites d'un grave accident.

Le père pâlit, cherchant à contenir son émotion. Mais Marie-Anne avait entendu : elle s'élança, élevant des bras suppliants vers M. Gaskell et questionna d'une étouffée :

— Oh! Monsieur! que lui est-il arrivé?

— Nous ne tarderons pas à le savoir, Marie-Anne, mais en l'absence de détails je suis désolé de vous avoir inquiétée.

L'amie de Jean baissa la tête, fit un grand geste de désespoir, et courut se réfugier auprès de Mme Lafrance, dans le corps de logis.

— Qu'as-tu donc, mon enfant, demanda la mère, consternée en voyant sa fille toute éplorée. Après s'être expliquée en sanglotant, la jeune fille ajouta :

— Je suis si malheureuse, maman... je t'en prie, partons de suite, je dois être auprès de lui!

— Il ne faut pas y songer, pauvre petite, ce serait te compromettre et d'ailleurs...

— Ça m'est égal, je l'aime, Maman!

— Ah!... J'allais dire qu'il n'avait pas besoin de toi, étant certainement bien soigné! Mais si tu peux te composer le visage, nous irons consulter M. Gaskell.

Bien que très touchée de la détresse de Marie-Anne, Mme Lafrance se rappelait ce qu'elle avait voulu faire entendre à son mari, un jour où ils devaient avoir Jean à déjeûner : l'amitié apparente de notre fille pour lui est en réalité un amour latent, inflammable par un choc mental subi à cause du jeune homme.

Les personnes qui se trouvaient dans la cuisine eurent le tact de ne manifester aucune surprise en apprenant ce que Marie-Anne désirait si vivement. Les Gaskell l'avaient prévu, peut-être aussi la mère Vadeboncœur, qui se fit excuser pour aller à l'église prier avec ferveur. Sous réserve de l'approbation de M. Lafrance, sa femme consentit à partir avec Marie-Anne et les Gaskell pour retrouver Jean sur la Bostonnais, et s'assurer de son état. Cette décision se comprend bien de la part de personnes très attachées à lui, et accoutumées à faire des expéditions en forêt. Sous ce dernier rapport, le père Vadeboncœur

faisait exception, n'étant pas grand voyageur, mais il avait de suite déclaré :

— Moé, j'y vas.

Les Gaskell avaient deux tentes et un attirail de campement qu'ils offrirent de partager avec Mme Lafrance; le père Vadeboncœur trouverait place parmi les forestiers; restait à savoir si des guides et canots seraient disponibles au Dépôt.

Consulté à ce sujet par télégramme précisant qu'il y aurait cinq visiteurs, Vincent Giraldeau pensa d'abord répondre négativement, sans quoi il se voyait obligé de requérir des bateliers du flottage, mesure dommageable à celui-ci et au moral du personnel. Toutefois, avant d'expédier son message, le comptable alla consulter au Club Métabetchouan son gardien complaisant, M. Alire Marier, dont l'une des filles, Amanda, celle dont il a été question déjà, intéressait beaucoup le buraliste du Dépôt.

— Le meilleur de la pêche étant passé et la saison des mouches commencée, plusieurs des membres sont repartis, dit le gardien, il y a donc six guides de libres, et j' pourrais demander au président la permission de vous prêter trois canots.

— Et à Kiskisink, ajouta la demoiselle, nous avons Joe Moreau et l' sauvage qui conduisait dernièrement à la *drave* un vrai *tannant* (1) pour assurer papa.

Vincent Giraldeau put donc lancer à M. Gaskell une dépêche satisfaisante. Le métis, comme aussi le sauvage que Barsalou avait employé, furent retenus sans grande persuasion; il y avait encore Ttchyanadedda et sa femme Tchierz'ha, qui venaient de revenir du Lac-à-la-Carpe. Ces deux Montagnais étaient contents de leur nouveau terrain de chasse, d'où ils rapportaient un ballot de riche pelleterie, dûment remise au Dépôt pour être vendue suivant l'accord avec le maître-forestier. Il y avait : un renard noir à long poil, un argenté, deux croisés-argentés, plusieurs renards fauves de différentes nuances, trois pékans (2), deux loutres, un lynx, des martres, visons, hermines, rats musqués.

---

(1) Un *tannant* : personne qui tanne les gens pour obtenir d'eux quelque chose; c'est un tannant pour vendre, un vendeur sans pareil.

(2) *Pékan* : grande martre du Canada, *mustela canadensis*.

Tchierz'ha était aussi habile sauteuse de rapides que son mari; tous deux étaient profondément reconnaissants envers Jean, et désireux de se rendre utiles à ceux qui allaient vers lui. Mais le petit Jean, Peter Pan ne pouvait pas être d'un voyage où ses parents auraient à se préoccuper exclusivement de leur service. La mère n'eût pas consenti à se séparer de son enfant, sans avoir reçu la promesse d'avoir bien soin de lui, faite par Mlle Marier, sa marraine.

La question du trajet sur la rivière fut donc résolue à souhait; quand M. Gaskell en eut connaissance, la soirée était très avancée; il s'aboucha néanmoins avec les personnes qui devaient l'accompagner, pour fixer le moment du départ, que l'horaire des trains et d'autres causes firent remettre au surlendemain. Bien entendu, dans l'intervalle, Marie-Anne mourait d'impatience.

Les cinq voyageurs arrivèrent au Dépôt dans la relevée. A leurs questions inquiètes, Vincent Giraldeau répondit :

— Pas de nouvelles, bonnes nouvelles. Mais avec Joe Moreau, je serais allé aux informations si vous n'eussiez pas dû venir. Le premier contremaître n'eût pas manqué de nous avertir en cas de danger; il m'aurait pour cela renvoyé les hommes qui sont partis hier d' bonne heure avec l' médecin. En attendant d'avoir à reconduire le docteur, ils auront repris leur travail interrompu.

Il était trop tard pour songer à descendre la rivière jusqu'au campement le même jour. Dans le bâtiment principal, se trouvaient deux chambres libres, dont l'une servait à Jean quand il était de passage; elles furent mises à la disposition des Gaskell et des Lafrance; pour faire place au père Vadeboncœur, Phidime Chalifour décida d'aller coucher dans le magasin.

Le cuisinier servit le thé, selon l'habitude introduite par le maître forestier. Ensuite, la compagnie fut invitée à faire le tour des magasins et dépendances de la propriété. Les paroles encourageantes de Giraldeau avaient quelque peu tranquillisé Marie-Anne; elle fut très intéressée en voyant les rapides transformations que son ami avait accomplies dans un désert. M. Gaskell ne tarissait pas sur l'éloge du jeune homme pour son orga-

nisation forestière. A la vérité, une seule faute avait probablement été commise, mais c'était d'un commun accord; on avait conservé trop de chevaux d'une saison à l'autre, sans avoir encore ensemencé des pacages suffisants, ni cultivé les fourrages nécessaires.

Au bord d'un ruisseau qui traversait le terrain de « Vadeboncœur et Cie » était une cabane abritant une pompe à essence, aspirante et foulante; elle alimentait deux réservoirs, dont l'un sous le comble du logement occupé par le personnel supérieur. Une chaudière cylindrique était reliée au poêle de leur salle commune, et deux tuyaux conduisaient l'eau chaude ou froide à une chambre partagée longitudinalement en deux moitiés bien éclairées du fond; dans l'une se trouvait un bain, et dans l'autre un accessoire indispensable; la vidange s'effectuait en un puisard.

Après le souper, Vincent Giraldeau fit frémir d'indignation le père Vadeboncœur. M. Gaskell et les dames, en leur rapportant le récit fait par Séraphin Brisefer et Hercule Tremblay, attendant l'arrivée du docteur D... Tous les hommes des équipes réunies sur l'île de la Bostonnais savaient que Barsalou avait causé la formation d'un barrage colossal et, indirectement, l'accident qui s'ensuivit.

— Je voudrais arracher les yeux du scélérat! s'écria Marie-Anne.

— Quelle férocité! ma fille.

— Oui, Maman! Et je suis convaincue que vous êtes dans les mêmes dispositions que moi.

— L'opération souhaitée par Marie-Anne se fera, Mesdames, au moins au figuré; si la culpabilité de Barsalou peut être prouvée, il lui en *coûtera les yeux de la tête,* affirma M. Gaskell.

Les voyageurs se couchèrent de bonne heure. Mme Lafrance et sa fille occupaient la chambre ordinairement réservée à Jean; quelques effets lui appartenant furent reconnus par Marie-Anne, quand elle alla pendre le paletot de sa mère et le sien dans l'armoire. La demoiselle ne fut pas sans être impressionnée par sa découverte; mais excédée des émotions éprouvées depuis

quarante-huit heures et du manque de sommeil la nuit précédente, elle s'endormit aussitôt au lit.

Le réveil eut lieu d'assez bon matin, et le déjeûner fut vite expédié. Amédée d'Amours fit remarquer qu'il n'avait pas cru devoir faire préparer une collation, car l'arrivée au campement aurait lieu tôt dans l'après-midi. Le magasinier ajouta qu'une tente dont il disposait encore devait être emportée à l'intention de M. Vadeboncœur, qui ne serait donc pas obligé de se loger à l'étroit avec les *draveurs*.

En se rendant au bord de l'eau, les visiteurs furent immédiatement suivis des guides portant les sacs, qu'ils placèrent de manière à faire dossier pour les personnes qui devaient occuper le centre des canots. Attirée par un gentil sourire de Ttchierz'ha, Marie-Anne s'embarqua avec elle et son mari; Joe Moreau et son second eurent pour passager M. Gaskell; les dames et le père Vadeboncœur suivirent dans les trois autres voitures par eau.

Le soleil avait percé les voiles de la nuit, mais pas encore dissipé les vapeurs terrestres. A l'approche du Najualank :

— C'est un temps de bonace, dit M. Gaskell, curieux de savoir si ce mot de nautonnier serait compris de ses pagayeurs, comme le sont ordinairement dans le pays les termes de marine.

Sur ce point, il n'y eut pas de réponse concluante, mais le sauvage déclara :

— C'est pas comme quand je traversais le lac avec le vendeur d'assurances.

— Ah! c'est vous qui le guidiez.

— Oui, *Boss*, mais je l'ai ergretté; cet homme a ben un beau paroli, mais il lui manque un bardeau. J' campais seul où ce qu'il m'avait dit à la tête de l'île, quand vers les minuit, il est arrivé d'en bas, et s'est traîné dans la tente en me criant de m' préparer à partir à l'astre levé. C'était sans bon sens, l' vent et l' lac se forçant pour être plus furieux l'un que l'autre. Quoique ça, l' Monsieur voulait s'embarquer : il se pressait comme

(1) *Ergretté* : regretté. *Paroli* : parler. *Il lui manque un bardeau* : il est un peu fou, il a une araignée dans le plafond.

s'il était couru par une mère ourse, dont il aurait poigné le petit. Je m' suis ressouvint qu'il m'a dit : Faut absolument que j' sois demain à Québec. Dans une petite anse abritée de l'est, j'ai lancé l' canot, mais j'ai trouvé ça drôle, comme l'homme était épeuré d'être neyé. Pour moé, je m' suis ben repentu d'avouère risqué l' traverse; on a tout d' même gagné l'aute bord, mais j'avais tant avironné à ma force que j'étais resté, et faible comme une atomie (1).

Après le portage de la décharge, il ne fallut pas souvent prendre terre; les rapides, même celui de la roche de granit, pouvaient presque tous être franchis en canot dans l'état actuel de la rivière. M. Gaskell ne manqua pas de noter combien elle avait été soigneusement balayée par l'équipe en queue; les seuls bois qui restaient après son passage étaient quelques billots de sapin gommeux, coulés par leur trop grand poids, sauf un bout pointant à la surface. Toutefois, fort avant sur le bras gauche où s'étaient accumulés les tronçons, ceux qui n'avaient pas été précipités dans le défilé barraient encore le passage.

Toute préoccupée qu'elle fût de l'état où pourrait être Jean, sa bien-aimée remarquait l'aspect tout à tour riant et sévère du domaine que le maître forestier avait à exploiter. Au bout du trajet en canot, Marie-Anne sortit assez légèrement du sien pour ne point l'avoir fait basculer, si même il n'eût pas été tenu en équilibre par les Montagnais. Après un geste de remerciement à leur adresse, la jeune fille allait prendre en courant le portage, quand la belle voix de sa mère se fit entendre par un « Touhoue », l'appel ordinaire entre elles. Aussitôt que les cinq compagnons furent réunis, Mme Lafrance conseilla la prudence :

— Mon enfant, ta présence peut beaucoup émotionner Jean; s'il était fiévreux, nous ne devrions peut-être pas nous montrer. Voyons d'abord le médecin.

M. Gaskell dit aussitôt :

— Je vais le faire prévenir, Madame, sans éveiller l'attention

(1) *Repentu* : repenti. *Avironné* : ramé, pagayé. *Etre resté* : être exténué. *Atomie* : personne malade, sans vitalité. Terme venu peut-être du français atonie, faiblesse d'un organe.

du malade, par un de mes guides, le trappeur Joe Moreau, qui paraît être ici comme chez lui.

Le métis prit donc les devants, suivi de Tchierz'ha; elle voulait apprendre au plus tôt quel était la gravité du mal dont souffrait l'homme généreux qui, après l'avoir secourue, avait remis son mari dans la bonne voie et accepté d'être le parrain de Jean, Peter Pan.

Après avoir dépassé le campement des deux équipes réunies, où un cuisinier était seul présent, les visiteurs furent stupéfaits de voir le défilé et, dans ses sombres profondeurs, la lutte acharnée qui se livrait contre les billots amoncelés.

— Maman, dit Marie-Anne en pressant contre elle le bras de sa mère, ce doit être ici qu'à eu lieu l'accident!

Déjà, le Docteur D... venait à grands pas rejoindre les personnes qui arrivaient; elles lui trouvèrent un air réjoui et rassurant pour elles. Il eut d'ailleurs le tact de ne pas se répandre en compliments de bon accueil, mais de donner de prime abord des explications :

— Rien de dangereux; fracture simple et oblique du tibia et du péroné. Le premier contremaître avait fait la réduction et soigné son chef avec l'habileté d'un chirurgien. Le patient était mis au pain et à l'eau, ou plutôt thé faible. Mais j'ai pu prescrire aujourd'hui un régime fortifiant, favorable à l'épanchement de la lymphe plastique ossifiable, origine du cal. Bref, Fortunat Limoges, comme s'appelle ce premier contremaître, a lui-même accompli ce qui eut été la partie essentielle de mon ouvrage : après examen, j'ai constaté qu'il restait seulement à remplacer l'appareil provisoire par un autre plus sûr qui, dans le cas actuel, devait être en plâtre.

Ce discours provoqua des soupirs de soulagement, le plus profond étant sans doute poussé par Marie-Anne. Elle s'enhardit jusqu'à demander :

— Docteur, puis-je aller voir Jean?

— Oui et non, Mademoiselle. En vérité, le mieux serait d'attendre demain, pour nous permettre d'amener peu à peu le jeune homme à entrevoir la grande joie que vous allez lui causer.

— Bien sûr, Docteur, j'attendrai, puisque tel est votre avis,

répondit Marie-Anne, confuse de se savoir devinée. Cela devait être. Non seulement le médecin avait remarqué le ton admiratif de Jean en parlant de la jeune fille, mais voici qu'elle accourait à lui, le sachant blessé. L'idylle de Marie-Anne et de Jean n'avait rien de mystérieux.

— Joe Moreau, dit M. Gaskell, fais donc apporter nos bagages et installer nos tentes. Quant à tes camarades et toi, quoique vous ne soyez pas des araignées, vous tendrez votre toile au haut de la rampe, près du campement des équipes.

La plaisanterie était assez enfantine pour être comprise des gens de la mentalité du métis; au moins eut-il la politesse de rire, avant de s'en aller avec Tchierz'ha. La Montagnaise était contente maintenant de savoir que son bienfaiteur n'avait pas été mis en danger de mort par son accident.

Il fut entendu que la venue de son père serait incontinent annoncée à Jean; M. et Mme Gaskell pourraient suivre, mais une heure plus tard; Mme Lafrance et Marie-Anne auraient leur tour le lendemain.

Quand le bonhomme entra chez son fils, l'infirmière, en costume professionnel d'un blanc immaculé, se retira dans son petit pavillon.

La conversation entre les deux Vadeboncœur n'est pas à rapporter, non plus que celle des Gaskell avec leur protégé, ces entretiens n'ayant donné lieu qu'à des échanges de propos affectueux, et à des récits de faits connus du lecteur.

L'assaut du barrage fut continué tant que le jour pénétra entre les murs du défilé. Si l'ardeur des combattants avait émerveillé les spectateurs, ils s'étaient amusés aussi de la répétition fréquente du cri : « Eh, va donc Barsalou! Marche! », bien compréhensible pour qui n'ignorait pas la noirceur de l'attentat du traître.

Pour assurer le succès d'un flottage, le *draveur* ne pense plus à soi; le danger, la fatigue, les intempéries, souvent même les privations ne lui sont rien; de génération en génération, il est le type du dévouement à un travail salarié. Avec cela, il a toujours le mot pour rire.

Avant le souper, Fortunat Limoges conduisit la société jus-

qu'au point d'attache du *boom* qui était comme une porte du gouffre. Le premier contremaître montra dans la terre humide les deux pistes de l'homme aux semelles à bosses de caoutchouc. Le Docteur D... promit de faire en plâtre chirurgical un moule de chacune de ces empreintes. Les preuves matérielles et testimoniales ne manqueraient pas pour établir sans conteste la culpabilité de Baptiste Barsalou.

— Veuillez me pardonner, Docteur, d'aborder une question délicate : je n'ignore pas combien modiques ont été vos honoraires lorsque vous êtes venu, l'hiver dernier traiter dans les « chantiers » quelques hommes malades, et soumettre à une cure infaillible ceux qui prétendaient l'être. Dans le cas actuel, vous allez prendre votre revanche; car, en fin de compte, ce ne sera pas la société « Vadeboncœur et Cie » qui paiera, mais bien le personnage indirectement responsable de l'accident. Je vous prie d'ailleurs, comme c'était en tout cas mon intention, de rester auprès de Jean, si cela vous est possible, aussi longtemps que vous jugerez pouvoir mieux contribuer ainsi à le remettre sur pied.

— Je tiens à surveiller pendant quelques jours l'appareil que j'ai posé; le plâtre pourrait dégager trop de chaleur en se concrétisant, ou bien provoquer quelque compression pénible. Passé le délai où ces complications sont à craindre, ma présence ne sera plus nécessaire, puisqu'une excellente infirmière veille sur le malade.

— Quand jugerez-vous qu'il pourra partir d'ici?

— Dès que le flottage aura pris fin; j'espère alors pouvoir acheminer mon client vers le Dépôt. Pour le transporter jusque là, nous aurons une civière, avec plusieurs équipes de brancardiers qui pourront se relayer.

— Dans la soirée, puis-je sans inconvénient, faire une nouvelle visite au malade?

— Si vous voulez bien, je vous le dirai plus tard; il me faudrait voir d'abord si le graphique tenu par l'infirmière accuse une température normale.

Au reçu d'une réponse favorable, M. et Mme Gaskell entrèrent

dans la tente de Jean et prirent place sur une couchette de branches de sapin où le medecin passait la nuit.

— Mon cher garçon, dit M. Gaskell, ce que j'ai pu voir depuis que je suis sur place me fait apprécier hautement tes qualités. Si tu es fatigué des éloges, tu n'as que plus les mériter. En attendant, il convient que tu saches combien nous avons admiré tes méthodes dans la conduite de notre entreprise, ton discernement dans le choix des hommes; tu as formé une élite dont tu peux être fier. Et ces hommes manifestent pour toi un attachement qui te fait honneur. Grâce à ton influence sur eux et grâce aussi à leur fierté professionnelle, ils ont poussé avec la dernière énergie l'assaut que tu as commandé avant d'être mis hors de combat; la citadelle de bois qui paraissait irréductible sera bientôt rasée; les contremaîtres sont certains de pouvoir gagner sous peu l'embouchure de la rivière. Les 30.000 cordes seront donc vendues selon le marché que j'ai fait, sans garantir l'époque de livraison. Nous aurons alors réalisé quelque bénéfice.

— Oui, ce devrait être, eu égard à la répartition des dépenses dans notre comptabilité; mais l'augmentation accidentelle des frais du flottage peut nous mettre en perte.

— N'oublie pas qu'une grosse part de ces frais devra être remboursée par le scélérat qui les a occasionnés. Il doit avoir gagné assez d'argent comme courtier d'assurances.

— Si vous êtes toujours décidé, M. Gaskell, à faire continuer l'exploitation durant la saison prochaine, il faudra procéder à certains travaux durant l'étiage de la Bostonnais : nous aurons besoin d'un barrage fixe avec vanne dans la décharge du Najualank, et d'un autre barrage semblable en aval du second Lac Petit Bostonnais; nous créerons ainsi des réservoirs dont l'eau, déversée après la crue, facilitera le flottage. Il y aura aussi à faire le curage du bras droit, qui sera alors de beaucoup préférable à celui-ci pour la descente des billots.

— Fort bien, mon ami, fais tes plans tandis que ta jambe est percluse, donne tes instructions à Fortunat Limoges, et rappelle-toi que le crédit nécessaire reste ouvert à « Jean Vadeboncœur et Cie ».

— Merci, Monsieur Gaskell, l'expérience acquise me permet d'affirmer que les nouveaux déboursés seront une source de profit. Les améliorations prévues permettront même d'écouler par ici le bois de la Métabetchouan, s'il est en destination des usines de Saint-Maurice; toutefois, l'expédition par chemin de fer, depuis le Dépôt, peut être préférable en certains cas. Dans l'hypothèse où vous feriez cession du droit de coupe sur la Métabetchouan, le nouvel exploitant ne pourrait *draver* sur la Bostonnais qu'à condition d'acquitter un péage que le Département des Terres et Forêts détermineraient après inspection.

Ici, Mme Gaskell crut devoir intervenir :

— Pardonnez-moi de vous interrompre, Messieurs, mais c'est assez parler affaires. Je suis tourmentée, Jean, de l'idée que tu souffres, sans en laisser rien voir.

— Merci, Madame; mais ne vous préoccupez pas de cela : mon mal est très supportable.

M. Gaskell ajouta :

— Ma femme a raison toujours, Jean; j'oubliais combien les émotions de la journée ont dû te fatiguer.

Et quand ses chers « Chaletains » furent partis, après lui avoir souhaité une nuit paisible, Jean vit rentrer l'infirmière, qui attendait le Docteur.

Il était resté causer avec les Lafrance dans leur tente, dont l'entrée était ouverte pour la ventilation, mais protégée par une moustiquaire en deux pièces pendues du haut, se rejoignant par le milieu et dont le bas était cousu sur une large bande de coutil caoutchouté qui, replié à plat sur le sol, passait sous une toile faisant tapis dans l'intérieur. Le Docteur D... avait félicité ces dames de savoir si bien observer l'hygiène, tout en se garant des mouches.

— En cela, répondit Mme Lafrance, nous sommes redevables à la louisianaise, Mme Gaskell. Elle nous a engagé à porter, pour éviter les piqûres des maringouins et d'autres cousins ou cousines, un voile serré par un élastique sur un chapeau à larges bords raides, qui écartent de la figure le tissu protecteur; il enveloppe jusqu'aux épaules, où le maintient une écharpe. En l'absence de voile, il faut se barbouiller le visage et la partie

exposée du cou avec une crême antidiptérique. Peut-être, Docteur n'admettrez-vous pas ce néologisme, dont Marie-Anne est responsable. Comme la senteur de l'enduit est évanescente, son application doit être renouvelée d'heure en heure.

Après un échange de propos d'intérêt plus général mais moins actuel, Mme Lafrance finit par dire :

— Mais il me semble que nous parlons de bien des choses autres que le but de notre voyage, qui est de voir notre cher malade. Le *veto* que vous avez mis à notre visite est-il près d'être rapporté?

— Dès demain, le danger de fièvre et le temps des hallucinations seront passés pour Jean; maintenant, c'est la vue de gracieuses réalités qui le mettra dans le délire, mais il sera de joie; vous aurez donc carte blanche.

Marie-Anne, ravie de la permission, remerciait le Docteur au moment où les Gaskell se présentaient, dans l'intention de souhaiter le bonsoir à leurs proches voisines. Avant d'entrer chez elles, ils furent abordés par le père Vadeboncœur, qui leur dit :

— Excusez si j' vous arrête, Monsieur et Madame, mais j' voudrais repartir demain matin pour télégraphier cheux nous où ils sont malheureux sans nouvelles.

— Comme vous voudrez, Monsieur Vadeboncœur, mais ne vaudrait-il pas mieux attendre encore un jour? Quand votre fils et Marie-Anne se seront vus, peut-être aurez-vous un message doublement joyeux à envoyer?

— Ça ben du bon sens, Monsieur Gaskell; j' m'en vas espérer.

XXIII

Le 15 juin, date inoubliable pour lui, Jean se réveillait bien reposé. La journée ne se passerait pas sans le renouvellement des visites de la veille. Assis sur son lit de branches aromatiques, il s'était rasé devant un miroir que tenait l'infirmière, et il avait procédé à sa toilette.

Après le déjeûner, Mme Gaskell apparut, les yeux pétillants de plaisir :

— Bonjour, Jean, la jambe n'est-elle pas trop douloureuse?

— Je regrette, Madame, que ce membre inerte m'empêche de me lever pour vous saluer.

Evidemment, le jeune homme n'avait pas trop mal.

— Tu mérites récompense pour ta politesse. En mettant hors concours, comme il se dit dans les expositions, tes parents, mon mari et moi, quelle est la personne de ta connaissance dont tu aurais le plus désiré la visite?

— C'est Marie-Anne, vous le savez bien, Madame; hélas! je ne dois pas demander l'impossible.

— Peut-être — je dis bien peut-être — n'est-ce pas aussi impossible que tu le crois.

— Mais, Madame, comment supposer...?

— Eh bien! rien ne te défend de supposer. Imagine-toi qu'elle est ici!

— Il ne vous faudra pas faire un grand effort d'imagination, dit Marie-Anne, surmontant la timidité qu'elle avait en entrant dans la tente du jeune homme.

Mme Gaskell s'éclipsa.

Jean hors de lui, s'écria :

— Marie-Anne!

— Oui, c'est moi, Jean; mais cessez de me regarder avec des yeux si *égarouillés* (1) comme il se dit « cheux nous ». Ma venue est bien naturelle, après avoir été glacée d'effroi en apprenant que vous étiez victime d'un grave accident.

— Je regrette, répondit le garçon en reprenant ses sens, que vous ayez été alarmée à cause de moi; mais je bénis cet accident qui me vaut la joie de vous revoir, et la grande preuve d'amitié que vous me donnez.

— Il n'y a peut-être pas que de l'amitié...

— Marie-Anne!

— Oui, oui, c'est bien mon nom. Ecoutez Jean : nous nous sommes toujours parlé à cœur ouvert, quoique le mien n'eût pas parlé. Contradiction, paradoxe? soit. En tout cas, notre franchise a été mutuelle. Quand vous m'avez d'abord raconté un rêve dont la réalisation ferait votre bonheur, je sentais n'y être point étrangère; mais pour éviter que vous fussiez plus explicite, je vous conseillais de vous laisser guider par votre raison; je voulais par là vous éviter une déception qui me semblait alors probable.

— Mais vous avez ajouté que, guidé par le bon sens, je devais prendre mon bonheur où il se trouvait. Et vous le tenez dans le creux de votre si jolie petite main!

— En ce cas, Jean, je vous le donne, avec ma main, dit-elle en accompagnant la parole du geste.

Il est des extases intraduisibles en paroles, mais qui s'expriment avec une douceur ineffable. Ainsi absorbés durant de longs moments paraissant trop courts, les heureux mortels redevinrent conscients du monde extérieur en s'entendant interpeller par Mme Lafrance.

— Eh! donc, a-t-on jamais vu! *Shocking!* vous n'étiez pas coutumiers de tels — comment dirai-je — solécismes en conduite!

— Sauf votre respect, Madame, nous suivons l'exemple donné par nos parents, au temps où ils échangèrent de solennelles promesses.

---

(1) *Egarouillés* : écarquillés.

— Ce coup droit, mon garçon, me fait capituler. De toute mon âme, je vous souhaite d'être aussi heureux que je l'ai été, et que je le suis encore.

« En nous permettant de venir, Jean, mon mari donnait son approbation à votre mariage avec notre fille, pourvu que vous ne fussiez invalide que temporairement. Depuis longtemps nous avons vu avec satisfaction que vous faisiez une cour discrète à Marie-Anne, mais il lui a fallu vous croire martyrisé, en danger de mort, pour sentir soudainement de la tendresse pour vous.

« Maintenant, appelons ceux qui ont espéré être témoins de vos fiançailles.

Ils n'attendaient que cette invitation. Le père Vadeboncœur s'avança jusqu'au lit de son fils et dit pieusement, en faisant le geste consacré :

— Mes enfants, je vous bénis du fond de mon cœur.

Aussitôt, Marie-Anne, dégageant sa main restée prisonnière, se prosterna, tandis que Jean s'inclinait avec respect. Après ce cérémonial si solennel dans sa simplicité, le jeune homme prononça des paroles débordantes d'émotion :

— Je vous sais ravi, papa, de pouvoir me compter parmi les plus fortunés de la terre. Et comme maman va être contente, elle qui a toujours avivé ma foi en mon étoile! Mme Gaskell aussi, ajouta-t-il en se tournant vers elle et vers M. Gaskell, mes chers protecteurs, comment vous redire mon affection, ma reconnaissance! C'est à vous que je dois d'être au comble de mes vœux!

— Nous ne jalousons pas tes parents, dit Mme Gaskell, mais ils savent, comme toi, que dans notre maison sans enfants, tu es comme un fils adoptif.

— C'est pourquoi, ajouta M. Gaskell, je te donne, en ce beau jour, un intérêt de moitié dans le domaine forestier dont je suis engagiste (1), de par le Ministre des Terres de la Couronne.

Avant que Jean pût se confondre en remerciements, le Docteur D... vint faire acte d'autorité :

---

(1) *Engagiste* : celui qui jouit d'un domaine royal par engagement. Mot naguère admis, aujourd'hui éliminé par l'Académie.

— Mesdames et Messieurs, retirez-vous s'il vous plaît; je me doute de ce qui vient de se passer, mais j'eusse dû en être prévenu : la joie ne tue pas croit-on, mais je sais, moi, qu'elle peut enfiévrer un malade.

— Dois-je aussi m'en aller, Docteur? demanda Marie-Anne.

— Vous surtout, Mademoiselle.

— Alors, quand pourrai-je revenir?

— Je demanderai cela au thermomètre, ce soir.

— Docteur, si ma fiancée ne vient pas souper avec moi, le thermomètre n'aura pas assez de degrés pour marquer ma température.

Dès que le malade fut seul, l'infirmière entra en secouant un thermomètre.

Cependant, le père Vadeboncœur, forçant la consigne, revint pour annoncer son départ :

— A la revoyure donc, Jean, j' m'en retourne cheux nous; hâte toé d' guérir.

— Bon voyage, papa; tu es vraiment bon d'être venu; embrasse maman pour moi; amitiés à Alfred et à la famille.

En prenant congé de ses compagnons de voyage, le bonhomme se mit à dire :

— Ben sûr que rendu sous mon toit, j' m'as jeter dihors c' fiferlot d' Barsalou; une chance si je n' lui tors pas le cou!

— Ne soyez pas trop pressé d'avoir cette satisfaction, recommanda M. Gaskell, tâchez au contraire qu'il ne se doute de rien avant d'avoir affaire à moi. Vous ne perdrez rien pour attendre.

— Ça du bon sens, M'sieur; je n' lui mettrai pas l' puce à l'oreille.

— En arrivant au haut de la rampe, M. Vadeboncœur, veuillez dire à nos guides de portager leurs canots jusqu'au pied de l'île; pour passer le temps, les dames et moi, nous irons voir le pays d'aval.

---

(1) *Fiferlot* : vaurien, homme auquel on ne peut se fier.

— C'est correct, M'sieur; j'espère vous revoir bétôt à Beaupré (1).

Marie-Anne, maintenant gaie comme pinson, s'embarqua de nouveau avec les Montagnais. Dans le rapide prochain, l'eau était si basse que les hommes devaient presque traîner les billots. Le chenal encore navigable était contre la rive droite, d'où Tancrède Brisebois, enchanté de pouvoir saluer du geste et de la voix des personnes dont l'aménité lui avait plu durant le voyage du Lac Saint-Jean-Saguenay, leur conseilla de rester en deça de la cascade, parce que plus ils avanceraient, plus la rivière se trouverait encombrée de bois, sans être bien remarquable d'aspect.

— Si vous voulez bien prend'e votre dîner icite, je l' ferai préparer pour dans deux heures, ce qui vous donnera le temps d' faire votre promenade.

— Mesdames et M'sieur, dit-il quand ses invités furent revenus, j'ai ben d' honneur de pouvoir vous offrir les bons vivres que nous donne la concerne. Mon bon cook est parti pour le club où ce qu'il est engagé, mais l' grand contremaître m'a envoyé l' cuisinier d' Faribeault, celui d'Omer Lessard est bon pour servir les deux gangs (2) depuis qu'elles ont leurs tentes au ras l'une de l'autre.

— Vous ne quittez donc jamais votre chemise bleue? demanda Marie-Anne.

— C'est pas toujours la même, Mameselle; mais j'en ai acheté d'aut'es pareilles, à cause du surnom qu' vous m'avez donné. Je pensais ben qu' vous deviez arriver à la fine épouvante, sitôt qu'avertie d' la méchante estropiure du *Grand Boss,* qui s'astine à travailler en avance des aut'es où qu' c'est dangereux; il est ben risqueux, mais j'en connais pas pour avouère du jarigoine comme lui (3).

---

(1) *Bétôt :* bientôt ou encore, dans un moment.
(2) *Concerne :* société, de l'anglais *concern. Gang :* équipe.
(3) *A la fine épouvante :* à très vive allure. *S'astine :* s'obstine. *Risqueux* (être) : tenter volontiers la chance ou le danger. *Jarigoine :* habileté, talent, intelligence.

— Alors, vous avez réellement supposé que j'allais venir?

— Beau dommage!

Comme elle avait fort bien dîné et assez tard, la faim ne fut pas cause que Marie-Anne voulut devancer l'heure du souper, quand elle sut qu'elle était autorisée à prendre ce repas avec Jean. Ce qu'ils se dirent peut bien être gravé dans leur mémoire, mais n'offre aucun intérêt pour des tiers.

Sous la toile voisine, fatigués de converser, les aînés jouaient au bridge. Cependant vers neuf heures, le vigilant Docteur laissa les cartes un instant pour redevenir trouble-fête. A son entrée, chacun des jeunes gens ramena vivement un bras.

— Oh! dit le fâcheux, remarquant ce mouvement, voilà un jeu de mains où je suis le vilain. Je regrette que ce soit mon rôle par devoir professionnel. A titre de compensation, Mademoiselle, quand j'aurai tourné le dos, vous disposerez de quatre bonnes minutes avant d'aller rejoindre Madame votre mère.

Le jour suivant, non sans avoir pris l'avis du sévère Esculape, Fortunat Limoges alla fièrement faire rapport au chef-forestier :

— Nous sommes chançards, M'sieur Vadeboncœur : le jam est débloqué, il n'y a plus une miette de bois dans l' ravin. Astheure, l'équipe d'Omer Lessard va être capable d' faire passer les billots restés en amont du boom, et d' draver jusqu'au Saint-Maurice. Est-ce que je peux ébarouir (1) les hommes d'Faribeault et d' Tancrède Brisebois en leur disant d' retourner cheux eux?

— Je suis dans le ravissement de ce que tu m'apprends, Fortunat; cependant, en licenciant une partie du personnel, il ne faut pas faire de jaloux; prends donc dans chacune des trois équipes quatre volontaires pour continuer le flottage avec Omer Lessard, accepte les premiers qui s'offriront, et laisse s'en aller les autres.

— Ça ben du bon sens, Boss.

— Seulement Fortunat, tous ceux qui voudront revenir le 1er août pour faire les travaux dont je t'ai parlé doivent être ré-

(1) *Ebarouir* : étonner, ébaudir, abasourdir.

engagés dès maintenant pour cette date. Quand mes plans seront terminés, nous saurons combien nous devrons embaucher de journaliers en plus.

— C'est correct, Monsieur Vadeboncœur. Deux des hommes sortant maintenant devront rapporter des provisions pour la fin de la drave; Omer Lessard avait descendu pour nous aut'es toutes celles qu'étaient au campe N°4. Et dans les cookeries, il n'en reste quasi plus (1).

— Fort bien; c'est que le flottage a duré longtemps. Tu signeras un bon de vivres où tu feras figurer largement ce qu'il faut, sauf à rendre à l'entrepôt ce qui n'aurait pas été consommé.

Notre bois devra être poussé immédiatement dans le Saint-Maurice, si tu vois qu'il emporte des billots provenant des tributaires en amont, tels que la Pierriche, la Windigo, la Manouan, etc. En cas contraire, c'est-à-dire si la drave générale sur le Saint-Maurice n'a pas commencé, tu te rendras à La Tuque, presque en face de l'embouchure de la Bostonnais, afin d'y recevoir les instructions que M. Gaskell te ferait envoyer d'urgence par les acheteurs. Envers eux, nous allons nous trouver en règle, aux termes de notre marché.

Averti du licenciement partiel, le Docteur D... annonça que le blessé, et par conséquent, l'infirmière et lui-même, pourraient partir aussi.

— Je vais surveiller, dit-il, la construction d'une civière dont les brancards doivent être assez longs pour que quatre porteurs puissent marcher commodément. Chacun d'eux se passera sur les épaules une bretelle faite d'un collier de portageux. Jean sur sa civière, ira en bateau jusqu'à la rive par delà l'île; ensuite, je crois prudent, à cause des hasards de la navigation sur la Bostonnais, de lui faire prendre la voie de terre jusqu'au Najualank.

La journée fut passée à faire des préparatifs, dans l'intention de décamper le lendemain. Jules Janvril, appelé pour em-

(1) *La cookerie* : le bateau du cuisinier.

paqueter les effets de Jean, hormis son nécessaire de toilette, fut prié par Marie-Anne d'aller chercher de la mousse de caribou, dont elle rembourra des coussins sur lesquels son fiancé reposerait en cours de route. Par sympathie pour lui, les hommes sortants voulaient tous être brancardiers; mais le docteur choisit avec raison pour ce service huit individus qui étaient à peu près de même taille; ils pourraient se relayer quatre par quatre.

Tous les travailleurs se réunirent autour du chef, au moment où il quittait ces lieux où une malchance lui avait amené le bonheur. Il s'empressa de leur adresser de chaleureuses paroles :

— Mes bons amis, je ne vous dis pas adieu, mais au revoir. Je vous suis reconnaissant, non seulement du superbe effort fait pour mon entreprise, mais surtout d'avoir honoré notre profession par votre vaillance dans la bataille que vous avez gagnée. En témoignage de son admiration pour vous, M. Gaskell, dont je suis l'associé, a ordonné au comptable de doubler votre salaire à tous, pour le temps consacré à débloquer le défilé. Et en souvenir de votre exploit, le cri que vous avez adopté pour vous égayer et vous stimuler au travail désignera désormais les draveurs de « Jean Vadeboncœur et Cie », qui seront appelés les *Marche donc! Barsalou.* Et les nouvelles recrues qui ne se montreraient pas dignes de vous devront rentrer dans leurs foyers.

Cette harangue provoqua force vivats sonores, poussés avec enthousiasme des larges poitrines de l'auditoire de forestiers.

Les visiteurs firent le retour en canot avec les mêmes guides qu'à l'aller; l'infirmière prit place dans l'un des bateaux partis d'avance, qui portait hommes et matériel; le Docteur D... bon marcheur, débarqua bientôt pour suivre les porteurs et pour intervenir en cas de besoin. Marie-Anne aurait voulu aussi faire à pied une partie du trajet, afin de causer avec Jean; mais le chemin ne se prêtait pas à ce qu'elle put marcher sans difficulté à côté de la civière.

Malgré l'optimisme de Vincent Giraldeau, les gens du Dépôt étaient tourmentés d'inquiétudes que le père Vadeboncœur avait apaisées; c'est donc sans appréhensions, mais avec une joie sans mélange qu'ils virent venir, vers cinq heures de relevée, des hommes portant une civière, suivie d'un cortège. Aussi bien

ceux qui le composaient manifestaient une belle humeur, plus que partagée par le maître forestier; chez lui, elle était rayonnante. Quand il fut couché dans son lit, ses amis purent se loger convenablement, grâce à des dispositions que les magasiniers s'étaient ingéniés à prendre d'avance.

D'accord avec le docteur, M. Gaskell chargea Phidime Chalifour de télégraphier pour retenir sept sections entières, plus une demie pour la garde-malade, dans le train de nuit devant passer le lendemain. Et rien qui doive être relaté n'eut lieu avant que Jean, en bonne voie de guérison, fut rendu à sa famille.

En commençant la journée suivant son retour au Chalet, M. Gaskell fit appeler au téléphone Mme Vadeboncœur :

— Ayez l'obligeance, dit-il, de faire venir à l'appareil Baptiste Barsalou, s'il est chez vous en ce moment, mais ne le regardez pas de travers, Madame, je vous en prie.

— Je ne le regard'rai pointoute, le v'limeux (1) d'hypocrite; espérez, j' vas le faire descendre; mais, Monsieur Gaskell, quand qu'on pourra l' chasser d' cheux nous?

— Peut-être demain, Madame.

L'individu qui devait être expulsé, mit le récepteur à l'oreille et s'entendit dire : « On m'assure, Monsieur, que vous possédez des bottes de chasse dont les semelles sont antidérapantes. Auriez-vous la complaisance d'en emporter une en ville, afin que je puisse la faire voir à un ami? Nous pourrions nous rendre à votre bureau, si vous comptez y être dans l'après-midi.

— Volontiers, répondit le courtier, enchanté d'être agréable à un homme de condition élevée. J'aurai l'honneur de vous attendre, si vous ne préférez pas que j'envoie la botte chez Monsieur votre ami.

— Non merci. Nous irons vous trouver.

Si la démarche de M. Gaskell avait mis Barsalou en défiance, il n'eut pas moins dû s'exécuter de bonne grâce; mais c'était un

(1) *Vélimeux, v'limeux* : infâme, habile, audacieux; s'emploie aussi comme superlatif : un vlimeux de beau cheval.

citadin sans instinct de chasseur, auquel ne serait pas venue l'idée d'avoir laissé des traces distinctives et compromettantes au bord de la Bostonnais.

En se présentant chez l'agent d'assurances, M. Gaskell était accompagné de son avocat.

— Monsieur Barsalou, annonça-t-il, voici Me Sansfaçon, qui désire examiner votre remarquable chaussure.

— La voici, Monsieur.

— Merci, dit l'homme de loi, prenant la botte, je ne vous la rendrai peut-être pas; cela dépendra de la tournure du présent entretien.

— Vous ne me la rendrez... je ne comprends plus.

— L'explication est que les bosses qui sont à la surface extérieure de la semelle vont s'emboîter exactement dans les cavités du moule que je vais sortir de ma serviette.

— Il a été coulé, ajouta M. Gaskell, sur les empreintes faites par vos pieds dans la terre molle du bord de l'eau, devant un barrage flottant que vous avez ouvert par méchanceté.

Baptiste Barsalou dont l'astuce a été précédemment mise en évidence, montra maintenant le courage du rat acculé, défendant sa vie.

— Sans doute, je m' serai approché en curieux du barrage, mais je n' m'amuse plus à jouer des tours d'écolier. Dans le cas dont vous parlez, ça n'eût pas fait grand mal; d'ailleurs, j'aurais été vu.

Ici prend place l'instruction définitive de l'affaire en présence de l'inculpé. On a vu plus haut les préliminaires de l'enquête, devant le tribunal improvisé dans la forêt, sur le théâtre même du forfait.

M. Gaskell. — Voyons! quand le vent s'est mis à souffler de l'est, et à pousser le bois contre le barrage, vous avez quitté le campement voisin, en disant vous rappeler tout à coup qu'un inspecteur de votre compagnie serait à Québec le surlendemain. Ce Monsieur est-il venu?

Barsalou. — Non, j'ai su par un télégramme qu' la visite était remise.

Me Sansfaçon. — Montrez-nous ce télégramme.

Barsalou. — Mes papiers d'affaires ne doivent pas être communiqués au public.

Me Sansfaçon. — Vous ne voulez pas? C'est donc qu'il n'y a point de télégramme. N'importe, je pourrais le savoir en m'adressant à vos chefs, mais ce ne sera peut-être pas nécessaire. N'allons pas par quatre chemins.

Et l'avocat mentionna les objets et les nombreux témoignages, par quoi la culpabilité de l'accusé pouvait être établie devant le tribunal.

— Si M. Gaskell, associé à l'entreprise de « Jean Vadeboncœur et Cie » porte plainte, vous serez arrêté, traduit devant la cour et condamné à la peine afflictive et infamante d'une réclusion de deux ans, en vertu de l'article 525 du Code Criminel. Ceci sans préjudice des dommages-intérêts.

Barsalou demeura consterné d'être sans défense, et passible d'un aussi cruel châtiment.

M. Gaskell. — Le mobile de votre action est très apparent. Les personnes qui fréquentent Beaupré ont pu voir que vous avez d'abord manifesté à l'égard de M. Jean Vadeboncœur une antipathie inspirée par un froissement d'amour-propre et la jalousie; vous avez ensuite dissimulé vos sentiments sous des dehors trompeurs, en attendant l'occasion de faire tort. Cette occasion s'est présentée tandis que vous jouissiez en forêt de l'hospitalité de celui auquel vous vouliez porter un mauvais coup; vous vouliez atteindre à la fois sa réputation professionnelle et ses intérêts.

Vous savez sans doute qu'il a été ramené en civière chez lui; c'est pour avoir eu la jambe cassée en luttant contre l'obstacle qui s'est dressé dans la rivière après votre criminelle manœuvre.

Cependant, considérant votre jeunesse, je ne voudrais pas compromettre votre avenir en vous faisant emprisonner, et en vous faisant perdre par là votre situation. Me Sansfaçon vous dira comment venir à composition.

Me Sansfaçon. — Vous signerez devant témoins un aveu de votre délit; ensuite, vous me paierez, pour M. Vadeboncœur et sa compagnie, la somme de sept mille cinq cent soixante-dix

dollars, total du compte détaillé dont je vais vous donner lecture, en justifiant au besoin ses items :

Honoraires du médecin, coût de son train spécial; salaire de l'infirmière dans la forêt et à Beaupré; celui des hommes pendant quinze jours de retard dans leurs travaux; gratification bien méritée par ces hommes; provisions supplémentaires; indemnité au blessé, qui sera empêché durant six mois de vaquer à ses affaires.

M. Gaskell. — Je dois dire que deux qualités ont été reconnues chez vous; vous êtes assidu au travail et vous êtes économe. Vous devez donc avoir des réserves qui vous permettront de faire sans retard le versement demandé; d'ailleurs ce versement serait ordonné par un tribunal civil.

Il n'y avait pas à tergiverser : Baptiste Barsalou s'exécuta.

L'ennui pour Jean d'être perclus fut amplement compensé par la félicité de se trouver parmi les siens. Durant les vacances universitaires, Eveline arriva avec le « petit professeur » et son père. Marie-Anne, naturellement une fréquente visiteuse, promit à son fiancé de fixer sous peu la date de leur mariage.

— Ce sera, dit Jean, aussitôt que je pourrai marcher sans béquilles jusqu'à l'autel. En sortant, après la cérémonie, combien je serai fier de vous avoir à mon bras, Marie-Anne! Nos parents, amis et voisins, assemblés dans l'église, ou formant une double haie sur le perron, vont être émerveillés de ce que la perle des jeunes filles du pays aura daigné devenir ma femme.

Le mariage eut lieu : Jean était bien en état de s'établir; il avait devant lui une belle carrière, bien commencée. Son âme, puissamment incarnée, est de même trempe que celle de ses devanciers. Et ceux de ses compatriotes que nous avons dépeints symbolisent toute une race. Nombreux sont les fils d' « habitant » tels que Jean Vadeboncœur, qui ont été vaillants aux armées, ou qui se distinguent dans le sacerdoce, la politique, le droit, le commerce, la science, les beaux-arts. De fait, dans toutes les sphères d'activité, ils ont progressé plus que leurs pères ne l'avaient fait dans le domaine agricole. Ceci s'explique partiellement par un manque de capital, mais surtout par le respect, sans doute louable, mais exagéré, de la tradition.

Nous avions posé dans l'Avant-Propos la question de savoir si les qualités ancestrales des Canadiens-Français s'étaient conservées jusqu'aux générations de notre époque, dans un milieu social bien différent de celui des premiers temps du régime colonial. Le lecteur peut maintenant répondre, après avoir pris connaissance des traits typiques que nous lui avons indiqués.

FIN



IMPRIMERIE DES EDITIONS
DE LA REVUE MONDIALE

Société d'Editions et d'Imprimerie. – Ateliers de Joigny (Yonne).